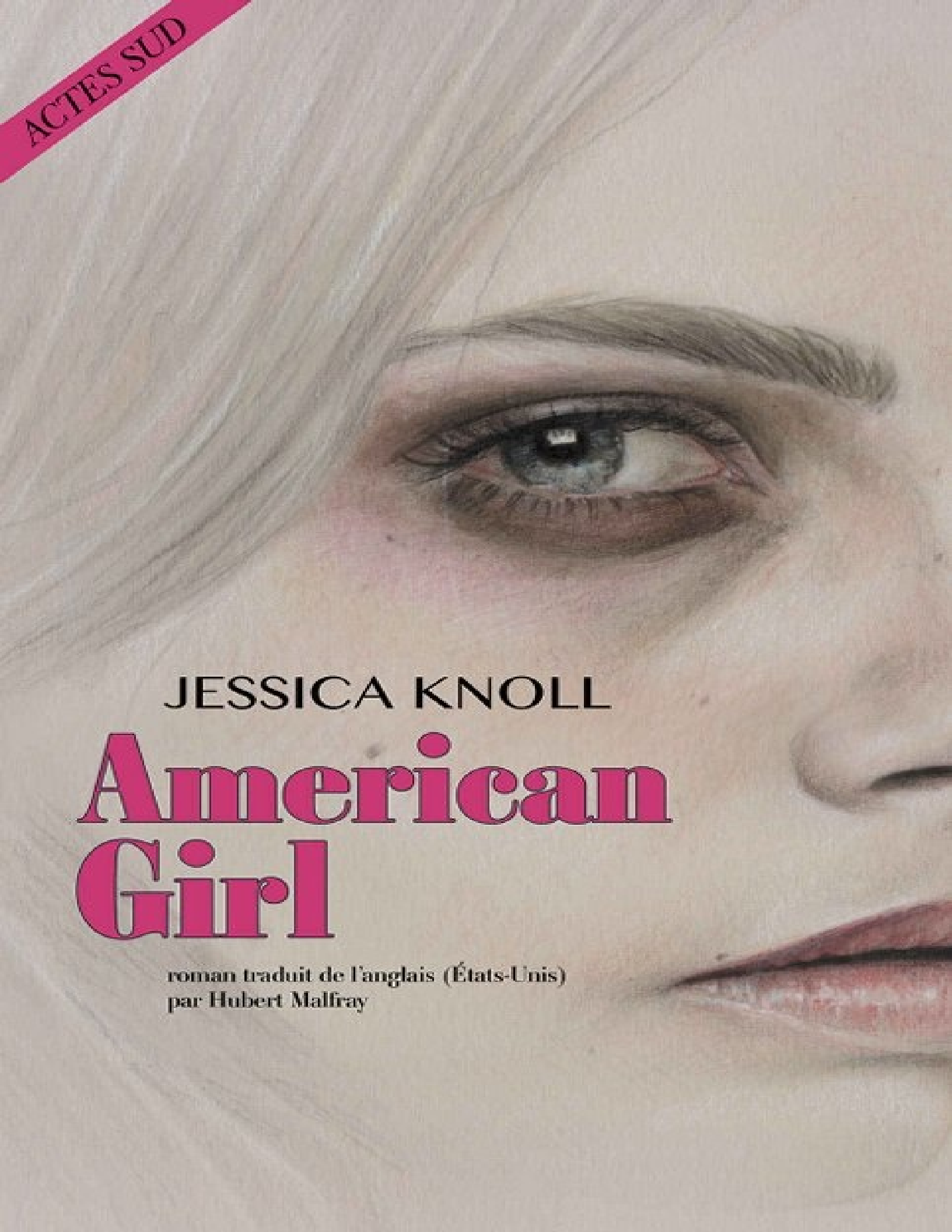

ACTES SUD
JESSICA KNOLL
American Girl
roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hubert Malfray

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur le point d'épouser celui que n'importe quel magazine féminin désignerait comme l'homme idéal, Ani, jeune et jolie journaliste, est tenaillée par le doute. Obsédée par son image, elle peaufine compulsivement les moindres détails de sa vie glamour pour incarner aux yeux de tous l'héroïne infaillible qu'elle rêve de devenir. Celle dont la réussite, incontestable, laissera tout le monde sur le carreau. Derrière ce besoin éperdu d'invulnérabilité, derrière ce désir implacable d'être la New-Yorkaise branchée sous tous rapports, un terrible saccage intime, qu'elle refoule depuis l'adolescence. Et une lutte de tous les instants – contre ses souvenirs, contre le regard des autres, contre d'insoutenables accusations, contre la réputation qui lui colle à la peau depuis que sa vie a basculé dans la terreur. Une terreur entière, souveraine. Plus forte que la honte, que le désir de vengeance, que la souffrance – plus forte que tout.

Au fil d'un trouble va-et-vient entre sa vie dorée d'adulte et l'enfer de ses années lycée, le récit s'obscurcit, impitoyable.

Drôle, vif, haletant, porté par une écriture particulièrement mordante, ce premier roman nous mène là où on ne l'attend pas et dresse le portrait poignant d'une femme en quête de soi.

JESSICA KNOLL

Jessica Knoll, rédactrice en chef à Cosmopolitan*, vit à New York.* American Girl*, son premier roman, a rencontré un immense succès aux États-Unis et est en cours d'adaptation pour le cinéma.*

Illustration de couverture : © Bec Winnel

Titre original :
Luckiest Girl Alive
Éditeur original :
Simon & Schuster, New York

© Jessica Knoll, 2015

publié avec l'accord de l'éditeur original
Simon & Schuster, Inc., New York

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06762-5

JESSICA KNOLL

American Girl

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hubert Malfray

ACTES SUD

À toutes les TifAnis FaNellis du monde.
Je sais.

1

J’ai examiné le couteau que j’avais dans la main.

“Voici le modèle Shun. Bien plus léger qu’un Wüsthof.”

Fascinée, j’ai testé le tranchant de la lame du bout du doigt. Le manche était censé résister à l’humidité, mais une fois en main, j’ai senti une moiteur.

“Je pense que ce modèle convient mieux à votre stature.” J’ai levé les yeux vers le vendeur. Je me préparais à entendre cet adjectif que les gens utilisent tout le temps pour décrire les filles de petite taille, quand celles-ci aimeraient tant entendre le mot “mince”. “Menue.” Il a souri, comme si c’était un compliment. Élancée, élégante, gracieuse – voilà des adjectifs qui m’auraient désarmée.

J’ai vu une autre main bien plus claire que la mienne apparaître et se tendre vers le manche.

“Je peux toucher ?” J’ai levé les yeux une nouvelle fois : mon fiancé. Ce mot ne me gênait pas autant que celui qui suivait dans l’ordre des choses. Mari. Ce Mot-là était comme un corset trop serré qui m’écrasait les organes, m’envoyait dans la gorge des signaux de panique et déclenchait en moi une alarme de détresse. Je pouvais décider de ne pas céder. De lui enfoncer la lame forgée en acier inoxydable (celle du Shun, que je préférais) silencieusement dans l’estomac. Le vendeur se contenterait de pousser un simple “Oh !” de circonstance. Si quelqu’un allait hurler, ce serait la mère de famille, postée derrière lui avec dans les bras son bébé au nez couvert de croûtes. À l’évidence, sa vie était un dangereux cocktail d’ennui et de tragique, et elle prendrait plaisir, les yeux pleins de larmes, à raconter le “crime” aux journalistes qui envahiraient les lieux dans la foulée.

J’ai reposé le couteau avant de me crisper, avant de faire un geste brusque, avant que tous les muscles de mon corps, en alerte constante, ne se mettent en pilotage automatique.

“Je suis ravi”, a dit Luke. Nous sortions de chez Williams-Sonoma, dans la 59e Rue, suivis par l’air glacial de leur climatisation. “Pas toi ?

— Ces verres à vin rouge sont magnifiques.” J’ai entrelacé mes doigts aux siens pour lui montrer que je le pensais vraiment. Par contre, l’idée d’acheter un “service de table” m’insupportait. On allait à coup sûr s’en sortir avec six petites assiettes à pain, quatre assiettes à salade, huit grandes assiettes, et ce serait l’enfer pour compléter la petite famille de porcelaine. Le service allait rester là, sur la table. Luke suggérerait qu’on le range et, moi, je rétorquerais “pas pour le moment”, jusqu’à ce qu’un jour, bien après le mariage, j’aie tout à coup l’idée de prendre le métro, de débarquer comme une tornade chez Williams-Sonoma, en mode guerrière de la déco, pour découvrir qu’ils avaient arrêté le modèle *Louvre* qu’on avait choisi bien des années auparavant. “On se fait une pizza ?”

Luke a ri et m’a pincé la taille.

“Tu mets tout ça où ?”

Ma main s’est crispée dans la sienne.

“C’est tout ce sport, je pense. Ça me file une de ces faims.” Le gros sandwich au corned-beef de ce midi, aussi rose et garni qu’une invitation de mariage, m’était tombé sur l’estomac. “Et si on allait chez Patsy’s ?” J’ai essayé de faire comme si l’idée venait de m’arriver, mais en réalité, j’avais une folle envie de m’envoyer une de leurs parts de pizza, avec son fromage italien fondu, élastique mais pas cassant, qu’on mange avec les doigts, sans compter le petit bonus de mozzarella piqué sur la part du voisin. Ce fantasme tournait en boucle dans ma tête depuis jeudi dernier, jour où nous avions décidé que, dimanche, nous nous occuperions de notre liste de mariage. (“Les gens s’inquiètent, Tif. – Je sais, m’man, on va s’en occuper. – Mais le mariage est dans cinq mois !”)

“J’ai pas très faim, a dit Luke en haussant les épaules, mais si tu y tiens.” Quel chic type.

Nous avons traversé Lexington Avenue la main dans la main, tout en évitant des hordes de femmes aux cuisses galbées, en short de marche blanc et chaussures compensées, qui transportaient tous les trésors du Victoria’s Secret de la Cinquième Avenue, introuvables dans le Minnesota. Une cavalerie de filles de Long Island en spartiates dont les lanières s’enroulaient le long de leurs mollets hâlés comme des plantes grimpantes sur un tronc d’arbre. Elles ont regardé Luke. Elles m’ont regardée. Elles n’ont pas tiqué. J’avais travaillé vite et dur pour devenir la rivale parfaite, la Carolyn de mon JFK junior. Nous avons pris à gauche en direction de la 60e, puis à droite. Il était seulement 17 heures quand nous avons traversé la Troisième Avenue, pour trouver les tables de restaurant dressées mais désertes. À cette heure, les New-Yorkais branchés prenaient encore leur brunch. Avant, je faisais comme eux.

“Je vous installe en terrasse ?” a demandé la serveuse. Nous avons hoché la tête et elle a saisi deux menus posés sur une table vide, puis nous a fait signe de la suivre.

“Je peux avoir un verre de montepulciano ?” La serveuse a levé les sourcils, indignée. Je voyais tout à fait ce qu’elle se disait – *c’est à moi de poser les questions* – mais je me suis contentée de lui faire un joli sourire : *T’as vu comme je suis gentille ? Comme tu exagères ? J’aurais honte à ta place.*

Elle a soupiré en se tournant vers Luke.

“Et pour vous ?

— Juste un verre d’eau.” Elle s’est éloignée. Luke, lui, s’est étonné : “Je comprends pas comment tu peux boire du rouge par cette chaleur.”

J’ai haussé les épaules.

“Le blanc, ça va pas avec la pizza.” Je réservais le blanc pour ces soirées où je me sentais belle et légère. Quand j’avais décidé d’ignorer la section pâtes du menu. Une fois, j’ai écrit ce conseil dans le *Women’s Magazine* : “Une étude montre que refermer son menu juste après avoir choisi son plat vous conforte dans

votre choix. Alors prenez la sole meunière et fermez votre menu avant d'envisager un plan à trois avec des pennes et de la vodka." LoLo, ma patronne, avait souligné "plan à trois" et écrit "Trop drôle". Bon sang, ce que je déteste la sole meunière.

"Bon, qu'est-ce qui nous reste à faire ?" Luke s'est penché en arrière sur sa chaise, les mains derrière la nuque comme s'il était sur le point de faire des abdos. L'air innocent, il ignorait que cette question était source de conflit. Mes yeux marron se sont gorgés de venin que j'ai fait disparaître en un battement de cils.

"Beaucoup de choses." Je les ai énumérées en comptant sur mes doigts. "Toute la papeterie – les invitations, les menus, le programme, les marque-places, tout ça quoi. Il faut que je trouve un coiffeur visagiste, et que je choisisse les robes pour Nell et les autres demoiselles d'honneur. Il faut aussi qu'on retourne à l'agence de voyages – j'ai franchement pas envie de faire une escale à Dubaï. Je sais, ai-je dit en levant la main avant que Luke ne m'interrompe, pas question de passer tout le séjour aux Maldives. Tu vas devenir dingue si on passe notre temps sur une plage. Mais que dirais-tu de revenir par Paris ou par Londres ?"

Concentré, Luke a hoché la tête. Il avait des taches de rousseur sur le nez qu'il gardait toute l'année. Mais vers la mi-mai, elles colonisaient ses tempes, et restaient là jusqu'à Thanksgiving. C'était le quatrième été que je passais avec lui, et chaque année, plus il faisait du sport – course à pied, surf, golf, kitesurf –, plus j'observais ses petites taches dorées se multiplier sur son nez comme autant de cellules cancéreuses. Pendant un temps, j'avais partagé sa vénération insupportable pour l'activité physique, les endorphines, et son esprit *carpe diem*. Même une bonne gueule de bois n'entamait en rien cette saine énergie. Les samedis, je réglais mon réveil pour 13 heures. Luke trouvait ça adorable.

"Tu es si petite et tu as tellement besoin de sommeil", me disait-il quand il venait me réveiller l'après-midi, armé de caresses. Petite. Encore un adjectif que je déteste de tout mon corps. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour qu'on dise enfin que je suis maigre ?

J’ai fini par avouer. Ce n’est pas que j’aie besoin d’un nombre invraisemblable d’heures de sommeil, c’est juste que je ne dors pas quand on croit que je dors. Je n’arrive pas à plonger dans cet état d’inconscience en même temps que les autres. J’arrive seulement à dormir – à poings fermés, pas à somnoler comme j’ai appris à le faire le reste de la semaine – quand le soleil surgit de derrière la Freedom Tower, me forçant à me retourner dans le lit, quand j’entends Luke qui s’affaire dans la cuisine, préparant une omelette de blancs d’œufs, et les voisins qui se disputent pour savoir qui a sorti la poubelle en dernier. La banalité du quotidien me rappelle que la vie est trop ennuyeuse pour être terrifiante. Quand j’ai ce bruit de fond, là je dors bien.

“La solution, c’est de régler un problème par jour, a conclu Luke.

— Luke, chaque jour, j’en règle trois.” J’avais un ton de voix cassant que je souhaitais effacer. Ce n’était pas très juste de ma part. C’est vrai qu’il fallait que je règle trois problèmes par jour, mais au lieu de ça, je restais paralysée devant mon ordinateur, à me flageller parce que je n’arrivais pas à honorer ma promesse. Vu que c’est plus chronophage et stressant que de régler ces trois foutus problèmes, j’ai bien le droit d’être furax.

J’ai pensé au seul truc que je maîtrisais.

“Est-ce que tu sais combien d’allers-retours j’ai fait pour les invitations ?” J’avais harcelé la fille de l’imprimerie – un petit bout de femme asiatique tout en nerfs qui me tapait sur le système – avec mes questions : est-ce que ça fait cheap si on fait typographier les invitations, mais pas les cartons-réponses ? Est-ce que les gens vont voir si on fait calligraphier les adresses sur l’enveloppe, mais pas l’invitation ? J’avais très peur de prendre une décision qui trahirait qui je suis vraiment. Ça fait six ans que je vis à New York et depuis, j’ai l’impression de suivre encore et encore la même formation : “Comment avoir l’air riche en toute simplicité.” Au premier semestre, j’ai appris que les sandales Jack Rogers, un must pendant mes études, signifiaient : “Ma petite fac de sciences sociales sera toujours le centre du monde !” J’avais donc changé de point de vue, et balancé toutes mes paires – dorées, argentées et blanches. Même sort pour mon mini-sac à main de chez Coach (ignoble). Puis je m’étais rendu compte que le magasin

Kleinfeld, qui semblait tellement glamour, une véritable institution new-yorkaise, n'était en fait qu'une usine à robes de mariée ringardes pour les B&T (acronyme qui, je le sais désormais, désigne les Bridge and Tunnelers, les New-Yorkais de banlieue). J'avais donc choisi une boutique dans le quartier à la mode de Meatpacking, où on trouve des marques comme Marchesa, Reem Acra et Carolina Herrera. Et tous ces clubs sombres et bondés qui vous crachent la musique à la figure une fois passé les gros costauds et les cordes de velours rouges sur le trottoir ? Ce n'est pas comme ça que les New-Yorkais qui se respectent passent leurs vendredis soir. Non. On préfère payer seize dollars pour une salade qu'on arrose de vodka orange dans un petit bar de l'East Village, avec aux pieds des bottines Rag and Bone qui ont l'air bon marché alors qu'elles coûtent quatre cent quatre-vingt-quinze dollars.

J'avais mis six ans pour en arriver là sans trop d'efforts : un fiancé qui travaille dans la finance, la serveuse du Locanda Verde que j'appelais par son prénom, le dernier sac Chloé autour du bras (pas un Céline, certes, mais au moins, je ne me promenais pas avec un Louis Vuitton ignoble comme si c'était la huitième merveille du monde). J'avais eu le temps de rouler ma bosse. Mais pour ce qui est des préparatifs de mariage, alors là, virage plus dur à négocier. Fiancée en novembre, ça laisse un mois pour étudier toutes les options et découvrir que cette petite grange sur Blue Hill – où vous pensiez vous marier – est complètement has been. Maintenant, pour être dans le coup, il faut dénicher d'anciens locaux de banque réhabilités qui coûtent vingt mille dollars en location.

Ça vous laisse deux mois pour consulter magazines et blogs, pour prendre l'avis des collègues homos qui travaillent avec vous au *Women's Magazine*, et pour découvrir que les robes bustier, ça fait cheap. Trois mois sont passés et il vous faut encore trouver un photographe dont le book ne contient pas une seule photo de mariée avec la bouche en cul-de-poule (plus dur qu'il n'y paraît), des robes de demoiselles d'honneur qui ne font pas demoiselles d'honneur, et un fleuriste qui puisse vous avoir des anémones même hors saison, parce que franchement, des pivoines, y a pas moyen ! Un seul faux pas et tout le monde va voir que sous cet élégant bronzage artificiel se cache une godiche italo-

américaine qui ne connaît pas les bonnes manières. Je pensais qu'arrivée à vingt-huit ans, j'avais fait mes preuves et que je pouvais me laisser vivre. Mais avec l'âge, la lutte est de plus en plus acharnée.

"Tu m'as toujours pas donné les adresses pour les invitations, ai-je dit, même si secrètement j'étais soulagée d'avoir plus de temps pour torturer la fille de l'imprimerie, déjà ultra-stressée.

— J'y travaille, a soupiré Luke.

— Elles ne partiront pas en temps voulu si tu ne me les donnes pas cette semaine. Ça fait un mois que je te les demande.

— J'ai pas eu une minute !

— Parce que moi je me tourne les pouces, peut-être ?"

Simple chamaillerie. C'est quand même moins sympa qu'une bonne engueulade enfiévrée, avec les assiettes qui volent. Au moins, après, on se réconcilie en baisant sur le sol de la cuisine, et on se retrouve avec la marque des tessons d'assiettes *Louvre* imprimée dans le dos. Aucun homme n'est pris d'une furieuse envie de vous arracher vos vêtements quand vous lui annoncez, glaciale, que son étron flotte toujours dans les toilettes.

J'ai serré les poings, puis tendu les doigts au maximum, façon Spiderman, comme si j'essayais d'expulser ma colère. Vas-y, dis-le.

"Je suis désolée." En prime, je lui ai sorti mon soupir le plus misérable. "Je suis juste épuisée."

Une main invisible est passée devant le visage de Luke pour effacer sa colère.

"Pourquoi tu ne vas pas chez le médecin ? Il te mettra sous calmants."

J'ai hoché la tête, en faisant comme si son idée était intéressante ; mais les somnifères ne sont que des pilules de vulnérabilité. Ce qu'il me fallait, c'était retrouver les deux premières années de notre relation, cette période de sursis pendant laquelle, lovée dans les bras de Luke, je m'abandonnais à la nuit sans me poser de questions. Les rares fois où je m'étais réveillée, j'avais remarqué que, même quand Luke dormait, un léger sourire flottait sur ses lèvres. La vie avec Luke était facile et légère, comme cet insecticide qu'on vaporisait l'été, dans la maison de ses parents à Nantucket, si efficace qu'elle repoussait la terreur, cette

sensation que quelque chose de grave allait se produire dans un silence inquiétant. Mais à un certain moment de notre relation – à peu près au moment de nos fiançailles, voilà huit mois, pour être tout à fait honnête – mes insomnies avaient resurgi. Je me suis mise à envoyer Luke bouler lorsqu'il venait me réveiller pour aller faire un footing sur le pont de Brooklyn le samedi matin. C'était pourtant notre habitude depuis plus de trois ans. Luke est amoureux mais pas aveugle – il perçoit la régression, mais étonnamment, il est encore plus accro à moi. Comme s'il était prêt à relever le défi de me faire redevenir qui j'étais.

Je ne suis pas cette héroïne téméraire qui ignore sa beauté tacite et son charme décalé, mais, à un moment, je me suis vraiment demandé ce que Luke me trouvait. Je suis assez mignonne – ça vient pas tout seul, mais j'ai du potentiel. J'ai quatre ans de moins que lui. Pas aussi bien que huit, mais c'est quand même pas mal. J'aime bien faire des trucs bizarres au lit. Même si Luke et moi avons une conception différente de ce qui est "bizarre" (lui : par-derrière, en me tirant les cheveux ; moi : des décharges électriques sur la chatte, un *ball gag* dans la bouche pour étouffer mes cris). Selon lui, on a une vie sexuelle débridée. J'ai assez de recul pour me rendre compte de ce que Luke voit en moi. Mais je sais aussi que les bars de New York sont remplis de filles qui me ressemblent, des petites blondes répondant sûrement au nom de Kate, prêtes à se mettre à quatre pattes et à balancer leur queue de cheval au visage de Luke. Kate a probablement grandi dans une maison aux briques rouges et aux volets blancs, pas le genre de maison trompeuse avec la façade arrière pourrie, contrairement à la mienne. Mais elle ne pourrait jamais offrir à Luke ce que moi je lui offre, et voilà toute la différence. Je suis cette lame rouillée et infectée qui fait craquer les coutures parfaites de la vie de Luke, ancienne star de baseball, et qui menace de la faire partir en lambeaux. Il aime cette menace, le risque que je représente. Mais il refuse de voir en face ce que je peux lui faire, le saccage dont je suis capable. J'ai passé tout le temps de notre relation à l'égratigner en surface, à lui mettre la pression juste pour voir jusqu'où je pouvais aller avant d'arriver au sang. Mais je commence à en avoir marre.

Notre charmante serveuse a déposé un verre de vin devant moi, d'un geste volontairement négligé. Le liquide rouge a débordé et s'est répandu au pied du verre, comme une blessure par balle.

"Et voilà !" a-t-elle dit, le ton léger, en me lançant ce qui était probablement son sourire le plus vicieux, rien à voir avec ce dont je suis capable.

Il n'en fallait pas moins pour que le rideau se lève, et que le feu des projecteurs s'allume : que le spectacle commence !

"Oh, non !" ai-je dit, le souffle court. J'ai placé un index entre mes deux incisives. "Vous avez un morceau d'épinard. Juste ici."

La serveuse s'est collé la main sur la bouche. Elle est devenue écarlate.

"Merci", a-t-elle bafouillé du bout des lèvres. Puis elle s'est enfuie.

Dans la paresse du soleil couchant, les yeux bleus de Luke reflétaient son embarras.

"Mais elle n'avait rien entre les dents."

Lentement, je me suis penchée sur la table, j'ai collé mes lèvres au verre pour aspirer une gorgée sans tacher mon jean blanc. Quand une pétasse blanche pleine aux as porte un jean blanc, faut pas l'emmerder.

"Entre les dents, peut-être. Mais dans le cul…"

Pour moi, le rire de Luke était comme une *standing ovation*. Impressionné, il a secoué la tête.

"C'est fou ce que tu peux être garce !"

"Le fleuriste va sûrement vous facturer le nettoyage de la salle à l'heure. Il faut négocier un prix fixe." Lundi matin. Évidemment, il a fallu que je me retrouve coincée dans l'ascenseur avec Eleanor Tuckerman, née Podalski. C'est une collègue, elle aussi rédactrice pour le *Women's Magazine*. Quand elle ne passait pas la journée collée à mes basques pour essayer de me piquer mes bonnes idées, elle se prenait pour une référence incontournable question mariage et étiquette. Eleanor s'est mariée il y a un an et elle nous parle encore du jour J avec ce ton

sombre et obséquieux habituellement réservé au 11 Septembre ou à la mort de Steve Jobs. Je suppose que ça ne s'arrêtera que quand elle se fera engrosser et donnera naissance à la huitième merveille du monde.

"Tu plaisantes ?" J'ai poussé un petit soupir d'horreur. Eleanor, de quatre ans mon aînée, est responsable des publications. C'est donc quelqu'un à qui je dois rendre des comptes. J'ai besoin de m'attirer ses faveurs, et ce n'est pas très difficile. Ce genre de filles n'attend qu'une chose : qu'on les admire, les yeux grands ouverts et innocents, façon Bambi, et qu'on les implore de nous dispenser leur sagesse.

Eleanor a hoché la tête, solennelle. "Je t'enverrai mon contrat par mail, tu verras comment on s'y est pris." En fait, il fallait comprendre : tu verras la blinde que ça nous a coûté.

"Ce serait vraiment gentil à toi, Eleanor", ai-je exulté en dévoilant des dents fraîchement blanchies. La petite sonnerie de l'ascenseur a retenti comme une libération.

"Bonjour à vous, miss FaNelli." Clifford m'a adressé quelques battements de cils séducteurs. Mais rien pour Eleanor. Depuis vingt et un ans, il était réceptionniste au *Women's Magazine*. Pour un tas de raisons absurdes, il déteste la plupart des gens qu'il croise chaque jour. Il déteste Eleanor parce qu'elle est affreuse, mais aussi à cause de l'épisode du mail qui signalait que des biscuits étaient mis à la disposition de tous dans le placard : Clifford, qui ne pouvait pas laisser les téléphones sans surveillance, avait transféré le mail à Eleanor afin qu'elle lui en rapporte un, avec un café arrosé d'un nuage de lait. Or Eleanor était en réunion, et au moment où elle a lu son mail, les biscuits avaient disparu. Elle lui avait quand même apporté son cher café avec un nuage de lait, mais Clifford n'en avait pas fait cas et ne lui avait presque plus adressé la parole.

"Cette grosse vache a dû se taper le dernier", m'avait-il glissé après "l'incident". Eleanor étant la personne la plus anorexique que je connaisse, il y avait de quoi rire.

"Bonjour Clifford." J'ai fait un geste de la main et ma bague de fiançailles a étincelé sous la lumière des néons.

“Regardez-moi cette *jupe*.” Clifford a sifflé, approuvant du regard ce boyau de cuir taille 36 dans lequel je m’étais glissée après m’être lâchée sur les glucides la veille. Ce compliment m’était adressé autant qu’à Eleanor. Clifford adorait montrer comme il pouvait être charmant du moment qu’on était en bons termes avec lui.

“Merci, mon chou.” J’ai ouvert la porte à Eleanor.

“C’est qu’elle s’y croit”, a-t-elle dit du bout des lèvres en passant devant moi, assez fort pour que Clifford l’entende. Elle s’est tournée vers moi pour observer ma réaction. Si je l’ignorais, je me la mettais à dos. Si je riais, je trahissais Clifford.

J’ai levé les mains au ciel. Je me suis assurée que ma voix soit assez forte et j’ai dit : “Je ne veux pas me mêler de vos histoires.”

Une fois la porte fermée, quand Clifford ne pouvait plus nous entendre, j’ai dit à Eleanor que je devais redescendre pour un entretien. Je lui ai demandé si elle voulait que je lui remonte un truc à grignoter ou des magazines du kiosque.

“Une barre de céréales et le nouveau *GQ* s’ils l’ont reçu”, a répondu Eleanor. Question grignotage, ce truc-là allait l’occuper toute la journée : une noix en milieu de matinée, une baie séchée pour le déjeuner. Mais elle m’a adressé un sourire reconnaissant – c’était le but, bien sûr.

La plupart de mes collègues suppriment directement les mails qui ont pour objet : “Auriez-vous un moment pour prendre un café ?”, mails écrits par des filles de vingt-deux ans à la fois terrifiées et très sûres d’elles. Ces filles ont toutes grandi en regardant Lauren Conrad dans *The Hills* et en se disant : “Quand je serai grande, je veux travailler pour un magazine !” Elles sont toujours déçues d’apprendre que mon métier n’a rien à voir avec la mode (“Même pas l’industrie cosmétique ?”, une d’elles m’avait un jour demandé en faisant la moue, occupée à bercer dans ses bras le sac Yves Saint Laurent de sa mère comme si c’était un nouveau-né). Je prends un malin plaisir à les provoquer :

“Dans ce métier, le seul petit avantage, c’est de pouvoir lire des livres trois mois avant leur parution. Et vous, vous lisez quoi en ce moment ?” Pour toute réponse, elles deviennent livides.

Au fil du temps, le *Women’s Magazine* s’est construit comme un assortiment d’influences intellectuelles et de culture populaire. Des articles documentés jalonnent çà et là le magazine, ainsi que quelques extraits d’ouvrages raisonnablement prestigieux, des portraits de femmes chefs d’entreprise qui ont réussi à briser le plafond de verre, et les inévitables pages sur les “questions féminines” sensibles, autrement dit la contraception et l’avortement – cette formulation a le don d’irriter LoLo, qui ne manque pas une occasion de faire remarquer que “les hommes non plus ne veulent pas un bébé chaque fois qu’ils baisent”. Ceci dit, ce n’est pas la raison pour laquelle un million de jeunes filles tout juste adultes achètent le magazine tous les mois. Quant à ma signature, on a plus de chance de la trouver sous un article intitulé “99 façons de lui beurrer la baguette” que sous un entretien avec Valerie Jarrett. La rédactrice en chef – LoLo, une femme très classe et asexuée dont j’adore la présence menaçante car elle me donne l’impression que je ne suis jamais loin de la porte, ce qui rend mon job précieux – semble éprouver pour moi une fascination mêlée de dégoût.

Si au départ on m’a confié le rôle de la spécialiste sexo, c’est, j’imagine, en raison de mon apparence physique. (J’ai appris à camoufler mes seins, mais c’est comme s’il y avait chez moi quelque chose d’intrinsèquement vulgaire.) Finalement, comme je ne m’en sortais pas mal, je me suis retrouvée cantonnée à ce rôle. En fait, écrire sur la sexualité n’a rien d’évident. En tout cas, ce n’est pas une chose que la plupart des rédactrices, qui contribuent régulièrement à *The Atlantic*, daigneraient faire. Toutes celles qui travaillent ici exhibent haut et fort leur incompétence en matière de sexe, comme si une vraie journaliste n’était pas censée savoir où se trouve son clitoris.

“C’est quoi, le BDSM ?” m’avait un jour demandé LoLo. Même si elle connaissait la réponse, elle avait poussé un petit cri extatique quand je lui avais expliqué la différence entre soumis et dominateur. Ma façon à moi de jouer le jeu. LoLo sait très bien que ce ne sont pas les fondatrices de la liste EMILY qui

pérennisent la présence de notre magazine tous les mois dans les kiosques. Et elle sait aussi l'intérêt de se mettre de bons chiffres de vente au chaud dans la poche. Depuis un an, des rumeurs circulent : apparemment, LoLo devrait prendre la place du rédacteur en chef du *New York Times Magazine* quand son contrat arrivera à son terme. "Tu es la seule personne que je connaisse qui peut écrire sur le sexe d'une façon à la fois intelligente et drôle, m'avait-elle dit. Ne lâche pas l'affaire et je te promets que dans un an tu n'auras plus jamais à écrire une ligne sur la fellation."

Pendant des mois, je m'étais accrochée à cette promesse, aussi précieuse à mes yeux que le petit parasite brillant accroché à mon doigt. Puis un soir, quand Luke est rentré, il m'a annoncé qu'on lui proposait une mutation pour Londres. Sa prime de poste, qui était déjà conséquente, serait sérieusement revue à la hausse. Qu'on soit bien d'accord, j'adorerais vivre à Londres, mais je ne veux pas dépendre des choix de carrière de quelqu'un d'autre. En voyant mon visage s'effondrer, il a eu un mouvement de recul.

"Mais tu es journaliste, m'a-t-il rappelé. Tu peux écrire n'importe où. C'est ça, l'avantage."

J'ai plaidé ma cause tout en tournant autour de la cuisine.

"Je veux pas être pigiste, Luke. Pas question d'aller frapper aux portes pour réclamer des articles ponctuels dans un pays étranger. Je veux être rédactrice, ici et pas ailleurs – j'ai pointé le doigt au sol, ici, à l'endroit précis où nous sommes. Au *New York Times Magazine*." J'ai levé les mains, comme pour m'accrocher à cette opportunité, imminente.

"Ani." Luke a saisi mes mains pour les faire glisser le long de mon corps. "Je sais que ça compte beaucoup pour toi. Tu veux prouver à tout le monde que tu mérites mieux qu'une rubrique sur le sexe. Mais, honnêtement, tu vas faire quoi ? Travailler là-bas pendant un an. Ensuite, tu vas me tanner pour faire un gamin, et tu ne voudras même pas y retourner. Soyons rationnels deux minutes. Est-ce que je peux… est-ce que *nous* pouvons – tiens, voilà qu'il parlait de « nous » maintenant – nous permettre de passer à côté d'une telle opportunité au nom d'une lubie ?"

Je sais ce que pense Luke. Il se dit que, question enfants, je suis comme les autres. Comme les autres, j'ai voulu la bague, le mariage en grande pompe et la robe de princesse, je vais chez une dermato huppée de la Cinquième Avenue prête à m'injecter tout ce que je lui demande. Souvent, j'entraîne Luke chez ABC Carpet & Home pour aller voir leurs lampes turquoise ou leurs tapis Beni Ouarain. Chaque fois, je lui dis : "Regarde, ça irait drôlement bien chez nous ?" Alors Luke retourne l'étiquette du prix et fait mine de tourner de l'œil. Je crois qu'il compte sur moi pour le forcer à faire des enfants, comme l'a fait avant moi la femme de chacun de ses amis. Il fera semblant de s'en plaindre devant une bière ("Elle calcule son cycle sur un agenda") et ses copains prendront un air compatissant ("Je suis passé par là, vieux !"). Mais au fond d'eux, ils sont heureux d'avoir quelqu'un qui les pousse à devenir pères, parce qu'eux aussi, c'est ce qu'ils veulent, et de préférence un garçon, sachant que, de toute façon, il reste toujours la possibilité d'en faire un deuxième si elle n'arrive pas à pondre un petit héritier du premier coup. La seule différence, c'est que les hommes n'ont pas besoin de se l'avouer. Un type comme Luke n'imagine même pas se retrouver un jour à tapoter sur le cadran de sa montre en disant "l'heure tourne".

L'ennui, c'est qu'il ne faut pas compter sur moi pour lui forcer la main. Les enfants, ça m'angoisse.

Bon sang ! La seule idée d'être enceinte, ou d'accoucher. Ça me met dans un état. Pas exactement une crise de panique. Plutôt une sensation de vertige, cet état bizarre que j'ai ressenti pour la première fois il y a environ quatorze ans. C'est comme si, au beau milieu d'un tour de manège, le courant avait été coupé. Comme si, tout doucement, j'allais m'arrêter de tourner, et que le silence qui entrecoupe les battements affaiblis de mon cœur s'étirait de plus en plus, faisant défiler les derniers instants de ma vie. Et tous ces rendez-vous, ces médecins et ces infirmières qui vous tripotent (pourquoi ses doigts s'attardent-ils ici ? Est-ce qu'il m'a trouvé quelque chose ? J'espère que c'est pas une tumeur !). Il y a des chances pour que cette sensation de vertige ne s'arrête jamais. Je suis du genre hypocondriaque farouche. Je n'ai aucun mal à faire sortir de ses gonds le plus délicat des médecins. J'ai échappé à la tragédie une première fois et ce n'est

qu'une question de temps. Je voudrais tout leur expliquer, leur faire comprendre que ma névrose est justifiée. Luke est au courant de mes vertiges. J'ai essayé de lui expliquer que je pensais ne jamais tomber enceinte parce que j'étais trop angoissée. Il a ri et, de son nez, il m'a caressé le cou.

"Comme c'est chou ! T'as peur de te faire du souci pour cette petite chose."

Je lui ai retourné son sourire. On pouvait aussi l'entendre de cette oreille, bien sûr.

J'ai poussé un soupir avant d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur, puis j'ai attendu que les portes s'ouvrent. Dès qu'une de ces potiches réclame un rendez-vous, mes collègues refusent de la rencontrer ; de même, elles refusent d'écrire quoi que ce soit sur l'entrecuisse. Moi, je trouve ça amusant. Neuf fois sur dix, ces filles sont les plus mignonnes de leur *sorority*, les mieux sapées, et celles qui ont la plus grande collection de jeans J Brand. Je ne me lasserai jamais d'observer cette ombre sur leur visage quand elles découvrent mon pantalon taille basse Derek Lam et mon chignon négligé. En réponse, elles réajustent leur jolie petite robe près du corps, qui d'un seul coup fait très mémère ; elles s'arrangent les cheveux déjà excessivement lissés, et se rendent compte qu'elles se sont plantées sur toute la ligne. Il y a une dizaine d'années, ce genre de filles étaient mon cauchemar, mais aujourd'hui, je me lève le matin, heureuse d'aller exercer mon pouvoir sur elles.

La fille que je rencontrais ce matin-là m'intéressait tout particulièrement. Spencer Hawkins – un nom pour lequel je tuerais père et mère – avait fait ses études à la Bradley School, mon ancien lycée. Elle venait d'obtenir un diplôme du Trinity College (comme toutes les autres), et disait "tant admirer" ma "force face à l'adversité". Comme si j'étais Rosa Parks. Et vous savez quoi, elle avait vu juste – ce genre de compliments à deux balles, j'en redemande.

Je l'ai repérée tout de suite en sortant de l'ascenseur – pantalon baggy en cuir (si c'était du faux, l'effet était réussi) parfaitement assorti à une chemise d'un blanc impeccable et des talons argent, un sac Chanel accroché au bras. Si elle n'avait pas eu un visage rond de buveuse de bière, j'aurais détourné le regard et fait comme si je ne l'avais pas vue. Je déteste quand une fille me fait de l'ombre.

“Miss FaNelli ?” a-t-elle dit, le ton interrogatif. Bon sang, j’avais hâte de troquer mon nom pour Harrison.

“Bonjour.” Je l’ai saluée d’une poignée de main si énergique que la chaîne de son sac a fait un petit cliquetis. “On a le choix : un café Illy au kiosque à journaux, ou un Starbucks à la cafétéria. Qu’est-ce que vous préférez ?

— Ce qui vous plaira.”

Bonne réponse.

“Je déteste Starbucks.” Le nez retroussé, j’ai fait demi-tour. J’ai entendu le cliquètement frénétique de ses talons derrière moi.

“Bonjour, Loretta !” Je ne suis jamais aussi sincère que quand je m’adresse à la caissière du kiosque. Le corps de Loretta est couvert de traces de brûlures – personne ne sait quelle en est la cause – et une forte odeur répugnante émane d’elle. Quand elle a été engagée l’année dernière, les gens se sont plaints : travailler dans un endroit si confiné, et à proximité de nourriture, voilà qui était “peu appétissant”. Bien sûr, quel beau geste de la part de la société de l’avoir embauchée. Mais ne vaudrait-il pas mieux qu’elle travaille au centre d’appels, au sous-sol ? Un jour, j’ai entendu Eleanor se plaindre à ce sujet. Or, depuis que Loretta est arrivée, le café est toujours de qualité, le distributeur de lait toujours rempli – même le distributeur de lait de soja – et les derniers numéros de magazines sont disposés avec soin sur l’étalage. Loretta lit tout ce qui lui passe sous la main. Elle économise sur la climatisation pour mieux pouvoir voyager. Un jour, elle m’a montré un très beau mannequin dans un magazine et m’a dit :

“J’ai cru que c’était vous !” Sa gorge a dû être brûlée elle aussi, elle a une voix très rauque. Elle m’a collé la photo sous le nez : “Quand je l’ai vue, je me suis dit, tiens, mais c’est mon amie !” Ce mot m’a noué la gorge et m’a émue aux larmes.

Pour moi, emmener les filles que je rencontre au kiosque est devenu un incontournable.

“Alors comme ça, vous étiez rédactrice pour le journal de la fac ?”

Le menton dans la paume, je les encourage à m'en dire plus sur leur exposé consacré à la mascotte du lycée et aux petits côtés homophobes de son costume. Mais en fait, j'ai déjà décidé de leur sort à leur façon de se comporter avec Loretta.

"Bonjour !" m'a lancé Loretta. Il était 11 heures du matin. Le kiosque était désert. Loretta lisait *Psychology Today*. Elle a incliné le magazine, révélant son visage taché de rose, de marron et de gris. "Cette pluie, a-t-elle soupiré, j'aime pas ça, mais j'espère qu'il va pleuvoir toute la semaine, comme ça on aura un super-week-end.

— Bien dit !"

Loretta adorait parler météo. Dans son pays, la République dominicaine, dès qu'il pleut, les gens dansent dans la rue. Mais pas à New York. Ici, la pluie, c'est sale. "Loretta, je vous présente Spencer." J'ai fait un geste de la main en direction de ma nouvelle proie, qui commençait à avoir des picotements dans le nez. Ce n'était pas nécessairement en sa défaveur, c'est juste que, face à une odeur aussi dramatique, le corps reprend ses droits. J'en sais quelque chose. "Spencer : Loretta."

Elles ont échangé quelques civilités. Les filles que je reçois sont toujours polies. Ça ne leur viendrait pas à l'idée d'être autrement, mais elles ont souvent quelque chose de surfait qui a le don de m'agacer. Certaines ne se donnent même pas la peine de masquer leur connerie une fois qu'on se retrouve seules. Un jour, une fille m'a dit :

"Mon Dieu, c'est elle qui pue comme ça ?" La main devant la bouche, elle a étouffé son rire en frottant son épaule à la mienne d'un air entendu, comme si on était de bonnes copines qui venaient de piquer des strings chez Victoria's Secret.

"Café ? Thé ? Je vous laisse choisir." Munie d'un gobelet, j'ai fait couler un filet de liquide noir. Spencer me suivait, indécise.

"Le thé à la menthe poivrée est excellent, a dit Loretta sur un ton avisé.

— Vraiment ? a demandé Spencer.

— Oui, a répondu Loretta. Très rafraîchissant.

— Vous savez – Spencer a remonté son sac à main matelassé sur l'épaule –, je ne suis pas très thé. Mais il fait une telle chaleur dehors, ça me semble très bien."

Eh ben dites-moi ! La très célèbre Bradley School était-elle enfin à la hauteur de son projet d'établissement ? "La Bradley School s'engage à l'excellence pédagogique et se voue à développer les valeurs, la créativité et le respect de chacun de ses élèves."

J'ai réglé nos consommations. Spencer s'est proposée, mais j'ai insisté, comme chaque fois, même si j'ai toujours peur que mon paiement ne soit refusé. Dans ce cas, la somme ridicule de cinq dollars vingt-trois ferait capoter tout mon petit numéro : la fille parfaite, stylée, qui a réussi, fiancée, et tout cela à vingt-huit ans seulement. C'est Luke qui recevait les factures de ma carte bleue, chose étrange, mais il en fallait plus pour que j'arrête de m'en servir. Je gagne soixante-dix mille dollars par an. Si j'habitais à Kansas City, je serais Paris Hilton. Mais ce n'est pas le cas. Grâce à Luke, l'argent ne serait jamais un problème. Mais je garde quand même en moi cette peur du "paiement refusé". Une peur héritée de l'enfance, quand ma mère se confondait en excuses à la caisse, les mains tremblant de déception lorsqu'elle essayait de ranger sa carte dans son portefeuille bourré d'autres cartes plafonnées.

Spencer a bu une gorgée.

"C'est très bon."

Loretta jubilait.

"Qu'est-ce que je vous avais dit ?"

Nous nous sommes installées à une table. Sous la lumière grise et pluvieuse des lucarnes au-dessus de nos têtes, j'ai vu que Spencer avait, sur son front bronzé, trois rides si fines qu'on aurait pu croire que c'étaient des cheveux.

"C'est très gentil à vous d'avoir accepté de me rencontrer, a-t-elle dit pour engager la conversation.

— Je vous en prie." J'ai bu une gorgée de café. "Je sais combien il est difficile de mettre un pied dans le monde du journalisme."

Spencer a secoué vivement la tête.

“Vraiment difficile. Toutes mes amies ont choisi la finance. Elles étaient sûres d’avoir du travail avant même de décrocher leur diplôme.” Elle remuait son sachet de thé. “Moi, je suis sur le pont depuis le mois d’avril, et je commence à me demander si je ne ferais pas mieux de faire autre chose en attendant. Juste pour avoir un emploi. Ça devient délicat.” Elle a ri. “Ce serait l’occasion d’emménager à New York et de continuer à chercher en même temps.” Elle avait un regard interrogateur. “Vous croyez que c’est une bonne idée ? J’ai peur que si on voit sur mon CV que je travaille dans une autre branche, on ne me prenne pas au sérieux ; mais j’ai aussi peur de ne pas avoir d’emploi du tout, que ma recherche de travail n’en finisse pas et qu’en fin de compte, on pense que je n’ai aucune expérience.” Spencer a soupiré, découragée par ce dilemme imaginaire. “Qu’en pensez-vous ?”

Je n’arrivais pas à croire qu’elle n’habitait toujours pas New York, dans un petit appartement à l’angle de la 99e Rue et de la Première Avenue financé par papa-maman.

“Où avez-vous fait votre stage ?” ai-je demandé.

Spencer a baissé les yeux, embarrassée.

“Je n’en ai pas fait. Enfin si, mais dans une agence littéraire. Je veux écrire. Ça peut paraître idiot, voire ambitieux, du genre « quand je serai grande, je serai astronaute » ! Mais je n’avais aucune idée de la façon de m’y prendre. Un de mes enseignants m’a conseillé de passer par la case édition pour comprendre comment fonctionne le commerce du livre. C’est là que je me suis rendu compte que, surprise ! derrière les magazines, dont je suis fan, en particulier le *Women’s Magazine* (je piquais celui de ma mère quand j’étais petite) – une anecdote devenue tellement banale, je ne sais jamais si je dois la croire ou si c’est juste quelque chose que les gens disent comme ça. Bref, je me suis rendu compte que ces magazines, il y a des gens qui les écrivent. Alors j’ai fait des recherches et j’ai découvert que ce que vous faites, c’est ce que je veux faire aussi.”

Quand elle s'est arrêtée, elle avait du mal à respirer. Trop enthousiaste, celle-là. Mais ça me plaisait. La plupart des filles voulaient un boulot qui leur permette d'emprunter des fringues, de rencontrer des stars et de se pavaner dans l'arrière-salle d'un night-club sous prétexte que leur nom figurait sur la liste d'invités. Certes, c'étaient les bons côtés, mais ils m'avaient toujours paru secondaires par rapport à la fierté de lire mon nom à la fin d'un article. Ou de récupérer mon travail avec un commentaire du genre : "Trop drôle", ou "Tu as trouvé le ton juste". Ce jour-là, j'étais rentrée à la maison avec mon article à la main, et Luke l'avait aimanté sur le frigo comme si j'avais obtenu un 20.

"Vous savez, à mesure que vous gravirez les échelons, vous écrirez moins et vous éditerez plus." C'est ce qu'un éditeur m'avait dit un jour, lors d'un entretien. Ça m'avait agacée : qui voudrait écrire moins pour éditer plus ? Mais après six ans passés dans cette branche, je comprends. Le *Women's Magazine* offre peu de chances de faire de vrais reportages, et je ne peux pas recycler à l'infini la fameuse remarque conseillant à mes lectrices de s'asseoir à côté de leur compagnon, et non en face de lui, pour évoquer un sujet délicat : "Diverses études indiquent que les hommes sont plus réceptifs lorsqu'on ne les aborde pas de front… au sens propre." Mais dire aux gens où je travaillais et les voir s'émerveiller me faisait un bien fou, et j'en avais vraiment besoin.

"Mais je vois votre signature tout le temps, a dit Spencer.

— Eh bien, quand vous ne la verrez plus, c'est que je serai aux commandes."

Intimidée, Spencer faisait rouler son gobelet entre ses mains.

"Vous savez, quand j'ai vu votre nom pour la première fois sur la liste des contributeurs du magazine, je ne savais pas si c'était vous. À cause de votre nom. Et puis je vous ai vue au *Today Show* et, même si vous aviez vraiment changé – non pas que vous n'étiez pas mignonne avant – elle a rougi –, j'ai compris que c'était vous, même si votre nom était différent."

Je n'ai pas répondu. Il allait falloir qu'elle me pose la question.

"C'est à cause de ce qui vous est arrivé que vous l'avez modifié ?" Elle avait posé cette question d'une voix plus basse.

Voici ce que je sers habituellement aux gens qui me posent cette question :

“En partie. Un de mes enseignants à la fac m’a conseillé de le faire pour qu’on me juge sur mes actes, et non sur ce qu’on croit savoir de moi.” Puis je hausse modestement les épaules. “C’est pas comme si tout le monde se souvenait de mon nom. Ce dont on se souvient, c’est de Bradley School.” Voici maintenant la vérité : je me suis rendu compte que mon nom posait problème dès mon arrivée au lycée. J’étais entourée de filles d’une élégante simplicité qui répondaient au nom de Chauncey, de Grier ou de Kate, dont le patronyme ne se terminait pas par une voyelle. Face à elles, TifAni FaNelli, ça faisait cousine plouc qui se pointe aux fêtes de famille pour siffler les bonnes bouteilles de whisky. Je ne m’en serais jamais rendu compte si je n’étais pas allée à Bradley. Mais, si je n’étais pas allée à Bradley, si je n’avais pas dévié de ma trajectoire toute tracée, je peux vous assurer qu’en ce moment même, je serais garée devant une école maternelle dans une BMW achetée à crédit, à tapoter le volant de mes doigts manucurés. Bradley était comme une mère d’adoption abusive – une mère qui m’avait sortie du système pour me faire subir tout ce que ses délires de droguée lui inspiraient. Je suis persuadée que mon nom a fait tiquer bon nombre de responsables administratifs de fac lorsqu’ils ont vu passer ma lettre de motivation. Je suis même sûre qu’ils se sont levés de leur siège pour demander à leur secrétaire : “Sue, ce ne serait pas la TifAni FaNelli qui…”, s’interrompant brutalement en voyant que je venais de Bradley, ce qui répondait à leur question.

Je n’avais pas osé forcer le destin en envoyant ma candidature à une des huit universités les plus prestigieuses, mais de nombreuses autres facs qui leur collaient aux basques voulaient bien de moi. Ma lettre, dans laquelle je décrivais ce que cette chienne de vie m’avait appris alors que je venais de la commencer, avait fait mouche, tant mon ton était enflammé et mes déclarations extravagantes : je m’étais arrangée pour faire pleurer dans les chaumières. Au final, mon nom ainsi que cette école qui m’avait appris à le détester m’avaient permis d’intégrer Wesleyan, où j’ai rencontré ma meilleure amie, Nell, la plus belle wasp qui ait réussi à se mettre tout le monde à dos sauf moi. C’était elle, et pas quelque professeur éclairé, qui m’avait suggéré d’abandonner “Tif” pour ne garder que “Ani”, prononcé “Ah-niii”, parce que “Annie”, c’était trop ordinaire pour une

fille aussi désabusée que moi. Mon changement de nom n'avait rien à voir avec mon désir de cacher mon passé ; c'était plutôt le moyen pour moi de devenir celle que, selon les gens, je ne méritais pas de devenir : Ani Harrison.

Spencer a approché sa chaise de la table, doucement, profitant de ce moment de confidences :

"Je déteste quand les gens me demandent où je suis allée au lycée."

Je ne partageais pas son sentiment. Au contraire, j'adorais donner le nom de mon école pour mieux montrer tout le chemin que j'avais parcouru. J'ai haussé les épaules, impassible, pour lui faire comprendre que nous n'allions pas devenir copines sous prétexte que nous avions fait nos études au même endroit.

"Moi, ça ne me dérange pas. Je pense que ça fait partie de ce qui m'a construite."

Spencer s'est tout à coup rendu compte qu'elle était un peu trop proche de moi, que sur ce point nous n'avions pas tout à fait la même vision des choses, et qu'il était présomptueux de sa part d'avoir cru que ce pouvait être le cas. Elle a reculé, me laissant respirer.

"Bien sûr. Je partagerais probablement votre avis si j'étais dans votre situation.

— Je vais participer au documentaire", ai-je lancé pour lui montrer que tout ça m'était égal.

Spencer a hoché lentement la tête.

"Je voulais vous poser la question. C'était logique qu'ils fassent appel à vous."

J'ai jeté un œil à la TAG Heuer qui ornait mon poignet. Ça faisait un an que Luke me promettait une Cartier.

"Si j'étais vous, j'essaierais d'obtenir un stage, même s'il n'est pas rémunéré.

— Mais comment faire pour payer mon loyer ?" a demandé Spencer.

J'ai jeté un œil au sac Chanel accroché au dos de sa chaise. En y regardant à deux fois, j'ai vu que les coutures commençaient à se défaire : vieille fortune familiale, mais argent bloqué dans une succession. Une fille de bonne famille, une belle demeure dans le New Jersey, mais pas un sou à donner aux mendiants dans le métro.

"Trouvez-vous un job de nuit, serveuse ou barmaid. Ou faites les allers-retours.

— Depuis Philadelphie ?” Ce n’était pas tant une question qu’une façon de me rappeler qu’elle venait de loin, et que ma suggestion ne tenait pas la route.

J’en ai eu un pincement d’irritation.

“On a déjà eu des stagiaires qui faisaient l’aller-retour depuis Washington”, ai-je dit. J’ai bu une gorgée de café et l’ai regardée droit dans les yeux. “En train, ça doit pouvoir se faire en deux heures, non ?

— Possible”, a dit Spencer, peu convaincue. Son manque d’entrain m’a déçue. L’entretien s’était pourtant plutôt bien passé.

Pour lui laisser une chance de se racheter, j’ai pris le temps d’arranger la chaîne en or fin autour de mon cou. Chose incroyable : j’avais oublié le plus important.

“Vous êtes fiancée ?” Spencer a admiré, les yeux exorbités – un vrai personnage de cartoon –, ma joie, ma fierté : une énorme émeraude scintillante flanquée de deux diamants étincelants sur une monture en platine. La bague avait appartenu à la grand-mère de Luke – pardon, à sa bonne-maman – et lorsqu’il me l’avait donnée, il m’avait proposé de faire monter les pierres sur un anneau en diamants.

“Le bijoutier de maman dit que c’est très tendance. Je suppose que ça fait plus moderne.”

Et c’est précisément pour ça que j’avais refusé de la faire retoucher. Non, je préférais la porter exactement comme cette chère bonne-maman : en toute simplicité, mais avec élégance. Le message était clair : c’était un bijou de famille. Nous gagnons de l’argent, certes, mais surtout nous sommes nés dedans.

J’ai tendu la main pour admirer la marchandise, comme si ça m’était sorti de l’esprit. “Hmm, je sais, je suis officiellement vieille.

— C’est la bague la plus fabuleuse que j’aie jamais vue, a déclaré Spencer. Quand vous mariez-vous ?

— Le 16 octobre !” ai-je lancé, tout sourire. Si Eleanor avait été témoin de ce bavardage éhonté de future mariée, elle aurait penché la tête, un sourire attendri aux lèvres. Puis elle en aurait profité pour me rappeler que, même si octobre n’est pas un mois particulièrement pluvieux, il fallait parer à toute éventualité. Avais-je

songé à un plan de secours au cas où il pleuvrait ? En ce qui la concerne, elle avait payé dix mille dollars pour réserver un chapiteau dont ils ne s'étaient même pas servis. Eleanor regorge de petites histoires à la noix comme celle-là.

J'ai repoussé ma chaise.

"Il faut que je retourne travailler."

Spencer s'est levée en une fraction de seconde. Elle m'a tendu la main.

"Mille mercis, TifAni, euh pardon – la main devant la bouche, elle s'est mise à gigoter sous l'effet de son petit rire de geisha –, Ani. Désolée."

Parfois, j'ai l'impression d'être une poupée mécanique, avec une clé dorée dans le dos. C'est comme si, pour arriver à sortir un bonjour, un sourire ou une réaction socialement acceptable, j'avais besoin de donner un tour de clé. J'ai réussi à lui faire un léger sourire d'adieu. À l'avenir, elle n'écorcherait plus mon nom, surtout après la diffusion du documentaire, une fois que la caméra aurait zoomé sur mon visage honnête, empreint de souffrance, dissipant toute confusion concernant mon identité et mes actes.

2

J’ai passé l’été qui a précédé mon entrée au lycée à écouter maman chanter les louanges de la Main Line. Elle disait que c’était un quartier très “BCBG” et que, en allant au lycée là-bas, j’allais découvrir comment vivent les gens qui ont de l’argent. Je n’avais jamais entendu l’expression “BCBG” avant, mais j’ai deviné ce que ça signifiait à la voix affectée que prenait maman pour la prononcer. Une voix profonde et gutturale, la même qu’avait utilisée la vendeuse de Bloomingdale’s pour la convaincre d’acheter cette étole en cachemire qui était au-dessus de ses moyens : “Ça vous donne un côté *chic*.”

“Chic.” Le mot magique. Une fois à la maison, maman a pris l’étole pour caresser le visage de papa, qui n’a pas approuvé son achat.

Depuis la maternelle, j’étais élève dans une école catholique pour filles dans une ville située à vingt kilomètres de la Main Line, un coin déserté par les bourgeois. Non pas que j’aie grandi dans les bas quartiers, mais nos voisins étaient désespérément du type classe moyenne, et beaucoup s’y croyaient parce qu’ils pensaient à tort faire partie de la haute société. À l’époque, je n’avais aucune idée de tout cela. Je ne savais pas non plus que l’argent avait un âge, et que rien ne vaut les vieilles fortunes familiales. Je pensais que le summum de la richesse, c’était de rouler en BMW rouge métallisé (à crédit) et d’avoir une super-baraque de cinq chambres (avec trois hypothèques sur le dos). Mais n’allez pas croire que nous étions assez faux riches pour vivre dans une maison de ce genre.

Mon éducation a vraiment débuté le matin du 2 septembre 2001, mon premier jour au lycée Bradley de Bryn Mawr en Pennsylvanie. Si j’ai réussi à me trouver devant le bâtiment historique des lettres et sciences humaines, les mains moites

fourrées dans les poches de mon treillis orange Abercrombie & Fitch, c'est bien grâce à la marijuana (ou "l'herbe", si, comme mon père, vous voulez me mettre la honte). Sans ça, je me serais retrouvée au lycée Mt St Theresa, à traverser le patio en coup de vent, vêtue d'un kilt bleu rêche prêt à me remonter entre les cuisses, le teint hâlé après un été passé à mariner dans l'huile de monoï. Premier jour d'une vie d'adulte médiocre qui ne serait jamais autre chose qu'un cliché Facebook.

Voici comment j'en suis arrivée là : au début de ma dernière année de collège, mes amies et moi avions décidé d'essayer la fumette. Toutes les quatre, nous sommes montées sur le toit de la maison de ma meilleure amie, Leah, en passant par la fenêtre de sa chambre pour fumer un joint détrempé, les lèvres couvertes de rouge à lèvres bon marché. À ce moment-là, j'ai pris conscience de tous mes membres – même des ongles de mes orteils ! – avec une sensibilité si vive et terrifiante que je me suis mise à hyperventiler et à pleurer.

"Y a un truc pas normal", ai-je dit à Leah entre rires et halètements. Elle a essayé de me calmer mais a fini par succomber à un fou rire frôlant l'hystérie.

La mère de Leah est montée voir quelle était la cause de ce tapage. Elle a appelé maman à minuit pour lui susurrer sur un ton tragique : "Les filles sont tombées dans la drogue."

Depuis mon arrivée au collège, j'avais un corps à la Marilyn Monroe, et les parents d'élèves pensaient forcément que j'étais le gourou de mon petit cercle de cathos droguées. J'avais une tête à attirer les ennuis. Au sein de ma classe de quarante filles, moi qui étais la reine de la ruche, en une semaine, j'étais devenue cette mouche insignifiante qui essayait d'éviter de se faire écraser. Même la débile qui se carrait des frites dans le nez avant de les manger refusait de déjeuner à mes côtés.

Cette histoire était remontée aux oreilles de la principale, une énorme ogresse répondant au nom de sœur John. Elle avait convoqué papa et maman pour leur conseiller de me trouver une autre école d'ici à la rentrée suivante. Maman s'était raclé le fond de la gorge pendant tout le trajet du retour, pour en arriver à la

conclusion qu'elle m'enverrait dans l'une de ces écoles privées de la Main Line, qui me laisserait plus de chances d'intégrer une grande université, et de me trouver un mari plein aux as.

"Ils vont voir ce qu'ils vont voir", avait-elle dit d'une voix triomphante, en triturant le volant comme si elle serrait le cou de lutteuse de sœur John. J'avais attendu un instant avant d'oser poser la question fatidique :

"Il y a des garçons, là-bas ?"

La même semaine, maman est venue me chercher en voiture un peu plus tôt à l'école, et quarante-cinq minutes plus tard, nous étions à Bradley. C'était un établissement privé, mixte et laïque, au beau milieu des entrailles luxuriantes et arborées de la Main Line. Le responsable des admissions s'était assuré de mentionner à deux reprises que la première épouse de J. D. Salinger avait fait ses études à Bradley dans les années 1900. C'était alors un pensionnat pour jeunes filles. J'avais précieusement mis cette information de côté, prête à la ressortir lors d'éventuels entretiens professionnels, ou lors de ma rencontre avec mes beaux-parents : "Oui, j'ai fait mes études à Bradley. Saviez-vous que parmi leurs élèves on compte la première épouse de J. D. Salinger ?" Il n'y a aucun inconvénient à être arrogant du moment qu'on en a conscience. En tout cas, c'est ce que je me suis dit pour me rassurer.

Après la visite guidée du lycée, j'ai dû passer un examen d'entrée. J'étais assise au bout d'une table splendide dans une salle à manger imposante et caverneuse située dans une aile de la cafétéria. Sur une plaque de bronze au-dessus de la porte d'entrée, on pouvait lire "SALLE BRENNER BAULKIN". J'avais du mal à comprendre comment on pouvait porter un prénom comme Brenner.

Je ne garde pas un souvenir précis de cet examen. Je me souviens juste qu'on m'a demandé de rédiger la description d'un objet sans le nommer explicitement. J'avais choisi mon chat et, en guise de conclusion, j'avais raconté comment il s'était tué en sautant depuis la véranda. Vu l'enthousiasme suscité par J. D. Salinger, je me suis dit qu'à Bradley, ils avaient un penchant pour les écrivains tourmentés. J'avais vu juste. Quelques semaines plus tard, nous avons appris que j'avais décroché une bourse et que j'intégrerais la promo 2005.

“Tu es stressée, ma chérie ? m’a demandé maman.

— Pas du tout”, ai-je dit face à la vitre ouverte. C’était un mensonge. Je ne comprenais pas pourquoi elle en avait fait des tonnes au sujet de la Main Line. À mes yeux d’adolescente, les maisons de ce quartier n’étaient pas aussi impressionnantes que la baraque infâme à la façade en stuc rose de Leah. Je ne le savais pas encore, mais le bon goût, c’est en fait ce subtil équilibre entre modestie et ostentation.

“Tout va bien se passer.” Maman m’a tapoté le genou en souriant. Son rouge à lèvres gluant reflétait les rayons du soleil.

Un groupe de quatre filles est passé devant notre BMW. Chacune portait un sac à dos fermement harnaché, les deux bretelles sur les épaules frêles. Elles avaient toutes une queue de cheval blonde qu’elles portaient bien haut comme les plumes d’un casque spartiate.

“Mais oui, je sais, m’man.” J’ai levé les yeux au ciel, pas tant contre elle que pour me donner un genre. J’étais vraiment à deux doigts de pleurer, de me blottir dans ses bras. Elle a caressé le mien de ses ongles longs et pointus jusqu’à ce que j’aie la chair de poule. Quand j’étais petite, et que je me collais à elle sur le canapé, je lui demandais toujours : “Tu me chatouilles le bras ?

— Tu vas être en retard !” Elle a déposé sur ma joue un baiser qui a laissé une épaisse couche collante de gloss. En retour, elle n’a obtenu qu’un “Salut” dégoûté d’adolescente. Ce matin-là, à vingt mètres de la porte de l’école, j’étais encore occupée à répéter mon rôle.

Nous avons commencé par l’appel. J’étais tout excitée – la fille qui a rien compris. Dans mon ancienne école, il n’y avait pas de sonnerie et chaque classe avait un prof attitré. Notre promo de quarante filles était divisée en deux groupes, et chacun avait sa propre salle de classe, où les maths, les sciences sociales, la biologie, l’instruction religieuse et la littérature étaient enseignées par la même prof toute l’année durant. Dans le pire des cas, vous tombiez sur une religieuse (sur ce point, j’ai toujours été vernie). Arrivée dans une école où la sonnerie

retentit toutes les quarante et une minutes, où on change de salle de classe, de prof et de groupe à chaque cours, j'avais l'impression d'être une *guest star* dans une série du genre *Sauvés par le gong*.

Mais ce qui m'a le plus enthousiasmée, c'est mon cours de littérature. Option littérature, encore une nouveauté par rapport à mon ancienne école. J'avais réussi à intégrer ce cours grâce à cet excellent essai de cent cinquante mots dans lequel j'avais décrit la fin tragique de mon chat. J'avais hâte de prendre des notes avec ce stylo vert brillant acheté au magasin de fournitures scolaires. À Mt St Theresa, ils nous forçaient à écrire au crayon à papier, comme des bébés, alors qu'à Bradley, on utilisait le matériel qu'on voulait. Les couleurs de l'école étant le vert et le blanc, j'avais acheté un stylo dans les mêmes tons que les tee-shirts de l'équipe de basket pour mieux montrer que j'adhérais à l'esprit de la communauté.

Nous n'étions pas très nombreux dans mon groupe de littérature, seulement douze, et à la place de bureaux, il y avait trois grandes tables disposées en arc de cercle. Mon professeur était M. Larson. Maman l'aurait qualifié de "lourdaud", mais ses dix kilos en trop lui faisaient un visage bien rempli et affable : un léger strabisme, et une sorte d'éternel demi-sourire aux lèvres, comme s'il se rappelait en permanence une blague faite par un de ses potes, la veille au soir, autour d'une bière pas très fraîche. Il portait des chemises de couleur claire, un peu délavées, et ses cheveux châtain clair en friche nous assuraient qu'il n'y a pas si longtemps, il était encore lycéen. Il était juste… trop beau. Mes hormones d'ado en étaient convaincues. Comme les hormones des autres filles.

M. Larson restait très souvent assis, la plupart du temps les jambes tendues, et lisait, une main derrière la tête pour reposer son crâne. Il nous posait des questions du style :

"Et pourquoi croyez-vous que Holden s'identifie à l'attrape-cœurs ?"

Au premier cours, M. Larson nous a tous fait venir au tableau pour raconter un truc sympa qui nous était arrivé pendant l'été. J'ai eu la conviction qu'il avait choisi cet exercice rien que pour moi – la plupart des autres élèves étaient des "anciens" qui se connaissaient du collège et qui avaient sans doute passé leur été à se voir. Mais personne ne savait ce que la nouvelle avait fait, et même si elle

s'était contentée de bronzer dans son jardin en regardant des séries à la noix par la fenêtre, comme la fille ratée, isolée et dégoulinante de sueur que j'étais, ils n'avaient pas besoin de le savoir. Quand mon tour est venu, j'ai dit à tout le monde que j'étais allée au concert de Pearl Jam le 23 août, ce qui était faux. Mais ce n'est pas quelque chose que j'avais inventé de toutes pièces. La mère de Leah nous avait réservé des billets avant l'épisode du pétard, avant qu'elle n'ait la preuve que j'avais une mauvaise influence sur sa fille, comme elle le soupçonnait depuis longtemps. Mais entre Leah et ces gens, il y avait un monde, et il fallait que je fasse bonne impression. Alors j'ai menti, et je ne le regrette pas. Mon récit a été accueilli par des hochements de tête approbateurs. Un type nommé Tanner – j'ai eu la surprise de découvrir que c'était un prénom, et pas seulement ce que je croyais être une marque d'autobronzant – avait même laissé échapper un "cool".

Après ce petit jeu, M. Larson a voulu que nous discutions de *L'Attrape-cœurs*. Nous étions censés le lire pendant les vacances. Je me suis redressée sur ma chaise. J'avais dévoré le livre en deux jours, assise sous la véranda, et mes doigts avaient laissé des petites empreintes humides en forme de croissant de lune sur chaque page. Maman m'a demandé mon avis sur le livre. Quand je lui ai dit l'avoir trouvé tordant, elle s'est plantée devant moi :

"Tif, le personnage fait une grosse dépression."

Cette révélation m'a tellement retournée que j'ai relu le livre, inquiète à l'idée que cet élément crucial m'avait échappé. L'espace d'un instant, j'ai eu peur d'être une bille en littérature, contrairement à ce que je pensais. Et puis je me suis souvenue qu'à Mt St Theresa, la littérature était laissée de côté au profit de cours de grammaire (ce qui minimise le risque de parler sexe ou péché). J'en ai conclu que ce n'était pas vraiment ma faute si je faisais quelques erreurs d'interprétation. Mais j'allais y arriver.

Le garçon qui était le plus près du tableau blanc a grommelé. Il s'appelait Arthur. Le truc sympa qu'il avait fait pendant ses vacances, c'était une visite guidée des bureaux du *New York Times*. Vu la réaction de la classe, c'était pas

aussi sympa que le concert de Pearl Jam, mais c'était mieux que de voir *Le Fantôme de l'opéra* à Philadelphie. Même moi, je savais que hormis à Broadway ça cassait pas des briques.

"Ça t'a tant plu que ça, vraiment ?" a demandé M. Larson, sarcastique. Le reste de la classe a ri bêtement.

Arthur faisait pas loin de cent quarante kilos, et son visage, en forme de parenthèses, était couvert d'acné. Ses cheveux étaient si gras que quand il se passait la main dedans, ils restaient collés, formant un arc de cercle huileux depuis le front jusqu'au sommet de son crâne.

"Holden n'est pas très lucide. Il passe son temps à dire que tout le monde ment alors qu'en fait, c'est lui qui ment le plus.

— Très bonne remarque, a dit M. Larson en guise d'encouragement. Holden est-il un narrateur digne de confiance ?"

La sonnerie a retenti avant que quiconque puisse répondre. M. Larson nous a demandé de lire les deux premiers chapitres de *Tragédie à l'Everest* pour le cours suivant. Tout le monde a rangé ses affaires avant de quitter la salle en coup de vent, dans un défilé de chaussures Steve Madden et de jambes duveteuses. Je n'ai pas compris comment tous ont réussi à sortir aussi rapidement. Moi, j'étais lente. C'était la première fois que je m'en rendais compte, et dès lors, j'allais m'en rendre compte toute ma vie : il me faut du temps pour faire ce que les autres font en moins de deux.

Quand je me suis aperçue que j'étais seule avec M. Larson, j'ai rougi sous le fond de teint Cover Girl que maman m'avait conseillé de mettre, et que je pensais retrouver sur le visage de toutes les autres filles. Erreur.

"C'est vous qui venez de St Theresa, c'est bien ça ?" M. Larson était penché sur son bureau. Il fouillait dans ses papiers.

"*Mount* St Theresa."

J'ai enfin réussi à refermer mon sac.

M. Larson a levé les yeux vers moi, un vrai sourire aux lèvres.

"Ah oui, pardon. En tout cas, l'analyse que vous avez faite du livre était très bonne. Très pertinente."

Même si, une fois dans mon lit, j'allais revivre ce moment encore et encore jusqu'à ce que je serre les dents et les poings pour m'empêcher de me consumer de l'intérieur, tout ce que je voulais faire sur le moment, c'était m'enfuir. Je ne sais jamais quoi répondre. Mon visage ressemblait sûrement à celui de ma tante irlandaise lorsqu'elle a trop bu de rouge et qu'elle commence à se passer la main dans les cheveux en me confiant qu'elle aurait tant aimé avoir une fille. "Merci."

M. Larson m'a adressé un sourire qui a fait disparaître ses yeux. "Je suis content de vous avoir en cours.

— Euh… à demain !" J'ai esquissé un salut de la main, mais je ne suis pas allée au bout de mon geste. J'ai dû lui donner l'impression que j'avais un tic, genre syndrome de Gilles de La Tourette. J'avais découvert ça à la télé, un jour où j'étais malade. J'étais restée à la maison à regarder le talk-show de Sally Jessy Raphael.

M. Larson m'a fait signe à son tour.

Devant la salle de classe, il y avait un bureau cassé. Arthur y avait déposé son sac. Il fouillait à l'intérieur. Quand je me suis approchée, il a levé les yeux.

"Salut, m'a-t-il dit.

— Salut.

— Mes lunettes, a-t-il ajouté en guise d'explication.

— Ah." J'ai glissé les mains sous les bretelles de mon sac et je me suis cramponnée.

"Tu vas déjeuner, là ?" m'a-t-il demandé.

J'ai hoché la tête. Même si j'avais prévu de rester au CDI. Dans mon esprit, il n'y avait rien de pire que ce moment où, après avoir payé mon repas, j'allais me retrouver à parcourir la salle du regard pour découvrir l'étendue de visages inconnus, et finir par m'asseoir où on ne voudrait pas de moi, sous prétexte qu'il est interdit de manger en dehors de la cafétéria. Il y avait tant de choses à raconter le premier jour d'école, personne ne souhaitait perdre ce temps précieux à s'assurer que la petite nouvelle se sente la bienvenue. Ça se comprend, et j'aurais fait la même chose. Je savais que bientôt tout ce décor me serait familier, que la petite rousse bouclée dont les veines se dessinaient sur le front allait être la

meilleure de la classe, et qu'elle serait la première élève de la promo 2005 à intégrer Harvard. (Sur une promo de soixante et onze élèves, neuf en tout auraient cette chance. Ce n'est pas pour rien que le *Main Line Magazine* avait qualifié Bradley de lycée "exemplaire".) Le petit joueur de foot trapu aux pectoraux saillants allait devenir le type qui s'était fait sucer par Lindsay "Biz" Hane sous le regard de son meilleur ami dans le sous-sol de ce dernier l'été précédent. Ces visages et ces individus allaient tous prendre un sens pour moi, et moi aussi, j'allais devenir quelqu'un à leurs yeux. Il y aurait même une petite anecdote expliquant pourquoi je m'asseyais à côté d'Untel, ou pourquoi je faisais partie de tel groupe. Mais pour l'instant, je préférais maintenir ma dignité en prenant de l'avance sur mes devoirs d'espagnol au CDI.

"Je t'accompagne", m'a proposé Arthur.

Il a jeté son sac à dos tout cabossé sur une épaule et m'a précédée. Ses mollets gonflés et pâles se frottaient l'un à l'autre. Je savais ce que ça faisait d'être trahie par son corps – j'avais seulement quatorze ans et on aurait dit une élève de première. À cet âge-là, les garçons sont vraiment stupides : comme j'avais des bras et des jambes tout maigres et une poitrine qui semblait tout droit sortie d'un film porno dès que je mettais un col en V, ils pensaient que j'avais un corps de rêve. Et ce malgré le fait que, sous mes vêtements, c'était un véritable bazar hormonal. Si j'avais décidé de devenir anorexique sous prétexte de me trouver une robe pour le bal de fin d'année, ça n'aurait rien changé. J'avais des bourrelets au ventre et un nombril qui ressemblait à un œil d'Asiatique. Cet été-là, la mode était au tankini : jamais je n'avais été aussi reconnaissante à l'égard d'un simple bout de tissu.

"Alors, toi aussi, t'en pinces pour M. Larson, comme toutes les autres ?" Arthur a fait une petite grimace en posant ses lunettes, qu'il avait retrouvées, sur son nez luisant.

"C'est pas ma faute. Avant, mes profs, c'étaient des religieuses.

— Une catholique", a dit Arthur, solennel. Ils n'avaient pas beaucoup de filles de mon espèce dans le coin. "T'allais dans quel bahut ?

— Mt St Theresa Academy ?” J’attendais de voir sa réaction, qui, je l’imaginais, ne serait pas très enjouée. Mais quand son visage est resté de marbre, j’ai ajouté : “À Malvern ?” En théorie, Malvern était censé marquer le début de la Main Line, mais c’était en quelque sorte le petit soldat de la troupe, celui qui protégeait le général et les commandants bien en sécurité au cœur du camp de base. Les petites gens qui foulaient les limites de la Main Line hérissaient le poil des puristes – pour eux, Malvern ne faisait pas vraiment partie intégrante de leur petit cercle.

Arthur m’a regardée bizarrement.

“Malvern ? C’est pas tout près. C’est là que t’habites ?”

Pour la première fois de ma vie, j’ai expliqué ce que j’allais répéter pendant de nombreuses années : non, je n’habite pas exactement à Malvern. Je viens de Chester Springs. C’est un coin encore plus reculé, peuplé de gens ordinaires, et même si on y trouve certaines vieilles demeures de standing, moi, j’habite une maison normale.

“C’est loin, ça ? m’a demandé Arthur après mon petit laïus.

— Trente minutes en voiture.” En fait, il en fallait quarante-cinq, voire cinquante certains jours. Mais c’est un autre mensonge que j’ai appris à raconter.

Arthur et moi sommes arrivés devant la cafétéria. Il m’a fait signe de passer en premier. “Après toi.”

Je ne savais pas encore de qui je devais me méfier. Alors, même si la cafétéria débordait d’une énergie qui aurait très bien pu paraître menaçante, je restais impassible. J’ai vu qu’Arthur faisait signe à quelqu’un. Quand il m’a dit “Tu viens ?”, je l’ai suivi.

La cafétéria était située au carrefour entre le bâtiment des lettres et la nouvelle aile. Les tables étaient en bois, couleur café un peu patiné, dégradées par endroits, révélant des couches sous-jacentes de bois plus clair. Le revêtement sombre du sol s’arrêtait au niveau de la grande entrée qui s’ouvrait sur un atrium construit récemment. Il y avait un sol en granito qui brillait sous la lumière des lucarnes, et

des parois de verre qui donnaient sur le patio où les collégiens déambulaient dans l'herbe comme du bétail. La partie self-service se trouvait dans une pièce en U. On y accédait depuis le bâtiment historique. À l'entrée, il y avait un buffet de viande froide ; juste après le bar à salades où les filles anorexiques en rémission se servaient en brocolis et en vinaigrette allégée de leurs petits bras squelettiques, le self débouchait sur l'atrium.

J'ai suivi Arthur, qui s'est arrêté devant une table non loin d'une vieille cheminée. On aurait dit qu'elle n'avait pas été utilisée depuis des années, mais son antre maculé de suie laissait deviner que les anciens propriétaires en avaient fait bon usage. Arthur a déposé son sac à dos sur une chaise en face d'une fille aux grands yeux marron si écartés qu'ils donnaient l'impression d'être collés à ses oreilles. Dans son dos, les gamins l'appelaient le Requin. Pourtant ses yeux peu ordinaires étaient son meilleur atout, et la partie de son physique que son futur mari préférerait. Elle portait un pantalon beige trop large et un tee-shirt en coton blanc qui remontait sous sa grosse poitrine pour former des petits boudins en accordéon. À côté d'elle se trouvait une autre fille, le menton dans les mains ; ses longs cheveux bruns couvraient ses épaules et retombaient sur la table par-dessus ses avant-bras. Elle était si pâle que j'ai été choquée par sa jupe courte qui dévoilait la blancheur de ses jambes. Avec une peau si blanche, maman m'aurait collée sous une lampe à bronzer avant de me laisser sortir habillée comme ça. Et pourtant, ce n'était pas à son désavantage. Le type assis à côté d'elle, vêtu d'un tee-shirt de foot qui mettait plutôt en valeur son physique, avait une main posée sur une région de son dos que seul un petit ami est en droit de toucher.

"Salut, a lancé Arthur. Voici TifAni. Elle vient d'un collège catholique. Soyez sympas avec elle, elle a assez morflé comme ça.

— Salut, TifAni !" m'a dit le Requin, joviale. De sa cuillère en plastique, elle raclait un pot de pudding vide pour récupérer les restes de chocolat.

"Salut."

Arthur a pointé le doigt en direction du Requin :

"Voici Beth." Puis en direction de la fille au teint pâle : "Sarah." Puis vers son petit copain : "Teddy."

Ils m'ont saluée d'une seule voix. J'ai levé la main et je les ai salués à nouveau.

"Tu viens ?" Arthur m'a tirée par la manche. J'ai accroché la bretelle de mon sac au dos d'une chaise et j'ai rejoint la queue face au buffet de viande froide. Quand est venu le tour d'Arthur, il a commandé un énorme sandwich au rosbif et à la dinde, avec trois types de fromage, sans tomates mais avec de la laitue, et assez de mayonnaise pour que son sandwich fasse des petits bruits désagréables chaque fois qu'il prenait une bouchée. J'ai demandé un wrap aux épinards avec fromage, moutarde et tomate (ah, qu'il est loin le temps où on pensait que les wraps étaient moins caloriques que le pain !). Arthur a déposé deux sachets de chips sur son plateau. J'ai remarqué que la plupart des filles n'en prenaient pas, donc je n'en ai pas pris non plus. J'ai emporté mon wrap et mon jus de fruits light jusqu'à la caisse et j'ai fait la queue pour payer.

"J'aime bien ton pantalon." Ce compliment m'a fait me retourner. J'ai vu une fille au look à la fois étrange et séduisant qui hochait la tête devant mon treillis orange, que j'étais impatiente de ne plus jamais remettre. Elle avait les cheveux d'un blond vénitien tellement régulier que sa couleur ne pouvait pas être naturelle, de grands yeux marron dépourvus de cils, et la couleur de peau d'une fille qui avait une piscine dans son jardin et pas besoin d'un petit job d'été. Avec sa chemise rose super-sexy et sa jupe à carreaux de petite écolière, trop courte pour être approuvée par le code vestimentaire de l'établissement, sa façon de s'habiller tranchait radicalement avec le style androgyne qui était le plus répandu parmi les filles de Bradley. Quand bien même, elle avait l'attitude d'une chef de bande.

"Merci, lui ai-je répondu en souriant.

— T'es nouvelle ?" m'a-t-elle demandé. Elle avait la voix rauque, comme une opératrice de téléphone rose.

J'ai hoché la tête et elle a dit :

"Je m'appelle Hilary.

— Moi, TifAni."

“Hé, Hilary !” Une voix tonitruante a retenti depuis le centre de la table la plus convoitée de la cafétéria, peuplée de garçons aux jambes poilues – de vrais poils, drus et noirs comme ceux de mon père – et de filles bien dociles qui riaient à chaque insulte qu’ils se balançaient : pédé, bâtard, enculé.

“Ouais, Dean.” Hilary a répondu à son appel.

“Tu me prends des Swedish Fish ?” lui a-t-il demandé. Sans plateau, Hilary avait les mains encombrées. Elle a coincé son Coca light sous son menton et enfoncé son paquet de bretzels au creux de son coude.

“Je te le prends !” Face à la caisse, j’ai attrapé le paquet de bonbons que j’ai payé en même temps que mon wrap et ma boisson, malgré ses protestations.

“Je te revaudrai ça”, a-t-elle dit en enroulant son petit doigt autour du paquet. Tout à coup, voilà qu’elle était en mesure de porter tous ses achats uniquement avec les mains.

J’ai rejoint Arthur qui traînait à deux pas de la caisse. Cette rencontre ainsi que l’attitude de Hilary – qui mettait au défi tous les stéréotypes généralement accordés aux filles (insignifiantes, compétitives) – m’avaient laissée les joues rougies. Il arrive qu’une trêve momentanée entre filles soit plus précieuse qu’un mec mignon qui te demande de sortir avec lui et qui reste avec toi même après avoir eu ce qu’il voulait.

“Je vois que tu as rencontré une moitié des OLHI.”

J’ai regardé en direction de Hilary qui déposait les Swedish Fish sur le plateau de Dean. Les garçons pouvaient utiliser des plateaux, eux.

“Comment ça, « au lit » ? Elle couche ?

— C’est un acronyme pour Hilary et sa meilleure amie, Olivia. La fille, là-bas.” Il a fait un signe de tête pour désigner une fille aux cheveux bruns frisés. Elle rigolait de bon cœur face aux Jambes Poilues qui construisaient une forteresse avec leurs cartons de frites vides. “Un petit surnom qu’elle a inventé. Je suis sûr qu’elles savent même pas ce que c’est, un acronyme.” Arthur a soupiré, réjoui par leur ignorance. “Ça rend la chose encore plus géniale.”

Je ne m’étais peut-être pas rendu compte du premier coup que Holden Caulfield était malade mental, mais, grâce à Dieu, je savais ce qu’était un acronyme.

“Et elles y vont souvent, « au lit » ?” À ma connaissance, jamais aucune fille n’avait coopté un surnom comme celui-ci. Une fois, on m’avait traitée de pute, insulte plutôt logique face à une fille de douze ans à la poitrine d’adulte. J’avais passé une heure à pleurer dans les bras de maman.

“Elles aimeraient bien.” Des rides se sont formées sur son nez. “Mais elles sauraient pas quoi faire d’une bite si elles s’en prenaient une en pleine tronche.”

Après le déjeuner, j’avais cours de chimie, une des matières que j’aimais le moins. Mais j’étais ravie parce que les OLHI étaient toutes les deux dans mon groupe. Mon enthousiasme s’est vite estompé quand la prof nous a dit de nous mettre en binômes pour faire une expérience prouvant que la chimie, ça peut être sympa. J’ai regardé désespérément sur ma droite, mais mon voisin était déjà retourné et faisait signe à quelqu’un de faire équipe avec lui. Même topo sur la gauche. J’ai vu les heureux binômes migrer vers le fond de la salle, révélant une autre âme perdue : un garçon aux cheveux châtain clair, dont les yeux étaient bleus, même de loin. Il m’a fait un signe de tête et a levé les sourcils, m’invitant silencieusement à faire équipe avec lui, mais de toute façon il n’avait pas le choix. Je lui ai retourné son signe de tête et nous nous sommes dirigés vers les paillasses, au fond de la salle.

“Parfait, a dit Mme Chambers lorsqu’elle nous a vus l’un à côté de l’autre, encore dubitatifs. Liam et TifAni, vous prenez la table libre, vers la fenêtre.”

“Comme si on avait le choix, a marmonné Liam, suffisamment bas pour que Mme Chambers ne l’entende pas. Merci de s’intéresser aux nouveaux.”

Il m’a fallu une seconde pour me rendre compte qu’il s’incluait lui aussi dans cette catégorie. Je lui ai lancé un regard furtif :

“T’es nouveau ?”

Il a haussé les épaules, comme si la réponse était évidente.

“Moi aussi !” ai-je murmuré, de l’excitation dans la voix. Je n’arrivais pas à croire à la chance que j’avais de me retrouver avec lui. Les nouveaux sont comme obligés par contrat de se tenir les coudes.

“Je sais.” Il a esquissé un sourire. La lumière de l’après-midi a révélé un bouton sur sa joue. Si on l’avait pris en photo dans cette position, il aurait eu sa place dans un magazine pour ados.

“T’es trop mignonne pour être choisie en dernier.”

J’ai serré les cuisses, essayant de maîtriser la sensation de chaleur.

Mme Chambers a commencé son cours sur les mesures de sécurité. Ça n’intéressait personne jusqu’au moment où elle a expliqué que, si on n’était pas attentifs, on risquait de ressortir du cours sans cheveux ni sourcils. Je l’ai regardée par-dessus mon épaule et j’ai vu que Hilary me scrutait de ses grands yeux dépourvus de cils, comme si ce que Mme Chambers craignait tant lui était déjà arrivé. J’avais une fraction de seconde pour prendre une décision – soit détourner le regard et faire comme si je ne l’avais pas vue, soit lui faire un sourire, échange non verbal qui me permettrait de m’attirer un peu plus ses faveurs. Cet instinct qui, à Mt St Theresa, m’avait assuré une popularité fugace, a resurgi, me poussant à choisir la seconde option.

À mon grand plaisir, Hilary m’a souri en retour, et a filé un coup de coude à Olivia pour lui murmurer quelque chose à l’oreille. Olivia m’a souri elle aussi et m’a fait un petit signe.

“Il est trop beau”, a-t-elle articulé silencieusement. Elle a insisté sur le mot “beau” en faisant un signe de tête imperceptible en direction de Liam. Je l’ai regardé furtivement pour m’assurer qu’il ne me voyait pas, et j’ai répondu tout aussi discrètement :

“Je sais.”

Bon sang, ce que j’étais fière de moi quand la sonnerie de 15 h 23 a retenti. C’était mon premier jour, et j’avais réussi à flirter avec le mec super-mignon, sous couvert de notre statut commun de nouveaux. J’avais aussi établi un premier contact avec les OLHI. J’avais envie d’envoyer une carte de vœux à sœur John : “Chère sœur John, tout se passe très bien dans mon nouveau lycée et j’ai trouvé quelqu’un à qui je suis prête à offrir ma virginité. Et tout ça grâce à vous !”

3

“Vingt-cinq, vingt-six – on lève la tête – vingt-huit – plus que deux, on donne tout ce qu’on a ! – vingt-neuf, trente.” Je me suis assise, les fesses sur les talons. J’ai étiré les bras loin devant comme pour les allonger, après avoir “brûlé mes calories superflues”. Je payais trois cent vingt-cinq dollars par mois pour entendre cette promesse ruineuse. Mon corps serait certainement plus mince et élancé si, une fois chez moi, je ne me ruais pas dans la cuisine, sans prendre le temps d’enlever mon manteau, pour piller les placards.

“On repose les poids et on se dirige vers la barre pour travailler les mollets.” Voilà le moment du cours qui m’angoisse le plus : si je veux avoir ma place préférée à la barre, il faut que je repose rapidement mes poids, tout en restant courtoise, alors que je rêve de filer des coups de coude aux tortues qui me barrent le passage. “Poussez-vous les pétasses, je suis pas là pour faire joli. Je passe à la télé, moi !” Je leur file un petit coup de coude au passage, sans faire exprès, celui que je réserve d’habitude aux Chanteuses : vous savez, ces nanas qui sont heureuses de vivre et qui se trimbalent dans la rue, les écouteurs dans les oreilles, en bêlant les paroles d’une chanson populaire, avec sur le visage une joie de vivre grossière. Elles ne me font pas peur. Quand je les croise, je leur file un coup de sac par inadvertance et je savoure les cris d’indignation qu’elles poussent dans mon dos. Un bonheur comme le leur, c’est pas permis.

En cours de gym, je suis un peu plus sympa que ça. Je ne voudrais pas entacher l’image que les profs ont de moi : la fille sympa, légèrement à l’écart, qui fait tout pour plaire et impressionner et qui s’applique toujours pour être parfaite pendant qu’on travaille les quadriceps, peu importe si ses jambes se tétanisent.

J’ai déposé mes poids. Quand je me suis retournée, ma place préférée était libre. Quel soulagement ! J’ai posé ma serviette sur la barre, ma bouteille d’eau au sol, puis j’ai fait mes exercices sur la pointe des pieds, en rentrant le ventre et en serrant les omoplates.

La prof m’a dit : “Joli, Ani.”

Pendant une heure, j’ai poussé, plié, soulevé et inspiré au rythme accéléré de mon pouls. Une fois les étirements terminés, j’avais l’impression que mes membres étaient comme les nouilles thaïes que j’aime tant, et je me suis dit que je n’allais finalement pas courir les trois kilomètres qui me séparaient de chez moi. Mais en allant reposer mon tapis dans le cagibi à l’entrée de la salle de gym, j’ai aperçu mon reflet dans le miroir. J’ai tout de suite vu le bourrelet qui dépassait de mon débardeur. Alors je me suis ravisée.

Au vestiaire, une fille qui avait passé son temps au téléphone pendant les séries d’abdos m’a dit : “T’as assuré !

— Pardon ?” J’avais très bien compris, évidemment.

“Pendant les abdos. La dernière position. J’ai essayé de relâcher mes jambes mais j’ai pas pu tenir une seconde.

— Disons que c’est la partie que j’ai le plus besoin de travailler, donc je me donne à fond.” J’ai tapoté mon ventre rebondi sous mes leggings Adidas-Stella McCartney taille xs. Depuis que les préparatifs du mariage ont commencé, j’ai des fringales dignes de mes années lycée. Ces derniers temps, j’avais réussi à les limiter aux dimanches, avec quelques exceptions le mercredi soir. Une pratique intensive du sport et un régime le reste de la semaine m’avaient permis de maintenir mon poids à cinquante-cinq kilos (idéal quand on fait un mètre soixante-quinze, mais pas un mètre soixante). Mon objectif pour le mariage, et surtout pour le documentaire, c’était quarante-huit kilos. En pensant aux efforts que j’allais devoir faire pour atteindre ce poids – et il allait vite falloir s’y mettre –, j’ai eu une de ces faims. Je me sentais comme un ours détraqué qui fait des réserves avant de devenir anorexique.

“Tu plaisantes ! a insisté la fille. T’as une ligne parfaite.

— Merci.” Quand elle m’a tourné le dos pour ouvrir son casier, j’ai passé son corps en revue : le torse long et étroit, les hanches larges et les fesses plates. Je n’arrivais pas à décider ce qui était pire : se résigner à ne plus porter que des “jeans de maman” ou lutter bec et ongles à coups de Botox et de régimes draconiens.

Je suis rentrée à la maison en traînant les pieds le long de West Side Highway. J’ai couru, mais il m’a fallu vingt-cinq minutes pour faire les trois kilomètres jusque chez moi. Même en incluant les arrêts obligatoires au feu rouge pour ne pas me faire renverser, c’était pathétique.

“Salut, ma belle.” Luke ne s’est même pas donné la peine de lever le nez de son iPad. À nos débuts, ce “ma belle” me serrait le cœur, je m’y cramponnais comme les pinces des machines de fête foraine s’agrippent à une petite peluche, ce qui relève du miracle puisque tout le monde sait qu’elles sont truquées. Au collège ou au lycée, la seule chose au monde que je désirais, c’était qu’un joueur de lacrosse, les épaules larges, arrive en courant derrière moi et pose le bras sur mon épaule en disant “Salut, ma belle”.

“C’était bien, la gym ?

— Ouais.” J’ai enlevé mon débardeur Lululemon auréolé de sueur. Mes cheveux mouillés sont retombés sur ma nuque découverte, ce qui m’a fait frissonner. J’ai ouvert le placard, pris un pot de beurre de cacahuète bio et plongé une cuillère dedans.

“Tu les retrouves à quelle heure ?”

J’ai jeté un œil à la pendule.

“13 heures. Il faut que je me dépêche.”

Je ne me suis permis qu’une seule cuillère de beurre de cacahuète et un verre d’eau, puis j’ai filé sous la douche. Il m’a fallu une heure pour être prête, bien plus de temps que quand je sortais dîner avec Luke. Mais si je prenais soin de mon apparence, c’était pour toutes ces femmes : les touristes que je croiserais dans la rue (prenez ça dans les dents), la vendeuse qui me ferait de la lèche dès

qu'elle verrait la griffe Miu Miu sur mon sac en cuir matelassé. Et surtout, aujourd'hui, ma demoiselle d'honneur, étudiante en médecine, qui, à l'âge de vingt-trois ans, avait hardiment déclaré que si elle n'avait pas d'enfants avant trente ans, elle congèlerait ses ovules. "Avoir un enfant à un âge avancé accroît les risques d'autisme." Elle avait aspiré si fort sur sa paille, plongée dans une vodka orange, qu'une bulle d'air avait éclaté. "Toutes ces femmes qui font des enfants après trente ans. Quel égoïsme ! Si d'ici là, l'affaire n'est pas dans le sac, la seule solution, c'est l'adoption." Bien sûr, Monica Dalton, "Moni", était persuadée que l'affaire serait dans le sac avant qu'elle ne franchisse le cap fatidique des trente piges. Elle n'avait pas ingéré un seul glucide transformé depuis le dernier épisode de *Sex and the City*, et son ventre donnait l'impression d'avoir été retouché sur Photoshop.

Sauf que d'ici trois mois, Moni allait être la première à fêter ses vingt-neuf ans, sans mec à ses côtés pour lui faire sa fête au pieu le jour J. Son angoisse se renifle à des kilomètres.

Moni est celle pour qui ça m'amuse le plus de me faire belle. J'adore voir son regard quand elle examine les lanières de mes sandales qui s'enlacent délicatement autour de mes chevilles, ou la façon qu'ont ses yeux de suivre l'émeraude de ma bague à mesure que ma main virevolte. Elle aussi va chez Barneys, mais ce sont ses parents qui paient ses factures. Pas terrible, quand on a passé vingt-cinq ans. Qu'on soit d'accord, c'est moi qui paie mes propres factures de shopping (sauf les bijoux). Mais sans Luke, qui se charge de toutes les autres dépenses, je n'aurais jamais les moyens de le faire.

"Tu es superbe." En chemin vers la cuisine, Luke a déposé un baiser sur mon crâne.

"Merci." J'ai ajusté les manches de mon blazer blanc. Je n'ai jamais réussi à les retrousser comme il faut.

"Vous allez manger quelque part après ?

— Ouais."

Dans mon sac, j'ai mis du maquillage, mes lunettes de soleil, le *New York Magazine* – que j'ai laissé dépasser exprès pour que tout le monde voie que je lis le *New York Magazine* –, des chewing-gums, et une première version de nos invitations de mariage, envoyée par la fille angoissée de l'imprimerie.

"Dis donc, un de mes clients insiste pour qu'on aille dîner avec lui et sa femme un de ces soirs.

— C'est qui ?" J'ai défait, puis retroussé une seconde fois les manches de mon blazer.

"Un certain Andrew. Il travaille chez Goldman.

— Peut-être que Nell le connaît." J'ai esquissé un petit sourire.

"Houla." Luke a poussé un soupir inquiet. "J'espère pas." Nell le rend nerveux.

J'ai souri. L'ai embrassé sur les lèvres. Ai senti un relent de café dans son haleine. J'ai essayé de ne pas frissonner, préférant me souvenir de notre première rencontre. La *véritable* première rencontre. C'était lors d'une soirée ; à l'époque j'étais en première année de fac. Tout le monde portait des jeans Seven, et moi, j'étais serrée dans mon treillis. Luke était en dernière année à Hamilton, mais son meilleur ami, qui partageait sa chambre d'internat au lycée, allait à Wesleyan. Ils se rendaient fréquemment visite. Comme je venais d'arriver à la fac, je ne l'ai rencontré que quand on a fêté la fin du premier semestre. À l'époque, Luke avait un faible pour Nell, avant de découvrir combien elle pouvait être casse-couilles (je le cite). Par chance (ou pas), Nell flirtait avec son meilleur ami : Luke n'avait aucun espoir. Une fois rentrée, en réfléchissant au "Salut" expéditif que m'avait adressé Luke, j'ai mis au point une stratégie : Nell plaisait au type qui me plaisait, il fallait donc que je me concentre sur Nell. Je me suis mise à manger comme elle, c'est-à-dire à laisser presque trois quarts de mes repas dans mon assiette (grâce à son stock de pilules bleues, elle était indifférente aux glucides les plus dévastateurs). Quand je suis rentrée chez moi pour Thanksgiving, j'ai forcé ma mère à m'acheter les mêmes vêtements que Nell. Mais Nell m'a dit que je me trompais sur toute la ligne : il ne faut pas donner l'impression qu'on essaie d'être jolie – erreur fatale que j'avais commise au lycée. Parfois, Nell sortait de chez elle sans maquillage. Elle mettait un polo emprunté à son père, ses vieilles bottes

Ugg toutes pourries par-dessus son jogging, histoire de prouver sa solidarité envers la gent féminine. Les jolies filles se doivent d'avoir un sens de l'autodérision. Il ne faut pas qu'elles hésitent à dire haut et fort qu'elles ont une poussée d'acné ou la gastro ; c'est une façon de rassurer les autres femmes, de leur faire comprendre qu'elles ne sont pas là pour jouer les mangeuses d'hommes voraces. Parce que si les autres ont l'impression que vous cherchez à leur faire de l'ombre d'une manière ou d'une autre, elles vous détruiront, et vous pourrez tirer un trait sur le mec qui vous plaît. Sous l'influence d'une horde de femmes déchaînées, le type le plus intéressé pouvait vite débander.

À la fin de ma première année de fac, j'arrivais à enfiler et à enlever mon treillis sans le déboutonner. Non pas que je fusse franchement maigre. D'ailleurs, j'allais devoir attendre de quitter la fac pour perdre à nouveau cinq kilos. C'est juste que, à Wesleyan, les normes de beauté étaient moins strictes qu'à New York. Un jour, en mars, alors qu'il faisait agréablement doux, je me dirigeais vers ma classe, vêtue d'un débardeur qui me donnait un look vulgaire. Le soleil m'auréolait quand j'ai croisé Matt Cody, un joueur de hockey sur glace qui avait chevauché la cuisse de Nell avec une telle fougue que son pénis avait laissé sur sa peau une marque rouge qu'elle avait gardée un moment et qui, au fil de la semaine, avait viré au violet, puis au bleu, puis au vert. Il s'est arrêté net, fasciné par la lumière qui se reflétait dans mes cheveux, dans mes yeux, et a laissé échapper un "Wouah".

Mais il fallait que je sois prudente. J'essayais de reconstruire mon image, alors pas question de la compromettre en me faisant une mauvaise réputation. Nell m'a dit que de toutes les allumeuses qu'elle connaissait, j'étais la plus dévergondée. Je sortais avec beaucoup de garçons, et je quittais facilement le haut. Mais je m'arrêtais là, sauf si le mec en question était mon petit ami officiel. J'ai même appris comment avoir un petit ami officiel grâce à Nell et sa théorie Hemingway : Hemingway n'écrivait une fin à ses romans que pour mieux l'effacer. Selon lui, l'intrigue n'en était que plus prenante, car c'était au lecteur de deviner ce que le livre laissait dans l'ombre. Quand un mec te plaît, m'a dit Nell, trouve-toi un autre mec sur-le-champ, de préférence celui qui te dévisage en cours de

littérature, ou celui qui se met trop de gel sur les cheveux, ou celui qui s'habille comme un plouc. Tu lui fais un petit sourire, et t'attends qu'il te demande de sortir avec lui. Tu le suis dans sa chambre d'internat, tu bois de son whisky dégueu pendant qu'il te bassine à te parler de poésie avec en fond musical une chanson insupportable de Phoenix. Quand il essaie de t'embrasser, tu esquives, de préférence, et tu continues ce petit manège jusqu'à ce que le mec qui te plaît vraiment détecte son odeur – normal, vu tout le temps que l'autre tocard passe sur ton dos. Cette odeur va s'imposer à lui, ses pupilles vont se dilater comme celles d'un requin détectant une goutte de sang dans l'eau.

Après la fac, j'ai à nouveau croisé le chemin de Luke, lors d'une soirée en ville. Ça n'aurait pas pu mieux tomber : j'avais un petit ami et, bon sang, l'odeur de ce trou du cul aurait pu remplir un stade de foot. C'était un gars très désagréable, un descendant d'immigrants du *Mayflower*. Je le gardais sous le coude parce que c'était le seul qui n'avait pas peur de me faire ce que je lui demandais au lit. *Tu veux bien me gifler ?* "Pas de problème, dis-moi juste si je frappe assez fort", m'avait-il murmuré, avant de prendre son élan pour me gifler d'un revers de main, si fort que mon crâne était tout électrifié, plongé dans l'obscurité et la confusion. Tout tournait, et c'était comme si on me serrait un bandeau autour des yeux, de plus en plus fort. J'ai fini par jouir en poussant un gémissement grotesque. Luke n'en serait pas revenu si je lui avais demandé de me faire un truc pareil, mais j'étais prête à troquer ce désir fou d'être traitée comme un animal – je n'ai jamais su si c'était le résultat de ma nature ou de mon éducation – pour un patronyme comme le sien. J'aurais tué père et mère pour apposer "Madame" devant son nom. Quand j'ai rompu avec mon petit copain, soi-disant pour Luke, cette soudaine liberté qui nous était offerte – celle d'aller dîner ensemble ou de rentrer à la maison comme un parfait petit couple – était grisante. Elle nous a emportés loin, très rapidement, comme un contre-courant. Un an plus tard, on emménageait ensemble. Luke sait que je suis allée à Wesleyan, forcément. Il dit souvent que c'est vraiment drôle qu'on ne se soit jamais croisés pendant ses visites là-bas.

“Voici le modèle *Émile*, dans sa version eau de rose.” La vendeuse a retiré la robe de son cintre pour nous la montrer. Elle a soulevé la jupe en coinçant le tissu entre le pouce et l’index. “Comme vous voyez, elle a quelques reflets.”

J’ai lancé un regard furtif en direction de Nell. Elle faisait toujours “tourner les têtes” (*dixit* ma mère), même après tout ce temps. Elle n’aura jamais besoin de se marier pour s’affirmer, contrairement à nous toutes. Avant, elle travaillait dans la finance. À son étage, elles étaient seulement deux femmes. Quand elle circulait dans les bureaux, les hommes se retournaient pour jeter un œil sur celle qu’ils considéraient comme la Barbie de la banque. Il y a deux ans, à la soirée de Noël, un de ses imbéciles de collègues – marié, père de famille, bien sûr – l’avait juchée sur son épaule. Sa robe était remontée pour révéler son charmant fessier aux yeux de tous, et le gars s’était mis à courir tout autour de la pièce en poussant des cris de singe sous les hourras de la foule.

“Pourquoi des cris de singe ? avais-je demandé.

— J’imagine que c’était son interprétation personnelle de Tarzan ?” Nell a haussé les épaules. “Il avait pas inventé l’eau chaude.”

Elle avait traîné sa société en justice pour un montant demeuré secret. Maintenant, elle reste au lit jusqu’à 9 heures du matin. Puis elle se rend à son cours de biking et de yoga, et quand on mange ensemble, elle subtilise l’addition qu’elle règle avant qu’on ait le temps de dire “ouf”.

Nell a fait une petite moue.

“Avec cette couleur, les gens vont croire que je suis toute nue.

— On se fera une séance de *spray tan*”, lui a rappelé Moni. Par la fenêtre, la lumière qui se déversait dans la pièce désignait un bouton ignoble sur sa joue, dissimulé sous une couche de fond de teint beaucoup trop rose. Le fait que je me marie avant elle la mettait dans un état de stress pas possible.

“Sinon, nous avons aussi la bleu nuit. Une très belle couleur.” Alors que la vendeuse remettait la robe eau de rose sur son cintre pour nous présenter la suivante, l’air satisfaite, un bracelet *Love* de chez Cartier, dissimulé sous sa

manche, a glissé le long de son bras. Elle était blonde naturelle, même si un ou deux allers-retours par an à l'institut Marie Robinson devaient l'aider à parfaire sa couleur.

"C'est possible de panacher ?" Sa réponse était toute prête :

"Georgina Bloomberg était ici il y a une dizaine de jours pour une amie à elle, et c'est précisément le choix qu'elles ont fait." Elle nous a sorti une troisième robe, une affreuse nuance d'aubergine. "Quand c'est maîtrisé, ça peut vraiment faire très chic. Combien aurez-vous de demoiselles d'honneur ?"

J'en avais sept : toutes des copines de fac qui vivaient à New York, sauf deux qui habitaient à Washington. Luke, lui, avait neuf garçons d'honneur, tous des copains de promo de Hamilton, hormis son frère aîné, Garret, qui avait obtenu son diplôme à Duke University avec les honneurs. Tous habitaient aussi New York. Un jour, j'avais fait remarquer à Luke que c'était dommage de s'être exilés à New York avec tous nos amis sans jamais vraiment profiter de la ville. Tous ces gens bizarres, et ces nuits follement mythiques qui nous tendaient les bras. Comme on n'en ressentait pas le besoin, on n'en avait jamais profité. Luke m'a avoué qu'il ne comprenait pas comment je pouvais être rabat-joie en toutes circonstances.

Nell et Moni sont allées dans la cabine d'essayage. Elles voulaient me montrer que la teinte eau de rose, à côté de la bleu nuit, ça faisait très chic. Pendant ce temps, j'ai cherché mon portable dans mon sac. Je l'ai collé devant mon nez pour consulter mes messages sur Twitter et Instagram. Récemment, notre responsable cosmétique avait tourné un petit reportage pour dénoncer les risques de dépendance aux smartphones : "Les aléas du portable : entre poussée d'acné et cou de dindon avant l'âge. Trop de temps passé le nez sur le téléphone pour voir qui vient de se faire larguer, ou qui vient de s'inscrire au club de gym pour donner un nouveau souffle à sa vie."

Après notre rencontre, Spencer m'avait suivie sur Instagram. Je n'ai reconnu personne sur ses photos passées au filtre à images, mais dans ses commentaires, quelqu'un lui demandait si elle assisterait à la soirée *Friends of the Five* qui allait se dérouler dans un vieux pub à côté d'un Starbucks de Villanova, en Pennsylvanie. Je me demandais l'effet que ça ferait de s'y rendre : je me voyais

déjà vêtue d'un pull en cachemire, arborant cette émeraude monstrueuse accrochée à mon doigt, au bras de Luke qui dégagerait un charisme fou. Comme par symbiose, le même charisme émanerait aussi de ma personne. Il m'avait fallu tant d'efforts pour acquérir tout ce que j'avais. Quand je pense à tous ces nazes qui n'avaient jamais quitté la Main Line et qui vivaient sans doute dans un appartement au sol recouvert de moquette. Quelle horreur ! Il y aurait certainement des murmures à travers la foule. La moitié des spectateurs seraient outrés, les autres impressionnés. On les entendrait dire :

"Tu as vu qui est là ? Elle a un sacré culot", phrase qui prendrait un sens différent selon celui qui la prononcerait.

Peut-être que parmi eux il y aurait ce mec qui pensait qu'après toutes ces années, je lui devais toujours une nuit au pieu. Mais des mois nous séparaient de cet événement. À condition d'atteindre le poids que je m'étais fixé. J'ai fermé l'application Instagram pour vérifier mes mails. Nell est alors sortie de sa cabine d'essayage, plate comme une limande, drapée dans son eau de rose. Le dos nu de sa robe ne dévoilait rien d'autre que sa peau et sa colonne vertébrale.

"Waouh !", a lancé la fille au bracelet *Love*. Et ce n'était pas simplement pour pousser à l'achat.

Nell a posé ses petites mains boudinées sur sa poitrine, aussi plate que les pizzas à pâte fine qu'on commandait pour le petit-déjeuner à la fac. Une vue insoutenable pour moi. Nell passe son temps à se ronger les ongles, et quand je vois le bout de ses doigts déchiquetés, laissant apparaître de petits lambeaux de peau à vif, tout ça me rappelle combien son corps est fragile. Un jour, en plein milieu d'un épisode de *New York, police judiciaire*, j'avais émis une hypothèse :

"Et si un violeur s'introduit chez toi, comment tu vas faire pour lui arracher les yeux avec des doigts pareils ?

— Je devrais peut-être me procurer une arme ?" En prononçant cette phrase, ses yeux bleus s'étaient remplis d'inquiétude. Trop tard. Ses neurones avaient allumé la mèche, éveillant cette pensée qui s'était répandue comme une traînée de poudre, sans qu'elle puisse intervenir. "Désolée, avait-elle ajouté, gênée.

— Sois pas désolée.” La télécommande pointée vers l’écran, j’avais monté le volume. “C’est pas parce que je fais cette émission que je dois bannir tout sarcasme.”

“Ani, on dirait que ma robe est couleur chair.” Nell donnait peut-être l’impression de se plaindre, mais face à son incroyable chute de reins dans le miroir, elle restait admirative, fascinée par la façon dont la robe se confondait avec sa peau, juste au-dessus de ses fesses (elles aussi valaient un montant demeuré secret) : impossible de déterminer la limite entre Nell et la robe.

Moni a gémi en ouvrant le rideau.

“Tu vas vraiment m’obliger à m’afficher à ses côtés ?” Elle fait tout ce qu’elle peut pour que Nell devienne sa meilleure amie. Mais elle se trompe sur toute la ligne : Nell a horreur qu’on lui coure après. Elle n’a pas besoin de ça.

“Cette couleur te va très bien, Moni”, ai-je dit, sournoise. Nell a fait comme si elle n’avait pas entendu. J’adore rappeler à Moni que c’est moi, et mon petit côté racaille, que Nell préfère, et non elle, la parfaite petite princesse.

Moni s’est inquiétée.

“Mais je peux pas mettre de soutien-gorge avec cette robe.” La fille au bracelet *Love* s’est ruée sur Moni – *c’est pas une paire de gros nichons tombants qui allaient lui faire rater une vente !* – et s’est mise à arranger le corsage en jersey de sa robe.

“Vous voyez, on peut l’adapter. Une robe idéale pour tous types de morphologie.” Elle a fini par empaqueter les deux seins de Moni à l’aide d’une sorte de bretelle. Moni a relevé la robe face au miroir. Sa poitrine faisait onduler le tissu comme une bombe sous-marine lâchée à des kilomètres sous l’eau.

“Tu crois que cette robe va mettre les autres filles en valeur ?” a demandé Moni, inquiète. Le reste du groupe n’avait pas pu se déplacer, et s’en était remis aux mains de Nell et de Moni. Luke avait trois garçons d’honneur célibataires, dont Garret, qui portait des lunettes de soleil à verres polarisants et passait la main dans le dos des femmes quand il leur adressait la parole. Pour Moni, il n’était pas question que, le jour J, la robe la desserve au profit des autres filles, et qu’elle compromette ses chances avec Garret.

“Moi, je la trouve superbe”, a fait savoir Nell. Pas besoin d’en dire plus.

“C’est vrai que c’est pas mal”, a rétorqué Moni en examinant la robe sous toutes les coutures.

J’ai replongé le nez dans mon téléphone pour consulter mes mails. Soudain j’ai découvert un message qui m’a vite fait oublier l’histoire du cou de dindon. Un petit drapeau rouge en signalait l’importance : “*FRIENDS OF 5* – CHANGEMENT DE DATE.” J’ai senti que la cuillère de beurre de cacahuète que j’avais mangée avait tout à coup du mal à passer.

“Putain, ai-je dit en ouvrant le message.

— Qu’est-ce qui t’arrive ?” Nell avait remonté l’ourlet de sa robe au-dessus des genoux, pour voir l’effet que ça ferait si elle la portait un peu plus courte.

J’ai poussé un gémissement.

“Ils veulent avancer l’émission à début septembre.

— Et c’était censé être quand ?

— Fin septembre.

— Et il est où, le problème ?” Si Nell n’avait pas eu de Botox sur le front (simple mesure de prévention, avait-elle dit sur la défensive), elle aurait froncé les sourcils.

“Le problème, c’est que je mange comme quatre ces temps-ci. Si je veux être prête pour début septembre, pas le choix, faut que je devienne anorexique immédiatement.

— Ani.” Les mains sur ses hanches ultra-fines, Nell m’a dit : “Arrête de psychoter ! Tu es super-mince.” Si un jour Nell devait devenir “mince” comme elle dit que je le suis, elle se suiciderait.

“Tu devrais essayer le régime Dukan, m’a lancé Moni. C’est ce qu’a fait ma sœur avant son mariage.” Elle a claqué des doigts. “Elle a perdu trois kilos en trois semaines, et pourtant elle faisait une taille 34.

— C’est le régime qu’a suivi Kate Middleton”, a dit la fille au bracelet *Love*, et, l’espace d’un instant, nous avons toutes eu une pensée émue pour la duchesse de Cambridge. Kate Middleton avait l’air tellement affamée le jour de son mariage, on ne pouvait pas ne pas avoir une pensée pour elle.

“On va manger un morceau ?” J’ai soupiré. En discutant, je m’imaginais seule dans ma cuisine, au milieu de la nuit, le réfrigérateur rempli, et des heures devant moi pour le profaner. J’adorais ces soirs où Luke sortait avec ses clients. Je rentrais avec deux sacs plastique remplis des pires cochonneries achetées à l’épicerie du coin. Je dévorais tout, sans laisser une miette, et je finissais par balancer les preuves de mes délits dans le vide-ordures, ni vu ni connu. Après mon festin, je matais des clips pornos : j’adorais entendre les mecs gueuler sur les filles et leur demander d’aboyer comme des chiennes si elles voulaient qu’ils continuent à les baiser. Je me faisais jouir coup sur coup. Il ne me fallait pas longtemps. Puis je m’effondrais dans mon lit, en me disant que je ne voudrais jamais épouser un mec qui me ferait ce genre de choses.

Une fois notre commande passée, Moni est allée aux toilettes.

“Qu’est-ce que tu penses vraiment des robes ?” Nell a défait le nœud qui tenait ses cheveux méchés pour les libérer, sous le regard du barman.

“Je trouve que la robe eau de rose t’allait très bien, ai-je dit. Mais le fait qu’on voit tes tétons est problématique.

— Et ils en penseraient quoi, M. et Mme Harrison ?” Une main sur la poitrine, Nell se la jouait bourgeoise scandalisée, trop serrée dans son corset. Elle adore se moquer de mes futurs beaux-parents, de leur maison faussement modeste de Rye, de leur résidence secondaire à Nantucket, des nœuds papillons de mon beau-père et du carré blanc très chic de ma belle-mère, retenu par un bandeau en velours. Mme Harrison avait toujours voulu avoir une fille, et je n’arrivais pas à croire que je pouvais lui convenir. De toute façon, même s’ils m’avaient regardée de haut avec leur physique scandinave, je ne leur en aurais pas voulu.

“Je suis sûre que Mme Harrison n’a jamais vu ses seins, ai-je dit. Ce serait l’occasion qu’elle prenne un cours d’anatomie.”

Nell faisait semblant de porter un monocle à son œil gauche et louchait.

“Alors, très chère, c’est donc cela qu’on appelle des aréoles ?” Elle faisait osciller sa voix, imitant celle des touristes âgées qui prennent le métro. Une parfaite caricature de vieille rombière, qui n’avait rien à voir avec Mme Harrison. J’imaginais la tête qu’elle ferait si elle nous entendait la passer au gril en sirotant un bloody mary au poivre de Cayenne à quatorze dollars le verre. Elle ne se fâcherait même pas – Mme Harrison ne se fâche jamais. Elle préférerait froncer les sourcils – chose que ne pouvait pas faire Nell – et laisserait échapper un petit “Oh”.

Elle s’était montrée tellement patiente quand ma mère était venue chez eux pour la première fois, et qu’elle avait fait le tour de chaque pièce décorée avec goût, telle une prédatrice, à retourner les bougeoirs ou tout autre totem pour en découvrir l’origine (“Scully & Scully ? C’est un magasin à New York, n’est-ce pas ? – M’man, arrête, bon sang !”). Et en plus, M. et Mme Harrison contribuaient au financement du mariage à hauteur de soixante pour cent. Luke et moi prenions en charge trente pour cent (enfin surtout Luke), et mes parents couvraient les dix pour cent restants, même si je leur avais dit qu’ils n’étaient pas obligés, et même si, de toute façon, leur chèque serait certainement refusé par la banque. En tant qu’investisseurs majoritaires, les Harrison étaient pleinement en droit d’opposer leur veto face à ma bande de copines hipsters, pour mieux garder la main sur la liste des invités. Ce qui voudrait dire davantage de femmes de soixante ans avec un serre-tête, et moins de filles de vingt-huit ans en robes de soirée vulgaires. Mais Mme Harrison s’était contentée de lever ses mains jamais manucurées pour me dire que c’était mon mariage, et celui de personne d’autre. Et que je devais faire comme je l’entendais. Lorsqu’on m’a contactée pour le documentaire télévisé, j’étais venue la voir, un nœud au fond de la gorge comme si j’avais avalé un gros comprimé d’amphétamines sans eau. J’avais la voix si enrouée que j’en étais gênée. Je lui avais dit qu’ils allaient fouiller dans mon passé, qu’ils voulaient révéler la vérité qui se cachait derrière l’incident à Bradley, la vérité vraie, et pas le récit erroné qu’en avaient fait les médias à l’époque. Je me disais

que ce serait encore pire si je refusais de m'y rendre, car ils risquaient de donner une fausse image de moi. Mais si j'y allais, il allait falloir qu'ils me laissent m'exprimer.

"Ani, m'avait-elle interrompue, perplexe, il faut que vous y alliez, c'est une évidence. Je pense que c'est très important pour vous."

Bon sang, quelle merde je suis.

Nell, qui a remarqué une lueur dans mes yeux, a changé de conversation.

"Alors, la bleu nuit ? J'aime bien la bleu nuit, moi.

— Moi aussi." J'ai roulé ma serviette de table pour en faire une moustache aux extrémités pointues et rigides, recourbées pour former un sourire narquois.

"Arrête de t'en faire pour la nouvelle date de tournage", m'a dit Nell, qui voyait aussi clair en moi que Luke était aveugle.

J'ai rencontré Nell par hasard, comme on tombe sur une photo signée Robert Mapplethorpe au beau milieu d'une brocante, abasourdi qu'une chose pareille puisse se trouver au beau milieu d'un tel tas de saloperies. Elle était affalée contre un mur de Butterfields, un dortoir surnommé Butterfingers parce que les joueurs de lacrosse avaient l'habitude d'y tripoter certaines filles qui se retrouvaient là, les jambes toutes molles, shootées à la vodka Popov. Même si Nell avait la bouche grande ouverte et la langue sèche et pâteuse à cause de tous ces stimulants que son médecin lui prescrivait, pour moi, aucun doute, elle avait un visage de star de cinéma.

"Hé ho !" J'ai posé la main sur son épaule bronzée après un passage sous la lampe à UV – c'est facile de se glisser à l'intérieur de ces cercueils à néons quand on est si jeune et qu'on croit que vingt-quatre ans, c'est vieux. Je l'ai secouée jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux et j'ai découvert qu'ils étaient d'un bleu aussi éclatant que le ciel sur la couverture de la brochure de Wesleyan que les étudiants en quête d'orientation recevaient par mail.

“Mon sac.” Nell n’arrêtait pas de gémir, même quand je l’ai relevée, que j’ai passé les bras autour de ses côtes saillantes, et que je l’ai conduite dans ma chambre. J’ai été obligée de la balancer dans les broussailles à deux reprises en lui sautant dessus pour laisser passer Stan, l’agent de sécurité du campus, qui faisait sa ronde dans sa voiturette de golf, à l’affût d’étudiants de première année au taux d’alcoolémie supérieur à 0,001 gramme.

Le lendemain matin, au réveil, j’ai découvert Nell à quatre pattes sur le sol de ma chambre, le nez sous mon clic-clac. De petits grognements laissaient paraître sa frustration.

“J’ai cherché ton sac partout”, ai-je dit, pour ma défense.

Elle m’a regardée, pétrifiée d’angoisse.

“T’es qui, toi ?”

On n’a jamais retrouvé son sac, mais j’ai fini par comprendre pourquoi il était si important à ses yeux. La raison, c’était sa boîte de pilules – de somnifères, de coupe-faim, de stimulants pour l’aider à travailler toute la nuit à la bibliothèque. Ces pilules qui, quand elle marchait, faisaient le même bruit qu’un hochet pour bébé. C’est la seule chose dont nous n’avons jamais discuté.

Nell m’a tendu la main et ses vilains doigts se sont ouverts dans ma paume. Elle a donné une petite pression et j’ai senti une gélule glisser dans ma main. J’ai déposé le médicament sur ma langue, j’ai avalé une gorgée de mon cocktail, et j’ai attendu. Même si ce documentaire ne m’aidait pas à me refaire une réputation, même si personne ne me croyait, au moins, j’allais faire taire les critiques du style : “Elle me dégoûte, c’est qu’une grosse salope qui ronge son frein.” Le médicament s’était dissous sur ma langue, me laissant dans la bouche un goût qui me rappelait l’odeur de l’argent – musquée et farineuse – et je me suis persuadée que la seule issue possible, c’était la rédemption.

4

Deux semaines seulement après ma rentrée à Bradley, j'ai dû renouveler toute ma garde-robe, hormis mon treillis orange de chez Abercrombie & Fitch qui avait reçu l'approbation de Sa Majesté Hilary. Je l'imaginais devant mon dressing, à me faire des compliments sur ma garde-robe de centre commercial. Au cœur d'une pile de treillis, un morceau de tissu orange lui sauterait soudain aux yeux avec délice.

"Tu le veux ? lui aurais-je demandé. Prends-le. Je t'assure, prends-le."

Maman m'a conduite au centre commercial King of Prussia. On a dépensé deux cents dollars en fringues chez J. Crew. Ensuite, direction Victoria's Secret où j'ai choisi un camaïeu de débardeurs avec soutien-gorge intégré. Maman m'a conseillé d'en porter tout le temps pour aplatir les irréductibles plis autour de mon nombril. Enfin, on est allées acheter une paire de sabots Steve Madden chez Nordstrom, les mêmes que portaient les filles anorexiques du lycée. Quand elles arrivaient dans le hall, on les détectait au bruit de leurs semelles qui claquaient sous leurs talons. Un jour, j'avais entendu un prof dire : "Si seulement je pouvais les leur coller aux pieds."

J'ai supplié maman de couronner nos achats avec un petit collier *Infinity* de chez Tiffany, mais elle m'a dit que papa allait la tuer.

"On verra pour Noël, si tu as de bonnes notes", m'a-t-elle dit pour me motiver.

Mes cheveux aussi ont subi quelques changements. Mon père est d'origine italienne des deux côtés ; quant à ma mère, elle a quelques gènes irlandais. Selon Hilary, ma couleur de cheveux pouvait tolérer quelques tons plus clairs. Elle m'a donné le nom du salon où elle se rendait : il se trouvait à Bala Cynwyd, pas loin

de Philadelphie. Ce n'était pas tout près de chez nous. Ma mère a pris le premier rendez-vous disponible avec la coiffeuse la moins chère de l'équipe. Après nous être perdues en route, nous sommes arrivées avec vingt minutes de retard, chose que la fille de l'accueil n'était pas obligée de nous rappeler trois fois de suite, comme maman me l'a fait remarquer. J'avais peur qu'on ne refuse de nous prendre, mais j'ai essayé de positiver en me disant qu'on nous avait vues descendre d'une BMW – ce n'était pas rien, tout de même.

Par chance, la coiffeuse la moins chère a été assez bonne pour pardonner notre manque de ponctualité. Elle m'a fait des mèches jaunes, orange et blanches en me laissant des racines de trois centimètres, si bien qu'avant même de sortir du salon, j'avais déjà besoin d'une retouche. Même si maman se fichait pas mal du résultat, elle a piqué une crise, ce qui, outre la honte que j'ai eue, nous a valu vingt pour cent de remise sur leur travail de cochon. À la suite de quoi nous avons foncé au drugstore pour acheter une teinture châtain clair à douze dollars quarante-neuf. Une fois mélangée aux mèches ratées en dépit de leur coût, mes cheveux ont pris une superbe teinte dorée, mais celle-ci a viré aussi rapidement qu'a décliné mon aura au lycée, pour se rapprocher de celle des bougeoirs en cuivre de maman. Finalement, ma superbe couleur s'est estompée au gré de ma popularité, et ce n'était que justice.

Même si Hilary et Olivia étaient sympas avec moi, elles gardaient leurs distances. Donc je faisais profil bas. Je ne leur répondais que quand elles m'adressaient la parole, généralement quand on se croisait dans le couloir, ou à la sortie des cours. J'étais loin de me faire inviter à leur table, et plus encore de passer un week-end chez l'une d'elles. Je n'ai rien fait pour forcer le destin : j'ai compris que j'étais en période probatoire. Il fallait que je sois patiente.

En attendant, je traînais avec Arthur et la bande. Ce n'était pas pour me déplaire. Arthur aimait bien les bruits de couloir. Je ne sais pas quel était son secret, mais il était toujours au courant des histoires les plus scabreuses, même celles qu'il n'était pas censé connaître. C'est lui qui avait révélé que Chauncey Gordon, une fille de première super-hautaine qui avait un rictus gravé en permanence sur le visage, était tellement ivre lors d'une soirée que, quand le

président des élèves avait essayé de lui mettre un doigt, elle lui avait pissé sur la main. Même Teddy, qui était présent, n'en savait rien. Teddy avait ces joues rouges et granuleuses qu'ont la plupart des blondinets qui font du sport. Il avait rapporté son bronzage de Madrid, où il avait passé une partie de l'été pour un stage prestigieux de tennis réservé aux jeunes espoirs issus de familles friquées. Je suis sûre que Teddy aurait pu avoir plus d'ambition, qu'il aurait pu se hisser jusqu'à la table des Jambes Poilues, mais notre compagnie semblait lui suffire. Arthur, Teddy, Sarah et le Requin se connaissaient depuis très longtemps, et il ne fallait pas compter sur la soudaine prise de poids d'Arthur (un jour, quand il s'est levé pour s'acheter un second sandwich, le Requin m'a glissé à l'oreille : "Il n'a pas toujours été aussi gros"), ou la constellation de boutons sur son visage, pour remettre en cause sa place à leur table. Je trouvais ça plutôt adorable.

Le Requin a illuminé bien plus que ma journée : elle m'a dit que si je pratiquais un sport, je pouvais être dispensée d'EPS. Pas une seule des filles anorexiques ne suivait les cours d'EPS, et c'étaient les trente-neuf minutes que je détestais le plus de la semaine.

"Mais l'inconvénient… c'est qu'il faut quand même faire un sport", m'a dit le Requin, en pensant que nous étions du même avis, et que pour moi, pratiquer n'importe quel sport, ce n'était pas mieux que d'aller en cours d'EPS.

Au collège, je jouais au hockey sur gazon, mais je n'irais pas jusqu'à dire que j'étais faite pour ça. J'avais aussi essayé la course à pied. Même si je n'avais jamais remporté de course, j'avais l'impression de pouvoir courir encore et encore sans me fatiguer (maman m'a dit que je tenais ça d'elle). Alors j'ai décidé de m'inscrire dans l'équipe de cross. Et cela n'avait rien à voir avec le fait que l'entraîneur était M. Larson. Rien du tout.

J'avais hâte que la course me fasse perdre mes kilos en trop. Mon flirt avec Liam en était à ses débuts, et même si j'ignorais où tout ça nous mènerait, mincir ne pouvait pas me faire de mal. Liam jouait au lacrosse, un sport de printemps, donc pour le moment, les entraînements n'avaient pas repris. Tenu à l'écart de ce lien qui unit entre eux les joueurs de sports collectifs, il était, comme moi, dans le no man's land de la popularité. Dans son ancienne école, il faisait partie des

élèves cools : c'était évident. Sa place était à la table des Jambes Poilues. Et il allait forcément réussir à y accéder : les requins rôdaient déjà autour de lui, le reniflaient, pour voir s'il était une proie ou un compagnon de jeu.

Liam et moi suivions le même cours de chimie. Pourtant il était en première. Il vivait à Pittsburgh, mais avait déménagé pendant l'été. Son père, un chirurgien plastique renommé, s'était fait remonter les pommettes, ce qui lui donnait un air de Cardassien dans *Star Trek* (une idée d'Arthur). Liam était allé dans une école publique de Pittsburgh. Même moi, je trouvais ça révoltant. D'après mes informations, le lycée refusait de valider un certain nombre de ses crédits, jugés non "recevables", autre façon de dire que l'école publique, ça vaut pas un clou. Dans son bahut, il avait déjà couché avec deux filles de terminale : ça le rendait dangereux aux yeux des filles comme les OLHI. Mais il y a du bon dans le danger. On se souvenait toutes que Claire Danes avait fait perdre la boule à Leonardo DiCaprio dans *Romeo + Juliet*, et on attendait le moment où un prince charmant en plein tourment allait risquer sa vie pour se glisser entre nos cuisses.

Vous vous dites peut-être que, sortant d'une école catholique, j'avais des idées très arrêtées sur le sexe avant le mariage. C'était le cas. Mais j'étais loin de penser que la fornication allait m'envoyer brûler en enfer. J'avais eu la possibilité de voir de très près combien les gens d'Église sont des hypocrites de premier ordre. Ils prêchent pour le don de soi mais en sont incapables. Je me souviendrai toujours quand notre institutrice de CE1, sœur Nelly, nous avait demandé de ne pas adresser la parole à Megan McNally de la journée sous prétexte qu'elle s'était fait pipi dessus. Megan était restée à son bureau, à croupir dans son urine jaunâtre, pendant que des larmes d'humiliation s'écoulaient le long de ses joues tombantes.

J'en ai conclu que si une religieuse aussi conne pouvait croire qu'elle irait au paradis, alors Dieu devait être plus indulgent qu'on n'avait bien voulu me le faire croire. Dans ce cas, quelques pensées ou conduites impures avaient peu de chances de m'attirer ses foudres.

C’étaient les aspects techniques de la chose qui m’inquiétaient le plus : est-ce que ça fait mal ? Est-ce que je vais saigner de partout et me taper la honte ? Il faut combien de temps avant de ne plus avoir mal et de commencer à prendre du plaisir ? Et surtout, quels sont les risques de tomber enceinte ? Je me posais aussi des questions sur les MST, et sur la mauvaise réputation que je risquais de me faire. Arthur m’a dit que de nombreuses filles couchaient à Bradley, mais que rares étaient celles à qui ça valait une mauvaise réputation. Chauncey était le parfait exemple : certes, elle avait pissé sur la main du président des élèves, mais comme en règle générale elle avait un petit copain, personne ne semblait donc lui en tenir rigueur. J’avais l’impression que, si c’était avec mon petit ami que je couchais, cela me mettrait moi aussi à l’abri de toute vindicte sociale. De toute façon, c’était la solution qui me convenait le plus. Ce n’était pas pour prendre mon pied que je voulais coucher avec quelqu’un (ça faisait longtemps que j’avais trouvé comment faire ça toute seule). Non. Ce que je voulais, c’était sentir la fraîcheur des draps sur mes reins, son corps entre mes cuisses quand il me dirait : “Tu es sûre que c’est ce que tu veux ?” Puis ce hochement de tête, l’expression sur mon visage, mélange de peur et de désir, ce moment où je ressentirais la douleur, où il comprendrait la valeur de ce que je lui donne. Son désir accru par mon sacrifice. Je pouvais avoir un orgasme tous les jours si je voulais, seule sous mes draps, en moins d’une minute. Mais ce qui me bouleversait, au plus profond de moi, c’était l’idée qu’un garçon désire partager cet instant de douleur avec moi.

Tous les ans, on devait assister à un cours d’informatique de deux heures. Quand Liam est entré dans le labo, il a décidé de s’asseoir à côté de moi, même si une place lui tendait les bras à côté de Dean Barton et de Peyton Powell, deux élèves de terminale, stars des terrains de foot.

Le prof d’informatique nous a donné une série d’instructions complexes pour nous créer une adresse e-mail. Alors que je choisissais mon mot de passe, hésitant entre le nom de mon chat mort et le mot “lithium”, Liam m’a donné un coup de

coude en désignant son écran : “Test de chasteté : 100 questions pour savoir si vous êtes une prude qui devrait passer à l’acte, ou une chaudasse qui ferait mieux de fermer les cuisses.”

Liam a dirigé sa souris sur la première question : “Avez-vous déjà roulé une pelle à un garçon ?” Il m’a regardée :

“Alors ?”

J’ai levé les yeux au ciel.

“On n’est plus en CM1.”

Liam s’est mis à rire, et je me suis dit : *Bien joué, Tif.*

Et ce petit manège a continué jusqu’à la fin du questionnaire – Liam me montrait une question, et, chaque fois, attendait ma réponse. Arrivé à la question “Avec combien de personnes avez-vous déjà couché ?”, Liam a placé sa souris sur la case “1-2”. J’ai fait non de la tête. Il s’est déplacé vers la case “3-4” et j’ai refait le même signe. Alors il s’est déplacé sur “5 et plus”, un sourire aux lèvres. Je lui ai filé un coup au bras. J’ai vu qu’il secouait la tête.

“Il va falloir y remédier”, a-t-il dit d’une voix suave en déplaçant sa souris vers la gauche pour cliquer sur la case “Vierge !” qui est devenue rose chewing-gum.

À la fin du cours, Liam a rapidement fermé la page. Entre-temps, Dean et Peyton nous avaient rejoints. Dean lui a demandé :

“Alors, c’est quoi, son score ?” Sur son visage peu attrayant, il affichait un grand sourire narquois. J’étais sensible au charme de Peyton : avec ses cheveux blonds et ses yeux azur, il était plus mignon que les filles du lycée. Dean, c’était une autre histoire. Certes, il était grand et bien bâti, mais avec ses grands yeux et son visage plat, ses cheveux épais et sales, il ressemblait au singe de l’illustration de la Marche du Progrès dans notre livre de biologie.

“Pas terrible, vieux.” Liam a ri. “Pas terrible.”

Personne ne s’était donné la peine de me demander mon avis. Pourtant, il s’agissait bien de mon test, et je me tenais juste devant eux. Quand bien même, j’ai ressenti un frisson me parcourir le corps sans que je puisse l’expliquer : si ce

score avait de l'importance à leurs yeux, ça voulait dire que j'étais digne d'intérêt.

Après cet épisode, Liam a rejoint les Jambes Poilues et les OLHI à leur table.

L'invitation tant attendue s'est produite environ deux semaines plus tard. Nous étions presque en octobre. Un violent orage avait conduit l'ensemble des équipes de sport à se réfugier au gymnase. M. Larson s'était retrouvé à faire cours sur l'escalier qui conduisait des vestiaires du sous-sol jusqu'au terrain de basket, monopolisé entièrement par l'équipe de foot.

"Deux marches à la fois", a dit M. Larson. Il a écarté ses cuisses musclées pour nous montrer comment s'y prendre. Il est redescendu au pas de course et a donné un coup de sifflet. Nous avons fait des allers-retours sur l'escalier, en montant les marches deux à deux, encore et encore, jusqu'à ce que la sueur dégouline de nos fronts.

"Et maintenant, pieds joints." M. Larson a collé ses jambes l'une à l'autre et s'est mis à remonter les marches comme s'il était sur un bâton sauteur. Arrivé au sommet, il s'est retourné pour voir si nous avions des questions. Face à notre silence, il a donné un nouveau coup de sifflet avant de crier :

"Partez !"

Il me restait encore quelques marches à monter quand j'ai aperçu Dean, Peyton et d'autres membres de l'équipe de foot en haut de l'escalier, dos au mur, le regard menaçant. À chaque saut, mes énormes seins ballottaient dans tous les sens, me faisant souffler aussi fort qu'un gamin en surpoids. Ce n'était pas le genre d'activité que j'avais envie de faire sous le regard de spectateurs, encore moins sous les yeux d'un groupe d'Apollons de terminale.

J'avais l'impression que ça n'en finirait jamais, jusqu'au moment où j'ai entendu M. Larson s'écrier :

"Bon, ça suffit !"

Je l'ai vu monter les marches restantes au pas de course, et une fois arrivé sur le palier, il s'est posté devant Dean et Peyton, m'empêchant de les voir. Il a eu une petite conversation avec eux, mais je n'arrivais pas à entendre ce qu'il disait

à cause des cris de protestation que poussaient mes poumons. Toutefois, j'ai réussi à distinguer la voix de Dean :

"Allez, quoi, monsieur Larson !

— Pat ! a lancé M. Larson en faisant un signe de la main à l'entraîneur de l'équipe de foot. Tu peux tenir ta meute ?"

"Barton ! Powell ! a hurlé l'entraîneur de sa voix tonitruante depuis l'autre bout du gymnase. Ramenez votre cul."

Arrivée à deux marches du palier, j'ai entendu la voix de Dean aussi clairement que s'il m'avait parlé à l'oreille.

"On marque son territoire ?"

J'ai vu les épaules de M. Larson se crisper de rage. Puis il s'est approché de Dean, lui a empoigné si fermement le bras que, sous la pression de ses doigts, j'ai vu apparaître des petites marques blanches sur la peau de Dean.

"Oh !" a lancé Dean, fou de rage, en se dégageant de ses mains.

Alors Pat est arrivé, a glissé quelque chose à l'oreille de M. Larson, et la tension s'est dissipée aussi rapidement qu'elle était montée.

"Qu'est-ce qui s'est passé ?" J'ai trébuché sur la dernière marche et me suis affalée sur le sol en ciment. J'ai poussé un "Oh !" plaintif.

M. Larson s'est retourné et m'a adressé un regard si préoccupé que, pendant un instant, j'ai bien cru que je m'étais blessée dans ma chute sans m'en rendre compte. J'ai passé la main sur mes jambes, mais il n'y avait ni sang ni blessure.

"Tif, tout va bien ?" Il a voulu me prendre par l'épaule mais s'est rétracté, préférant se gratter la nuque.

J'ai essuyé la sueur qui s'était formée au-dessus de mes lèvres.

"Ça va, pourquoi ?"

M. Larson a baissé la tête, révélant une raie bien au centre de son crâne.

"Pour rien. Rien du tout." Les mains sur les hanches, il a regardé les joueurs de foot qui valsaient autour du ballon et tournoyaient sur le parquet poli du gymnase.

"Allez les filles, en salle de muscu."

J’ai ensuite appris que son altercation avec M. Larson avait valu une heure de colle à Dean. Le lendemain, Hilary m’a demandé de les rejoindre pour le déjeuner. D’une certaine façon, ces événements étaient intimement liés, même si je ne savais pas exactement comment. Mais je m’en fichais pas mal. J’étais bien trop impatiente de prendre place à leur table.

Arthur n’a pas apprécié mon changement de bord à la cafétéria.

“Un jour tu t’inscris au sport, le lendemain tu manges avec les OLHI, s’est-il plaint après le cours de littérature. Et après ? Tu vas sortir avec Dean Barton ?”

J’ai étouffé un rire, plus pour Arthur que pour moi-même.

“Jamais de la vie. C’est un débile, ce mec.”

Arthur a monté l’escalier plus vite que moi. Au sommet, il avait du mal à respirer. Arrivé à la cafétéria, il a poussé la porte d’un coup sec, des deux mains. Elle s’est ouverte pour finir sa course contre une chaise pliante en métal.

“Je pourrais lui arracher la bite et l’étouffer avec !”

La porte s’est refermée, m’a cogné l’épaule, me séparant d’Arthur pendant un instant. Je l’ai ouverte d’un coup de coude : Arthur se tenait toujours là, un sourire mauvais aux lèvres.

“Je déteste à peu près tout le monde, tu sais ?” Silencieux, il a laissé sa phrase prendre tout son sens, puis s’en est allé. Blessée, je me suis accroupie, laissant penser que je voulais caler la porte à l’aide d’une chaise, car M. Harold, un prof d’histoire, était toujours en train de remuer le loquet en s’écriant :

“Bon sang !” Puis il s’écartait en pensant que le loquet était réparé, mais la porte se refermait, comme une provocation. “C’est dangereux, en cas d’incendie !” disait-il aux élèves qui ne l’écoutaient pas ; puis il calait la chaise contre la porte pour la maintenir ouverte. Quand j’ai levé les yeux, Hilary me faisait signe à l’autre bout de la pièce.

“Finny ! Finny !” Mon nouveau surnom. La joie s’est installée sur mon visage, et le petit mouton que j’étais devenue a suivi l’appel de son nouveau sobriquet.

“Je reviens te chercher à 21 h 30.” Maman a freiné mais la voiture a eu du mal à s’arrêter. Ça faisait un mois que le voyant moteur était allumé. Le garagiste avait dit à maman que pour l’éteindre, ça lui coûterait huit cents dollars. Quand elle lui a demandé s’il pensait qu’elle était née de la dernière pluie, il s’est contenté de répéter la même chose :

“Il faut pas laisser ça comme ça”, avait-il dit. Maman était devenue aussi rouge que la voiture.

De toute ma vie, jamais je n’étais allée seule à une soirée, alors en arrivant au gymnase sans personne à mes côtés, j’ai vraiment regretté que Leah ne soit pas avec moi. Quelques heures plus tôt, Hilary et Olivia m’avaient demandé si je venais au bal du premier trimestre.

“J’avais pas spécialement prévu, mais…” J’ai retenu mon souffle. J’attendais que l’une d’elles comble mon silence en m’invitant à la rejoindre dans sa splendide maison en brique enlacée de lierre. L’occasion parfaite pour essayer des tenues, en rejeter certaines et éparpiller des fringues aux quatre coins de la pièce ; j’imaginais les bras et les jambes des vêtements s’entrelacer, semblables aux contours de cadavres tracés à la craie sur une scène de crime.

“Mais si, viens.” La réponse de Hilary sonnait comme un avertissement. “On y va, Liv ?” Elles ont quitté la table, et j’ai fait de même ; pourtant je n’avais mangé que la moitié de ma tortilla, et mon estomac criait famine.

Impossible d’aller au bal avec les vêtements que je portais. Mais se rendre à l’entraînement, rentrer se changer et revenir au lycée à temps allait être difficile. J’ai dit à M. Larson que je ne me sentais pas bien. Il m’a répondu que je ferais mieux de rentrer me reposer. Il était si attentionné que je n’ai pas pu le regarder en face. Je ne voulais pas lui mentir, mais je trouvais injuste de n’avoir personne d’autre que maman à qui demander un avis sur ma jupe en jean et mon débardeur. Alors j’ai cru avoir le droit de faire tout ce que je pouvais pour y remédier.

“Tu es très jolie, ma chérie”, m’a dit maman quand j’ai ouvert la porte de la voiture. L’espace d’un court instant, j’ai eu juste envie de décamper, d’aller manger des champignons et des artichauts au fromage chez Chili’s avec maman.

On prenait toujours de la moutarde, et le serveur nous lançait un drôle de regard quand on disait vouloir un autre accompagnement.

“Je crois que je suis en avance.” J’ai fait exprès de paraître sûre de moi pour faire voir à maman que je savais de quoi je parlais. Que je ne me défilais pas. “On devrait refaire le tour du lycée en voiture.”

Maman a regardé sa montre cachée sous sa manche.

“Il est 19 h 45 : un retard de quinze minutes, c’est parfait.”

Si t’y vas pas, ce sera pire. J’ai entendu le cliquetis du loquet avant de me rendre compte de mon geste. Un coup de sabot Steve Madden et la portière s’est ouverte.

L’intérieur du gymnase vibrait au son des meilleurs titres du moment sous les lumières des stroboscopes qui, au rythme de la musique, passaient du rose au bleu, puis au jaune. Il fallait juste que je repère un groupe et que je m’immisce parmi eux avant qu’on s’aperçoive que j’étais venue seule.

Le Requin se tenait à l’écart de la piste de danse et des faisceaux de lumière, en compagnie des gens du club de théâtre.

“Salut !” Je me suis frayé un chemin parmi eux.

“TifAni !” Dans l’ombre, le Requin était à l’affût, les pupilles dilatées.

J’ai crié :

“Ça va ?”

Le Requin s’est lancée dans une diatribe contre la danse (“juste une excuse pour se chauffer à blanc”) mais a expliqué que si elle était là, c’est parce qu’elle pensait qu’Arthur pouvait peut-être nous avoir du shit. Je me suis surprise à regretter de ne pas avoir les yeux aussi écartés, pour pouvoir observer les corps sur la piste de danse. Je ne voulais pas qu’elle se rende compte que je lui parlais uniquement pour meubler.

“Alors comment ça, t’aimes pas danser ?” J’ai fait un geste en direction de la pièce, belle excuse pour pouvoir jeter un œil à la foule. Cinq secondes m’ont suffi pour voir que Hilary, Olivia, Liam et les Jambes Poilues n’étaient pas là.

“Si j’étais gaulée comme toi, ça me dérangerait pas.” Elle a laissé traîner ses yeux sur l’ourlet audacieux de ma jupe. Depuis que je faisais du cross, voilà trois semaines et demie, j’avais perdu trois kilos, et mes vêtements bâillaient.

“Voyez-vous ça”, a dit Arthur. Il venait d’arriver et me bloquait la vue sur la piste de danse : de quoi m’énerver assez pour en oublier son coup d’éclat de midi. “Tu vas nous montrer comment on danse un slow les bras tendus pour laisser de la place au Saint-Esprit ?

— Toi et tes clichés”, ai-je rétorqué. Au début, la fascination d’Arthur pour Mt St Theresa et ses sacro-saintes contradictions m’avait soulagée : ça nous faisait un sujet de discussion. Mais là, j’en avais assez. Et il ne s’arrêtait pas. Ce n’était peut-être pas malintentionné, mais à mes yeux, son message était clair : c’était une façon de me mettre à distance, et de rappeler à tous – mais surtout à moi – d’où je venais et qui j’étais vraiment.

“Ils vous autorisaient à danser ?” Arthur ne lâchait pas l’affaire. Sous les néons du gymnase, on aurait dit qu’il transpirait des gouttes de punch exotique. Arthur était tout le temps en nage. “C’est le loisir du diable, pourtant ?”

Je l’ai ignoré. Je me suis penchée à droite pour observer les alentours.

“Les OLHI ne viendront pas”, a dit Arthur.

J’ai reculé, comme s’il m’avait frappée.

“Qu’est-ce que t’en sais ?

— Parce que ces soirées, c’est pour les nazes.” Arthur a souri. Ses grosses joues huilées reflétaient son triomphe.

J’ai analysé le décor pour lui prouver le contraire.

“Teddy est là, lui.

— Parce qu’il veut se faire sucer.” J’ai suivi son regard en direction de Teddy et Sarah, qui dansaient comme si leurs pelvis avaient été cousus l’un à l’autre en cours de travaux ménagers.

Je ne voulais pas qu’Arthur me voie pleurer. Je suis allée aux toilettes, en ignorant ses appels et ses excuses. J’ai fait le tour du gymnase tout en me remotivant. *Ils allaient venir. C’était sûr.*

Je me suis arrêtée net en haut de l'escalier qui mène aux vestiaires quand j'ai vu qui arrivait dans l'autre sens, remontant des toilettes.

"Ça va mieux ?" M. Larson portait un jean. Je ne l'avais jamais vu en jean. On aurait dit un type lambda. Mais un type bardé d'idées d'homme mûr. J'ai croisé les jambes de peur qu'il ne puisse voir sous ma jupe depuis là où il se trouvait, quelques marches en dessous.

"Un peu." J'ai parlé plus bas, affectant une voix de malade. Il ne voyait que mes lèvres remuer.

"Allons, TifAni." Il avait un ton de reproche, typiquement adulte, alors l'adolescente indignée que j'étais s'est braquée. Comment osait-il ? "Tu sais que tu n'es pas censée sécher les entraînements. Qu'est-ce qui s'est passé ?"

Il suffisait que je lui mente, que je lui dise que j'avais mes règles, pour qu'il me laisse tranquille. Mais l'idée de parler de mes règles à M. Larson m'a donné la nausée.

"Je me sentais mal. Vraiment. Mais ça va mieux.

— Très bien." Il m'a fait un sourire peu sincère. "Content que tu te sois miraculeusement rétablie."

"Finny !" Je me suis retournée : la jupe de Hilary était si courte que j'ai entraperçu sa culotte rouge cerise. Elle portait le genre de vêtements que je refusais à tout prix de mettre, mais comme c'était plus par rébellion que par habitude, l'effet était plutôt réussi.

"Tu viens ?" Elle m'a fait un signe du doigt.

"Si vous quittez l'enceinte du lycée, il faudra que je prévienne vos parents." M. Larson s'était approché. Je me suis retournée. Il était deux marches en dessous.

"Monsieur Larson." Je l'ai regardé de mes grands yeux. "Je vous en prie."

Un court instant, on a seulement entendu la musique d'une chanson ignoble. Puis M. Larson a soupiré en disant que si on l'interrogeait, il ne m'avait pas vue.

Lentement, un grand 4×4 bleu marine s'est approché du trottoir. La porte s'est ouverte, révélant trois rangées de Jambes Poilues, dont Dean et Peyton. Olivia était joyeusement perchée sur les genoux de Liam. La jalousie me dévorait le corps. *C'est juste parce que la voiture est pleine.*

Hilary s'est installée et a tapoté sur ses cuisses :

"Tu montes sur mes genoux ?" m'a-t-elle lancé. Il y aurait eu assez de place sur les sièges si on s'était serré les uns contre les autres, mais en m'installant sur elle, j'ai senti une odeur de gin : j'ai compris pourquoi elle était si amicale.

J'ai demandé :

"On va où ?

— À la Clairière." J'ai croisé le regard du conducteur dans le rétroviseur : c'était Dave, un élève de terminale aux bras si maigres et imberbes que je l'enviais, moi l'Italienne. Dans son dos, ils le surnommaient le Marteau : ils se servaient toujours de lui comme d'un outil. Et puis, chose rare, il avait une voiture.

La Clairière n'était rien d'autre qu'un terrain vague, entouré de cornouillers assoupis qui ne retrouveraient leur feuillage que dans neuf mois, et d'érables massifs et sauvages si proches les uns des autres qu'ils dissimulaient la vue depuis la route ou depuis les dortoirs de Bryn Mawr College. C'était devenu le lieu de rencontre pour les élèves de Bradley, idéal pour prendre une cuite ou se faire sucer.

On aurait plus vite fait de venir à pied ; en coupant par les broussailles derrière les terrains de squash, puis par la route qui était déserte, on aurait mis cinq minutes. Mais Dave a fait tout le tour du lycée, et s'est garé dans une rue animée à une centaine de mètres de l'orée du bois. On est sortis de la voiture, tant bien que mal, en gloussant, pour s'attendre sur le trottoir. Dean a pris les devants et, même si le chemin était dégagé, il a jugé bon de me guider. Au bout du chemin, le terrain formait une petite plateforme surélevée, et, dans le coin, j'ai repéré une souche d'arbre coupée. Je me suis approchée, j'ai vérifié que c'était sec et je me suis assise.

Dean a sorti une bière de sa poche. J'ai dit :

“Je peux pas.”

Il faisait trop sombre pour distinguer le visage de Dean, mais je devinais son corps qui me mettait au défi :

“Comment ça, tu peux pas ?

— Ma mère vient me chercher dans une heure, ai-je expliqué. Elle va s’en rendre compte.

— Pfff.” Dean a ouvert la canette et s’est assis à mes côtés. “Mes parents sont pas là le week-end prochain. J’en profite pour inviter des potes.”

Les phares d’une voiture ont illuminé notre repaire juste assez longtemps pour que Dean me voie sourire.

“Cool.

— Mais n’en parle pas aux OLHI”, m’a-t-il dit.

J’ai voulu lui demander pourquoi, mais Peyton s’est approché.

“Eh mec, tu sais que t’es assis à l’endroit où Finnerman a sucé l’autre tarlouze ?”

Dean a laissé échapper un rot.

“Va te faire !

— Je te jure. Olivia les a surpris.” Peyton s’est retourné. “Liv, bien vrai que t’as vu Arthur sucer la bite de Ben Hunter juste ici ?”

Sa réponse nous est parvenue à travers l’obscurité :

“C’était à gerber !”

J’ai caressé la souche du bout du doigt en me disant que la tronçonneuse qui avait été utilisée devait être drôlement affûtée pour faire une coupe aussi nette. Plein de questions se bousculaient dans ma tête, mais je me suis dit que, si pour les autres, Arthur était plus marginal que je ne le pensais, mieux valait ne pas mentionner notre amitié. C’était une sérieuse accusation.

“C’est qui, Ben Hunter ?” ai-je demandé. Je faisais comme si de rien n’était, mais j’assimilais difficilement ce que je venais d’apprendre.

Dean et Peyton se sont mis à rire, et Dean a posé son bras sur mon épaule.

“La petite tarlouze qui a essayé de se tailler les veines.”

Peyton s’est penché en avant. Mes yeux s’étaient adaptés à l’obscurité. De près, son visage était encore plus saisissant.

“Dommage qu’il ait raté son coup.

— Dommage.” D’une main, Dean a poussé Peyton. Il a trébuché, faisant tomber sa bière. J’ai entendu rouler sa canette. Peyton a marmonné un juron et a couru pour la rattraper.

“Qu’est-ce qui lui est arrivé ? ai-je demandé, en espérant ne pas paraître aussi choquée que je l’étais.

— Ah, Finny.” Dean m’a bousculée, un peu plus fort que je ne m’y attendais, et je me suis mordu la langue. “T’as de la peine pour lui ?”

J’ai avalé mon sang au goût de fer.

“Tu rigoles ? Je le connais même pas.

— Je suis sûr que son mec s’en remet pas.” Dean a aspiré une gorgée de bière. “Fais gaffe à Arthur. Il est taré, ce mec.” Ses mains pendaient devant mes épaules, caressant distraitement mes seins. “T’oublies pas, vendredi.” Sa voix était basse et secrète. “Et tu dis rien aux filles.”

J’ai été assez bête pour l’écouter.

Le chauffeur de taxi qui m’a conduite chez Dean était un type patient. Rien à voir avec les taxis qui allaient me trimballer le long de West Side Highway quand je serais en retard pour aller au travail, ou quand je rentrerais après 20 heures pour mieux faire passer le trajet en note de frais. Il m’a regardée en silence, amusé, alors que je déposais un billet de dix dollars, neuf billets de un, onze pièces de vingt-cinq cents, six pièces de dix, et une de cinq dans le creux de sa main. Vingt-deux dollars quarante. Voilà ce que m’a coûté le trajet de l’école jusqu’à Ardmore, où habitait Dean. Voilà le prix de ma dignité.

À ma descente du taxi, mon sac de sport pesait lourdement sur mon épaule. Le soleil tentait de percer à travers les arbres. Je portais encore mes vêtements de sport. Dean m’avait dit que je pourrais me doucher chez lui. J’avais très peur que

quelqu'un n'entre dans la salle de bains pour découvrir ce corps que je voulais cacher. Alors quand Dean m'a conduite dans sa chambre d'amis – chambre qui avait sa propre salle de bains – j'ai paré au plus pressé.

J'ai brossé ma nouvelle chevelure blonde que j'ai passée sous le sèche-cheveux pendant quelques minutes. Il allait me falloir des années avant de savoir comment me coiffer. Mes cheveux étaient longs et ondulés ; j'aurais pu les dompter à l'aide d'une brosse et d'un fer à lisser, si j'avais su que c'était le matériel dont j'avais besoin. Heureusement, au début des années 2000, la mode était aux cheveux négligemment attachés au sommet du crâne, alors j'ai fait un nœud un peu humide. Puis j'ai étalé du fond de teint Clinique sur mon nez et sur mon menton. Un peu de mascara et le tour était joué. J'avais supplié maman de me donner de l'argent : je voulais m'acheter de nouveaux sous-vêtements pour l'occasion. J'avais donc mutilé mes anciennes culottes à coups de ciseaux en prétextant que les coutures étaient usées à cause du sport. Au rayon lingerie de Nordstrom, j'ai acheté les pièces les plus sexy que j'ai trouvées : trois paires de culottes en soie, motif léopard. Quand je les ai essayées à la maison, j'ai découvert qu'elles remontaient jusque sous mon nombril – on aurait dit des gaines spéciales maintien, sans rire. J'ai haussé les épaules et j'ai enroulé ma culotte au niveau de la taille, en me disant que l'important, c'était le tissu et le motif. Il n'y a rien de plus triste que le rite de passage des ados qui découvrent le sexe avant de savoir ce qui est ou non sexy.

"Salut !" Dean m'en a tapé cinq quand je suis entrée dans la cuisine. Il était en compagnie de Peyton et d'autres types qui jouaient au foot, tous regroupés autour de l'îlot de granit, occupés à lancer des pièces dans des verres de bière. J'étais la seule fille.

"Finny, viens jouer le prochain coup à ma place." Dean a embrassé sa pièce de vingt-cinq cents. "Tu vas me porter chance."

Peyton a murmuré quelque chose à son coéquipier et ils se sont mis à rire. Je savais que ça me concernait. Sans doute une blague vulgaire ou grivoise. J'étais toute fière.

Je ne savais pas comment faire. Je me suis fiée à mon instinct, j'ai pris mon élan, en disposant la pièce en biais, face à moi, et j'ai tiré depuis le rebord collant de l'îlot. La pièce a volé, a tournoyé pour finir sa course dans un verre, faisant jaillir des bulles de bière colériques.

Tout le monde a poussé un cri d'admiration et Dean m'en a de nouveau tapé cinq, mais cette fois, il a enlacé ses doigts boudinés aux miens et m'a tirée vers lui pour me prendre dans ses bras, si fort que j'ai pu sentir ce déodorant poivré qu'il avait appliqué généreusement après son entraînement au lieu de prendre une douche.

"Putain, c'est pas beau ça ?" a crié Dean face à ses adversaires.

Peyton a posé ses yeux bleus flatteurs sur moi, ce qui m'a mis du baume au cœur.

"Joli coup, Tif.

— Merci." J'ai fait un très large sourire. Dean m'a passé une bière ; j'en ai bu une gorgée. Heureuse, j'ai senti l'âpreté envahir mon ventre vide. Je n'avais pas encore l'habitude de sauter des repas, mais ce soir-là, j'étais tellement pompette, tellement à fleur de peau et excitée, que je n'ai eu aucun mal à ne rien manger.

J'ai senti deux mains me masser les épaules un peu trop longuement. Liam, sourire aux lèvres, a passé un bras sur mon épaule. Pieds nus, je rentrais pile-poil sous son aisselle, qui, Dieu merci, n'avait pas le parfum de celles de Dean.

"T'as vu comme t'es naine ! a-t-il dit.

— Je suis pas naine", ai-je rétorqué, étourdie par l'alcool.

Liam a bu une gorgée de bière et s'est immobilisé au-dessus de ma tête pour observer quelque chose. Puis il m'a regardée.

"Il y a une table dehors, idéale pour une partie de *beer pong*.

— Je suis super-douée à ce jeu", ai-je dit en laissant aller mon corps contre le sien, tout en muscles d'adolescent.

Liam a bu une autre gorgée, bien plus grande cette fois, et a vidé son verre de bière. Il a poussé un "ahhh" tout en reposant sa canette.

“Les filles, ça sait pas jouer au *beer pong*”, a-t-il déclaré. Il m’a entraînée jusqu’à la porte-fenêtre coulissante. Le sol de la terrasse était humide et poisseux, mais je ne voulais pas rentrer pour aller chercher une paire de chaussures et risquer que Liam demande à quelqu’un d’autre de faire équipe avec lui pendant mon absence.

Dean nous a conduits à l’extérieur avec quelques copains à lui. Nous avons formé les équipes et établi les règles : Liam et moi face à Dean et Peyton. Si on marquait après un rebond, ça comptait pour deux points. Au bout de cinq minutes, Liam et moi étions en tête.

Dean et Peyton nous ont vite rattrapés. Chaque fois que c’était mon tour de boire, je perdais un peu plus pied. Quand Dean et Peyton ont fini par nous battre, j’ai cru que ça s’arrêterait là et qu’on pourrait quitter la table, mais Liam a dit que chez lui la coutume voulait qu’on boive le dernier verre restant. Comme c’était mon tour, j’ai docilement ingurgité ce que contenait le verre, à petites gorgées, maladivement.

“Putain !” Dean a applaudi.

J’ai réussi à saisir quelques mots lancés au milieu de cette nuit d’octobre maussade : “J’ai jamais vu une fille écluser comme ça !” Ça m’a fait autant de bien qu’un 20 en littérature, ou que le jour où j’ai découvert pour la première fois mon bureau dans ce gratte-ciel aux parois de verre en damier. *C’est qui, ces gamines avec qui ils traînent ?* J’ai souri, heureuse, sachant qu’il s’agissait de Hilary et d’Olivia. J’ai accepté de me retrouver sous l’aisselle inodore de Liam. Je me suis tellement appuyée sur lui qu’il a trébuché.

“Holà, tout doux”, m’a dit-il. Puis il a ri.

Une fois rentrés, on s’est assis en tailleur autour de la table du salon pour jouer à lancer des pièces. Sauf que, cette fois-ci, on jouait avec du whisky. La gorge me brûlait. Dean a dit un truc si drôle que je suis tombée, tellement je riais. Liam – euh, non, Peyton – était à mes côtés et m’a aidée à me relever. Il m’a conseillé de passer mon tour. J’ai cherché Liam du regard. C’est lui que je désirais.

“Mais non, ça va aller.” Dean a de nouveau rempli les verres.

Quelqu’un a traité Peyton de gonzesse, et il a répondu :

“Regardez-la. Je vais pas profiter d’elle dans cet état.”

C’est à ce moment-là que j’ai dû m’endormir. Ensuite, je me souviens de m’être réveillée par terre, allongée dans la chambre d’amis, mon sac de sport à mes côtés. J’ai poussé un grognement, et j’ai levé la tête. Le garçon qui était entre mes jambes a fait la même chose. C’était Peyton. Il m’a caressé les cuisses, puis il a continué de me faire ce qui, selon lui, me faisait du bien. Moi, je ne sentais rien.

Il y a eu du mouvement à la porte : quelqu’un a passé la tête pour demander à Peyton de faire quelque chose ou de se rendre quelque part. J’étais trop fatiguée pour me couvrir.

“Une minute”, a dit Peyton, sèchement. Il y a eu un rire, et la porte s’est refermée.

“Il faut que j’y aille.” J’ai observé son beau visage lové au creux de mes jambes que j’avais rasées soigneusement en pensant que j’aurais peut-être la chance de me retrouver dans cette position avec Liam.

“On devrait passer du temps ensemble, rien que toi et moi, qu’est-ce que t’en dis ?”

Je me suis endormie.

“Ah, ah”, ai-je marmonné avant d’ouvrir les yeux, avant même de pouvoir localiser la source de ma douleur. Liam. Il était là. Son visage était au-dessus du mien, grimaçant de douleur, son torse immobile. Mais ses hanches étaient collées aux miennes, et se serraient encore plus contre moi, à un rythme insoutenable.

J’étais appuyée contre la cuvette des toilettes de la chambre d’amis. Je sentais le carrelage froid sous mes genoux. C’est du sang que je vomissais ? Pourquoi y avait-il du sang dans les toilettes ?

Quelques mois plus tard, j’ai fini par voir la vérité en face et admettre que j’étais devenue l’objet du récit que narraient les mères à leurs filles pour les mettre en garde. Alors, quand le train s’est arrêté à la gare de Bryn Mawr, j’ai fait comme si je dormais. J’ai continué le trajet sur la ligne R5 jusqu’à Philadelphie et, une fois là-bas, j’ai appelé le lycée.

“Oh mon Dieu ! Je me suis endormie dans le train et j’ai atterri en ville.

— Oh ma pauvre ! a répondu Mme Dern, l'éternelle assistante du proviseur, de sa voix de fumeuse invétérée. Tout va bien ?

— Oui, ça va, mais je vais sûrement rater mes deux premiers cours", ai-je dit.

Mme Dern avait commis l'erreur de paraître plus inquiète que suspicieuse, alors au lieu de reprendre la ligne R5 dans l'autre sens, j'ai erré sans but dans la gare de la 13e Rue. Je suis tombée sur un buffet chinois, et même s'il n'était pas encore 10 heures du matin, les présentoirs encore intacts de viande et de légumes resplendissants étaient trop beaux pour que j'y résiste. J'ai pris une assiette et, à la première bouchée, j'ai mordu dans une petite poche mystérieuse qui a explosé, laissant s'échapper quelque chose de granuleux au goût chimique et salé qui m'a donné envie de vomir.

C'est ce goût-là que j'ai eu dans la bouche ce soir-là, au troisième et dernier round. Celui d'un liquide amer, dégoûtant, déposé sur ma langue, avec le gémissement euphorique d'un garçon.

Quand je me suis réveillée, c'était le matin. Je me trouvais dans un lit et dans une chambre que je n'ai pas reconnus. Hospitalier et chaleureux, le soleil dardait ses rayons. Il semblait aussi peu concerné que moi par la tragédie de la veille.

Il y a eu un mouvement derrière moi. Avant de me retourner pour voir qui c'était, j'ai fait le vœu que ce soit Liam, tout en sachant que c'était impossible que ce soit lui. Évidemment, c'était Dean. Sans chemise, le torse à découvert. L'espace d'un instant, j'ai cru que j'allais lui vomir dessus.

Il a grommelé et s'est frotté le visage.

"Ça va, Finny ?" Il s'est redressé sur ses coudes et m'a regardée, l'air étrange. "Moi, j'ai la tête dans le cul."

J'ai vu que j'avais toujours sur moi mon débardeur de chez Victoria's Secret, et rien d'autre. Je me suis assise, j'ai serré la couette sur ma poitrine, et j'ai observé la pièce.

"Euh, tu sais où est mon pantalon ?"

Dean a ri, comme si c'était le truc le plus drôle qu'il avait jamais entendu.

“Y a peu de chances ! Tu t’es promenée la moitié de la nuit les cuisses à l’air.”

À l’entendre, ce n’était là qu’une anecdote insignifiante de plus sur notre folle soirée. Comme cette fois où un élève de terminale avait voulu rentrer chez lui et s’était réveillé le lendemain matin, au volant de sa voiture, où il s’était évanoui avant de parvenir à mettre les clés dans le contact. Ou encore cette autre fois, quand un gars de l’équipe de foot s’était fait un sandwich tard dans la nuit – habitude typiquement masculine – et qu’il avait oublié d’y mettre de la dinde, se retrouvant à manger du pain avec de la mayonnaise. Mon histoire était si drôle qu’elle méritait d’être racontée encore et encore : TifAni était tellement bourrée qu’elle s’est trimballée pendant des heures les cuisses à l’air.

Pendant mon sommeil, ma vie avait pris un irréversible tournant. Mais Dean me regardait comme si on était des compagnons de misère au lendemain d’une soirée apocalyptique : cette façon de voir les choses était tellement plus simple que je m’en suis contentée, avec un rire fébrile.

Dean m’a donné une serviette et m’a conduite dans la chambre d’amis. Par terre, à côté de la commode, se trouvait mon énorme culotte léopard, roulée en boule. Je l’ai fourrée dans mon sac de sport, en ignorant le fait qu’elle était ensanglantée.

5

“Ben alors ? Personne, vraiment ?” La rédactrice en chef du *Women’s Magazine* déambulait dans son bureau comme une serveuse relookée par Phillip Lim. Un plateau à la main, elle essayait tant bien que mal de refourguer des macarons à ses rédactrices toutes désespérément au régime.

“Pas de sucre pour moi”, ai-je dit sur la défensive.

Penelope Vincent, dite LoLo, a déposé les petits gâteaux sur son bureau et s’est laissée glisser sur sa chaise de bureau, désarmée. De sa main aux ongles vernis couleur gangrène, elle m’a fait un petit signe. “Je suis sotte ! Vous vous mariez bientôt.”

“Oh, et puis tant pis. Je me lance !” Dans sa robe taille 38, ma collègue Arielle Ferguson était à la fois mignonne et énigmatique. Elle s’est avancée pour s’emparer d’un macaron tellement rose que j’ai trouvé la chose inquiétante. J’ai eu envie de lui dire *Attention, Arielle ! LoLo cherche à pervertir ses rédactrices anorexiques !*

Bouche bée, LoLo a observé Arielle alors qu’elle engrangeait une bouchée de deux cents calories. Nous avons toutes retenu notre souffle, pétrifiées, par compassion. Lorsqu’elle a avalé sa bouchée, Arielle s’est illuminée :

“Délicieux !

— Bon !” a lancé LoLo, mot qu’elle a laissé résonner après un *b* aussi explosif que le caquètement d’une poule détraquée. “Alors ! Qu’est-ce que vous avez à me proposer ?” Elle a planté le talon de ses escarpins Yves Saint Laurent dans le sol, puis a légèrement bifurqué sur sa chaise pour prendre Eleanor comme cible de son regard de tueuse. “Tuckerman, je vous écoute.”

D’un coup de poignet, Eleanor a rejeté ses cheveux blonds en arrière.

“L’autre jour, en discutant avec Ani, elle m’a dit avoir une amie qui travaillait dans la finance. Le harcèlement sexuel semble toujours faire rage dans cette branche. Pas vrai, Ani ?” m’a-t-elle dit avec un signe de tête. Elle a attendu que je veuille bien lui sourire pour reprendre. “Avec Ani, on s’est dit que le harcèlement sexuel est enfin un problème reconnu par tous. Il y a beaucoup de campagnes de sensibilisation, ce qui est super. Les gens envisagent la chose avec beaucoup de sérieux et d’intransigeance. Mais d’un autre côté, les femmes ont de plus en plus recours à un humour grivois. On le perçoit dans la façon qu’elles ont de parler, de plaisanter. Au final, on ne sait plus trop ce qui les dérange ou pas. Alors comment déterminer ce qu’on peut tolérer dans le milieu professionnel ? Où commence l’illégalité ? On vit à une époque où le sacré ne veut plus dire grand-chose. Alors j’aimerais faire un article sur l’état du harcèlement sexuel en 2014.

— Passionnant.” LoLo s’est mise à bâiller. “Un titre ?

— Euh, ben, j’ai pensé à : « Le harcèlement sexuel en 2014 ».

— Négatif.” LoLo a examiné les défauts de son vernis à ongles.

“Le harcèlement sexuel, quoi de neuf ?”

LoLo s’est retournée vers moi avec un petit rire joyeux.

“Pas mal, Ani.”

J’ai jeté un œil au bloc-notes que j’avais sur les genoux. Le titre figurait en majuscules : “LE HARCÈLEMENT SEXUEL, QUOI DE NEUF”. Au-dessous, j’avais listé toutes les infos que j’avais pu trouver.

“Il y a un livre génial sur le sujet qui va bientôt paraître, on pourrait s’arranger pour publier l’article en même temps. Les deux auteurs sont professeurs de sociologie à Harvard. Plus exactement, l’ouvrage porte sur l’influence inattendue de la culture pop sur l’environnement de travail.”

Une épreuve du livre était sur mon bureau. J’avais demandé à l’éditeur de me l’envoyer pour pouvoir le lire avant d’en parler à LoLo.

“Très bien.” LoLo a hoché la tête. “Tu peux le prêter à Eleanor. Et au besoin, veille à l’aider si elle a le moindre problème.”

En prononçant “le moindre”, la veine qu’elle a sur le front s’est mise à battre comme un cœur courroucé. Je me demande toujours si LoLo est aussi dupe qu’elle le laisse paraître ; si elle voit qu’Eleanor est une nullité doublée d’une lèche-cul. Eleanor vient d’une petite ville minable de Virginie-Occidentale. Mais si vous saviez le nombre d’endroits qu’elle a visités depuis qu’elle est arrivée à New York. Elle est tenace, ça, on ne peut pas lui enlever. On a plein de points communs. Il m’a fallu du temps pour comprendre pourquoi on a du mal à s’entendre elle et moi. On a nos petites querelles intestines. Rien ne nous destinait, ni elle ni moi, à en arriver où nous en sommes aujourd’hui, alors chacune de nous a peur qu’il n’y ait pas assez de place pour deux.

“Bien.” LoLo s’est mise à tambouriner sur les accoudoirs de sa chaise. “Et vous, madame Harrison, qu’est-ce que vous me proposez ?”

Je me suis retournée sur ma chaise et je lui ai livré ma solution de secours, celle que j’avais prévu de présenter comme une petite brève rigolote, mais qui, une fois envisagée avec un peu de profondeur, donnerait une superbe accroche en couverture. Eleanor veut qu’on se voie avant chaque conférence pour discuter du prochain numéro et s’assurer que notre proposition est à la fois intelligente et osée. Elle a tendance à me piquer mes idées les plus fines pour les présenter comme si c’était un truc à moitié réfléchi dont j’avais du mal à faire quelque chose, jusqu’à ce qu’elle arrive, telle une tornade, et qu’elle le transforme en un papier digne de décrocher un prix.

“Le Conseil américain sur l’exercice vient de publier de nouveaux chiffres sur les activités permettant de perdre du poids, ai-je dit, et parmi elles figure le sexe. Les chiffres sont deux fois meilleurs qu’il y a douze ans. Je me suis dit que ce serait sympa si une fille de l’équipe acceptait de suivre le programme d’exercices sexuels. Elle porterait un bracelet connecté et un moniteur de fréquence cardiaque pour évaluer ses efforts et les calories brûlées.

— Très bonne idée.” LoLo s’est retournée vers notre responsable. “On peut décaler l’article sur « Le parler trash » pour octobre et le remplacer par « Les exercices sexuels et la perte de poids » ?” Sans attendre sa réponse, elle s’est

tournée vers le responsable numérique : “Postez cette accroche sur Internet, on va la tester tout de suite.” Elle m’a fait un signe de tête : “Bien joué !”

Eleanor m’a suivie jusqu’à mon bureau, tel un petit moucheron abattu. Non, elle était trop dégingandée pour ressembler à un moucheron. Elle était plus du style moustique : elle avait goûté à mon sang et en redemandait.

“J’espère que tu ne m’en veux pas d’avoir évoqué ton amie pendant la conférence. Je sais que c’est personnel.”

Mon téléphone de bureau clignotait : j’avais un message. J’ai relevé mon pantalon avant de m’asseoir – comme je suivais le régime Dukan depuis une semaine, mes jupes et mes pantalons commençaient à flotter à la taille : un sentiment tellement apaisant que quand je n’arrivais pas à trouver le sommeil, que j’avais un creux au ventre et que mes souvenirs tournaient en boucle, je prenais deux ou trois pantalons dans mon armoire et je me faisais un petit défilé rien que pour moi, devant le miroir de ma salle de bains, toute contente de voir que je rentrais dans une taille 34 sans défaire les boutons. Cette petite victoire personnelle me faisait presque oublier l’haleine nocturne infecte de Luke quand j’allais me coucher et qu’il déposait son bras alourdi par le sommeil autour de ma taille. Son haleine était-elle aussi nauséabonde au début de notre relation ? Impossible. Je n’aurais jamais pu tomber sous le charme d’un type à l’haleine aussi chargée. Quelque chose avait dû se produire. Un problème d’amygdales, sans doute. Il fallait que je lui en parle au matin. Ça pouvait s’arranger. Tout peut toujours s’arranger.

“Bien sûr que non, Eleanor”, ai-je répondu en minaudant.

Eleanor s’est perchée sur le rebord de mon bureau. Elle portait un pantalon ample blanc. “J’adore ce pantalon”, avait dit LoLo quand Eleanor était entrée dans son bureau pour la réunion. Et maintenant, j’ai le bonheur de savoir à quoi ressemble le visage d’Eleanor quand elle jouit.

“Peut-être que ton amie accepterait de se confier pour notre article ?

— Peut-être", ai-je dit. Mon stylo vert traînait sur mon bureau, sans capuchon. Je l'ai poussé du coude, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que la bille vienne frôler les coutures du pantalon d'Eleanor. J'ai continué à la regarder, sans la quitter des yeux, tout en lui promettant que je poserais la question à Nell sans faute cet après-midi.

Eleanor a tapoté sur mon bureau, et les commissures de sa bouche se sont creusées : pas tant un sourire qu'un signe de diplomatie.

"On peut peut-être s'arranger pour te laisser rédiger un encart. Ce serait super, non ?" Les encarts, c'est généralement ce qu'on donne aux stagiaires. Mon article sur la contraception et les caillots de sang avait été nominé pour un prix de l'ASME l'année précédente : Eleanor allait m'en vouloir toute sa vie. Elle a ôté ses fesses de mon bureau. J'ai pu admirer mes travaux manuels sur sa cuisse : les petites veines variqueuses dessinées à l'encre verte.

"Super, en effet", ai-je répondu. Pour la première fois, je ne faisais pas semblant de sourire. Eleanor m'a remerciée et, en guise de reconnaissance, elle a collé ses mains l'une contre l'autre, religieusement, avant de s'en aller.

Triomphante, j'ai pris mon combiné et j'ai écouté ma messagerie. C'était Luke. Je l'ai rappelé.

"Coucou."

J'adorais la voix joviale de Luke au téléphone : c'était comme s'il échappait un instant à ses obligations pour me confier un secret. C'est moi qui avais fait le forcing pour qu'il me demande en mariage – un forcing de tous les diables. Les producteurs de HBO m'avaient envoyé un e-mail voilà bientôt un an pour me demander si je voulais participer à un documentaire au titre sympathique : *Friends of the Five*. Je n'y allais pas pour être sympathique, mais pour raconter ma version des faits, pour être en paix avec moi-même – j'en salivais d'avance. Mais quitte à y participer, il fallait que ce soit parfait. Pas question de me pointer devant les caméras si je n'avais pas coché l'ensemble des cases dans la catégorie (très disputée) "j'ai tout pour être heureuse" : un super-boulot, un appart à New York, un corps affamé, et, cerise sur le gâteau, un fiancé de rêve plein aux as. Pour une victoire totale, se fiancer était incontournable : si j'épousais Luke Harrison,

quatrième du nom, rien ni personne ne pouvait m'atteindre. Combien de fois m'étais-je imaginée en train de raconter mon histoire face à la caméra, en essuyant délicatement une larme d'un revers de main, laissant paraître cette émeraude qui serait bientôt officiellement mienne.

Nous sommes sortis ensemble trois ans avant sa demande en mariage. J'étais amoureuse, et l'heure était venue. L'heure était venue : c'est ce que j'avais dit à Luke, d'un ton solennel, un soir, au dîner.

"Je pensais attendre ma prime de l'année prochaine", m'avait-il dit. Mais il avait abdiqué et fait ajuster la bague de bonne-maman à la taille de mon annulaire. Alors j'avais accepté avec joie de participer au documentaire. Je sais, je ne devrais pas tomber dans le piège de croire qu'on n'est personne tant qu'on n'a pas "réussi", et qu'on n'a pas la bague au doigt. La faute à ces bouquins du style *En avant toutes*. Je suis censée être au-delà de tout ça, une femme confiante et indépendante. Mais ce n'est pas le cas. Compris ? Ce n'est pas le cas.

"Et si on allait au restau ce soir avec mon client ?" m'a demandé Luke. Voilà une semaine qu'il essayait d'organiser ça. Il me restait deux jours pour arriver au bout de la "phase d'attaque" du régime Dukan. Après quoi j'aurais droit à quelques légumes, mais pas n'importe lesquels. Même pas la peine de rêver aux brocolis, ma grosse !

Je me suis accrochée au téléphone.

"On peut faire ça dans quelques jours ?"

En réponse, j'ai uniquement entendu beugler un des collègues de Luke.

Quand on a commencé à sortir ensemble, j'avais vraiment peur que Luke ne rencontre ma mère. Je craignais qu'elle n'ait les narines en émoi – là, ma fille, ça flaire le bon coup –, qu'elle ne m'appelle Tif devant lui, qu'elle ne demande à Luke combien il gagnait, et que le rêve ne prenne fin. Luke se serait alors rendu compte de tout, que je suis le genre de filles qu'on rencontre dans un bar, qu'on saute deux ou trois fois avant de tomber amoureux d'une blonde plus ou moins naturelle au prénom androgyne, plutôt friquée. Mais au lieu de ça, une fois rentrés chez lui après le repas avec Dina et Bobby FaNelli, il m'a prise dans ses bras. Une fois sur le lit, entre deux baisers, il m'a dit :

“J’arrive pas à croire que je suis ton sauveur.” Comme si grâce à lui je m’éloignais de mes racines de plouc pour me faire une place dans une dynastie d’aristos mordus de surf.

“Laisse tomber. Je suis dispo ce soir”, ai-je répondu.

Après tout, quelques brocolis ne pouvaient pas me faire de mal.

Avant le repas, j’ai fait un saut dans notre réserve de vêtements. L’ensemble que je portais n’était pas assez affreux. Plus il serait affreux et fashion, plus j’en imposerais avec mon look intimidant de rédactrice de magazine.

“Ça ?” J’ai saisi une robe Helmut Lang, ample, et une veste en cuir.

“On n’est pas en 2009 !” m’a lancé Evan. Il fallait bien que notre rédacteur mode soit gay et un peu pétasse.

J’ai marmonné :

“Vas-y toi, choisis-moi quelque chose.”

Du bout des doigts, Evan a tapoté le long du présentoir, en frappant chaque cintre comme les touches d’un piano, pour finir sa course sur un petit haut Missoni rayé et un short à pois. Le regard en coin, il a jeté un œil à ma poitrine par-dessus son épaule osseuse.

“Peu importe.

— Oh, je t’emmerde.” Je me suis appuyée contre le présentoir à accessoires et, d’un signe de tête, j’ai désigné une petite robe aux motifs floraux, largement fendue en bas du dos. Et ça ?

Evan a observé la robe, en pianotant sur ses lèvres, et s’est mis à fredonner.

“D’habitude, les coupes de Derek sont destinées à des silhouettes plus fines.

— Derek ?”

Evan a levé les yeux au ciel.

“Lam.”

En réponse, j’ai à mon tour levé les yeux au ciel, et j’ai défait la robe de son cintre.

“J’ai perdu trois kilos, je pense que je peux tenter le coup.”

La robe me serrait au niveau de la poitrine. Evan l'a légèrement dégrafée, m'a passé un sautoir autour du cou et m'a scrutée.

"Pas mal. Tu fais quel régime, déjà ?

— Dukan.

— C'est celui qu'a fait Kate Middleton, non ?"

J'ai appliqué du crayon autour de mes yeux.

"Je l'ai choisi parce que c'est le plus radical. Si je veux que ça marche, il faut que j'aie l'impression de souffrir."

"Ah, te voilà", m'a dit Luke en m'accueillant, entre soulagement et irritation. Être à l'heure, pour Luke, c'est déjà être en retard. Sa ponctualité militante m'énerve tellement que j'arrive systématiquement quelques minutes en retard en guise de rébellion.

J'ai ostensiblement regardé l'heure sur mon téléphone.

"Je croyais qu'on avait dit 20 heures ?

— C'est bien ça." Il m'a embrassée, en signe d'oubli ou d'apaisement. "Tu es splendide.

— Il n'est que 20 heures et 4 minutes.

— Ils refusent de nous donner une table tant que tout le monde n'est pas là." Luke a posé la paume de sa main sur la peau nue de mon dos et m'a conduite à l'intérieur du restaurant. J'ai bien senti un frisson, là, non ? On se fait toujours de l'effet, donc ?

"Bon sang, je déteste ce genre de dîners."

Luke a grimacé :

"Je sais."

J'avais vaguement aperçu le couple qui était près de la réception. Ils avaient l'air d'attendre qu'on fasse les présentations : le client et sa femme. Elle avait le corps d'une habituée des salles de gym et un brushing à quatre-vingt-dix dollars mettait en valeur ses cheveux blonds lumineux. Je regarde toujours l'épouse en premier : j'aime bien savoir avec qui je rivalise. Elle était habillée comme la

fille parfaite : jean blanc, escarpins compensés, petit haut sans manches. Rose vif. Je suis sûre qu'elle avait passé un petit moment à se demander si c'était le bon choix – était-elle assez bronzée, ou alors devrait-elle mettre le petit haut soyeux bleu marine à la place, puisque le marine, ça va avec tout ? – et à l'épaule, un sac Prada couleur cognac, la même teinte que ses chaussures. Parfaitement raccord, ce qui en disait plus sur son âge que la peau de son cou. À première vue, elle faisait au moins dix ans de plus que moi. J'étais rassurée. Je ne sais pas comment je vais survivre à mes trente ans.

"Whitney." Elle m'a tendu la main, arborant des ongles fraîchement manucurés. Sa poignée de main était si délicate : j'ai eu l'impression qu'elle voulait me faire comprendre qu'être mère au foyer, c'est à ses yeux la chose la plus importante au monde.

"Enchantée", ai-je répondu, au lieu de mon habituel "Ravie de vous rencontrer" que je n'utilisais plus depuis que M. Harrison s'était présenté à moi lors de notre première rencontre. Horrifiée, je m'étais demandé combien de personnes j'avais pu rebuter avec cette ignoble formule affectée. Quand on vient d'une famille modeste, ce n'est pas évident de faire comme si les bonnes manières étaient innées. Les imposteurs finissent toujours par se faire démasquer, au prix de quelque embarras. Voilà de quoi rassurer ceux qui sont nés dans la soie. Chaque fois que je pense avoir réussi à me glisser dans le camp des bourges, il faut qu'un détail trahisse qui je suis vraiment et d'où je viens. *Personne n'est dupe.* Prenons les huîtres, par exemple. Je pensais qu'il suffisait de faire semblant d'aimer ces morves salées, mais saviez-vous qu'il fallait reposer le coquillage à l'endroit après avoir réussi à ingurgiter la bête ? Un aussi petit détail est révélateur : le danger se cache toujours dans les détails.

"Et voici Andrew", a dit Luke.

J'ai glissé la main dans l'énorme patte d'Andrew, mais mon sourire s'est figé lorsque j'ai fini par croiser son regard.

"Bonjour ?" ai-je dit. Il a penché la tête et m'a regardée bizarrement, lui aussi.

"Ani, c'est bien ça ?"

“Si vous voulez bien me suivre”, a dit la serveuse, qui a détalé dans le restaurant en nous attirant comme un aimant. J’ai suivi Andrew. J’ai étudié ses cheveux grisonnants (déjà ?). Comme dans un roman à l’eau de rose, mon inquiétude avait fait place à l’espoir, au désir : était-il vraiment celui que j’avais cru reconnaître ?

Dans la rue, la circulation était bloquée. Pendant ce temps, nous avons choisi qui se mettrait sur la banquette. Luke a suggéré que ce soient les “filles” car nous étions toutes les deux petites (Whitney a ri : “Je crois qu’il faut prendre cela pour un compliment, Ani”) et notre table – comme plein d’autres choses à New York – était minuscule. C’est pour ça que les gens finissent toujours par quitter la ville. C’est toujours le même cirque : les bébés se pointent et, avec eux, les énormes sacs de courses, les bottes de neige dégoulinantes, les boîtes de décorations de Noël qui s’empilent dans l’entrée, un jour quelqu’un se prend les pieds dans la poignée d’un Medium Brown Bag et pète un câble, commence alors la lente migration vers le Westchester ou le Connecticut – en règle générale, ma réaction, c’est “Bon débarras !” Alors Luke me prie de me calmer. Toutes ces grognasses qui pensent trouver l’homme de leur vie chez Dorrian’s ou Brinkley’s, le plan est de les attirer en banlieue dès que le bail expire, et de laisser tomber la contraception dans la foulée. Fut un temps où, moi aussi, j’allais chez Dorrian’s. Mais ce qui m’importait, c’était aussi de profiter de New York : les restaurants hors de prix, bondés, le métro et ses barjos, l’immeuble clinquant du *Women’s Magazine*, les rédactrices à l’ambition équivoque, qui misent sur moins d’obscénité et plus de substance. Un jour de septembre, en conférence de rédaction, personne n’a eu l’idée de présenter un sujet en dessous de la ceinture. Alors LoLo a grommelé :

“Vous croyez que ça me fait triper cette histoire de chouchou qu’on recommande aux lectrices de glisser sur la bite de leur copain ? C’est juste que ce genre de sujet, ça fait vendre !”

Si les chasseuses d’hommes n’occupaient pas le terrain, peut-être qu’il serait plus facile de se déplacer à New York, et qu’on n’aurait pas l’impression de vivre dans un monde en miniature. Mais à New York, il faut se battre pour se faire

une place ; c'est là la chose que je préfère. Pour garder ma place, j'étais prête à me battre contre n'importe qui.

Je me suis retrouvée face à Andrew, et Luke face à Whitney. On aurait bien échangé nos places, mais Luke a fait remarquer qu'il avait toute la vie pour manger face à moi. Les genoux osseux d'Andrew se frottaient aux miens, et pourtant j'avais les fesses calées bien au fond de la banquette. J'attendais que cessent les banalités et les petites remarques drôles censées briser la glace ; j'espérais un silence pour demander à Andrew : "Vous ne seriez pas ?"

"Excusez-moi", m'a dit Andrew. Je pensais qu'il s'excusait d'envahir mon espace. "Votre visage ne m'est pas inconnu." Il m'a regardée fixement, puis ses lèvres se sont entrouvertes en voyant mon masque tomber : mes pommettes, désormais plus fines, les reflets miel qui adoucissaient ma chevelure sombre sans plonger dans le diktat du blond. ("Oh, ma chérie", m'avait lancé Ruben, mon coiffeur, lors de mon premier rendez-vous. Une mèche couleur paille entre les doigts, il m'avait regardée comme si j'étais une pestiférée.)

Luke, qui dépliait sa serviette de table, s'est interrompu pour observer Andrew.

C'était un de ces rares moments où on se rend compte que quelque chose d'important est sur le point de se produire et va changer votre vie. C'était la troisième fois que ça m'arrivait. La fois précédente, c'était quand Luke avait fait sa demande.

"Je me trompe peut-être, mais – je me suis éclairci la voix – vous ne seriez pas… monsieur Larson ?

— M. Larson ? a murmuré Whitney avant de laisser échapper un couinement, signe que tout devenait clair. Vous êtes une de ses anciennes élèves ?"

Il avait dû se faire couper les cheveux après son départ du lycée. Il suffisait de faire sauter sa coupe de type qui travaille dans la finance, comme on enlève les cheveux d'un Lego, de photoshoper un peu ses traits, d'accentuer sa mâchoire, et il réapparaissait : M. Larson. La plupart du temps, on voit à la forme de leurs yeux si les gens sourient ou non. Les yeux de M. Larson semblaient perpétuellement plissés, comme s'il venait de laisser échapper un rire

particulièrement tonitruant. “Comme le monde est petit.” M. Larson s’est mis à rire, incrédule. Sa pomme d’Adam allait et venait dans sa gorge. “Alors tu te fais appeler Ani, maintenant ?”

J’ai jeté un œil en direction de Luke. On aurait dit qu’on n’était pas à la même table, qu’on ne suivait pas la même conversation. Il avait l’air aussi amer que M. Larson était enjoué.

“J’en avais marre que les gens me demandent combien il y a de *f* dans TifAni.

— C’est dingue”, a dit Whitney, en nous regardant tour à tour. Elle s’est arrêtée sur Luke et a semblé avoir une révélation. “Donc vous étiez élève à Bradley – elle s’est interrompue d’un coup, paniquée, et son cerveau a fait le reste –, ah, je vois, vous êtes la fameuse TifAni.”

Personne n’osait se regarder. La serveuse est apparue. Elle nous a demandé si une carafe d’eau ferait l’affaire – ça fait toujours l’affaire – sans se rendre compte qu’elle nous aidait à dissiper notre malaise.

“À New York, l’eau du robinet est la plus pure du monde. Étrange, non ?” a dit Whitney en parfaite hôtesse habituée à changer de sujet quand la conversation prenait un tour délicat. “Une ville aussi sale ?”

Nous étions tous d’accord. C’est vrai, c’était étrange.

“Quelle matière ?” a tout à coup demandé Luke. Face au silence, il a ajouté : “Enseigniez-vous ?”

M. Larson s’est accoudé à la table.

“La littérature. Pendant deux ans, à ma sortie de la fac. À l’époque où je pensais qu’être libre tout l’été était impératif. Tu te souviens, Whit ?”

Ils ont échangé un rire blessant de complicité.

“Si je m’en souviens, a-t-elle dit en dépliant sa serviette. J’avais hâte que tu changes d’avis.”

Je ne pouvais pas lui en vouloir. Moi non plus, je ne pourrais jamais sortir avec un prof.

Andrew m’a regardée.

“Ani était ma meilleure élève.”

Je lissais ma serviette sur mes genoux pour me donner une contenance.

“Ne dites pas n’importe quoi”, ai-je marmonné. Nous savions tous les deux combien j’avais pu le décevoir.

“Et aujourd’hui, elle est une des meilleures rédactrices du *Women’s Magazine*”, a fièrement ajouté Luke, d’un ton paternel. Il n’en pensait pas un mot, lui pour qui ma pseudo-carrière n’était qu’une transition avant les joies de la maternité. Il a mis sa main sur la mienne : “Elle en a fait, du chemin.”

C’était son signal d’alarme. Luke déteste entendre parler de Bradley. Avant, je croyais qu’il essayait de me protéger, qu’il était affecté par mon histoire. Je me rends compte à présent que ce qu’il veut, c’est passer à autre chose. Il pense encore que je ne devrais pas participer au documentaire. Il n’arrive pas à m’expliquer pourquoi. Ou alors il ne veut pas me faire de peine. Je sais ce qu’il se dit : *Tu vas te mettre la honte*. Dans le petit monde des Harrison, ce qu’on aime par-dessus tout, c’est ne pas faire de vagues.

“Ahhh.” Whitney a tapoté sa lèvre inférieure de son ongle aussi rose que des chaussons de danseuse. “Le *Women’s Magazine* ? Il me semble en avoir entendu parler.”

C’est ce que disent toutes les chasseuses d’hommes quand elles apprennent où je travaille. Ce n’est pas un compliment.

“Je ne savais pas que tu travaillais là-bas, a dit M. Larson. C’est super.” Il m’a adressé un sourire adorable.

Whitney l’a remarqué.

“Ça fait des années que je ne l’ai pas acheté. Mais avant de rencontrer Andrew, c’était ma Bible. Ce n’est pas le surnom qu’on lui donne ? La « Bible des femmes » ?” Elle a eu un petit rire délicat. “Je me vois déjà dans quelques années, en train de le confisquer à ma fille, comme ma mère avant moi !” Luke a ri, poliment, mais pas M. Larson.

J’ai affecté le sourire que je prends quand on me parle d’enfants.

“Elle a quel âge ?

— Cinq ans. Elle s’appelle Elspeth. On a aussi un garçon, Booth. Il aura bientôt un an.” Elle a écarquillé les yeux. “Mon petit bonhomme.”

Quelle horreur.

“De bien jolis noms”, ai-je répondu.

Le sommelier s’est approché de Luke. Il a voulu savoir si nous avions des questions sur le menu. Luke a demandé si tout le monde aimait le vin blanc. Whitney a dit ne pas pouvoir imaginer boire autre chose par cette chaleur.

“On pourrait prendre un sauvignon.” Luke a désigné une bouteille à quatre-vingts dollars sur le menu.

“Oh, j’adore le sauvignon”, a dit Whitney.

Le régime Dukan interdisait le vin, mais pour discuter avec une femme comme elle, l’alcool était incontournable. Je comptais sur l’excitation que le premier verre allait faire naître dans mon ventre pour faire semblant de m’intéresser à son univers. Les leçons de piano de ses enfants, le bijou Van Cleef offert lors de son accouchement. Je n’arrivais pas à croire que M. Larson avait succombé à une femme dont le plus grand plaisir était de se balader dans un centre commercial. Alors quand le serveur est arrivé, bouteille à la main, j’ai accepté d’être servie avec joie.

Luke a levé son verre :

“À la joie d’avoir rencontré votre charmante épouse.”

Charmante. Quel mot grossier. Avant, ce genre de dîners me plaisait. J’aimais m’attirer les faveurs de Madame : quand son visage s’illuminait, j’étais ravie. Mais à présent, ça me gonflait. Pas qu’un peu. Un poulet grillé à vingt-sept dollars et une gentille partie de jambes en l’air à notre retour à la maison : c’est vraiment ça qui me faisait vibrer ? Qui était censé me combler ?

“Et d’avoir rencontré la vôtre.” Andrew a trinqué avec moi.

“En fait, je ne suis pas encore sa femme.” J’ai souri.

“Dites-moi, Ani.” Whitney ne prononçait pas “Ah-niii”, mais “Annie”, chose que je déteste. “Luke nous a dit que vous allez vous marier à Nantucket. Pour quelle raison ?”

Enfin, Whitney, pour le prestige du lieu. Parce que Nantucket est le coin le plus huppé des États-Unis. Si vous descendez dans le Dakota et que vous dites à la première mère de famille venue que vous êtes née dans la Main Line, elle ne

saura pas qu'elle est censée être impressionnée. Mais si vous lui dites que vous passez la période estivale – expression consacrée – à Nantucket, elle saura à qui elle a affaire. La voilà, la raison, Whitney.

"Les parents de Luke y ont une maison", ai-je dit.

Luke a hoché la tête.

"J'y vais depuis que je suis tout petit.

— Oh, je suis sûre que ce sera sublime." Whitney s'est approchée un peu plus de moi. Elle avait faim et son haleine était rance, comme si elle n'avait rien avalé depuis des lustres. Elle s'est tournée vers Andrew : "Ne sommes-nous pas allés à un mariage à Nantucket, il y a quelques années ?

— C'était sur l'île de Martha's Vineyard", a rectifié Andrew. Son genou a caressé le mien, à nouveau. Je me suis aperçue qu'il se bonifiait avec l'âge. Le vin a recouvert les parois de ma gorge, comme un sirop pour la toux. J'avais envie de lui poser des milliers de questions. J'en voulais à Luke et Whitney d'être avec nous et de nous dérober ce moment. "Vous êtes originaire de Nantucket ?" a-t-il demandé à Luke.

Whitney a ri :

"Personne n'est originaire de Nantucket, Andrew."

Les dix mille autochtones n'auraient pas été d'accord avec elle. Mais ce que Whitney voulait dire par là, c'est que les gens comme nous ne sont pas originaires de Nantucket. Fut un temps, j'étais émoustillée à l'idée qu'une femme comme elle puisse penser que nous étions faites de la même étoffe. Preuve que mon masque était convaincant. À quel moment ai-je commencé à calmer mes ardeurs ? La bague au doigt, l'appart à Tribeca, le prince charmant à genoux devant moi : voilà ce qui m'avait permis de prendre du recul. Il m'aura fallu attendre d'avoir à portée de main tout ce que je rêvais d'avoir. Même moi qui ne suis pas une personne particulièrement admirable, je n'arrive pas à croire qu'une telle existence puisse être vraiment satisfaisante. Les membres de ce clan très select gardent-ils le silence sur le vide spirituel qui les hante, ou cela leur suffit-il vraiment ? Moi qui croyais que s'ils tenaient tellement à protéger leur vie, c'est qu'elle devait être vraiment extraordinaire. Luke ainsi que toute sa famille et leurs

amis avaient voté pour Mitt Romney en 2012. Son programme à la con prévoyait d'interdire l'avortement aux victimes de viol ou d'inceste, ces femmes dont la vie était en danger. Il voulait aussi fermer le planning familial.

"Mais ils ne le feront pas, avait dit Luke en gloussant.

— Et quand bien même, avais-je dit, comment peux-tu voter pour un mec qui a de telles idées ?

— Parce que j'en ai rien à foutre de ces trucs-là, Ani." Luke avait soupiré. Fut un temps, il aimait bien ma verve féministe. "C'est pas ton problème. C'est pas le mien non plus. Tu veux que je te dise ce que c'est, notre problème ? Le fait qu'Obama nous saigne en impôts parce qu'on est dans la tranche haute.

— Figure-toi que ces « trucs-là », comme tu dis, c'est aussi mon problème.

— Mais tu prends la pilule ! avait rétorqué Luke, excédé. Pourquoi tu voudrais avorter ?

— Luke, si le planning familial n'existait pas, j'aurais peut-être un gamin de treize ans à mes côtés.

— Je ne veux pas avoir cette discussion", avait-il déclaré. Puis, de rage, il avait éteint la lumière. Il était monté dans notre chambre, avait claqué la porte derrière lui, me laissant pleurer seule dans l'obscurité de la cuisine.

J'avais raconté à Luke ce qui s'était passé cette fameuse nuit à l'époque où il était encore sous mon charme. C'est à ce moment-là qu'il faut raconter les trucs dont on n'est pas fier – quand votre interlocuteur est tellement dingue de vous que les choses ignobles vous attirent ses faveurs. Chacun des détails scabreux lui avait écarquillé un peu plus les yeux, et l'avait ensommeillé, comme si ça faisait trop de choses à digérer, et qu'il ingurgiterait le reste plus tard. Si je devais demander à Luke de raconter ce qui m'était arrivé ce soir-là, je doute qu'il puisse le faire.

"Bon sang, Ani, j'en sais rien. Je sais que c'est très dur, ce qui t'est arrivé. J'ai compris. Pas besoin de me bassiner tous les jours avec cette histoire."

Au moins, il sait que c'est grave et qu'il ne faut pas en parler. C'est l'argument qu'il a avancé quand je lui ai évoqué le documentaire :

"Tu vas quand même pas parler de ça ?"

“Ça” : une synecdoque tellement rassurante. Je m’étais amusée à m’imaginer, face à la caméra, à raconter sans tabou ce que Peyton, Liam et Dean (surtout lui, d’ailleurs) m’avaient fait. Mais il y avait un souci : je n’avais pas encore l’émeraude au doigt. Or je ne voulais pas qu’on tourne l’émission sans afficher mon petit caillou vert étincelant. Alors j’avais fait une moue, comme quand on mord dans un citron vert après une tequila, et j’avais dit : Bien sûr que non.”

“J’ai grandi à Rye”, a dit Luke.

Whitney s’est empressée d’avaler sa gorgée de vin.

“Moi, je suis de Bronxville !” Elle s’est essuyé les lèvres. “Vous étiez dans quel lycée ?”

Andrew s’est mis à rire.

“Chérie, je ne pense pas que Luke et toi étiez au lycée à la même époque.”

Whitney a frappé Andrew avec sa serviette, faisant mine d’être outrée.

“Qu’est-ce que tu en sais ?”

Luke a ri.

“En fait, j’étais en internat.

— Ah.” L’enthousiasme de Whitney s’est estompé. “Peu importe.” Elle a ouvert son menu, et nous avons tous fait de même.

“Qu’est-ce qu’il y a de bon ?” a demandé Andrew. La lueur de la bougie se reflétait dans ses lunettes : je n’ai pas pu voir s’il s’adressait à Luke ou à moi.

“Tout”, a répondu Luke. Au même moment, j’ai dit :

“Leur poulet rôti est très bon.”

Whitney a retroussé le nez :

“Je ne prends jamais de poulet au restaurant. Tout cet arsenic qu’ils utilisent.”

Une mère au foyer qui regardait le *Dr Oz Show* : la totale !

“De l’arsenic ?” J’ai mis la main sur ma poitrine. L’inquiétude sur mon visage l’a encouragée à poursuivre. Sur les conseils de Nell, j’avais lu *L’Art de la guerre*, de Sun Tzu. Ma stratégie préférée, c’est de feindre l’infériorité pour encourager l’arrogance de mes ennemis.

“Oui !” Whitney s’est inquiétée que je n’aie jamais entendu parler de ça. “On en donne aux poulets.” Elle a pincé les lèvres en signe de dégoût. “Pour qu’ils grossissent plus vite.”

“C’est affreux”, ai-je soupiré. J’avais lu la même étude qu’elle – l’originale, pas la version alarmiste que le *Today Show* avait répandue. Mais dans ce restau, le poulet qu’ils servaient, c’était pas du surgelé à deux balles.

“Dans ce cas je vais éviter de prendre du poulet.”

Whitney a ri :

“Je suis incroyable ! On vient de se rencontrer et voilà que j’ai déjà gâché votre repas.” Elle s’est frappé le front de la paume de sa main. “Je ferais mieux de me taire. Mais quand on passe la journée avec un bébé d’un an, dès qu’on se retrouve avec des adultes, l’envie de parler est trop forte.

— Je suis persuadée que vos enfants sont heureux de vous avoir à la maison.” J’ai souri, comme si j’étais impatiente que ce soit mon tour. Elle ne pouvait pas avoir un corps comme ça sans faire trois heures de gym par jour. Et elle avait certainement quelqu’un pour l’aider à la maison. Mais ne vous avisez pas de demander si une nounou dominicaine est là en renfort. Mesdames s’autorisent toutes les petites piques qu’elles veulent sur le *Women’s Magazine*, mais si vous laissez entendre qu’élever des enfants, ce n’est pas un vrai métier, alors préparez-vous pour la bagarre.

“J’ai de la chance de passer mes journées avec eux.” Le vin faisait briller ses lèvres qu’elle a pincées l’une contre l’autre, le menton sur les mains. “Votre mère travaillait ?

— Non.”

Mais elle aurait dû, Whitney. Elle aurait dû oublier son fantasme de la petite mère au foyer entretenue par son mari, pour mieux contribuer à la prospérité du ménage. Je ne peux pas dire qu’elle aurait été plus heureuse, mais en l’état, on n’avait pas les moyens de penser au bonheur. On n’avait pas un rond. Maman empilait les cartes de crédit pour financer ses excursions chez Bloomingdale’s,

pendant que les murs en Placoplatre de notre pathétique demeure étaient attaqués par les moisissures, et qu'on n'avait pas assez d'argent pour s'en débarrasser. Mais très juste, Whitney, maman a eu la joie d'être avec moi tous les jours.

"La mienne non plus, a dit Whitney. Ça change tout, hein ?"

Je continuais à sourire. Comme dans les derniers mètres d'une course, il faut garder le rythme.

"Je ne vous le fais pas dire."

Enjouée, Whitney a rejeté ses cheveux en arrière. Elle m'adorait. Son épaule a frôlé la mienne. Elle avait la voix basse et séductrice :

"Ani, il faut qu'on sache. Vous allez participer à ce documentaire ?"

Un bras derrière le dossier de sa chaise, Luke jouait avec ses couverts. J'ai regardé les petits rayons de lumière qui dansaient sur le plafond.

"Je ne suis pas censée en parler.

— Ah, ça, c'est un oui." Elle a posé sa main sur la mienne. "C'est ce qu'ils ont dit à Andrew de répondre – pas vrai, Andrew ?"

Je fais souvent ce rêve : quelque chose d'horrible s'est produit et il faut que j'appelle les secours, mais je ne sens plus mes doigts. Ils n'ont pas la force de composer le numéro (c'est toujours un téléphone vieillot) et chaque fois, je me dis : *Tu fais encore ce rêve. Mais cette fois tu vas y arriver. Tout doux. C'est obligé de marcher si tu y vas mollo. Le premier chiffre. Vas-y. Le second.* M. Larson allait-il participer au documentaire lui aussi ? Je n'en pouvais plus : il fallait que je sache, mais sans lui sauter dessus pour autant. Quand ? Où ? Que dirait-il ? Parlerait-il de moi ? Prendrait-il ma défense ?

"Je ne savais pas que vous participiez aussi, ai-je dit. Qu'est-ce qu'ils attendent de vous ? Un regard extérieur ?"

Son sourire s'est accru.

"Allons, Ani, tu sais bien que je ne suis pas censé en parler."

Tout le monde a ri, et j'ai fait de même, contrainte et forcée. J'ai ouvert la bouche pour le relancer, mais M. Larson a dit :

"On devrait boire un café ensemble un de ces quatre.

— Bonne idée !” a lancé Whitney. Son excitation était si franche que ça m’a refroidie. Quand une femme est aussi enthousiaste à l’idée que son mari prenne un café avec une autre, dix ans plus jeune, c’est que son mariage tient vraiment la route.

“En effet”, a ajouté Luke. J’aurais préféré qu’il ne dise rien : après la réplique de Whitney, la sienne était criante d’hypocrisie.

Whitney a trébuché à sa sortie du restaurant. Elle s’est relevée en gloussant : elle ne sortait pas souvent. Le vin lui était monté à la tête.

M. Larson avait commandé un taxi après le dessert. Un gros 4×4 les attendait devant le trottoir, prêt à les reconduire dans leur maison toute proprette de Scarsdale. Whitney m’a embrassée sur la joue et a lancé d’une voix chantante :

“Un vrai plaisir de vous avoir rencontrée. Le monde est vraiment petit.” Andrew a serré la main de Luke et lui a tapoté l’épaule. Puis Luke s’est retiré, me laissant assez de place pour lui dire au revoir. Sur la pointe des pieds, j’ai collé ma joue contre celle d’Andrew pour feindre un baiser. J’ai senti sa main dans mon dos. Au contact de ma peau nue, il l’a retirée, comme s’il avait été électrocuté.

J’ai regardé leur voiture s’engouffrer dans la circulation. J’avais une folle envie que Luke m’enlace et me serre contre sa chemise Turnbull & Asser. Le cas échéant, il aurait senti que je tremblais.

Au lieu de ça, il a dit :

“Bizarre, non ?” J’ai souri, masquant ce chamboulement que je savais définitif.

6

Au matin qui a suivi la soirée chez Dean, j'ai grimpé dans son Range Rover, suivie de Liam et de deux autres gars de l'équipe de foot. Dean était sous le coup d'une suspension de permis (il y avait tout un tas de contraventions impayées dans la boîte à gants), mais ça ne l'empêchait pas de rouler comme un fou à travers la ville, en faisant crisser les pneus de son 4×4. Une chanson de DMX à fond la caisse signalait aux joggers qu'il valait mieux sauter dans les broussailles s'ils ne voulaient pas se faire renverser. Quand Liam est entré dans la voiture et qu'il a clairement ignoré la place libre à mes côtés pour s'asseoir sur le siège de devant, à côté de Dean, j'ai eu un haut-le-cœur. J'avais essayé de lui parler dans la cuisine avant notre départ pour prendre un petit-déjeuner en ville, mais la discussion avait tourné court.

"Je sais plus très bien comment j'ai atterri dans la chambre de Dean, j'ai l'impression que je te dois des excuses, je ne voulais pas me retrouver avec…"

Liam a eu un rire moqueur.

"Finny." Ce surnom était l'une des nombreuses choses que Liam avait empruntées à Dean pour s'intégrer à la bande – "S'te plaît. Je m'en fous pas mal que tu sois aussi sortie avec Dean".

C'est à ce moment que Dean l'a appelé. Liam m'a frôlée sur son passage. J'étais contente de me retrouver seule un instant. J'ai ravalé mes larmes, la sensation d'âpreté et de brûlure que m'a laissée ce mince filet salé dans la gorge ne me quitterait pas les jours suivants, atroces. Une fois cette sensation dissipée, quelque chose de bien pire s'est installé en moi. Ce souvenir qui est toujours là, tapi, et qui ressurgit dès que l'ombre du bonheur ou de la confiance ose se

manifester : je m'étais excusée auprès de l'homme qui m'avait violée, et il m'avait ri au nez. *Tu crois que tu es heureuse ? Tu crois que tu peux être fière de ce que tu as ? Eh bien rappelle-toi ce qui t'est arrivé !* Généralement ça me fait redescendre sur terre. Ça me rappelle quelle merde je suis.

À notre arrivée au Minella's Diner, Liam m'a de nouveau snobée, préférant s'asseoir à côté de Dean. Pendant trois quarts d'heure, j'ai ri tout bas à leurs blagues – oui, c'est vrai, ces deux pancakes collés l'un à l'autre ressemblent bien à une paire de couilles. Je me suis goinfrée pour m'éviter de vomir sur mes crêpes. J'ai eu l'impression que des heures se sont écoulées avant qu'on règle l'addition, avant que je puisse appeler mes parents pour leur dire d'une voix faussement enjouée que j'avais pris mon petit-déj' avec Olivia et Hilary, et leur demander de venir me récupérer. Puis je m'étais assise sur le trottoir, entre Minella's et Chili's, la tête entre les cuisses. Une odeur aigre se dégageait de mon entrejambe. C'est à ce moment que je me suis mise à psychoter. Est-ce que j'avais attrapé le sida ? Est-ce que j'étais tombée enceinte ? Je n'avais pas soif, et pourtant j'avais un besoin fou de boire de l'eau. J'avais déjà descendu une carafe entière pendant le petit-déjeuner, comme pour apaiser une soif qui n'était pas vraiment physique. Aujourd'hui encore, cette sensation me poursuit. J'engloutis des litres d'eau, et à mesure que ma vessie se gonfle, l'angoisse croît : ce n'est pas au fond d'une bouteille d'eau minérale qu'on peut trouver du réconfort. J'avais déjà posé la question à une psychiatre – au magazine, je me portais toujours volontaire pour couvrir le viol du mois ("Dans la rue, un homme a proposé de m'aider à porter mes courses, et il m'a sauté dessus !"), et j'en profitais pour glisser mes propres questions et inquiétudes, m'arrangeant pour que ça ait l'air d'avoir trait à l'article, transformant le tout en une petite séance de thérapie personnelle –, et elle avait expliqué que la soif relève d'un instinct primaire. "Si vous éprouvez une sensation de soif sans avoir vraiment soif, c'est peut-être qu'un de vos besoins primaires n'est pas assouvi."

Quarante-cinq minutes se sont écoulées avant que la voiture de maman arrive. J'ai attendu qu'elle fasse le tour du parking pour s'arrêter juste devant moi. Quand j'ai enfin ouvert la portière pour entendre gémir son CD de Céline Dion et humer

son infecte lotion senteur vanille de chez Bath & Body Works, je me suis écroulée sur le siège. Au moins, il y avait quelque chose de rassurant dans tout ça : ses goûts musicaux et esthétiques abominables avaient un parfum familier qui me sécurisait.

“La mère d’Olivia est ici ?” a demandé maman. Je l’ai regardée : elle était toute pomponnée, prête à rencontrer du beau monde.

“Non.” J’ai claqué la portière.

Maman a fait une petite moue.

“Elle est partie depuis longtemps ?”

J’ai attaché ma ceinture.

“Je me souviens plus.

— Comment ça, tu ne te souviens plus ?

— Allez, roule !” Maman a été aussi surprise que moi par la fureur de ma voix. Je me suis couvert la bouche pour étouffer un sanglot silencieux.

Maman a passé la marche arrière, nerveusement.

“Tu es privée de sortie, TifAni.” On a quitté le parking à vive allure. Terrifiée, j’ai vu ses lèvres se pincer de colère : la même tête effroyable que je ferais lors de mes disputes avec Luke.

“Privée de sortie ?” J’ai eu un rire sarcastique.

“J’en ai ras le bol de ton comportement de merde ! Tu es une petite ingrate. Est-ce que tu as une idée du fric que me coûte ton école ?” En prononçant le mot “fric”, elle a tapé sur le volant. J’ai étouffé un rire. D’un coup, maman s’est tournée vers moi : “Tu as bu ou quoi ?” Elle a donné un coup de volant à droite pour se garer sur un parking désert, puis a freiné si fort que la ceinture de sécurité m’a comprimé l’estomac. J’ai fini par vomir dans ma main.

“Pas dans la BM !” a hurlé maman. Elle s’est penchée par-dessus moi, a ouvert la portière et m’a poussée hors de la voiture. J’ai vidé le contenu de mon estomac juste là, sur le parking de Staples. La bière, le whisky, la semence salée de Dean – il fallait que ça sorte, au plus vite.

Le lundi matin, je n'avais rien d'autre dans le ventre que l'acidité de mes entrailles qui me brûlaient, me rappelant ce whisky que j'avais bu sans crier gare, ce soir-là, au cours du jeu. J'étais debout depuis 3 heures du matin, heure à laquelle mon cœur s'était mis à battre et m'avait réveillée comme les coups de poing excédés d'un père sur la porte de la chambre verrouillée d'un ado. Au fond de moi, j'espérais que les gens mettraient mes mésaventures sur le compte d'une connerie qu'on fait généralement en soirée : Mark avait mangé du pain à la mayo ; TifAni, elle, s'était retrouvée dans une tournante avec toute l'équipe de foot. Mais à l'époque déjà, j'étais loin d'être naïve.

Tout s'est passé de manière subtile : je n'ai vu personne s'écarter sur mon chemin ; je ne me suis pas retrouvée avec une lettre écarlate placardée sur la chemise. Olivia a fait semblant de ne pas me voir. D'autres filles, plus âgées, m'ont croisée en gloussant, et une fois suffisamment loin de moi, elles ont pouffé. En effet, elles parlaient bien de moi.

Quand je suis entrée dans ma salle de classe, le Requin a empoigné le rebord de son bureau pour lever ses grosses fesses de la chaise. Elle a enlacé mon cou avant que je puisse m'asseoir et m'a dit :

"Tif, tout va bien ?" Les autres ont fait comme s'ils n'entendaient pas ; ils ont poursuivi leur conversation.

"Ben oui, ça va !" Quand je lui ai souri, c'était comme si j'avais de l'argile séchée sur le visage.

Le Requin m'a étreint l'épaule.

"Si tu as besoin de parler, tu peux compter sur moi.

— D'ac." J'ai levé les yeux au ciel.

Une fois assise, occupée à noter scrupuleusement tout ce que disait le prof, je me suis sentie mieux. Mais quand la sonnerie a retenti, que tout le monde s'est dispersé comme un nuage d'insectes fuyant la lumière, l'angoisse est sortie de son sommeil, les bras tendus vers moi, pour me saisir. Je me suis retrouvée à errer dans les couloirs, tel un soldat blessé sur le territoire ennemi, consciente que j'étais dans le viseur de tous, une proie blessée et affaiblie. Alors j'ai poursuivi ma route, en priant pour qu'ils ratent leur cible.

En pénétrant dans la salle de classe de M. Larson, j'ai eu l'impression de me mettre aux abris. Arthur n'avait pas été tendre avec moi ces derniers temps, mais au vu des circonstances atténuantes, il y avait des chances pour qu'il compatisse. Il n'avait pas le choix.

Quand je me suis assise, il m'a fait un signe de tête. Un hochement solennel qui signifiait : "On discutera tout à l'heure de ce qui t'est arrivé." Je redoutais ce moment, encore plus que le déjeuner, juste après le cours de littérature. Les semaines précédentes, j'avais pris mes repas avec les OLHI. Je n'arrivais pas à déterminer ce qui serait le pire : me pointer à leur table pour me faire rembarrer, ou me dégonfler et aller au CDI, chose qui entérinerait mon expulsion – alors même que, si j'arrivais à leur prouver que je ne me débinais pas, il me restait une petite chance d'obtenir leur pardon. Et d'être accueillie comme une des leurs.

Si aux yeux d'Arthur, la situation semblait délicate, alors c'était bien pire que ce que j'imaginais.

Lorsque la sonnerie a retenti, stridente, j'ai rangé mes affaires lentement. Arthur s'est arrêté à mes côtés, mais avant qu'il me dise quoi que ce soit, M. Larson a pris la parole :

"Tif ? Tu as deux minutes à m'accorder ?"

"On se voit après ?" ai-je demandé à Arthur.

Il a de nouveau hoché la tête.

"Viens chez moi après l'entraînement." La mère d'Arthur était prof d'arts plastiques au collège. Ils vivaient tous les deux dans un trou à rats, une vieille baraque victorienne délabrée, près des terrains de squash – l'ancien appartement de fonction de la proviseure, dans les années 1950.

J'ai hoché la tête en retour, même si je savais que je ne pourrais pas le rejoindre chez lui. Pas le temps de lui expliquer que j'étais privée de sortie.

En cette fin de matinée, alors que les élèves se rendaient à la cafétéria, le bâtiment des lettres et sciences humaines s'est peu à peu ensommeillé. M. Larson s'est penché sur le rebord de son bureau en croisant les jambes. Son pantalon est remonté pour révéler une cheville poilue et bronzée.

“TifAni, a-t-il dit. Loin de moi l’idée de t’embêter, mais j’ai entendu des bruits de couloir ce matin.”

J’ai attendu. J’ai eu l’intuition qu’il fallait le laisser parler avant de dire quoi que ce soit.

“Je suis là pour te soutenir, m’a-t-il promis. Si quelqu’un t’a fait du mal, il faut en parler. Pas forcément à moi. Mais à quelqu’un. Un adulte.”

Je me suis frotté les mains sous le bureau. J’ai senti un soulagement éclore en moi comme cette fleur qui bourgeonne en accéléré pour révéler ses pétales de toutes les couleurs dans une publicité sur Discovery Channel. Il m’a dit ne pas avoir l’intention de contacter mes parents, ni même l’administration. Il me faisait le plus beau cadeau qu’on puisse faire à une ado : l’autonomie.

J’ai pris mon temps pour élaborer ma réponse.

“Je peux y réfléchir ?”

J’ai entendu *señora* Murtez, la prof d’espagnol, crier dans le couloir :

“Oui, sans sucre ! S’ils n’ont plus de Dr Pepper, alors un Pepsi !”

M. Larson a attendu qu’elle claque la porte de sa salle.

“Tu as vu l’infirmière, aujourd’hui ?

— Pas besoin”, ai-je marmonné, trop embarrassée pour lui révéler ce que j’avais l’intention de faire. Tous les jours, je passais en train devant le planning familial. Il suffisait que je m’y rende après l’école, et tout s’arrangerait.

“Tout ce que tu pourras lui dire sera confidentiel.” M. Larson s’est enfoncé le doigt dans la poitrine. “Tout ce que tu pourras me dire à moi sera confidentiel.

— J’ai rien à vous dire.” J’ai fait semblant d’être confiante pour donner de la force à ma réponse, en puisant dans toute cette angoisse d’ado torturée qui faisait rage en moi.

M. Larson a soupiré.

“TifAni, elle peut s’assurer que tu ne tombes pas enceinte. Laisse-la t’aider.”

Ça m’a rappelé cette fois où mon père, qui voulait faire une lessive, est entré dans ma chambre. Il s’est approché d’un tas de vêtements sales que j’avais laissés dans un coin. J’étais encore au lit, occupée à lire un magazine. Quand j’ai vu ce qu’il faisait, j’ai bondi :

“Non !”

Trop tard, il avait dans les mains une culotte toute tachée de sang. Il s’était figé comme un cambrioleur pris la main dans le sac, pour bredouiller :

“Euh, je, euh, vais chercher ta mère.” Je vois pas trop ce qu’elle allait faire de plus que lui. Papa n’avait jamais voulu avoir de fille, ni d’enfants, j’imagine. Mais avoir un garçon aurait sans doute été plus simple pour lui. Il avait épousé ma mère cinq mois après leur rencontre, peu de temps après avoir découvert qu’elle était enceinte.

“Il était furieux”, m’avait un jour dit ma tante de ses lèvres teintées au merlot. Mais comme il venait d’une famille italienne traditionnelle, sa mère l’aurait tué s’il n’avait pas fait ce qui était attendu. Apparemment, il s’était illuminé quand le médecin lui avait annoncé que c’était un garçon. Ils voulaient m’appeler Anthony. Je n’aime pas imaginer la tête qu’a faite mon père quand je suis née et que le médecin a étouffé un “Oups !”

“Je m’occupe de tout, ne vous en faites pas”, ai-je dit à M. Larson. J’ai repoussé ma chaise et j’ai lancé mon sac à dos sur une épaule.

M. Larson avait du mal à me regarder dans les yeux.

“TifAni, tu es l’une de mes meilleures élèves. Tu as un bel avenir devant toi. Je ne voudrais pas que quelque chose vienne tout gâcher.

— Je peux y aller ?” Tout le poids de mon corps reposait sur une hanche. M. Larson a secoué la tête, attristé.

Les OLHI et les Jambes Poilues étaient entassés autour de leur table habituelle qui n’était pas assez grande pour tous les accueillir. Ceux qui ne faisaient pas partie du noyau dur de la bande se retrouvaient à manger sur une table adjacente, les chaises orientées en direction des autres pour ne pas manquer un seul mot de la conversation dont ils étaient plus ou moins écartés.

“Finny !” Quel soulagement de voir Dean m’inviter à lui en taper cinq. “Où t’étais passée ?” Chacun de ses mots a dissipé mes peurs, toutes à l’exception d’une. Liam, lui, était assis bien trop près d’Olivia, dont le nez parfait brillait

sous les rayons du soleil qui illuminaient le désordre de ses cheveux bruns. Avec le recul de l'âge, je m'aperçois que c'était une très belle fille. Fond de teint anti-brillance, soins à la kératine appliqués régulièrement, un corps menu idéal pour des vêtements amples signés Helmut Lang. À bien y réfléchir, je me serais sentie moche à ses côtés.

"Salut tout le monde." Je me tenais au bout de la table, accrochée fermement aux bretelles de mon sac à dos comme si c'était un gilet de sauvetage sans lequel je me serais noyée.

Olivia n'a pas fait cas de moi. Quant à Hilary, elle a imperceptiblement tourné la tête, et, amusée, m'a regardée de ses yeux dépourvus de cils. En acceptant la proposition de Dean, je m'étais attendue à une telle réaction de leur part. Trahir les OLHI n'était peut-être pas très intelligent, mais Dean savait se montrer convaincant. Tout ce que j'avais à faire, c'était le suivre, lui et ses potes, peu importe si Olivia et Hilary me détestaient. De toute façon, elles ne le montreraient pas ouvertement, et c'est ça qui comptait.

Assis sur sa chaise, Dean s'est tourné sur la gauche et m'a fait signe de m'asseoir à côté de lui. Il y avait peu d'espace. Ma cuisse collée à la sienne, j'ai avalé une gorgée irritante de soda, en regrettant que Liam ne soit pas à mes côtés.

Dean s'est approché de moi, me soufflant son haleine de frites dans l'oreille :

"Alors, Finny, comment ça va ?

— Ça va." J'ai senti de la sueur se former entre nos jambes. Je ne voulais pas que Liam voie ça, qu'il se dise que, des trois, c'était Dean que j'avais choisi.

"Tu fais quoi après l'entraînement ? m'a demandé Dean.

— Je rentre chez moi, ai-je dit. Je suis privée de sortie.

— Quoi ?" Dean a presque hurlé. "Non mais t'as pas douze ans !"

Tout le monde a ri et j'ai rougi.

"Je sais. Mes parents sont trop nuls.

— J'espère que ça n'a rien à voir avec… a suggéré Dean.

— Mes mauvaises notes.

— Ouf !” Dean s’est essuyé le front. “Parce que franchement, on est potes, mais si mes parents apprennent qu’on a fait une fête, on va plus trop s’entendre toi et moi.” Il a eu un rire agressif.

La sonnerie a retenti. Tout le monde s’est levé. Sur la table, chacun a laissé son assiette en carton toute grasse et des papiers de bonbons, comptant sur l’agent de service pour nettoyer. Olivia s’est ruée jusqu’au patio qu’elle a traversé pour arriver la première au cours de maths. C’était une bonne élève, mais anxieuse, prête à fondre en larmes quand elle avait un 15 au test de chimie que tout le monde avait raté. Elle n’a pas remarqué que j’avais couru pour rattraper Liam.

“Salut.” Ma tête arrivait exactement au niveau de son épaule. Dean, lui, était trop grand, trop costaud, un vrai gorille prêt à vous dépecer si vous ne lui faisiez pas la bise.

Liam m’a regardée et s’est mis à rire.

“Quoi ?” Mal à l’aise, j’ai ri moi aussi.

Il m’a passé le bras autour du cou et un court instant, je me suis sentie soulagée. Tout compte fait, peut-être qu’il n’était pas distant, que je me faisais des films.

“T’es une malade, toi.”

La cafétéria s’était vidée. Je me suis arrêtée face à la porte, et je me suis accrochée à lui.

“Je peux te poser une question ?”

Liam s’est retourné en grommelant. Il m’a lancé le “Quoiiii ?” qu’il devait sortir à sa mère quand il sentait qu’elle allait lui demander de mettre de l’ordre dans le foutoir de sa chambre.

Ma question ne concernait que lui et moi, alors j’ai baissé le ton, pour murmurer :

“T’as mis une capote ?

— C’est pour ça que tu t’inquiètes ?” Il a levé les yeux au ciel, si exagérément que j’ai eu l’impression qu’un ventriloque l’avait secoué sens dessus dessous. Un instant, ses paupières ont dissimulé le bleu de ses yeux ; il m’a alors paru moins beau que je ne le pensais. Ses yeux avaient quelque chose de particulier – une teinte idéale pour des crayons de couleur – qui le rendait sublime.

“Et j’ai raison de m’inquiéter ?”

Liam a posé les mains sur mes épaules et s’est approché de mon visage. Nos fronts étaient à deux doigts de se toucher.

“Tif, y a que vingt-trois pour cent de chances de tomber enceinte.”

Bon sang, ce chiffre sorti de nulle part m’avait suivie pendant des années. Au *Women’s Magazine*, la vieille peau qui s’occupe de vérifier nos sources n’accepte même pas les statistiques issues d’un article du *New York Times*. Au moins une fois par mois, elle envoie un mail intitulé “MERCI DE FOURNIR VOS SOURCES EXACTES” sur notre liste de diffusion. Et pourtant, j’étais prête à accepter ce chiffre avancé par celui-là même qui, comme j’allais l’apprendre plus tard, m’avait trouvée sur le parquet de la chambre d’amis, nue depuis le nombril jusqu’au milieu des cuisses (Peyton avait essayé de remonter mon pantalon, sans grande conviction). Il m’avait tirée jusqu’au lit, avait sauvagement ôté le pantalon de mes jambes alourdies, et s’était plongé en moi sans prendre la peine de m’enlever le reste de mes vêtements. Il m’a dit qu’à ce moment-là, je m’étais réveillée et que j’avais grommelé, signe que je lui donnais mon accord. Celui qui m’a pris ma virginité l’a fait sans même voir mes seins.

“En fait – j’ai remué les pieds – je pensais aller au planning familial. Pour la pilule du lendemain.

— Mais…” Bêtement, Liam m’a fait un sourire en coin. “On n’est plus le lendemain.

— Ça fonctionne jusqu’à soixante-douze heures.” Voilà comment j’avais passé le reste du week-end : à chercher des infos sur la pilule du lendemain au sous-sol, sur l’ordi de la maison, puis à tenter de masquer ma recherche.

Liam a jeté un œil à la pendule au-dessus de ma tête.

“On a fait ça vers minuit.” Il a fermé les yeux pour calculer tout en remuant les lèvres. “C’est encore bon.

— Ouais. Je voulais y aller après les cours. Il y a un planning familial à Saint Davids.” J’ai retenu mon souffle dans l’attente de sa réaction. À ma grande surprise, il m’a dit :

“Je vais voir comment on peut y aller.”

Liam a demandé à Dave, *le* chauffeur de Bradley, de nous conduire. On aurait très bien pu prendre le train. Ça nous aurait évité de mettre une autre personne au courant du tournant humiliant qu'avait pris ma vie voilà soixante-quatre heures. Soixante-quatre… J'avais encore huit heures devant moi.

À travers les arbres qui commençaient à perdre leurs feuilles, j'ai entraperçu la maison d'Arthur alors que la voiture faisait un bond sur un ralentisseur, avant de tourner à droite sur Montgomery Avenue. Je ne ressentais plus le besoin d'être à ses côtés maintenant que Liam était là, à jeter des coups d'œil dans ma direction depuis le siège de devant, et à me demander, non pas une mais deux fois, comment j'allais. Au fond de moi, une petite voix insensée espérait qu'il soit trop tard, que je n'aie pas mes règles le mois suivant, et que cette petite tragédie ainsi que nos doutes nous relient un peu plus longtemps. J'ai compris qu'une fois l'affaire réglée, Liam serait perdu à tout jamais.

La voiture s'est engouffrée dans Lancaster Avenue. Le planning familial était au bout. Dave a tourné à droite, est entré sur le parking, mais au lieu de se garer, il s'est arrêté devant l'entrée où il a déverrouillé les portes.

"Je vais faire un tour en attendant, a dit Dave alors que je descendais de la voiture.

— Non, vieux, s'est emporté Liam en sortant sur le trottoir pour me rejoindre. Tu nous attends.

— Pas moyen." Dave a passé la première. "Y a toujours des dingues qui veulent foutre une bombe dans ce machin."

Liam a claqué la portière, bien plus fort qu'il ne le voulait, j'en suis sûre.

Il n'y avait presque personne dans la salle d'attente, à part quelques femmes assises sur des chaises le long du mur. Liam s'est installé sur la chaise la plus à l'écart. Il frottait ses mains sur son pantalon et jetait des coups d'œil de-ci de-là, l'air accusateur.

Je me suis approchée de l'hôtesse d'accueil pour m'adresser à elle depuis l'autre côté de la vitre.

"Bonjour. Je n'ai pas de rendez-vous. Mais je pourrais voir quelqu'un ?"

L'hôtesse m'a glissé un formulaire.

“Remplissez ceci. Indiquez la raison de votre venue.”

J’ai pris un stylo dans un vieux gobelet de McDo à l’effigie de l’équipe de baseball de Philadelphie, et j’ai rejoint Liam, qui a jeté un œil au formulaire par-dessus mon épaule.

“Qu’est-ce qu’elle t’a dit ?

— Il faut juste que j’écrive pourquoi je suis venue.”

J’ai commencé à remplir les cases vides : nom, âge, date de naissance, sexe, adresse et signature. Dans l’espace réservé aux “Raisons de votre visite”, j’ai écrit : “Pilule du lendemain.”

Quand est venu le temps d’indiquer qui contacter en cas d’urgence, je me suis tournée vers Liam.

Il a haussé les épaules.

“S’tu veux.” Il m’a pris le formulaire des mains. Dans la case “Lien avec le patient”, il a noté : “Ami.”

Je me suis levée pour restituer le formulaire à l’hôtesse d’accueil que je distinguais difficilement derrière un voile de larmes. Le mot “ami” me tenaillait l’estomac comme un couteau, comme le Shun que j’avais pour ambition d’utiliser pour éclater les reins de mon fiancé, un jour ou l’autre.

Quinze minutes après, la porte blanche s’est ouverte et j’ai entendu mon nom. Liam m’a lancé un regard, m’a fait signe que tout allait bien se passer – on aurait dit qu’il essayait de rassurer un gamin qui allait recevoir son vaccin contre le tétanos. J’ai réussi à lui faire un sourire courageux.

J’ai suivi l’infirmière jusqu’à la salle d’examen et me suis installée sur la table. Dix minutes plus tard, une femme est entrée, une blonde aux cheveux fins, courts, coupés au carré. Elle avait un stéthoscope posé négligemment autour du cou. Elle m’a adressé un regard inquisiteur :

“TifAni ?”

J’ai hoché la tête. Elle a déposé mon dossier sur la tablette, l’a lu attentivement, en long, en large et en travers.

“À quand remonte votre rapport ?

— Vendredi.”

Elle m'a regardée.

"À quelle heure ?

— Environ minuit. D'après ce qu'on m'a dit."

Elle a hoché la tête, puis a posé son stéthoscope sur ma poitrine. Tout en m'examinant, elle m'a expliqué à quoi servait la pilule du lendemain.

"Ce n'est pas un avortement, m'a-t-elle répété, à deux reprises. Si le sperme a déjà fécondé l'ovule, ça ne servira à rien.

— C'est possible, ça ?" ai-je demandé. Mon cœur s'est mis à battre plus fort.

"Il n'y a aucun moyen de le savoir, s'est-elle excusée. On sait juste que plus la pilule est prise tôt, plus elle est efficace." Elle a jeté un œil à la pendule au-dessus de ma tête. "Vous êtes limite, mais c'est encore bon." Elle m'a glissé son stéthoscope dans le dos, sous ma chemise. D'une voix apaisante, elle m'a dit : "Respirez profondément." Dans une vie antérieure, elle devait être prof de yoga baba cool à Brooklyn.

Elle a fini de m'examiner, et m'a dit de patienter un instant. Cela faisait dix minutes qu'une question me brûlait les lèvres, mais c'est en la voyant s'approcher de la sortie que j'ai osé la lui poser.

"Si on se rappelle pas ce qui s'est passé, on appelle ça un viol ?"

Elle a ouvert la bouche, comme si elle était sur le point de soupirer un "Oh, non". Mais au lieu de cela, elle a dit d'une voix si basse que j'ai failli ne pas l'entendre :

"Je ne suis pas habilitée à répondre à cette question." Elle s'est éclipsée de la pièce, sans bruit.

Quelques minutes plus tard, l'infirmière est revenue. Elle semblait d'autant plus énergique qu'elle contrastait avec la sérénité du médecin qui l'avait précédée. Sous le bras, elle avait un sac en papier kraft rempli de préservatifs de toutes les couleurs, un flacon de pilules dans une main et un verre d'eau dans l'autre.

"Vous en prenez six tout de suite." Elle a déposé six pilules dans la paume de ma main moite et m'a regardée les avaler. "Et six autres dans douze heures." Un coup d'œil à sa montre : "Mettez votre réveil pour 4 heures du matin." Comme

pour me taquiner, elle m'a secoué le sachet sous le nez. "On peut aussi s'amuser en prenant ses précautions ! Il y en a même qui brillent dans le noir."

Je lui ai pris le sachet des mains. Ce petit nécessaire d'objets futiles et fluorescents, idéal pour s'amuser en toute précaution, faisait un petit bruit moqueur.

Liam n'était plus dans la salle d'attente à mon retour. Quand je me suis dit qu'il s'était peut-être carapaté, j'ai senti que le sachet en papier glissait de mes mains moites.

"Il y avait quelqu'un avec moi, ai-je dit à la dame de l'accueil. Vous avez vu où il est allé ?

— Je crois qu'il est sorti", a-t-elle répondu. Derrière elle, j'ai aperçu le médecin : une mèche de cheveux blonds s'enroulait autour de son cou comme une griffe.

Liam était à l'extérieur, assis sur le trottoir.

"Qu'est-ce que tu fais ?" Ma voix aiguë m'a rappelé celle de maman.

"J'ai pas pu rester à l'intérieur plus longtemps. J'ai eu l'impression qu'ils pensaient que j'étais du genre copain homo." Il s'est levé. Il a essuyé l'arrière de son pantalon. "T'as eu ce que tu voulais ?"

Si une bombe avait explosé à ce moment précis, ça ne m'aurait pas dérangée. Une dernière tragédie qui nous aurait rapprochés, Liam et moi. Je l'imaginais en train de me dire de me dépêcher, de couvrir mon corps avec le sien pendant que des morceaux de bâtiment volaient dans les airs. Aucun cri, tant nous aurions été abasourdis, trop inquiets de notre survie. Voilà la leçon la plus surprenante que j'allais apprendre à Bradley : on ne crie que quand on est enfin sain et sauf.

7

“J’ai l’impression d’être dans le Sud de la France !” Maman a levé sa flûte de champagne.

J’ai failli me taire, mais je n’ai pas pu me retenir :

“C’est du prosecco, ai-je dit d’un air narquois.

— Et alors ?” Maman a reposé sa flûte sur la table, ornée d’une trace de rouge à lèvres si rose que c’en était gênant.

“Le prosecco est un vin italien.

— Moi, je ne fais pas la différence !”

Tout comme ses parents, Luke a ri de bon cœur. C’était sa spécialité : il nous tirait toujours de nos éternelles querelles.

“Il faut dire qu’avec une vue pareille, on pourrait se croire en France”, a ajouté Kimberley, l’organisatrice de notre mariage, qui reprenait maman dès qu’elle l’appelait Kim, c’est-à-dire la plupart du temps. D’un geste grandiose, elle a désigné le terrain des Harrison que nous avons tous observé comme si c’était la première fois : la pelouse citron vert semblait déboucher directement sur l’océan, si bien qu’après quelques cocktails, on avait l’impression de pouvoir passer sans transition du gazon aux vagues, alors qu’il y avait un dénivelé d’une dizaine de mètres entre le jardin et la plage. Un vieil escalier en bois de vingt-trois marches descendait vers l’océan hostile. Je refusais d’y tremper autre chose que les mollets, persuadée que l’eau regorgeait de requins blancs. Luke trouvait ça hilarant, lui qui adorait nager au large, ses mouvements parfaits l’emmenant

toujours plus loin dans l'eau glacée. Puis il finissait par se retourner : je voyais alors sa tête danser sur l'eau comme une pomme dorée. Il me faisait signe de son bras couvert de taches de rousseur :

"Ani ! Ani !"

Même si la terreur tenaillait mes entrailles, je lui faisais signe, belle joueuse, car lorsqu'il détectait en moi une once de peur, il en profitait pour s'éloigner encore plus. Si un requin l'attrapait et l'attirait sous l'eau jusqu'à ce qu'une pellicule se forme à la surface, comme une tache de pétrole magenta, j'aurais bien trop peur pour essayer de lui venir en aide. Le danger me terrifiait autant que le carnage que subirait son corps – sa jambe sectionnée au-dessous du genou, ses muscles et ses veines déchiquetés, l'odeur sucrée, musquée qu'émet le corps une fois entaillé. Cette odeur, je la sens toujours, même quatorze ans après. C'est comme si des molécules s'étaient retrouvées coincées dans mes narines, mes neurones ravivant les souvenirs dès que mon cerveau semblait sur le point de les oublier.

Bien sûr, ce serait encore pire si Luke survivait : si j'abandonnais mon fiancé infirme, je passerais pour une garce. Je ne vois pas ce qui pourrait être pire que d'avoir sous les yeux pour le restant de mes jours la preuve physique de la cruauté de la vie, de cette vérité absolue : personne n'est jamais vraiment à l'abri de rien. Luke, le beau Luke, avec ses amis, sa famille, qui réussissaient si bien à être normaux, la façon dont la rumeur se calmait quand nous traversions un restaurant pour rejoindre notre table… au début, tout ça avait émoussé ma terreur. Luke était tellement parfait, avec lui je n'avais pas peur. Qu'est-ce qui aurait bien pu arriver d'épouvantable dans l'entourage d'un homme comme lui ?

Luke s'était mis à genoux pour faire sa demande après avoir passé la ligne d'arrivée du marathon de New York qu'on avait couru pour récolter des fonds contre la leucémie (son père avait vaincu la maladie dix ans plus tôt). Après quoi nous étions allés à DC pour rendre visite à quelques-uns de ses copains de fac. J'avais déjà rencontré la plupart d'entre eux lors de divers mariages. Tous sauf un : Chris Bailey, un type agité aux dents tordues, la raie au milieu, des cheveux

informes, que tout le monde appelait juste Bailey. Rien à voir avec les dieux aryens de la clique de Luke. Notre rencontre a eu lieu au bar, après un dîner au restaurant où il n'avait pas été convié.

"Tu me rapportes un verre, Bailey, a dit Luke sur un ton mêlant autorité et plaisanterie.

— Qu'est-ce que tu prends ? a demandé Bailey.

— Tu veux des lunettes ?" Luke désignait sa Bud light dont l'étiquette humide gondolait.

"Eh là !" Au début, je riais de bon cœur : l'ambiance était bon enfant. "Tout doux." J'ai mis la main sur l'épaule de Luke – celle qui était alourdie par l'émeraude. Les bras autour de mes hanches, il m'a attirée contre lui.

"Je t'aime comme un fou, toi." Il a glissé ces mots dans mes cheveux.

"Et voilà, vieux." Bailey lui a tendu une bière. Luke l'a observé, menaçant.

"Qu'est-ce qui t'arrive ? ai-je demandé.

— Et pour ma chérie, rien ? a demandé Luke.

— Désolé, vieux !" Bailey a souri. Sa dent tordue a chevauché sa lèvre inférieure. "Je savais pas qu'elle voulait quelque chose. Qu'est-ce que tu prends, ma belle ?"

J'aurais bien commandé un verre, mais pas à Bailey, pas comme ça. Luke plaisantait tout le temps avec ses potes – de vrais potes, tous des ex-athlètes au teint hâlé, en pleine forme, blagueurs. Mais avec Bailey, sa relation était différente : il avait pour lui un mépris que je n'avais jamais rencontré auparavant. On aurait dit que Bailey était un petit frère qui faisait tout pour s'intégrer au groupe, pour faire plaisir aux autres, au point d'accepter n'importe quelle humiliation. Une attitude que je reconnaissais trop bien.

"Bailey, je te prie de bien vouloir excuser mon trou du cul de fiancé." J'ai regardé Luke, l'œil suppliant et mièvre. *Allez, laisse-le*.

Mais ça n'a pas cessé de toute la soirée – Luke aboyait sur Bailey, le mettait en boîte dès qu'il ne s'exécutait pas correctement. Plus Luke devenait méchant et saoul, plus j'étais horrifiée. Je l'imaginais à la fac, en train de tourmenter ce pauvre gars. Si ça se trouve, Luke était du genre à profiter d'une fille qui se serait

évanouie sur le canapé du foyer. Si elle était trop dans les vapes pour donner son consentement, j'espère que Luke avait conscience qu'on appelait ça un viol. Ou pensait-il que ce terme ne s'appliquait que quand un barjo sortait des fourrés pour sauter sur une petite étudiante de première année non alcoolisée en chemin vers la bibliothèque ? Bon sang. Qui était cet homme que j'allais épouser ?

Luke a exigé que Bailey nous reconduise chez nous, même si ce dernier était saoul et que nous étions dans un coin très animé qui regorgeait de taxis. Bailey était tout content, mais j'ai refusé de monter dans sa voiture. J'ai piqué un scandale dans la rue, hurlant à Luke d'aller se faire foutre.

Une fois de retour à l'hôtel, Luke avait perdu son côté petite frappe ; les larmes aux yeux, il m'a dit :

"Tu sais le mal que ça me fait, quand tu me dis d'aller me faire foutre ? Jamais je te dirais un truc pareil, moi."

Je me suis emportée :

"Et quand toi tu te comportes comme tu l'as fait avec Bailey, tu penses pas que c'est aussi une façon de me dire d'aller me faire foutre ?" Luke m'a adressé ce regard qu'il me fait chaque fois qu'il veut me faire comprendre que je suis ridicule. Qu'il serait temps que je me remette de mes émotions de lycéenne.

Je sais que ce soir-là il n'avait pas été lui-même ; le lendemain, quand il s'est levé, il m'a dit être "écœuré" par son comportement de la veille. Et pourtant, c'est depuis ce jour que j'ai arrêté de voir en Luke le mec parfait. C'est à ce moment que j'ai arrêté de croire qu'à ses côtés, rien de mal ne pouvait m'arriver. J'ai recommencé à vivre la peur au ventre.

J'ai englouti un petit canapé au homard. C'était le troisième. J'avais fini par arrêter mon choix sur un traiteur, celui que maman avait suggéré après avoir lu qu'il était l'un des préférés de Kennedy. Parfois, elle savait viser juste.

J'avais attendu les tout derniers jours avant d'inviter mes parents à la dégustation. Je m'étais dit qu'avec un peu de chance, ce serait trop tard pour qu'ils puissent venir. Que le trajet jusqu'à Nantucket leur reviendrait trop cher. Il y a trois façons de s'y rendre : un vol direct depuis JFK, qui ne coûte jamais moins de cinq cents dollars ; un vol jusqu'à Boston, suivi d'un second vol dans un avion

de la taille de celui qui avait coûté la vie à JFK junior ; ou un trajet de six heures en voiture jusqu'à Hyannis Port (huit heures depuis la Pennsylvanie), puis une heure de vol ou de bateau. Mais je savais que, même si j'attendais le dernier moment pour les inviter, maman trouverait quand même le moyen de venir. L'idée qu'elle conduise toute seule sa vieille BM branlante jusqu'à Hyannis, où elle allait devoir trouver à se garer, puis chercher le bon bateau, puis monter tant bien que mal ses faux sacs Vuitton à bord, m'est parue d'un triste. C'était insupportable.

Quant à papa, ça ne l'intéressait pas de venir. Rien d'étonnant. Dans mes souvenirs, il n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour moi, ni pour quiconque, y compris lui-même. Un temps, je m'étais demandé s'il trompait maman, s'il était du genre à avoir une seconde famille – sa vraie famille, celle qu'il aimait vraiment. Un jour, quand j'étais encore au lycée, il a dit à maman qu'il allait laver sa voiture. Une demi-heure après son départ, j'ai décidé d'aller faire un saut à la pharmacie. En chemin, je me suis rendu compte que j'avais oublié mon portefeuille. Pour rebrousser chemin, j'ai contourné un terrain vague : un petit bois avait été réduit en miettes pour laisser place à un futur lotissement. C'est là que j'ai découvert papa, assis derrière son volant, les yeux rivés sur le sol boueux. J'ai reculé illico, avant qu'il ne me voie, et je suis rentrée à toute allure, le cœur battant, choquée par ce que je venais de voir, essayant de comprendre. J'ai fini par me rendre compte qu'il n'y avait rien à comprendre. Papa était un type étrange ; c'était aussi simple que ça. Pas de seconde famille à qui il aurait réservé son amour. D'ailleurs, avait-il jamais aimé quelqu'un ?

Luke avait généreusement offert de payer le billet d'avion à maman – ça ne le dérangeait pas, d'autant qu'elle venait seule. Maman avait conduit jusqu'à New York où, munie d'un pass, elle avait laissé sa voiture dans notre garage.

"Ça ne craint rien au moins, ici ?" Elle avait tripoté son trousseau de clés, puis appuyé sur le bouton de verrouillage, et la voiture avait poussé un petit cri.

"Non, maman, avais-je répondu. On y gare la nôtre toute l'année."

Dubitative, maman avait passé sa langue sur ses lèvres couvertes de gloss.

Je ne remercierai jamais assez les Harrison pour la patience dont ils font preuve envers ma mère et ses tentatives débiles pour les impressionner. *Je ne suis pas si formidable*, ai-je envie de leur dire. *Comment faites-vous pour la supporter ?*

“Merci pour le tuyau”, avait dit M. Harrison ce matin même, lorsque maman lui avait dit qu’il devrait faire attention à son portefeuille d’actions, car les taux d’intérêt étaient en hausse. M. Harrison avait juste dirigé la banque Bear Stearns pendant neuf ans avant de prendre sa retraite ; je ne sais pas comment il a réussi à ne pas dire à maman de se mettre ses conseils là où je pense.

“Mais de rien”, avait exulté maman. Derrière elle, j’avais regardé Luke, les yeux écarquillés. Pour m’inviter à me calmer, il a fait ce geste bien connu, paumes vers le bas, comme pour fermer un coffre de voiture plein à craquer.

Nous avons arrêté notre choix sur les canapés au homard, les mini-roulés au homard, les brochettes de bœuf au wasabi, le tartare de thon, les bruschettas de gruyère (“Le *ch* de bruschetta se prononce *k*”, a dit maman, doctement, même si c’est moi qui le lui avais appris après avoir passé un an à Rome pour mes études), le buffet d’huîtres, de sushis et d’antipasti.

“Ça, c’est pour la famille du côté de mon mari !” a plaisanté maman.

Des Italiens qui ne savent même pas comment se prononce “bruschetta”. Si c’est pas triste !

La dégustation des plats et du dessert était prévue pour dimanche.

“Tout goûter le même jour, ça fait beaucoup trop d’un coup”, a déclaré Kimberley, hors d’haleine. Elle était assise sur une chaise de jardin trop étroite pour ses cuisses. Tout goûter d’un coup ne lui aurait sans doute pas posé de problème.

“Je n’arrive pas à croire qu’ils vont se marier. Pas vous ?” a lancé maman à Mme Harrison, les mains jointes. On aurait dit une gamine. Je ne supportais pas quand maman servait ses mièvreries à ma future belle-mère, une femme simple, pas très féminine, peu encline à jouer les mielleuses qui affichent leurs sentiments.

Mais Mme Harrison est trop polie pour envoyer balader ses interlocuteurs. Quand maman se permet quelques familiarités, je vois Mme Harrison lutter pour ne pas flancher. Ce qui me rend encore plus folle de rage envers maman.

“Vous avez raison !” a tenté Mme Harrison.

À 15 heures, Kimberley nous a quittés, et Luke s’est étiré avant de suggérer qu’on aille faire un footing.

Tous les autres faisaient “une petite sieste”, comme l’avait proposé Mme Harrison. J’en aurais bien fait autant. Quand je faisais une pause dans mon régime, je faisais une pause : j’arrêtais le sport, je buvais jusqu’à ce que je sois obligée de me traîner jusqu’au lit, et je ne fermais pas l’œil de la nuit. Je mangeais tout ce que pouvait engranger mon estomac en cours de rétrécissement. Jusqu’à ce que revienne l’heure de se serrer la ceinture.

Maman et les Harrison se sont retirés dans leurs chambres respectives. Pendant ce temps, j’ai lacé mes baskets à contrecœur.

“Seulement cinq kilomètres, a-t-il dit. Juste histoire de dire qu’on n’est pas restés à se tourner les pouces.”

Luke et moi avons tourné à droite en sortant de l’allée. J’étais déjà à bout de souffle quand nous avons pris la rue qui montait en pente douce. Devant nous s’ouvrait un chemin creux, et le soleil cognait implacablement sur ma tête, sur la petite surface où ma peau n’était pas protégée par mes cheveux. J’aurais dû prendre une casquette.

“Ça va ? m’a-t-il demandé.

— Je trouve que leurs bouchées au crabe étaient pas terribles”, ai-je soupiré.

Luke a haussé les épaules, sans ralentir.

“Moi, ça m’a plu.”

On a continué. Du temps où je ne faisais pas de sport deux fois par jour – cours de gym le matin, et sept kilomètres de course le soir – j’avais l’impression d’être assez forte pour courir sans m’arrêter. Mais depuis, c’est comme si mes muscles me lâchaient : j’ai les jambes lourdes alors que ce n’était jamais le cas avant. Je savais que je faisais trop de sport, que je tirais sur la corde. J’étais épuisée, mais la balance jouait en ma faveur, et c’est tout ce qui comptait.

“Ça va, chérie ?” m’a demandé Luke huit cents mètres plus loin. Il avait pris son rythme, et n’avait pas ralenti quand j’avais essayé de lever le pied. Soudain, un point de côté m’a contracté les muscles du ventre. J’ai ralenti en guise de rébellion. Je me suis demandé combien de temps il allait mettre pour se retourner avant de se rendre compte que quelque chose clochait.

Je me suis arrêtée, le bras tendu au-dessus de la tête.

“J’ai une crampe.”

Luke s’est mis à courir sur place devant moi.

“Si tu t’arrêtes, ça va empirer.

— Je sais, j’ai fait du cross, je te rappelle”, ai-je répondu sèchement.

Luke courait les poings serrés – le meilleur moyen de gaspiller de l’énergie.

“Je disais ça comme ça.” Il a fait une grimace et m’a tapoté les fesses. “Allez, tu es une battante.”

Luke adorait dire ça de moi, adorait me le rappeler. Je suis une battante. Ce qui m’agace, c’est ce que ce mot sous-entend : les battantes doivent aller de l’avant. Elles doivent mettre une robe de mariée et avancer jusqu’à l’autel, bouquet de fleurs à la main pour triompher de leur passé, plutôt que de ruminer des souvenirs impossibles à retoucher. Ce mot-là nie quelque chose que je ne peux pas, que je ne veux pas, nier.

“Vas-y, toi.” J’ai tendu une main accusatrice vers la route. “Moi, je rentre.

— Chérie, a dit Luke, déçu.

— Je me sens pas bien, Luke !” Les mains devant les yeux, j’ai serré les poings. “Je mange rien ces temps-ci ! Et là, je viens de m’enfiler trois kilos de homard.

— Tu sais quoi ?” Luke s’est arrêté de courir, a secoué la tête comme un père déçu par son enfant, puis a eu un rire amer. “Je ne mérite pas que tu me parles sur ce ton.” Il a reculé de quelques pas. “On se retrouve à la maison.”

Je l’ai regardé s’éloigner, faisant voler de petits nuages de poussière à chaque pas. Alors que le homard tourmentait mes intestins, les foulées de Luke le propulsaient au loin. Je ne m’étais jamais mis Luke à dos aussi ostensiblement, parce que je n’avais jamais eu que le courage de lui plaire. C’est peut-être idiot,

mais pour la première fois, je me suis rendu compte que pour le reste de mes jours, jusqu'à ce que la mort nous sépare, c'était sur moi que reposait l'image parfaite que renvoyait notre couple. Le vertige est arrivé si vite, une onde de chaleur implacable, que je me suis assise à même le sol.

Après le dîner, la cousine de Luke, Hallsy, est venue prendre un verre de bourbon.

"Hallsy ?" avais-je répété, incrédule, la première fois que Luke avait prononcé son nom. Il m'avait regardée comme si c'était moi qui avais besoin de redescendre sur terre.

Les parents de Hallsy ont une maison le long du chemin creux sur lequel nous avions fait notre footing. Les parents de Mme Harrison ont chacun une maison de l'autre côté de l'île, à Sconset. Impossible de se promener à vélo en ville sans tomber sur un des membres de la lignée de Luke.

Hallsy était venue avec un Tupperware rempli de *space cakes*. C'était les serveurs du Sankaty Head Golf Club – plus jeunes qu'elle de vingt ans, mais ça ne l'empêchait pas de les draguer – qui les lui avaient donnés. Tous les Harrison en étaient membres. Je n'arrive pas à comprendre comment certaines personnes, comme Mme Harrison, peuvent vivre depuis le plus jeune âge avec autant d'argent sans pour autant avoir conscience de la chance qu'ils ont. D'autres en revanche, comme la nièce de Mme Harrison, sont si peu sûrs d'eux qu'ils éprouvent le besoin d'afficher leur richesse aux yeux de tous, avec une montre ignoble en diamants au poignet. Hallsy n'a que trente-neuf ans, mais son visage est déjà aussi tendu que des leggings taille S sur des fesses trop rondes. Elle ne s'est jamais mariée. C'est un choix, à ce qu'elle dit, même si dès qu'elle boit un verre, elle se pend au cou du premier mec vaguement baisable ; celui-ci, tout coincé, essaie alors de se libérer poliment de ses bras lourds. Vu sa tronche ravagée et le fait qu'elle passe plus de temps à bronzer sur la plage qu'à faire du tapis de course, pas étonnant que la seule bague qu'elle porte soit une *Trinity* de chez Cartier. Mais si elle ne trouve personne, ce n'est pas juste à cause des taches sur

sa poitrine, ou de son corps trapu et affaissé. Hallsy est le genre de filles que l'on décrit comme "bizarre" ou "fêlée" : une façon civilisée de dire que c'est une vraie garce.

Hallsy m'adore.

Les filles comme elles, c'est ma spécialité. J'aurais voulu que vous voyiez la tête d'alien qu'elle m'a faite la première fois que je l'ai rencontrée, quand j'ai eu le culot de dire que, même si personne autour de nous ne soutenait la politique d'Obama, il fallait avouer que c'était un homme des plus intelligents. M. Harrison, Luke et Garret avaient poursuivi leur conversation sans relever ma remarque, mais Hallsy m'avait fixée du regard, essayant d'attirer mon attention.

"Dans cette famille, on n'est pas très fans d'Obama", a-t-elle murmuré. Il y avait eu ce moment entre nous, où Hallsy avait découvert une facette de ma personnalité que je ne montrerai jamais à Luke. Mais je me suis rapidement ressaisie ; j'ai hoché la tête, comme si j'étais reconnaissante. J'ai gardé la bouche close pendant le reste de la conversation. Je me suis contentée de regarder tour à tour en direction de Luke, de Garret, puis de mon futur beau-père, pour mieux montrer combien j'étais fascinée par la conversation des hommes de la famille. Après quoi nous sommes allés boire un verre en ville. Hallsy a choisi de s'asseoir à mes côtés dans le taxi. Au bar, elle m'a demandé où je me faisais coiffer car elle recherchait un nouveau salon. Je lui ai dit d'aller chez Sally Hershberger et de demander Ruben, alors les lèvres gonflées de Hallsy se sont relevées tant bien que mal, luttant contre le Botox. Vous vous dites peut-être qu'une fille comme elle prendrait plaisir à torturer une fille comme moi, mais ça reviendrait à admettre ses propres défauts physiques. Tant que je continuais à l'écouter sagement, elle avait tout intérêt à m'accepter sans broncher. Je lui ai fait comprendre qu'elle n'avait pas à se sentir intimidée ou jalouse – elle était tout aussi désirable qu'une fille de dix ans sa cadette qui fait du sport à outrance.

Hallsy a un frère, Rand. Il a deux ans de moins que Luke et cinq ans de moins que Garret. Ses parents l'appellent "le Gamin" et disent des trucs du genre : "C'est un miracle que le Gamin ait réussi à obtenir un diplôme." C'est pourtant loin d'être un miracle dans la mesure où il y a un dortoir de la fac de Gettysburg

College qui porte le nom des Harrison. En ce moment, Rand était parti faire du surf à Tahiti avec ses amis. Un jour, Nell était sortie avec lui mais il ne s'était rien passé parce qu'il embrassait comme un gamin de cinq ans alcoolisé, avait-elle dit.

"Jamais vu une langue aussi épaisse", avait-elle dit, tirant et agitant sa propre langue pour me montrer combien c'était répugnant. Une information secrète que je savoure silencieusement chaque fois que Hallsy se plaint des nanas (mannequins ou actrices) de vingt et un ans avec lesquelles sort Rand quand il revient passer quelques mois à New York. Rien ne rend Hallsy plus fière que d'avoir un play-boy des plages en guise de frère. Ça la valorise.

J'étais attablée sous la véranda lorsque Hallsy est arrivée. Elle a saisi mes cheveux qui recouvraient le dossier de la chaise pour y passer les doigts en disant :

"Voilà la future mariée ! Comme tu es belle !"

J'ai levé la tête ; elle a déposé un baiser sur ma joue de ses lèvres gonflées de poison. Je ne laisse jamais maman m'embrasser, alors me voir aussi proche de Hallsy – ou même de Nell – l'aurait chagrinée. Heureusement, Luke et moi l'avions raccompagnée à l'aéroport peu après être revenus de notre séance de footing que j'avais outrageusement écourtée. Maman aurait adoré rester – elle avait rencontré Hallsy une première fois, à la suite de quoi, quand je l'ai revue, elle portait un pendentif en forme de fer à cheval en faux diamants autour du cou, une réplique parfaite – achetée en supermarché – de celui de Hallsy. Mais c'est Luke et moi qui payions son billet, et un vol retour le dimanche coûtait trois cents dollars de plus. Quel bonheur d'être assez riche pour pouvoir tirer les ficelles comme on l'entend – sauf que, sans Luke, ce ne serait pas possible.

M. Harrison est sorti avec une bouteille de Basil Hayden's qu'il a posée sur la table à côté des verres à bourbon et des gâteaux. La première fois que Hallsy s'était pointée avec des *space cakes*, personne ne m'avait dit qu'ils étaient bourrés de cannabis. J'en avais mangé trois d'affilée et on avait dû me mettre au lit. Prise de vertige, j'avais fini par m'endormir, assommée. Après avoir lutté encore et encore, je m'étais réveillée à 2 heures du matin en hurlant, effrayée par

une araignée (imaginaire) qui se balançait au-dessus de ma tête. Je braillais, agrippée à une de mes jambes ; Luke, lui, s'était contenté de m'observer fixement, comme s'il n'avait jamais vu une scène pareille. Le lendemain matin, devant son petit-déjeuner, M. Harrison avait marmonné :

"C'était quoi, tout ce raffut, la nuit dernière ?" C'est la seule fois qu'il a eu à se plaindre de moi ; après quoi je n'ai jamais touché à un seul gâteau de Hallsy.

Alors ce soir, j'ai senti que Luke me regardait du coin de l'œil tandis que je m'approchais du Tupperware.

"J'en prends juste un", ai-je dit tout bas.

Luke a soupiré ; ses narines ont pris la forme de petits triangles.

"Fais comme tu veux."

Luke déteste la drogue. Il a essayé de fumer un joint une fois, à la fac, mais il a eu la sensation que ça le rendait débile. Quand il était en première année, il avait bien pris un peu d'ecstasy avec sa petite copine de l'époque : ils s'étaient enfilé un comprimé chacun tous les soirs pendant quatre jours. Voilà où s'arrête sa vie de débauche. Garret, qui nous avait rejoints l'après-midi même, avait déjà avalé deux *space cakes*. (Tous les deux, on s'était fait un rail de coke dans les toilettes lors de la soirée de Noël organisée par les Harrison l'année précédente. On s'était juré de ne pas en parler à Luke.) M. Harrison et Hallsy picoraient quelques morceaux ; Mme Harrison, quant à elle, s'en tenait à sa vodka. J'ai l'impression que Mme Harrison a le même rapport à la drogue que Luke – ça ne la dérange pas que les autres en prennent avec modération, mais elle, elle n'y touche pas.

"Alors, l'itinéraire de votre voyage de noces est enfin prêt ? a demandé Hallsy.

— Enfin, oui", a grommelé Luke en m'adressant un regard à la fois réprobateur et amusé.

Est-ce vraiment trop lui demander de prendre en charge un truc pour le mariage ?

"Merci de m'avoir mise en contact avec ton amie, ai-je dit à Hallsy.

— Ah, alors c'est bon, vous allez bien passer par Paris ?" Hallsy a avalé le dernier morceau de gâteau et a roté ostensiblement. Elle aime bien faire comme si elle ne savait pas se tenir : ça lui donne l'impression d'être intrépide et

insouciante, comme les mecs. Cette stratégie lui a valu le succès que l'on sait.

"Au retour, a dit Luke. On va d'abord à Abou Dhabi. On y passe une nuit ; ensuite, on reste sept jours aux Maldives. On refait un crochet par Abou Dhabi, puis un détour de trois jours par Paris. C'est pas franchement à côté, mais Ani y tient vraiment.

— Mais c'est évident qu'elle veut aller à Paris." Hallsy a levé les yeux au ciel. "C'est sa lune de miel, voyons !

— Pour moi, Abou Dhabi, c'est un peu comme Las Vegas, ai-je dit en essayant de ne pas paraître sur la défensive. J'ai besoin d'un peu de culture.

— Paris, c'est le pendant idéal à un séjour au soleil." Hallsy s'est laissée aller contre le dossier de sa chaise, les mains derrière la tête. "Vous avez bien fait de ne pas choisir d'aller à Londres." Elle a levé les yeux au ciel au moment où elle a prononcé le mot "Londres". "Surtout si vous finissez par y habiter – elle a reniflé bruyamment – bonne chance !"

J'ai commencé à expliquer que pour l'instant rien n'était décidé, mais Luke, perplexe, a penché la tête en direction de sa cousine.

"Hallsy, tu as bien vécu à Londres après la fac ?

— C'était l'enfer ! Des putains d'Arabes partout ! J'ai bien cru que j'allais me faire enlever pour être vendue comme esclave." Elle s'est passé la main dans les cheveux aux reflets à six cents dollars.

Garret a eu un rire guttural. Mme Harrison a reculé sa chaise.

"Houla. Je vais prendre une autre vodka, moi.

— Tu sais bien que j'ai raison, tante Betsy !" a crié Hallsy. Sous l'effet du *space cake*, j'avais l'impression que mon cerveau était comme une terre humide et chaude, prête à recevoir une graine : il s'était bloqué sur la phrase "Tu sais bien que j'ai raison, tante Betsy !" qu'il rejouait en boucle.

"Ta mère est d'accord avec moi. Elle ne l'admettra jamais, c'est tout", a dit Hallsy à Luke d'un air hautain. Luke s'est mis à glousser. "D'ailleurs, en parlant de ça", a-t-elle dit en basculant sur sa chaise de façon à se retrouver face à moi. Sur la lèvre, elle avait une petite miette de gâteau qui tremblait comme un grain de beauté poilu. "Ani, il faut que tu me promettes une chose."

J’ai fait comme si j’avais la bouche pleine pour ne pas avoir à lui répondre. Ce refus était une tentative pathétique de lui faire comprendre que son langage m’était insupportable. Mais elle n’a pas compris le message.

“Je ne veux pas me retrouver à côté des Yates à ton mariage. Pour l’amour du ciel !

— Qu’est-ce que tu as fait, encore ?” a rétorqué M. Harrison. Les Yates étaient des amis de la famille, plus proches des parents de Hallsy, puisqu’ils avaient un garçon du même âge qu’elle. Un garçon qu’elle avait, d’après ce que je sais, outrageusement harcelé à plusieurs reprises, sous l’effet de l’alcool.

La main sur la poitrine, Hallsy a fait une moue qui, pensait-elle, la rendait mignonne.

“Pourquoi ce serait forcément moi la fautive ?”

M. Harrison l’a regardée bizarrement, et elle s’est mise à rire.

“Bon, c’est vrai, j’ai fait un truc que j’aurais pas dû faire.” Luke et Garret ont grommelé. Aussitôt, Hallsy a ajouté : “Mais je ne pensais pas à mal !

— Raconte !” ai-je dit, plus sèchement qu’à mon intention.

Hallsy s’est tournée vers moi. Dans les yeux, elle avait une lueur qui semblait me mettre au défi.

“Tu connais leur fils, James ?”

J’ai hoché la tête. Je l’avais vu une fois, lors d’un apéritif. Je lui avais demandé ce qu’il faisait dans la vie, et cet idiot m’avait répondu que c’était une question déplacée. Je me fichais pas mal de ce qu’il faisait ; je lui avais posé cette question pour qu’il me la pose en retour, par politesse : je voulais l’impressionner en lui parlant de mon job.

Hallsy a baissé la tête et a dit d’une voix feutrée :

“J’ai toujours plus ou moins su – elle a fait un geste de la main et, d’un regard, s’est assurée que tout le monde comprenait où elle voulait en venir – et, il y a peu de temps, quelqu’un m’a dit que j’avais raison. Qu’il avait fait son coming out.” Elle a haussé les épaules. “Alors j’ai adressé un bouquet de fleurs et mes sincères condoléances à sa mère.” Elle a poursuivi du bout des lèvres. “Et forcément, il s’avère qu’en fin de compte, il n’est pas homo.”

Luke a éclaté de rire, et, de ses mains, s'est couvert le visage, les doigts bien écartés de sorte qu'on ne voyait que ses yeux.

"Ce genre de trucs, ça n'arrive qu'à toi !" a-t-il gémi, suscitant le rire de tous, hormis le mien. J'étais distraite par les effets du *space cake*, désormais intriguée par des détails plus surnaturels : ce qu'ils nomment la Dame grise, cette couverture épaisse de brouillard plein de poussière qui se forme lorsque le soleil se couche à Nantucket, monopolisait toute mon attention. À cet instant, elle rôdait tout autour de moi.

Hallsy a filé un coup sur l'épaule de Luke.

"Bref, maintenant, elle n'adresse plus la parole ni à moi ni à ma mère, et ça fait toute une histoire. Pourtant, j'essayais juste de lui témoigner mon soutien."

Luke riait. Tout le monde riait. Je croyais que moi aussi je riais, mais mon visage paraissait tout engourdi dans le brouillard. Peut-être que ce n'était pas du brouillard : peut-être s'agissait-il d'un gaz empoisonné, qu'on était tous sous le coup d'un attentat, et que j'étais la seule à m'en rendre compte. J'ai pris conscience de mes jambes, je me suis levée, j'ai saisi mon verre comme pour aller me resservir dans la cuisine, chose que j'aurais dû faire. Je n'aurais jamais dû dire ce que j'ai dit :

"T'en fais pas, Hallsy." Les rires se sont estompés et tout le monde s'est tourné dans ma direction. J'étais debout, visiblement prête à faire une déclaration. "On te mettra à la table des célibataires, avec tes semblables."

Contrairement à d'habitude, je n'ai pas retenu la porte que j'ai laissée se refermer d'un coup sec, aussi soudainement et férocement qu'une plante carnivore.

Luke a attendu quelques heures avant de venir me voir ; j'étais couchée, occupée à lire un roman de John Grisham. Ils traînent un peu partout dans la maison des Harrison.

"Euh, salut !" Luke planait au-dessus du lit, tel un fantôme doré.

“Salut.” Depuis vingt minutes, je lisais et relisais la même page. Le brouillard s’était dissipé, et je me demandais si c’était grave. Ce que j’avais fait.

“Tu peux m’expliquer ?” m’a demandé Luke.

J’ai haussé les épaules. Je faisais toujours semblant de lire.

“Elle a dit « putains d’Arabes ». L’histoire qu’elle a racontée était la plus affligeante que j’aie jamais entendue. Ça t’a pas dérangé, toi ?”

Luke m’a arraché le livre des doigts, puis s’est assis sur le lit dont les ressorts rouillés ont grincé.

“Hallsy est complètement barrée, alors non, je ne me laisse pas déranger par les conneries qu’elle raconte. Et tu devrais en faire autant.

— Il faut croire que tu es bon public, plus que moi en tout cas.” Je l’ai regardé, l’œil noir. “Parce que moi, ça m’a dérangée.”

Luke a poussé un gémissement.

“Ani, allons, Hallsy a fait une erreur. C’est comme si – il s’est interrompu pour réfléchir quelques secondes – c’est comme si tu apprenais qu’une personne était atteinte de cancer et qu’après lui avoir envoyé des fleurs, tu découvrais qu’elle ne l’est pas. Comme elle l’a dit, elle ne pensait pas à mal.”

J’ai regardé Luke fixement, hébétée.

“Le problème, c’est pas qu’elle se soit trompée. Le problème, c’est qu’elle pense qu’être gay, c’est un « diagnostic » – j’ai mimé des guillemets car j’empruntais cette comparaison injurieuse à Luke – tellement horrible que ça nécessite des fleurs et des condoléances !”

Luke a croisé les bras.

“Tu sais quoi, c’est exactement ce que j’ai à l’esprit quand je te dis que je commence à en avoir plein le cul.”

Je me suis redressée sur mes coudes. Quand j’ai plié les genoux, les draps se sont soulevés comme un pont-levis qui se redresse.

“T’en as plein le cul de quoi ?”

Luke a fait un geste dans ma direction.

“De tout ça. De tes… tes… sautes d’humeur.

— Quand je m'emporte contre des remarques racistes ou homophobes, t'appelles ça des sautes d'humeur, toi ?"

Luke a collé ses mains sur sa tête, comme pour protéger ses oreilles d'un bruit trop insupportable. Il a fermé les yeux, puis les a rouverts.

"Je vais dormir dans la chambre d'amis." Un oreiller à la main, il a quitté la pièce.

Comme je ne pensais pas arriver à dormir, j'ai lu *Le Dernier Juré*. Je l'ai fini avant l'aube. Les rayons dorés du soleil s'insinuaient paresseusement à travers les stores. Ensuite, j'ai ouvert *Le Maître du jeu*, et après avoir lu une centaine de pages, j'ai entendu le bruit de la douche dans la pièce à côté. Luke a crié à sa mère qu'il voulait ses œufs au plat. Il l'avait fait exprès pour que je l'entende, c'était limpide. Il voulait que je sache que seul un mur nous séparait désormais, qu'il avait décidé de sortir de la chambre d'amis et de commencer sa journée sans m'adresser la parole. J'ai commencé à me détester alors que je pliais le coin de la page pour la marquer, insistant pour que le pli soit bien net. J'ai continué à me détester alors que le bruit humide de la douche se rapprochait. J'ai ouvert le rideau, je l'ai rejoint, j'ai senti ses mains sur mes hanches m'accorder leur pardon, et les poils humides et drus autour de son pénis en érection.

"Je suis désolée." De petites gouttes d'eau se sont formées sur mes lèvres. S'excuser était une chose difficile à faire, mais j'avais fait bien pire. J'ai enfoncé mon visage dans le creux de son cou, chaud et embué comme un trottoir de New York impuissant sous la chaleur épaisse de l'été.

8

Après la soirée chez Dean, maman m'a privée de sortie pendant deux semaines. Dès qu'elle entend les répliques niaises de *Friends*, elle adore déclarer : "C'est tordant !" Ma punition aussi était tordante. Vu ma performance chez Dean, je m'étais moi-même privée de sortie.

En tout cas, à la cafèt', ma présence à table était tolérée, principalement grâce à Hilary et à Dean. Tous les autres avaient eu l'air soulagé d'apprendre que j'étais consignée jusqu'à la fin du mois. Ma quarantaine allait permettre aux autres de juger si mes faux pas étaient ou non contagieux. Je ne sais pas pourquoi, mais Hilary m'aimait bien. Peut-être parce que je soutenais sa piètre rébellion d'ado. Ou était-ce parce qu'elle m'avait demandé de lire sa dissertation sur *Tragédie à l'Everest*, que j'avais tout bonnement réécrite, ce qui lui avait valu une super-note ? Aucune importance. J'étais prête à lui donner tout ce qu'elle me réclamait.

En apprenant ce qui s'était passé à la soirée de Dean, Olivia avait fait comme si elle s'en fichait, comme si ça ne la gênait pas que je ne l'aie pas mise au courant, ou que j'aie flirté avec Liam alors qu'elle avait clairement fait savoir qu'il l'intéressait.

"Tu t'es bien amusée ?" avait-elle demandé d'un ton léger. Ses battements de cils étaient rapides, comme s'ils alimentaient ce sourire faux qu'elle arborait.

"Je crois ?" avais-je dit en levant les mains, paumes vers le haut, ce qui, au moins, avait décroché un rire franc.

À la télé comme au cinéma, les filles les plus belles sont toujours pulpeuses. Elles affichent des courbes généreuses, et des mensurations de Barbie. Mais Bradley, comme les autres lycées du même standing, mettait cette règle au défi. La

beauté d'Olivia était de celles qui auraient plu à une vieille dame : "Une bien jolie demoiselle !" Ses cheveux étaient tellement bouclés qu'ils remontaient dans sa nuque, encore plus frisés et rêches sous l'action du sèche-cheveux. Dès qu'elle buvait, ses joues rougissaient ; quant à son nez, il était colonisé par les points noirs ; ses pores se gorgeaient de sébum au fur et à mesure de la journée. Comme Liam ne venait pas naturellement à elle, il lui fallait œuvrer dur pour le séduire.

Quelques années plus tard, Nell m'a conseillé de mettre mon côté actrice de pub pour une marque de bière en sourdine plutôt que de tout miser dessus. Je faisais ce que je pouvais pour afficher les marqueurs traditionnels de beauté – des cheveux blonds parfaitement coiffés, un bronzage impeccable, la marque clinquante de mon sac bien à la vue de tous – la honte ! C'est quelque chose qu'il m'aura fallu des années pour intégrer : depuis l'âge de onze ans, maman m'avait appris à mettre "un peu de rouge" sur mes lèvres, puisqu'à Mt St Theresa, plutôt que de se moquer les filles qui se pomponnaient, on les félicitait.

Comme moi, Liam en venait à considérer que les cheveux d'Olivia étaient bouclés, et non crépus. Sa poitrine toute plate avait-elle en fait plus de relief qu'il ne le croyait ? Je ne m'en suis pas mêlée. Depuis toujours, j'ai du mal à m'imposer, à dire haut et fort ce que je veux. J'ai peur d'être un fardeau pour les autres. J'ai envie de croire que c'est à cause de ce qui m'est arrivé, cette nuit-là, et les semaines qui ont suivi, mais j'imagine que c'est inscrit dans mes gènes. Demander à Liam de m'accompagner pour prendre la pilule du lendemain est la chose la plus audacieuse que j'ai faite de ma vie. À la vue du mot "ami" qu'il avait gribouillé comme un gamin de CM1, je m'étais rappelé pourquoi je demande rarement aux autres de me rendre service.

Olivia avait juste besoin d'un peu de temps pour se convaincre que ma retraite forcée n'était pas une ruse. Que j'étais sincère. Presque trois semaines après la soirée chez Dean, je l'ai vue au loin, dans le bâtiment des sciences. Alors que je m'approchais d'elle, elle s'est arrêtée et m'a dit :

"Ce que tu es maigre."

Une phrase qui sonnait plus comme une accusation que comme un compliment. Même les gamines de quatorze ans sont douées pour ça. “Comment ça se fait ? Comment tu t’y es prise ?”

J’ai senti une lueur au fond de moi, et j’ai dit gaiement :

“C’est grâce au cross !” Mais en vérité, la seule chose que j’arrivais à manger depuis ce soir-là, c’était du melon. J’avais du mal à courir, mon chrono ne s’améliorait pas, et M. Larson me criait “Allez, TifAni !” sur un ton non pas encourageant, mais exaspéré.

Quand Hilary m’a invitée à dormir chez Olivia, le dernier samedi avant que ma punition prenne fin, maman m’a donné son accord. Je m’y attendais. Selon elle, j’avais été si sage et attentionnée qu’elle voulait bien écourter ma punition d’un jour. Ça aussi, c’était tordant. Elle était obnubilée par les parents de Hilary et d’Olivia – en particulier par la mère d’Olivia, Annabella Kaplan, née Coyne, une descendante des fondateurs des magasins Macy’s qui roulait en Jaguar. De même que je préférais détourner le regard lorsque Liam enlaçait les épaules de ballerine d’Olivia – je sentais alors une remontée acide m’assaillir la gorge –, maman préférait ne pas s’interposer dans cette amitié naissante. Pour elle, le bénéfice d’une inscription dans ce lycée, ce n’était pas tant l’éducation que j’y recevais que les liens sociaux que je pouvais tisser.

Le samedi, maman m’a déposée chez Olivia à 17 heures. Vue de devant, la maison ne payait pas de mine : on pouvait s’attendre à mieux de la part d’une héritière de Macy’s. Le fait est que, cachée derrière des arbres, du lierre et autres plantes grimpantes, on la devinait à peine. Mais en faisant le tour par le portail de derrière, on s’apercevait que la maison n’en finissait pas : elle s’ouvrait sur un demi-hectare de terrain agrémenté d’une piscine et d’une petite maison réservée à Louisa, la domestique.

J’ai frappé à la porte. Il a fallu quelques secondes avant que je voie Hilary et ses cheveux framboise se diriger vers moi. Je n’ai vu les parents d’Olivia à aucune de mes visites. Son père était du genre féroce, comme en témoignaient les

hématomes plus ou moins marqués qu'elle portait aux poignets, et sa mère était constamment en train de se remettre d'une nouvelle opération de chirurgie esthétique. Ce tableau parental, amalgame de violence et de vanité, alimentait encore plus mon désir de ressembler à cette image glamour de la pauvre petite fille riche, désir que j'ai nourri pendant les années qui ont suivi. Rien n'a réussi à apaiser cette soif sanguinaire, pas même ce que Hilary m'a fait, ni ce qui lui est arrivé par la suite.

Hilary a ouvert la porte brusquement.

"Salut, la miss." Avec Olivia, elles appelaient toutes les autres "la miss". Une habitude agaçante que j'ai mis des années à perdre.

J'ai laissé traîner mon regard sur le ventre plat de Hilary que l'on apercevait sous son tee-shirt découpé. Dans son dos, les mecs l'appelaient Hilaro, en raison de ses épaules larges et de sa carrure d'athlète. Moi, j'étais fascinée par ses muscles affûtés. Elle n'était pas aussi mince qu'Olivia, mais elle n'avait pas une once de gras sur le corps, alors qu'elle ne faisait aucun sport et que sa mère avait fait une fausse lettre signée par son soi-disant "prof de squash" pour lui épargner les cours d'EPS. C'était comme si elle avait un corps façonné par la méthode Pilates sans jamais l'avoir testée.

Je ne me sentais pas très à l'aise : je n'avais pas été invitée par Olivia mais par Hilary. Les semaines précédentes, Olivia avait renforcé son jeu de séduction avec Liam. Je l'avais donc laissé me glisser des doigts sans lutter. S'il fallait choisir entre lui et l'amitié des filles – on s'était rendu compte qu'avec mon nom, notre acronyme était désormais les "HOT" – je savais quelle option aurait la plus longue espérance de vie.

"Suis-moi." Hilary a grimpé les marches deux à deux, les muscles de ses cuisses se tendaient à chaque pression du pied. Il fallait toujours que Hilary fasse les choses différemment des autres. Ça faisait partie de son petit numéro.

Olivia avait une aile de la maison pour elle toute seule – un grand espace, style loft ; une salle de bains séparait sa chambre de celle de sa petite sœur qui était en pensionnat. Une fois, Hilary m'a confié que sa sœur était la plus mignonne des deux, la préférée. Voilà pourquoi Olivia ne mangeait presque rien.

Olivia était assise en tailleur sur le sol, adossée paresseusement au pied de son lit. Des sachets de Swedish Fish et de Starbursts, une bouteille de vodka et une bouteille de Coca light jonchaient le sol, telles des victimes de guerre.

“Tiens, la miss.” Olivia a voulu déchiqueter un Swedish Fish avec ses dents. Le bonbon s’est cassé en deux. Elle a attrapé la bouteille de vodka et m’a dit : “Bois un coup.”

Pour faire descendre la vodka, nous avons bu un peu de Coca light, tout en mordant dans les bonbons que nous avalions en grimaçant. Le soleil a disparu de la fenêtre à pas de loup, mais nous avons laissé les lumières éteintes, ce qui nous a forcées à aiguiser notre regard.

“Et si on demandait à Dean de passer ?” a dit Olivia, uniquement une fois que nous avions suffisamment descendu la bouteille de vodka. Quand il s’agit de se bourrer la gueule, difficile de ne pas penser à Dean.

Affamée, sous l’effet du sucre, j’étais dans le brouillard. Olivia m’a fait un sourire narquois : les interstices entre ses dents étaient aussi rouges que des décos de Noël.

“S’il sait que tu es là, il viendra.”

Si seulement j’avais pu apprécier Dean comme il m’appréciait ; si sa présence et le souvenir encore sensible de son sperme sur ma langue ne me donnaient pas la nausée, peut-être que tout se serait passé différemment.

“Il est pas du genre à se faire prier !” Hilary s’est mise à rire, a roulé sur le dos, les bras autour des genoux pour culbuter d’avant en arrière. J’ai aperçu ses sous-vêtements. Couleur vert radioactif, cette fois-ci.

“Arrête.” J’ai posé les lèvres sur le goulot de la bouteille de vodka et j’ai frissonné quand le liquide s’est écoulé dans mon estomac, aussi brûlant que de la lave.

Au téléphone, Olivia a dit :

“Attends que la nuit tombe, sinon Louisa va te repérer.”

Si j’avais été en compagnie des filles de Mt St Theresa, on aurait passé la soirée à brailler face au miroir, les joues fiévreusement grimées à coups de blush. On aurait mis tellement de mascara que nos yeux auraient ressemblé à des jambes

d’araignées poilues. Mais Olivia s’est contentée d’ajuster ses cheveux attachés négligemment, remontant le nœud au sommet de son crâne.

“Ils ont des bouteilles d’alcool.

— Qui ça, « ils » ?” J’ai attendu dans l’espoir d’entendre le nom de Liam.

“Dean, Liam, Miles.” Elle mastiquait un bonbon. “Ah oui, et Dave.

— Ah oui, Dave !” a acquiescé Hilary.

J’ai dit que j’allais aux toilettes. Après avoir trébuché dans le couloir, j’ai verrouillé la porte. Je m’apprêtais à faire un truc bien pire que de boucher la cuvette des toilettes : j’allais me maquiller. Quand je me suis regardée dans le miroir, j’avais les joues vermeilles ; j’ai aspergé mon visage d’eau pour essayer de me calmer et de m’arranger un peu. J’ai farfouillé dans les tiroirs en quête d’eye-liner, de gloss ou de quelque chose du genre. J’ai trouvé un vieux tube de mascara croûté dans lequel j’ai plongé le pinceau à plusieurs reprises, pour tenter d’en récupérer un maximum.

J’ai entendu les garçons monter l’escalier, alors je me suis regardée droit dans le miroir.

“Ça va aller. Tout va bien se passer.”

Je n’avais pas pris la peine d’allumer la lumière, et les derniers rayons du soleil, timides, m’éclairaient le visage, effaçant le moindre semblant de confiance que j’espérais y trouver.

Quand j’ai regagné la chambre d’Olivia, tout le monde était assis en cercle, occupé à boire à la bouteille sans avoir pris la peine de retirer le papier d’emballage humide. Il y avait une place vide entre Liam et Dean. Je m’y suis glissée, en essayant de me coller au plus près de Liam. Dean m’a tendu une bouteille de bière. Je ne connaissais pas la différence entre une canette de bière et une bouteille, alors j’ai ôté le sac en papier pour découvrir l’étiquette : “Liqueur de malt”. J’ai bu sans demander de quoi il s’agissait.

Après une heure de conversation sans intérêt, alors que les mots zigzaguaient de plus en plus dans mon cerveau, Olivia a dit que la voie était libre pour sortir fumer.

Nous avons descendu l'escalier sans bruit, traversé la cuisine en catimini, puis sommes sortis un par un, comme dans un exercice d'évacuation incendie, pour nous réunir en cercle, dans le jardin privatif qui bloquait la vue des fenêtres de la cuisine. Un beau petit érable nous tendait les bras, comme pour un câlin. Je ne m'étais pas rendu compte que ce n'était que la cuisine d'appoint.

"C'est celle de la bonne", a expliqué Olivia – une cuisine plus grande que celle de mes parents. Ceux d'Olivia venaient rarement dans cette aile de la maison, alors on ne risquait rien tant qu'on restait discrets.

Dean a sorti un joint d'un paquet de cigarettes, a passé la flamme au-dessous avant de le porter à ses lèvres et de l'allumer.

Nous l'avons fait circuler. Olivia et Hilary m'ont précédée : aucune d'elles n'a réussi à retenir la fumée. Elles ont été prises d'une quinte de toux ridicule. Les garçons ont levé les yeux au ciel et leur ont chuchoté de le faire passer rapidement avant qu'il s'éteigne.

Je n'avais pas fumé de joint depuis cette soirée chez Leah, en quatrième. J'avais eu très peur de cette sensation, quand les vapeurs du joint m'avaient prise en traître pour s'emparer de moi. Chacune des veines de mon corps s'était dilatée et s'était mise à battre. J'étais persuadée que ça ne s'arrêterait jamais, que jamais je ne recouvrerais mes esprits. Mais le désir de faire mieux qu'Olivia ou Hilary a pris le pas sur ma peur. J'ai tiré une bouffée : l'extrémité du joint s'est embrasée comme une luciole aux premiers jours de l'été. J'ai gardé la fumée longtemps prisonnière de mes poumons, pour impressionner Liam, puis je l'ai expulsée lentement, en un ruban gracieux qui s'est enroulé autour de son visage.

"Il faut que je fréquente plus de filles cathos, moi, a dit Liam, les yeux embrumés.

— À ce qu'on dit, elles font ça avec les dents", a murmuré Olivia, tout bas, comme anxieuse de connaître notre réaction à sa plaisanterie. S'en est suivi un gros éclat de rire qu'Olivia a fait taire frénétiquement : la peur de son père a pour un temps pris le dessus sur sa fierté – elle avait visé juste.

Dean m'a tapoté le dos.

"T'en fais pas, Finny, t'étais dans les vapes."

C’était un de ces moments où l’on n’a aucun contrôle sur sa réaction, où la douleur, trop évidente, ne peut être feinte. J’ai ri, mais le contraste net entre mon visage et mon rire n’a fait qu’aggraver les choses.

Une fois le joint consumé, Liam a dit qu’il allait aux toilettes. Il est retourné à l’intérieur. Alors que la conversation se poursuivait à mi-voix, je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de le suivre. J’ai senti que les conséquences de ce que je venais de faire, de mon excès de bravoure au moment où j’avais retenu la fumée dans mes poumons, n’allaient pas tarder à me retomber dessus. J’entendais mon cœur battre dans mes tympans et je me suis tout à coup aperçue qu’Olivia s’était éclipsée sans que je m’en rende compte. J’ai tenté de regarder à travers les feuilles rougeoyantes de l’érable ainsi que les haies plates et vertes qui protégeaient les fenêtres, mais la cuisine était vide.

“J’ai froid”, ai-je dit, prise d’angoisse lorsque je me suis rendu compte combien j’étais gelée. Je tremblais. “On rentre ?”

Il fallait que je bouge, que je concentre mon attention sur quelque chose : mettre un pied devant l’autre, poser la main sur le loquet froid de la porte. Peu importe, pourvu que j’oublie mon corps qui frissonnait comme ces jouets mécaniques en plastique aux gencives rose bonbon et aux dents d’un blanc éclatant, qui avancent sur la table en tremblant sur leurs gros pieds – cadeau typique d’un oncle un peu vieillot.

“On a le temps.” C’était la voix de Dean. J’ai senti son bras m’attirer vers lui. Nous étions seuls. Où étaient passés les autres ?

“Attends.” J’ai baissé le menton pour poser le front sur sa poitrine, faisant tout ce que je pouvais pour éviter ses lèvres, et l’angle depuis lequel il pouvait m’embrasser.

Dean a glissé un doigt entre mon cou et mon menton pour me faire relever la tête.

“Je suis gelée”, ai-je protesté, et pourtant je me suis abandonnée à lui. Quand j’ai senti ses lèvres humides sur les miennes, j’ai avalé ma salive. Juste un petit peu, me suis-je dit. Force-toi juste un tout petit peu. Par politesse.

J’ai joué avec la langue épaisse de Dean. Je me suis aperçue que j’avais la main sur sa poitrine, et que je le repoussais encore. Obéissante, je les ai glissées derrière son cou chevelu.

J’ai senti les doigts de Dean rencontrer le bouton de mon treillis. C’était trop tôt pour l’arrêter : Dean ne me prendrait pas au sérieux si je l’interrompais déjà. Aussi calmement que possible, j’ai mis un terme à son baiser.

“On rentre ?” J’ai pris une voix rauque, séduisante, mais nous savions tous les deux qu’une fois à l’intérieur, ma promesse ne tiendrait plus. Trop tard, je me suis rendu compte que mon petit jeu était dangereusement clair, et que, tragiquement, j’avais mal évalué la réaction de Dean. Il a saisi le bouton de mon pantalon avec une telle poigne que mon pelvis a fait un bond en avant et que mes pieds ont décollé du sol. J’ai trébuché vers l’arrière pour atterrir sur les poignets, à un angle impitoyable, puis j’ai laissé échapper un petit cri, comme un chiot blessé, qui a résonné dans tout le jardin.

“Ferme-la !” m’a craché Dean. Il s’est agenouillé et m’a frappée.

Même avant mon arrivée à Bradley, avant que tout tende à prouver que j’étais différente des autres, je n’étais pas du genre à recevoir des coups. La gifle qu’il m’a donnée m’a stupéfiée. Je poussais des cris gutturaux et profonds ; je n’avais jamais entendu ça auparavant. De nos jours, rares sont les occasions où le corps reprend ses droits, où l’on découvre ses réactions les plus primaires, ces sons et ces odeurs qu’il libère lorsqu’il essaie de survivre. Mais c’est ce que j’ai découvert, ce soir-là, allongée au sol avec Dean, alors que je me débattais, que je hurlais, et qu’une sueur amidonnée se formait sous mes aisselles. Et ce n’était pas la dernière fois.

Dean avait défait le bouton de mon pantalon qu’il avait descendu sous mes hanches lorsque, tout à coup, les lumières de la maison se sont éclairées, et le père d’Olivia s’est mis à crier. Olivia est sortie comme une furie par la porte de derrière et m’a hurlé de dégager et de ne jamais revenir. Derrière moi, j’ai entendu le souffle court de Dean alors que je courais en direction de la clôture, et que j’essayais d’ouvrir le portillon de mes mains tremblantes.

“Dépêche-toi !” Il m’a poussée sur le côté pour libérer le verrou, et le portillon s’est ouvert. Dean est sorti tête baissée, mais s’est interrompu, à ma grande surprise, pour maintenir le portillon ouvert de façon à ce que je puisse aussi m’échapper. Face à moi, l’allée sombre semblait se rétrécir ; j’ai alors entendu les pas des autres garçons qui couraient derrière moi pour rejoindre le 4×4 de Dave garé dans la rue.

Arrivée sur la route, j’ai pris à droite. Je ne savais pas où je me rendais, mais seulement qu’en prenant à droite, je m’éloignais de la voiture de Dave, et de la direction dans laquelle elle était prête à bondir. J’ai poursuivi ma course jusqu’à ce que la lumière de la maison d’Olivia ne soit plus en vue. Dans l’obscurité, je me suis accordé un répit, au bord de la route. L’air froid de la nuit pesait sur mes poumons. Mon cœur battait furieusement, comme si c’était la première fois que je courais un kilomètre sans m’arrêter, comme si la course à pied n’était pas le sport que j’avais choisi de mon plein gré.

Je me trouvais au beau milieu des entrailles de la Main Line. Les maisons se tenaient à distance de la route ; leur lumière vive et prétentieuse transperçait le feuillage des arbres. Dès qu’une voiture approchait, je sautais dans les broussailles pour scruter le véhicule à travers le feuillage jaune et rouge, n’expirant que lorsque j’étais sûre qu’il ne s’agissait pas du 4×4 de Dave. Les vapeurs de la drogue s’étaient dissipées sous l’effet de l’adrénaline, mais à ma façon de tituber, j’ai bien compris qu’il faudrait des heures avant que le mélange vodka-Coca light ne se dissipe, des heures avant que je m’aperçoive que mon poignet avait doublé de volume, et qu’il suivait à l’unisson les pulsations de mon cœur.

Une idée m’est soudain apparue : j’allais marcher jusqu’à Montgomery Avenue, puis prendre tout droit, direction Arbor Road. Une fois là-bas, je tournerais à droite pour rejoindre la maison d’Arthur. Je jetterais des cailloux contre sa fenêtre, comme le font les garçons dans les films lorsqu’ils s’entichent d’une fille. Il me laisserait entrer : il n’aurait pas le choix.

J’ai pris une nouvelle rue, puis une autre, sûre chaque fois que c’était celle qui me conduirait jusqu’à l’artère principale. Au bout d’un moment, j’étais si désespérée que je ne me suis même pas cachée quand les phares d’une voiture sont apparus au sommet d’une colline. Le véhicule était long et brillant : pas celui de Dave, j’en étais sûre.

En bas de la côte, la voiture s’est arrêtée. J’ai couru pour demander aux occupants comment se rendre à Montgomery. La mère de famille qui conduisait a paniqué ; horrifiée, bouche bée, elle a accéléré. La voiture a détalé dans un cri. J’ai regardé sa Mercedes s’enfoncer dans la nuit. Elle devait être impatiente de se rendre à ce dîner où elle allait régaler ses amis apathiques en leur racontant qu’elle avait échappé de justesse à l’attaque d’une délinquante qui voulait lui voler sa voiture et était sortie de nulle part sur Glenn Road.

Après une seconde qui semblait être une éternité, j’ai repéré un virage qui débouchait sur une longue série de lampadaires ; trois cents mètres plus loin se trouvait une station-service Wawa. J’étais tellement impatiente que je me suis mise à courir, les mains ballantes, le long du corps, comme M. Larson nous l’avait appris.

“Si vous serrez les poings, vous gaspillez de l’énergie, avait-il expliqué en nous montrant le sien, serré fermement. Or il faut en garder autant que possible.”

J’ai couru sous les néons fluorescents de la station-service, en me protégeant les yeux de leur éclat vif et tranchant, comme si le soleil venait de percer à travers les nuages. D’un coup d’épaule, j’ai ouvert la porte pour découvrir la chaleur à l’intérieur et prendre conscience de l’odeur putride de mon corps, maintenant que je me trouvais dans un espace clos. Je me suis arrêtée suffisamment loin du comptoir pour que le caissier ne perçoive pas ma puanteur.

“Montgomery Avenue, c’est bien un peu plus haut, sur la droite ?” Horrifiée, je me suis rendu compte que j’avais du mal à m’exprimer convenablement.

Le caissier a levé les yeux de ses mots croisés, irrité. En clignant, ses paupières semblaient avoir rendu la vie à son visage tout entier.

“Mademoiselle.” La main sur la poitrine, il m’a demandé : “Tout va bien ?”

J’ai passé la main dans mes cheveux : ils étaient sales.

“Je suis tombée.”

Le caissier a attrapé son téléphone.

“J’appelle la police.

— Non !” J’ai fait un bond en avant, et lui a reculé, la main toujours accrochée au téléphone.

“Restez où vous êtes !” a-t-il crié. Pour la première fois, je me suis rendu compte que lui aussi avait peur.

“Je vous en prie.” Il avait seulement composé le premier chiffre. “Je n’ai pas besoin de la police, juste de savoir comment rejoindre Montgomery Avenue.”

Il s’est figé. Ses mains serraient le combiné si fort que ses articulations étaient blanches. “C’est pas franchement à côté”, a-t-il fini par me dire.

J’ai entendu la porte s’ouvrir derrière moi et je me suis figée. Je ne voulais pas impliquer un client dans cette scène.

“Vous pouvez juste me dire comment m’y rendre ?” ai-je murmuré.

Il a reposé le combiné, et, incertain, s’est muni d’une carte.

J’ai entendu mon nom.

C’était M. Larson, juste derrière moi. Sur mon épaule, j’ai senti sa main me guider vers l’extérieur du Wawa. Il a enlevé les sacs de courses du siège passager afin que je puisse prendre place dans sa voiture. J’avais perdu toute prise sur mes secrets, sur tous ces mensonges – ceux que je racontais à tout le monde, même à moi. Mais quelque part, je me sentais soulagée. Les larmes ondulaient sur mes joues. Sur l’une d’elles, j’avais une coupure si fine et sombre qu’elle ressemblait à un coup de stylo. C’est alors que je me suis mise à lui raconter ce qui m’était arrivé. Un discours sans fin.

M. Larson m’a donné une couverture, de l’eau et un peu de glace pour mon visage. Il voulait m’emmener à l’hôpital, mais cette idée m’a rendue si hystérique qu’il a accepté de me conduire chez lui. Le fait qu’il ait su pertinemment comment

gérer la situation – me mettre à l'abri, me laisser recouvrer mes esprits et découver – ne m'a pas surprise à l'époque, mais me surprend maintenant, avec le recul. Il était adulte, donc il savait quoi faire, bien sûr, mais ce dont je ne m'étais pas aperçue, c'est combien tout ça devait être nouveau pour lui. Vingt-quatre ans, c'est pas si vieux que ça. À peine deux ans plus tôt, il prenait sûrement encore des bains de minuit dans le lac Beebe avec ses copains de Cornell ; ou alors il était celui qui avait réussi à sortir avec la fille de deuxième année que tout le monde appelait "Putain de sa mère" parce que face à sa beauté "Putain de sa mère" était la seule expression qui vous venait à l'esprit. En fait, notre différence d'âge n'était pas si flagrante. Si j'avais eu du maquillage et une robe, j'aurais pu être cette fille qui le suit chez lui après un premier rendez-vous.

J'avais atterri à Narberth, à dix kilomètres de chez Olivia. Il était presque 1 heure du matin, et M. Larson rentrait d'une soirée dans un bar de Manayunk, quartier où vivaient la plupart de ses amis, et où lui-même aurait habité si ce n'était pas si éloigné pour se rendre tous les matins au lycée. Il s'était arrêté au Wawa pour un petit encas, m'avait-il dit. Puis il s'était caressé le ventre.

"Je grignote un peu trop ces temps-ci." Il essayait de me faire sourire, et c'est ce que j'ai fait, par politesse.

M. Larson ne me semblait pas gros, mais une fois arrivés dans son appartement, après avoir pris conscience de la surface de son salon, j'ai observé les photos affichées aux murs. Tandis que la couverture qu'il m'avait donnée me glissait des épaules, j'ai vu que plus jeune il avait la même carrure élancée et sportive que Liam et Dean. Des épaules charpentées témoignaient de ses efforts de musculation, mais sous sa silhouette svelte, on devinait la forme qu'aurait eue son corps s'il n'avait pas fait d'abdos. Après qu'il était devenu mon entraîneur et qu'il s'était penché sur mon cas, j'avais cessé de me dire que M. Larson était le plus beau mec qui soit ; mais ces photos me rappelaient l'impression que j'avais eue lors de mon premier jour au lycée. J'ai resserré la couverture autour de mes épaules car il m'a tout à coup semblé que mon col en V était trop plongeant.

"Et voilà." M. Larson est apparu dans l'encadrement de la porte, m'apportant une part de pizza toute molle dans une assiette.

Obéissante, je l'ai mangée. Je lui avais pourtant dit de ne rien me préparer. Je n'avais pas faim, mais quand j'ai croqué dans la pizza sortie du micro-ondes, dont le centre était encore pâteux et froid, j'ai été assaillie par la faim. J'ai dévoré cette part, puis trois autres, avant de m'écrouler sur le canapé, lessivée.

"Ça va mieux ?" m'a demandé M. Larson. J'ai acquiescé, gravement.

"TifAni", m'a-t-il dit en s'asseyant sur le rebord du fauteuil relax qui jouxtait le canapé. Il avait fait exprès de choisir ce siège. "Il faut qu'on discute de ce qui t'attend."

Mon visage a sombré sous la couverture. La pizza m'avait rendu l'énergie nécessaire pour pleurer à nouveau.

"Je vous en prie", ai-je gémi. *Je vous en prie, n'en parlez pas à mes parents. Je vous en prie, n'en parlez pas au lycée. Je vous en prie, contentez-vous d'agir en ami, et ne rendez pas la situation pire qu'elle n'est.*

"Je ne devrais peut-être pas te le dire." M. Larson a soupiré. "Mais ce n'est pas la première fois qu'on a ce genre de… problèmes… avec Dean."

Je me suis essuyé le visage à l'aide de la couverture, et j'ai relevé la tête.

"Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Ce n'est pas la première fois qu'il s'en prend physiquement à une élève.

— Qu'il essaie, ai-je corrigé.

— Non, a rétorqué M. Larson, fermement. Ce qu'il a fait chez lui il y a trois semaines, ce n'est pas une tentative ; *idem* pour ce soir."

Même après tout ça, quand les cendres auraient fertilisé l'herbe, après être allée à la fac, après m'être installée à New York et avoir obtenu tout ce que je pensais vouloir, M. Larson resterait la seule personne au monde à m'avoir dit que rien de tout ça n'était ma faute. J'avais vu l'hésitation dans les yeux de maman. Quand tu fais une fellation, c'est toi et personne d'autre qui la fait. Comment peux-tu sous-entendre qu'il s'agisse d'autre chose ? Comment peux-tu être la seule fille à t'être rendue à cette fête, à avoir bu autant, et t'étonner de ton sort ?

"Mes parents vont m'en vouloir toute ma vie. J'ai tout foutu en l'air, ai-je dit.

— Mais non, avait promis M. Larson. Crois-moi."

Je me suis installée, la tête contre le canapé, les yeux clos. J'avais mal aux jambes à force d'avoir parcouru toutes ces rues de la Main Line. J'aurais pu m'endormir là, mais M. Larson a insisté pour que je prenne son lit.

Il a refermé la porte, doucement. Alors je me suis glissée sous la couverture rouge foncé, usée et rêche. M. Larson avait l'odeur d'un adulte, d'un père. Je me suis demandé combien de filles avaient déjà dormi dans ce lit avant moi, s'il leur avait embrassé le cou tandis qu'il leur montait dessus, lentement, de manière appliquée. Comme j'avais toujours imaginé que ça se passait.

Je me suis réveillée au milieu de la nuit en criant. Un cri que je n'ai jamais entendu, mais qui devait être plutôt terrifiant, car M. Larson avait accouru dans la chambre à bout de souffle. Il a allumé la lumière, s'est penché au-dessus de moi et m'a parlé très fort pour que je me réveille de ce cauchemar.

"Tout va bien, m'a-t-il chuchoté lorsqu'il a vu mon regard se poser sur lui. Tout va bien."

J'ai coincé la couverture sous mon menton. Seule ma tête dépassait. Comme lorsque maman me recouvrait le corps de sable, à la plage.

"Désolée, ai-je murmuré, gênée.

— Tu n'as pas à t'excuser, m'a-t-il dit. Ça avait l'air affreux. J'ai pensé qu'il valait mieux te réveiller."

J'ai hoché ma tête privée de corps.

"Merci."

M. Larson portait un tee-shirt serré au niveau de ses épaules imposantes. Il a tourné les talons.

"Attendez !" Je me suis accrochée à la couverture. Impossible de rester seule dans cette chambre. Dans ma poitrine, mon cœur, menaçant, tressaillait : signe que le vertige n'était pas loin. Il n'allait pas tenir le coup longtemps et, s'il s'arrêtait, il fallait quelqu'un à mes côtés pour appeler les secours… "Je ne vais pas réussir à dormir. Vous pouvez rester avec moi ?"

J’étais couchée. Par-dessus son épaule large, M. Larson m’a regardée. Dans ses yeux, il avait une tristesse que je ne m’expliquais pas. “Je peux dormir par terre.”

J’ai hoché la tête en signe d’approbation. Il est reparti vers le salon pour revenir avec un oreiller et une couverture. Il les a posés au pied du lit avant d’éteindre la lumière et de s’installer confortablement.

“Essaie de dormir, TifAni”, a-t-il dit d’une voix ensommeillée. Mais je n’ai pas essayé. Je suis restée éveillée toute la nuit, à écouter son souffle, apaisant, rassurant. Je ne le savais pas encore, mais toute une vie d’insomnies m’attendait.

Au petit matin, M. Larson a passé un bagel congelé au micro-ondes. Il n’avait pas de fromage blanc, seulement un vieux morceau de beurre sur lequel étaient collées quelques miettes.

Même si ma tête avait désenflé pendant la nuit, j’avais toujours cette coupure sur la joue. Mais ce qui m’inquiétait le plus, c’était mon poignet. M. Larson a proposé de se rendre chez CVS pour acheter des pansements et une brosse à dents. Puis il a promis de me raccompagner chez moi et de m’aider à parler à mes parents. Réticente, j’ai accepté.

Quand il est sorti, j’ai pris le téléphone pour appeler chez moi.

“Coucou, ma puce ! a dit maman.

— Salut, maman.

— Oh, avant que j’oublie. Dean Barton vient d’appeler, il te cherchait.”

Je me suis agrippée au comptoir de la cuisine pour garder l’équilibre.

“Ah bon ?

— Il a dit que c’était important, euh, attends, je cherche son message.” J’ai entendu maman farfouiller. J’avais envie de lui hurler de se dépêcher. “Tu disais, chéri ?

— Rien du tout, ai-je rétorqué d’un ton cassant avant de m’apercevoir qu’elle parlait à papa.

— Oui, dans le congélateur, au garage.” Silence. “Mais si, regarde !

— Maman ! ai-je grommelé.

— TifAni, du calme, a dit maman. Tu connais ton père.

— Il a dit quoi, Dean ?

— Son message est juste là : appeler dès que possible. Pour le projet de chimie. Il a laissé son numéro. Il avait l'air anxieux." Elle a eu un petit rire délicat. "Tu dois lui plaire.

— Tu me donnes son numéro ?" Je l'ai recopié après avoir trouvé un post-it et un crayon dans le tiroir de M. Larson.

"Je te rappelle, ai-je dit.

— Attends, TifAni, je te récupère quand ?

— Je te rappelle tout de suite !"

J'ai raccroché pour composer le numéro de Dean. Il fallait que je sache ce qu'il me voulait avant le retour de M. Larson.

Dean a répondu à la troisième sonnerie, d'une voix hostile.

"Finny !" Il a changé de ton dès qu'il a compris que c'était moi. "T'étais où hier soir ? On t'a cherchée partout."

J'ai menti ; je lui ai dit que j'avais atterri chez une de mes copines de cross qui habite non loin de chez Olivia.

"Super. Dis-moi, concernant ce qui s'est passé hier. Je suis vraiment désolé." Il a ri bêtement. "J'étais à la ramasse complet.

— Tu m'as frappée", ai-je répondu si doucement que je n'étais pas sûre d'avoir ou non prononcé quelque chose jusqu'à ce que Dean enchaîne.

"Je suis vraiment désolé, Finny." La voix de Dean s'étranglait dans sa gorge. "Ça me rend malade de t'avoir fait ça. Tu me pardonneras un jour ? Si tu me pardonnes pas, je ne pourrai pas le supporter."

J'ai aussi senti du désespoir dans sa voix – ce serait tellement plus simple si rien de tout ça ne s'était produit. Si on veut que tout s'arrange, ça ne tient qu'à nous.

J'ai avalé ma salive.

"OK."

Dean a lourdement soupiré.

“Merci, Finny. Merci.”

J’ai rappelé maman après avoir raccroché. Je lui ai dit que je rentrerais en train.

“Au fait, maman, ai-je demandé. On a du désinfectant à la maison ? Le chien d’Olivia m’a griffé la joue pendant que je dormais.”

Olivia n’avait pas de chien.

Au retour de M. Larson, j’étais habillée et bardée de mensonges. J’ai insisté pour prendre le train ; je lui ai dit qu’il ne connaissait pas mes parents, et qu’il valait mieux que je leur parle seule.

“Tu es sûre ?” m’a-t-il demandé. À sa voix, j’ai compris qu’il n’en croyait pas un mot.

J’ai secoué la tête pour m’excuser.

“Il y a un train à Bryn Mawr à 11 h 57 : si on part tout de suite ça devrait être bon.” Je me suis retournée pour ne pas voir la déception sur son visage, ni lui montrer le mien. Parfois, je me demande si cette décision n’est pas à l’origine de tout. Ou si ça n’aurait rien changé ; si, comme disent les nonnes de Mt St Theresa, Dieu a bien pour chacun de nous un plan dont lui seul connaît l’issue avant même notre naissance.

9

Je n’ai rien caché à Luke. Je lui ai dit que j’allais contacter M. Larson par mail quelques jours après notre retour de Nantucket. Je n’avais pas réussi à l’oublier. Je nous imaginais, côte à côte, dans l’obscurité d’un bar, son visage affichant un mélange d’inquiétude et de désir au moment où je lui confesserais mon second secret inavouable : je ne suis pas sûre de pouvoir sauter le pas. Sa façon de m’embrasser serait hésitante, au début, à cause de sa femme. De Booth. D’Elspeth. Puis il se rappellerait que je suis la seule qui compte pour lui. Suivrait le générique de fin qui viendrait clôturer ce rêve bleu.

Non, jamais M. Larson ne jouerait à ce jeu avec moi. Moi non plus, je ne voulais pas en arriver là avec lui. J’allais me marier. J’avais juste la frousse, comme toutes les autres. C’est normal d’avoir la frousse, m’avait dit maman quand je l’avais interrogée, quand je lui avais dit que je n’étais peut-être pas aussi prête à me marier avec Luke que je le croyais.

“Des hommes comme Luke, ça ne court pas les rues, m’avait-elle rappelé. Ne va pas tout gâcher, Tif. Tu n’en trouveras jamais un autre comme lui.”

Ce que j’aimais chez M. Larson, c’est que, quoi qu’il arrive, il répondait présent. Il m’avait vue quand j’étais au fond du trou, et pourtant il m’avait toujours soutenue, faisant tout pour m’aider. Il avait songé à mon avenir avant même que l’idée me traverse l’esprit, et m’avait encouragée à aller de l’avant. Il avait eu foi en moi. Quand j’étais petite, je croyais que pour garder la foi il suffisait que je m’accroche à l’idée que Jésus était mort pour nous, et qu’en mourant à mon tour, je pourrais enfin le rencontrer. Mais désormais, avoir la foi a

un autre sens à mes yeux. C'est ce qui se produit quand un être voit en vous ce que vous ignorez, et ne vous lâche pas jusqu'à ce que vous le voyiez aussi. C'est ça dont j'ai besoin. C'est ça qui me manque.

"Pour quoi faire ?" a rétorqué Luke quand je lui ai demandé de me donner l'adresse e-mail de M. Larson. Il n'était pas suspicieux. Mais pas emballé non plus.

"Comment ça, pour quoi faire ?" lui ai-je lancé, comme si je m'adressais à une stagiaire qui mettait en doute la tâche que je lui avais confiée. Pourquoi une telle remise en cause de sa part ? "J'en reviens toujours pas que nos chemins se soient croisés. Comme il participe à l'émission, je veux savoir si son tournage aura lieu le même jour. Et ce qu'il prévoit de raconter." Luke restait impassible, alors j'ai glissé dans le mélodrame. "Je veux lui parler de tout ce qu'on a vécu, Luke, de tout."

Luke a lourdement laissé tomber son bras sur le canapé. Il a grommelé :

"Ani, c'est mon client. J'ai pas envie que les choses… tournent mal… tu vois.

— Tu ne comprends vraiment rien", ai-je soupiré. D'un air désespéré, je suis retournée dans la chambre et j'ai délicatement fermé la porte. Lorsque je lui ai redemandé l'adresse, le lendemain, Luke s'est contenté de me l'écrire, rien de plus.

Une fois entrée son adresse dans ma messagerie, je suis passée en mode starlette du lycée : je lui ai écrit un message charmant et bien tourné :

Je n'arrive pas à croire que nous nous soyons retrouvés dans de telles circonstances ! Le monde est vraiment petit ! J'adorerais vous revoir. J'ai l'impression que nous avons plein de choses à nous raconter.

J'ai cliqué huit fois sur "actualiser" avant de découvrir la réponse de M. Larson. J'ai ouvert le message ; mes joues bouillonnaient d'espoir.

On pourrait prendre un café ? m'a-t-il répondu. *Ça te paraît convenable ?* J'ai levé les yeux au ciel si exagérément que j'ai dû brûler toutes les calories que j'avais prises en grignotant du raisin. Un café ? Il me considérait donc toujours comme une élève.

J'imagine que prendre un verre serait tout aussi "convenable", ai-je répondu.

Quand tu étais gamine, tu avais déjà ce sens de la répartie, m'a-t-il écrit. Le mot "gamine" m'a hérissé le poil. Mais il était d'accord pour me voir.

Le jour du rendez-vous, j'étais allée travailler avec une robe tee-shirt en cuir et des bottines ouvertes sur les orteils. *Sûrement la tenue qu'une fille qui a de la "répartie" porte en été.*

"Vous êtes splendide, m'a dit LoLo dans le couloir. Vous avez fait des injections de Botox sur le front ou quoi ?

— C'est la remarque la plus sympa que vous m'ayez jamais faite", ai-je dit. LoLo a gloussé, comme je m'y attendais. Je croyais qu'on échangeait juste une plaisanterie en passant, mais LoLo s'est arrêtée, a rebroussé chemin et m'a attirée dans un coin.

"Dites, votre article sur le *revenge porn* était excellent, vraiment."

J'avais fait le forcing pour obtenir six pages dans la rubrique "enquêtes", pour parler des femmes dont l'ex-petit copain aigri avait publié des photos explicites sur Internet, et dénoncer le fait qu'aucune loi ne protégeait la vie privée et le harcèlement sexuel sur la toile, donc, techniquement, elles n'avaient aucun moyen juridique de se défendre.

"Merci, ai-je exulté.

— C'est incroyable, vous savez vraiment tout faire, a poursuivi LoLo. Mais je crois que ce genre d'articles aura plus d'impact *vous savez où* qu'ici." Elle a tant bien que mal essayé de froncer les sourcils, et s'est ravisée.

J'ai joué le jeu.

"C'est un sujet dans l'air du temps. Je ne sais pas s'il serait judicieux de le garder pour plus tard.

— Oh, ça viendra vite." Sous une couche de rouge à lèvres Chanel, son sourire a révélé une rangée de dents typique d'une buveuse de café.

J'ai adopté son enthousiasme.

"Très bien."

LoLo a remué ses ongles noirs.

"Ciao."

C'était un bon présage.

Dans l'atmosphère dionysiaque du bar, le dos trapu de M. Larson m'est apparu tel un mirage. En pleine *happy hour*, je me suis frayé un chemin parmi les filles aux jupes crayon Theory et les banquiers qui planquaient leur alliance dans leur poche. Leurs talons tambourinaient ce refrain : "Bas les masques ! Bas les masques !"

Je lui ai tapoté l'épaule. Soit il n'avait pas mis de cravate, soit il l'avait ôtée : le col de sa chemise était défait. Découvrir la peau nue de son cou m'a fait le même choc que la première fois où je l'ai vu en jean : je me suis alors souvenue qu'il y avait plein de choses que je ne connaissais pas de lui.

"Désolée !" J'ai esquissé un sourire contrit. "J'ai été retenue au boulot."

J'ai ôté une mèche de cheveux de mes lèvres, prouvant combien j'étais confuse. Message clair : je suis débordée, mais j'ai libéré du temps rien que pour vous.

C'était faux, bien sûr. J'ai commencé à me préparer dans les toilettes du *Women's Magazine* à environ 19 h 20. J'ai mis du déodorant, je me suis brossé les dents, et me suis rincé la bouche jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Puis est venue l'heure de me maquiller : je me suis appliquée pour ne pas donner l'impression d'en mettre trop. Quand j'ai quitté mon bureau, il était 19 h 41 : une minute de retard par rapport au programme que je m'étais fixé. J'avais prévu d'arriver au Flatiron à 8 h 07. "Juste assez de retard pour prouver qu'on n'est pas dingue du mec en question", selon Nell.

Les lèvres au bord du verre, M. Larson m'a dit :

"Pour la peine, je devrais t'obliger à faire un ou deux tours de stade." Il a bu une petite gorgée. Je me suis aperçue qu'il avait descendu une bonne quantité de son whisky, j'ai compris qu'il était déjà un peu brumeux.

À l'idée que M. Larson me donne des ordres, qu'il me crie d'accélérer, de garder le rythme, d'être plus impliquée dans ma course, des frissons m'ont parcouru la nuque. Je me suis hissée sur le tabouret à ses côtés. Je ne pouvais pas le laisser me voir frissonner. Pas encore.

J'ai glissé une mèche de cheveux derrière l'oreille.

"Vous savez, je fais toujours un entraînement en côte une fois par semaine."

M. Larson a étouffé un rire discret, et même si sa peau se plissait autour de ses yeux, il avait toujours un visage enfantin, malgré ses tempes grisonnantes.

“Où ça ? Le problème dans cette ville, c’est qu’il n’y a pas beaucoup de relief.

— C’est vrai. Rien ne vaut la colline de Mill Creek. Comme j’habite à Tribeca, je dois me contenter du pont de Brooklyn.” J’ai poussé un soupir exagéré. Nous savions tous les deux qu’habiter dans un T1 près de Brooklyn Bridge, c’était largement mieux que dans une grande baraque miteuse de Bryn Mawr.

Le barman s’est approché et, d’un signe de tête, m’a demandé ce que je souhaitais boire.

“Une vodka-martini, ai-je dit. Frappée.” C’est ce que je buvais pour me la jouer rédactrice sophistiquée. Je ne suis pas aussi fan de martini que je le suis des bretzels au chocolat vendus en sacs maxi-format, mais quand j’ai besoin de me plonger dans un agréable flou, c’est mon élixir de prédilection. Parfois, c’est aussi ce qui m’aide à me convaincre que je suis assez fatiguée pour aller me coucher.

“Tu es splendide.” M. Larson s’est reculé pour apprécier la tenue que j’avais mise pour lui : cette robe en cuir scandaleuse et les boucles d’oreilles en diamant que j’avais fait exprès de mettre en évidence. Dans ses yeux, j’ai remarqué une lueur mêlant amusement et approbation. Ça n’a duré qu’une fraction de seconde, mais d’une certaine façon, c’était aussi insupportable que de mettre la main sur une plaque chauffante : le corps se met soudain en alerte. “J’ai toujours su que tu deviendrais une femme comme ça.”

J’aurais pu exulter, mais je suis restée de marbre.

“Une fille facile ?

— Pas du tout.” Il a fait un geste dans ma direction. “Ce genre de filles que les gens admirent dans la rue et se demandent qui elles sont, ce qu’elles font dans la vie.”

Mon verre est apparu et j’en ai avalé une bonne gorgée. J’en avais besoin, de peur de ne pas mener à bien ma prochaine réplique.

“Ce que je fais dans la vie… J’écris pas mal de conseils pour de bonnes fellations.”

M. Larson a détourné les yeux.

“Allons, Tif.”

Entre le souvenir de mon ancien nom et la déception dans la voix de M. Larson, c’était comme si je recevais à nouveau une gifle de mon père. J’ai avalé une autre gorgée, les lèvres trempées de vodka, j’essayais de m’en remettre.

“Ça vous choque, de la part d’une ancienne élève ?”

M. Larson a fait rouler son verre entre ses mains.

“Je n’aime pas quand tu te dévalorises comme ça.”

Le coude sur le bar, j’ai pivoté sur le tabouret pour me retrouver face à lui et lui montrer combien cette conversation m’amusait.

“Détrompez-vous. Je n’ai peut-être pas d’intégrité en tant que journaliste, mais au moins j’ai le sens de l’humour. Je suis bien dans ma peau, vous pouvez me croire.”

M. Larson m’a regardée dans les yeux, et j’ai eu du mal à supporter ce qu’il me renvoyait.

“Je vois que tu es bien dans ta peau. Je m’inquiétais juste de savoir si ce n’est pas qu’une façade.”

Le martini n’avait pas commencé à faire son effet, et je n’étais pas encore prête à discuter de ça. Je m’étais dit qu’on allait commencer tout doux, par quelques remarques un peu grivoises et avilissantes sur mon job : à travers ma petite routine de nana ambitieuse, M. Larson découvrirait que, contrairement à sa femme, je ne manquais pas de recul. Et Luke : manquait-il lui aussi de recul ? J’imaginais ma réponse, accompagnée d’une petite larme : *Bien sûr que oui. Il ne me comprend pas, voilà tout. Comme bien d’autres*. J’aurais alors regardé M. Larson dans le blanc des yeux, pour le rassurer : lui, il faisait partie de ceux qui me comprennent.

“Je vois… ai-je dit en riant. En tout cas, j’arrête pas de penser à cette émission.”

M. Larson a ri à son tour, ce qui m’a soulagée.

“Je comprends tout à fait.

— Ça m’inquiète, ai-je dit. Et pourtant, je meurs d’envie d’y participer.”

M. Larson n’a pas eu l’air de comprendre :

“Pourquoi t’inquiéter ?

— Parce que je sais ce qu’ils attendent. Je sais l’impact que peut avoir le montage.” La voix basse, je me suis rapprochée un peu plus, comme si ma prochaine confidence lui était exclusivement réservée. “Soyons clairs, quand j’écris un papier, je tourne les choses comme ça m’arrange. Je sais déjà ce que je veux dire avant même de commencer mes recherches et d’appeler un expert. Si ce qu’il me dit ne me convient pas, je lui pose la question différemment. Ou alors – j’ai penché la tête en me rappelant mon second stratagème – j’appelle un autre expert, et je lui fais dire ce que je veux entendre.

Alors c’est comme ça que ça marche ?” M. Larson a plissé les yeux, minutieusement, comme s’il louchait à travers un petit trou pour mieux percer mon mystère. Cette façon qu’il avait de voir clair en moi : c’était comme la petite fissure qui fait craquer un pare-brise tout entier.

J’ai fait une petite moue.

“Enfin… c’est juste que je ne peux pas fonder tous mes espoirs sur cette émission.”

M. Larson a approché son épaule juste à côté de la mienne. Il avait le souffle chargé d’un parfum de whisky.

“C’est vrai. Mais à ta place, je ne me ferais pas de souci. Je crois que ce qui les intéresse, c’est ton point de vue, celui que personne ne connaît. Ceci dit – il s’est reculé, emportant avec lui sa chaleur tourbée, me laissant tout à coup flotter dans une poche d’eau froide en plein océan –, rien n’est moins sûr. Quoi qu’ils disent sur toi, ce qui importe, c’est ce que tu es ici.” Il a mis la main sur son cœur. Ce discours sérieux était comme un laïus de fin de cours, et si quelqu’un d’autre me l’avait tenu, j’aurais rigolé. Mais comme il venait de M. Larson, j’allais me le rappeler avec tendresse, et me le répéter pendant les années à venir, dès que je me demanderais si j’avais fait le bon choix.

Je m’amusais avec le coin mouillé d’une serviette de cocktail.

“Monsieur Larson, ce n’est pas là que je vais trouver du réconfort.”

Il a soupiré, comme s’il venait d’apprendre une mauvaise nouvelle.

“Oh, Tif. Je suis navré de t’entendre dire ça.”

Je m’en suis voulu quand j’ai senti mon visage se flétrir, se rider et s’enlaidir. J’ai mis la main sur le front pour masquer ce carnage.

M. Larson s’est courbé : il m’a regardée par-dessous ma main.

“Voyons, a-t-il dit, je ne voulais pas te mettre dans cet état.” Alors j’ai senti sa main dans mon dos, un peu plus bas que nécessaire, puis, entre mes cuisses, cette sensation, si désespérée que j’avais envie qu’elle prenne fin au plus vite, mais si délicieuse que j’avais peur qu’elle ne disparaisse.

Je lui ai fait un demi-sourire. Il faut toujours se montrer brave.

“Ça ne va pas si mal, je vous assure.”

M. Larson a ri, a remonté sa main dans mon dos, m’a caressée d’un geste paternel, en guise d’encouragement. Je m’en suis voulu d’avoir à nouveau joué une mauvaise carte, mais j’ai pris bonne note : *il aime quand je suis faible*.

“Alors, comment ça va se passer ?” M. Larson a ôté sa main de mon dos et s’est redressé. “Tu retournes là-bas en septembre pour l’enregistrement ?”

Une question logistique. Pas idéal pour m’ouvrir à lui.

“Oui, pas vous ?”

M. Larson a gigoté sur son tabouret – trop petit pour quelqu’un de son gabarit – et a grimacé :

“Si.”

Le barman s’est approché pour nous demander si l’on voulait un autre verre. Assoiffée, j’ai hoché la tête, mais M. Larson a décliné. Je me suis rapprochée de lui, imperceptiblement.

“Whitney vous soutient dans cette démarche ?” J’ai poussé un soupir irrité. “Parce que Luke, non.

— Luke ne veut pas que tu y participes ?” J’ai vu que ça le dérangeait, ce qui m’a ravie.

“Il a peur que ça ne me rappelle de mauvais souvenirs. Pas idéal quand on prépare son mariage.

— Il se fait du souci pour toi, ça se voit.”

J’ai hoché la tête, heureuse de pouvoir prendre en défaut saint Luke.

“Il ne veut pas de crises d’hystérie. Si je ne devais plus jamais mentionner le nom de Bradley, il serait le plus heureux du monde.”

M. Larson a caressé du doigt le rebord de son verre, avec tendresse. Je l’ai alors revu en train d’appliquer un pansement sur mon visage, par-dessus mes larmes, ce soir-là, dans son appartement.

“Et voilà, avait-il dit une fois le pansement en place. Aller de l’avant, ça ne veut pas dire qu’il faut taire le passé, a-t-il dit, le nez dans son verre. Ou taire la douleur. J’imagine que la douleur sera toujours là.” Il m’a jeté un regard furtif, presque timide, pour voir si j’étais d’accord, une faveur que Luke ne me faisait jamais. Luke monte sur ses grands chevaux, et prétend savoir exactement comment je peux oublier cette phase cruelle de ma vie. Pourquoi avoir besoin de participer à cette émission ? Ce que les autres pensent de moi ne devrait pas me préoccuper le moins du monde. Facile à dire quand tout le monde vous trouve génial.

“Pardon, je ne voulais pas faire comme si je pouvais me mettre à ta place”, m’a dit M. Larson. Quand il s’est excusé, je me suis rendu compte que je le regardais de travers.

“Pas du tout.” Un clignement d’yeux m’a fait oublier Luke. “Vous avez parfaitement raison. Merci. Pour vos paroles. Personne ne me dit jamais ce genre de choses.

— Je suis sûr qu’il fait de son mieux.” M. Larson m’a tendu la main : j’étais si surprise que je me suis figée ; il a dû lutter pour saisir la mienne, puis l’a tenue en l’air comme un gentleman qui invitait jadis une dame à danser. “Il t’aime, c’est certain.” De son pouce, il a désigné la bague à mon annulaire, preuve de cet amour. Il a à peine touché la pierre, puis a levé les sourcils.

C’était le moment idéal pour un peu d’audace.

“Mais j’ai besoin de quelqu’un qui me comprenne.”

M. Larson a reposé ma main méticuleusement sur le bar. Je me suis demandé s’il avait compris, s’il avait senti la pulsation de cette terminaison nerveuse qu’il avait touchée au plus profond de moi.

“Il faut aussi y mettre du tien, Tif, et t’ouvrir à lui.”

La tête inclinée sur la main, j'ai dit cette réplique que je m'étais tant de fois répétée en silence depuis le début de ce rendez-vous :

"Monsieur Larson, vous refusez donc de m'appeler Ani, c'est bien ça ?

— Est-ce une façon de me demander si tu peux m'appeler Andrew ?" Son sourire s'est accentué, ce sourire qui me vient immédiatement en tête quand je repense à lui dans sa salle de classe. Il n'était pas du genre à se laisser séduire, et pourtant je nourrissais pour lui un désir fou, une soif primaire et sauvage. "Parce que tu as mon accord."

Tout à coup, la poche de la chemise d'Andrew s'est illuminée de rouge, comme le cœur d'Iron Man. Il a saisi son téléphone, et j'ai aperçu "Whit" sur l'écran. L'absence des trois dernières lettres de son prénom semblait être une trahison.

"Désolé, m'a-t-il dit, je retrouve ma femme pour dîner après notre rendez-vous. Je n'avais pas vu l'heure."

Enfin Ani, évidemment, qu'il retrouvait sa femme après le rendez-vous ! Réfléchis un peu ! Tu pensais quand même pas que vous alliez vous déclarer votre flamme dans un bar sans charme et sans âme d'Union Square, pour finir dans une chambre d'hôtel ? Tu me dégoûtes !

"Je voulais juste vous dire une dernière chose, ai-je dit, poussant Andrew à enfin quitter son téléphone des yeux. Quelque chose que je veux vous dire depuis longtemps : je suis vraiment désolée. De ce qui s'est passé, dans le bureau du proviseur. De m'être défilée comme je l'ai fait.

— Ne t'excuse pas, Tif."

Il ne voulait décidément pas m'appeler "Ani", mais qu'importe.

"Et pourtant, je suis sincère. Et autre chose." J'ai baissé la tête. "Le matin où j'étais chez vous, j'ai eu Dean au téléphone. Pendant que vous étiez à la pharmacie."

Andrew a mis un moment avant de réagir.

"Mais comment savait-il que tu étais chez moi ?

— Il ne le savait pas." Je lui ai expliqué que j'avais appelé mes parents pour leur dire que j'étais en route, et que j'avais découvert que Dean me recherchait. Je pensais pouvoir retourner au lycée le lundi comme si de rien n'était. J'ai

reniflé dédaigneusement. “Bon sang, quelle idiote.

— Non, c’est Dean qui a été idiot.” Andrew a posé son portable sur le bar et m’a regardée fixement. “Tout est la faute de Dean, pas la tienne.

— Et je l’ai laissé s’en tirer sans être inquiété.” J’ai poussé un soupir de dégoût. “Parce que j’avais peur que les autres ne m’apprécient plus. Qu’est-ce que je m’en veux !”

À la fac, si j’apprenais qu’un joueur de lacrosse avait profité d’une étudiante de deuxième année et que celle-ci ne portait pas plainte, j’étais folle de rage. Quand je faisais la queue avec elle à la cafétéria, j’avais envie de lui crier : *Ne le laisse pas s’en tirer comme ça !* Mais quand je la voyais déposer un morceau de chou-fleur au sommet de sa salade – franchement, qui met du chou-fleur dans sa salade ? – c’est comme si un boulet de démolition me frappait en plein cœur. Je me demandais si c’était son légume préféré quand elle était petite, si sa mère lui en préparait tout spécialement alors que ses frères et sœurs grommelaient leur haine du chou-fleur. Je voulais lui passer les bras autour du corps et l’étreindre, placer ma tête dans sa chevelure blonde au parfum de savon, pour lui dire “Je sais”.

Parce que moi non plus, je n’y étais pas parvenue. Comme prévu, M. Larson s’était pointé aux aurores, le lundi matin, les cheveux hirsutes, dans le bureau du proviseur, pour lui annoncer que Dean Barton avait encore frappé, cette fois-ci avec un autre acolyte, Liam Ross. Je ne m’étais même pas rendue à l’appel. Mme Dern m’avait trouvée dans le couloir et m’avait dit que j’étais attendue dans le bureau de M. Mah, tout de suite. J’avais tant bien que mal traversé tout le lycée, puis la cafétéria qui se réveillait avec les élèves venus prendre leur petit-déjeuner, et enfin l’escalier qui menait à l’administration. M. Larson se tenait debout dans un coin du bureau ; par politesse, il m’avait laissé la chaise libre. J’avais refusé de lui adresser un regard ; je sentais pourtant son sourire encourageant, plein d’attente. Quand j’ai tout nié en bloc, la seule chose que j’ai pu regarder, c’était mes sabots Steve Madden, et leurs semelles tachées par l’eau de pluie. Je me suis demandé si maman saurait comment me débarrasser de ces traces.

“Donc, vous n’avez aucun incident à déplorer ?” M. Mah a pratiquement poussé un soupir, sans même prendre la peine de cacher son soulagement. Après tout, les Barton avaient financé l’extension de la cafétéria.

J’ai souri et acquiescé. La coupure sur ma joue était à peine masquée par du fond de teint. Le proviseur l’a remarquée et a eu du mal à faire comme s’il ne l’avait pas vue.

“Qu’est-ce qui t’a pris ? m’a demandé M. Larson dans le couloir.

— On peut passer à autre chose ?” ai-je supplié. Je ne m’étais pas arrêtée de marcher. J’avais vu qu’il voulait me mettre la main sur l’épaule pour m’interrompre, mais nous savions tous les deux qu’il ne le pouvait pas. J’ai accéléré le pas pour fuir sa déception qui a rempli l’atmosphère du couloir comme un parfum de supermarché.

Toutes ces années étaient derrière nous, et voilà qu’Andrew était là, à m’examiner comme quand on découvre un nouveau grain de beauté sur sa poitrine. Depuis quand ce truc est-il là ? Est-ce dangereux ?

“Sois un peu plus indulgente avec toi-même, Tif, a-t-il dit. Tu essayais juste d’aller de l’avant.” Sous la lumière tamisée du bar, je n’ai détecté aucun défaut sur son beau visage. “Tu as réussi à rebondir, et tu l’as fait en toute *honnêteté*. Contrairement à d’autres.”

Je bouillonnais.

“Dean !” Et pourtant, parfois, je me dis qu’on est plus proche que je veux bien l’admettre.

Pendant un instant, nous sommes restés dans un silence onirique. La lumière arrondissait nos angles, remplissait nos manques. Du coin de l’œil, j’ai vu que le barman nous avait repérés. J’ai prié pour qu’il ne s’approche pas, mais il a demandé :

“Vous désirez autre chose ?”

Andrew a fouillé dans la poche de son pantalon.

“L’addition, merci.” Mon nouveau martini scintillait et me regardait, moqueur.

“On pourrait peut-être déjeuner ensemble un jour ? ai-je tenté. Le week-end du tournage, par exemple ?”

Andrew a trouvé la carte qu'il cherchait et l'a donnée au barman. Il m'a souri.

"Avec plaisir."

J'ai souri à mon tour.

"Merci pour l'invitation.

— Désolé de ne pas pouvoir rester plus." Andrew a libéré sa montre de sa manche et l'a regardée en fronçant les sourcils. "J'exagère, vraiment.

— Ne vous en faites pas, je vais rester là pour boire, seule, comme une grande." J'ai soupiré avec panache. "Je vais profiter des gens qui me regardent, qui se demandent qui est cette fille et ce qu'elle fait dans la vie."

M. Larson a ri.

"Ben voyons, moque-toi de moi ! Je suis fier de toi, Tif."

Le pare-brise s'est fissuré un peu plus.

La porte de la chambre à coucher était fermée, formant une ligne sombre parallèle au sol. Luke avait dû se coucher tôt. J'ai quitté ma robe en cuir et me suis installée au-dessus du climatiseur pendant quelques instants.

Je me suis démaquillée, me suis brossé les dents ; j'ai fermé la porte à clé et j'ai éteint les lumières. J'ai déposé mes vêtements sur le canapé et me suis faufilée dans la chambre en culotte et soutien-gorge – j'avais choisi mon plus bel ensemble. Au cas où.

Lorsque j'ai ouvert un tiroir, Luke a remué.

"Salut, a-t-il murmuré.

— Salut." J'ai dégrafé mon soutien-gorge que j'ai laissé glisser au sol. Avant, c'était le moment où Luke aimait me dire de le rejoindre au lit ; mais il ne le faisait plus. J'ai mis un shorty et un débardeur.

Je me suis glissée sous les couvertures. Dans la pièce, l'air était glacial et artificiel ; on entendait le climatiseur ronfler rageusement sous la fenêtre. Les lumières étaient éteintes, et pourtant on distinguait tout grâce à la lumière résiduelle de la Freedom Tower. Dans les grands bureaux de chez Goldman Sachs, les mecs du style Patrick Bateman devaient bosser jusque tard dans la nuit.

J’ai remarqué que Luke avait les yeux ouverts. À New York, il est impossible de trouver une pièce qui soit totalement plongée dans l’obscurité – autre raison pour laquelle j’adore cette ville – car la lumière du monde extérieur se déverse dans les appartements à toute heure du jour et de la nuit. Ça me rassure de savoir que quelqu’un d’autre est réveillé, quelqu’un qui pourrait me secourir si quelque chose devait m’arriver.

“Tu as obtenu ce que tu voulais ?” m’a demandé Luke. Sa voix avait aussi peu de relief que la piste de course qui longe West Side Highway.

J’ai méticuleusement formulé ma réponse.

“Ça m’a fait du bien de lui parler.”

Luke m’a tourné le dos, une façon de me donner son avis sur la question : “Je serai bien content quand tout ça sera fini et que tu redeviendras comme avant.”

Je le connaissais, cet “avant” qui manque tant à Luke ; je sais quelle Ani il a envie de voir le rejoindre au lit. Cette Ani qui rentre d’une soirée passée au Chicken Box, ce bar de Nantucket connu pour sa flopée de filles en émoi, habillées de robes droites Calypso couleur chocolat. La fille qui s’occupe du bar s’appelle Lezzie. En fait, son vrai nom est Liz, mais quand on est une version plus jeune et légèrement moins grosse de Delta Burke, habillée en tenue de camouflage, et qu’on a la cloison nasale percée d’un anneau, les fils à papa qui se croient intelligents pensent que c’est le summum de l’humour de vous surnommer Lezzie*.

Les femmes des amis de Luke sont toutes fébriles et mal à l’aise quand elles se retrouvent à côté de Lezzie, mais moi, non. Il y a même une petite blague qui circule dans notre groupe : envoyez Ani chercher les boissons, et elle se ramènera avec au moins un cocktail Life Is Good gratuit (un mélange imbuvable de vodka framboise, de Sprite, de jus de canneberge et de Red Bull) parce que Lezzie l’aime bien. Luke aussi aime bien Lezzie – dans la mesure où elle rend évidente la différence entre moi et les autres femmes, des filles mignonnes mais peu attrayantes qui portent des boucles d’oreilles énormes et des polaires Patagonia.

Luke avait réussi à dégoter la seule fille qui ne se tortille pas quand elle est en présence d'une bouffeuse de minou, mais qui, au contraire, trouve ça amusant de flirter avec elle.

"Voici ma petite Ani Lennox, dit Lezzie dès qu'elle me voit. Combien de cocktails sans sucre ?"

Généralement, je compte sur le bout des doigts les filles qui préfèrent leur Life Is Good servi avec du soda light. Alors Lezzie laisse échapper un rire entendu, et dit :

"Ça marche !"

Tandis qu'elle prépare les cocktails, Luke passe le nez dans mes cheveux et me demande à l'oreille :

"Pourquoi elle t'appelle Ani Lennox, déjà ?"

Alors, comme d'habitude, je penche la tête, et je tends un peu plus le cou pour lui dire :

"Parce que Annie Lennox est lesbienne. En s'imaginant que je suis gay, Lezzie pense qu'elle peut me baiser."

En attendant que Lezzie pose les cocktails sur le comptoir, Luke bande sous son short rouge. Il me faut alors faire preuve de stratégie et le devancer jusqu'à la table où nous attendent les couples Booth, Griser et Kinsey.

"Les verres avec citron sont sans sucre", dis-je aux filles, mensonge qui me fait arborer un sourire sadique. Lezzie adore servir des cocktails très sucrés aux pétasses guindées qui portent des jeans blancs taille 36.

On descend quelques verres, assez pour s'armer contre le vent frais au-dehors. À Nantucket, le thermomètre descend parfois à dix degrés, parfois même à cinq, quand le soleil se couche, même au plus chaud de l'été. Puis on appelle un taxi et on rentre tous chez les Harrison, où il y a assez de chambres pour loger l'ensemble des copains de promo de Luke. Quelques-uns restent debout pour fumer un joint, pour faire une partie de *beer pong*, ou vont à la cuisine pour se faire réchauffer les trucs bizarres que mangent les gens bourrés. Mais ce n'est pas notre cas à Luke et moi. Non, tous les deux, nous nous précipitons toujours dans la chambre, et à peine les draps défaits, voilà que Luke a déjà retroussé ma robe.

Nous avons décidé il y a longtemps que je mettrais toujours une robe pour aller au Chicken Box, peu importe le temps qu'il faisait : ça facilite les choses quand on rentre à la maison.

Je suis toujours fascinée par le visage que fait Luke quand il grommelle au-dessus de ma tête, que les veines apparaissent sur son front, et que le sang lui monte aux joues, comblant les interstices entre ses taches de rousseur qui semblent alors disparaître. Ces soirs-là, il n'essaie même pas de me faire jouir – comme s'il avait décidé que ce petit rituel lui était exclusivement réservé. De toute façon, j'y arrive toujours : il suffit que je me rappelle cette nuit, voilà bientôt deux ans, où Lezzie m'avait suivie dans les toilettes et m'avait collée dos au mur, pour m'embrasser de ses lèvres délicates et agiles. Je revois sa façon de coller sa cuisse charpentée entre mes jambes alors que je commençais à lui retourner ses baisers, me pressant contre cette cuisse pour y calmer mon désir.

Je m'étais demandé si je devais en parler à Luke. Non pas parce que c'était la chose à faire, ou pour toute autre raison morale, mais parce que je n'arrivais pas à savoir si ça l'exciterait ou non. Avec Luke, j'ai toujours eu du mal à déterminer la limite entre le plaisir et l'angoisse.

J'avais fini par renoncer. Je lui en aurais peut-être parlé si Lezzie avait eu un physique à la Kate Upton, ou si elle avait choisi pour m'embrasser ce moment de ma vie où j'ai commencé à me sentir aussi moisie qu'une brique de lait oubliée au fond du frigo.

Et pourtant, je reste là, avec Luke. Je le regarde plisser les yeux avant de pousser son cri final. J'aime quand un mec reste en moi après avoir joui, mais Luke, lui, se rétracte aussitôt. Il roule sur le dos et, dans un soupir, me dit combien il m'aime.

Je n'arriverai peut-être jamais à m'extirper complètement de la fosse à bourges, mais ça ne veut pas dire que je ne suis pas non plus une femme-trophée. C'est juste que je ne suis pas comme les autres.

***** Le terme "lezzie" désigne une lesbienne en argot. *(N.d.É.)*

10

Quand je suis sortie du bureau du proviseur, j'étais très calme et déterminée. Certes, j'avais laissé tomber M. Larson comme jamais lui ne l'aurait fait, mais il fallait que j'aille de l'avant. Je savais pertinemment ce qui me restait à faire : retrouver Olivia pour m'excuser d'avoir créé un scandale et de lui avoir attiré des ennuis à la maison. J'allais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour regagner ses bonnes grâces. J'y croyais parce que Dean avait tout intérêt à me savoir heureuse. Olivia suivrait son impulsion, je le savais.

Je l'ai cherchée partout avant le déjeuner. Je suis allée jusqu'à regarder par-dessous la porte de ses toilettes préférées. En vain. La prochaine occasion, ce serait à la cafèt'. Mais pour cela, il fallait que je la croise avant que les autres ne la rejoignent, ce qui semblait possible car Olivia arrivait habituellement la première à table – elle ne faisait jamais la queue au self. Je l'ai trouvée à sa place habituelle, en train de procéder à son rituel préféré : déchiqueter la queue d'un Swedish Fish, rouler les morceaux de bonbon en boule et les ingurgiter. Au coin des lèvres, elle avait un hématome en forme de demi-lune. Ce spectacle m'a rendue malade. J'aimerais pouvoir dire que la violence de son père me retournait l'estomac ; mais j'avais quatorze ans et j'étais égoïste. Cet hématome signait mon arrêt de mort.

"Liv, ai-je dit, en espérant qu'à l'appel de son surnom, elle serait mieux disposée. – Hein ?" a-t-elle demandé comme si elle n'était pas sûre que quelqu'un avait prononcé son nom. Je me suis assise à ses côtés.

“Je suis vraiment désolée pour samedi.” Je me suis souvenue des paroles de Dean et j’ai ajouté : “Quand je mélange alcool et fumette, je suis à la ramasse complet.”

Olivia s’est tournée vers moi et m’a fait un sourire si bizarre et dépourvu de toute émotion qu’il m’arrive encore de me réveiller en sursaut, hantée par ce souvenir.

“Y a pas de souci.” Elle a désigné la coupure sur ma joue, dissimulée maladroitement avec du fond de teint. “Toi et moi, on se comprend.”

“Ah, Finny, te voilà.” Dean s’est approché ; il a flanqué son plateau-repas qui débordait de sandwiches, de frites et de soda juste à côté de moi. “Qu’est-ce qui t’a pris, putain ? J’ai cru qu’on s’était mis d’accord.” J’ai répondu que je ne comprenais pas.

“Je sors du bureau du proviseur”, a-t-il dit. Puis il a annoncé haut et fort à l’ensemble du groupe qui s’installait autour de la table qu’il avait reçu un avertissement concernant un “incident” qui s’était produit ce week-end, et qu’il n’aurait peut-être pas le droit de jouer lors du grand tournoi de Haverford cette semaine. Chez les autres, cette annonce a suscité un soupir scandalisé.

“C’est quoi, ces conneries ?” a lancé Peyton, exaspéré. Liam a quant à lui secoué la tête rageusement, même s’il ne jouait pas au foot.

“Ouais, a marmonné Dean. Si je veux jouer, d’ici là, il faut que je me tienne à carreau.”

(Je regrette toujours de ne pas avoir dit : *Alors évite de violer quelqu’un dans les deux jours à venir*.)

Dean m’a adressé un regard méprisant.

“J’ai cru qu’y avait pas de lézard entre nous ?

— J’ai rien dit, moi, ai-je gémi.

— Alors comme ça, tu t’es pas pointée dans son bureau ce matin, peut-être ? m’a-t-il demandé.

— Si, mais j’y suis pas allée de moi-même, ai-je répondu. C’est lui et M. Larson qui m’ont convoquée. J’ai pas eu le choix !”

Les yeux perçants de Dean se sont posés sur moi.

“Mais comment ils ont su qu’ils devaient te convoquer si t’as rien dit ?

— J’en sais rien, ai-je répondu gauchement. Ils ont dû deviner.

— Deviner quoi ?” Un rire mauvais a soulevé sa poitrine. “Ils ont rien de David Copperfield, que je sache !”

Dean a croisé les bras et le groupe a ri d’une seule voix. J’aurais pu rire moi aussi, si je n’avais pas été la cible de son attaque. Il y avait quelque chose d’étrangement séduisant dans le fait que Dean connaisse David Copperfield, et qu’il y fasse référence aussi facilement.

“Tire-toi, TifAni, t’as qu’à aller sucer la queue de M. Larson !”

Olivia, Liam et Peyton m’ont adressé un sourire narquois. Pas de sourire narquois sur les lèvres de Hilary mais elle ne m’a pas regardée pour autant. J’ai fait demi-tour et suis sortie de la cafétéria ; sur la plaque au-dessus de la porte était fièrement gravé le nom de la famille Barton.

Je me suis dit que M. Larson me laisserait tranquille à l’entraînement cet après-midi, après tout ce que j’avais traversé ; mais il a été plus féroce que jamais. Je suis la seule à n’avoir pas réussi à courir un kilomètre et demi en moins de sept minutes trente, et par ma faute, tout le monde a écopé de tours de stade supplémentaires. Je suis partie avant la fin des étirements, même si M. Larson nous avait bassinés avec sa vieille rengaine selon laquelle nos muscles allaient doubler de volume si l’on ne faisait pas d’étirements. Il m’a crié de revenir mais je me suis contentée de dire que ma mère venait me récupérer plus tôt et qu’il fallait que j’y aille. D’habitude, je rentrais de l’école en train. Mais ce jour-là, maman est venue me chercher pour aller faire les présoldes au Bloomingdale’s du centre commercial King of Prussia.

Comme tout le monde, je n’utilisais jamais les douches des vestiaires après l’entraînement. Elles étaient dans un état pitoyable. Mais ce jour-là, j’ai dû faire une exception parce que je ne voulais pas passer les heures à venir à grelotter dans mes habits trempés de sueur tandis que j’essayais des pulls en laine. Je me suis lavée rapidement : l’eau avait une drôle d’odeur, comme si elle avait stagné dans les tuyaux depuis l’époque où les vestiaires servaient pour l’internat. Enveloppée dans une serviette, je me suis dirigée vers mon casier sur la pointe

des pieds, essayant ainsi de limiter le contact entre la surface de ma peau et le sol collant. Arrivée au coin de la pièce, j'ai vu que Hilary et Olivia étaient là. Ni l'une ni l'autre ne faisait de sport ou n'assistait aux cours d'EPS, et je ne les avais jamais vues dans les vestiaires auparavant.

"Qu'est-ce que vous faites là, les filles ? ai-je demandé.

— Salut !" a dit Hilary. Sa voix sombre et étrange était plus enjouée que d'habitude. Depuis qu'on s'était séparées, après le cours de chimie, elle s'était fait un chignon. Une mèche blonde aux reflets framboise en ressortait, si fragile et lissée qu'elle pointait en l'air, comme un épi dans une couronne.

"On te cherchait.

— Ah bon ? ai-je dit, surprise.

— Ouais", a dit Olivia d'une voix rieuse. Sous la lumière jaunâtre pareille à celle d'un laboratoire, son nez semblait être parsemé de minuscules cratères noirs. "Qu'est-ce que… euh… Qu'est-ce que tu fais ce soir ?"

Demandez-moi n'importe quoi, je le ferai.

"Je suis censée faire du shopping avec ma mère. Mais je peux reporter ça à un autre jour, si vous voulez qu'on se voie.

— Non." Nerveuse, Olivia a regardé furtivement en direction de Hilary. "C'est pas grave. On fera ça un autre jour." Elle s'est éloignée et je me suis mise à paniquer.

"Non, vraiment, ai-je dit. Ça me dérange pas. Je dirai à ma mère qu'on ira un autre jour.

— T'en fais pas, Tif." Hilary s'est retournée. Son profil ressemblait à celui d'un samouraï. Dans ses yeux étranges, il y avait comme du remords. "Une autre fois."

Elles sont sorties sans perdre de temps. Bon sang ! Mon excès d'enthousiasme les avait fait fuir. Furieuse, j'ai enfilé mes vêtements et j'ai brossé mes cheveux mouillés et emmêlés.

Assise sur le trottoir devant le gymnase, j'attendais maman quand Arthur a balancé son sac à mes pieds et s'est assis.

"Salut.

— Salut", ai-je dit, presque timidement. Ça faisait un moment qu'on ne s'était pas parlé.

"Ça va toi ?"

J'ai hoché la tête avec conviction. Ce court échange avec Olivia et Hilary m'avait redonné du poil de la bête. J'avais repris espoir.

"T'es bien sûre ?" Arthur a regardé en direction du soleil ; ses yeux se sont plissés derrière ses lunettes dont les verres paraissaient négligés, quoique de manière étudiée, semblables à des graffitis sur le mur d'une construction abandonnée. "Parce que j'ai entendu parler de ce qui t'est arrivé."

J'ai tourné la tête pour l'observer.

"Qu'est-ce que t'as entendu ?

— Eh ben." Il a haussé les épaules. "Tout le monde est au courant de ce qui s'est passé à la soirée de Dean. De ce que t'as fait avec Liam. Et Peyton. Et Dean.

— Pas besoin de me faire la liste, ai-je marmonné.

— Et de la pilule du lendemain, a-t-il ajouté, l'air morne.

— Oh putain, ai-je grommelé.

— Tout le monde pense que t'as foutu le bordel à la soirée d'Olivia parce que t'étais jalouse qu'elle sorte avec Liam.

— C'est vrai ?" J'ai fourré la tête entre les cuisses, et des mèches de cheveux humides ont recouvert mes bras, tels des serpents.

"C'est bien ce qui s'est passé ? a demandé Arthur.

— Et personne se demande comment je me suis fait ça ?" J'ai désigné ma joue que je n'avais pas pris la peine de couvrir de fond de teint après ma douche.

Arthur a haussé les épaules.

"T'es tombée ?

— Ouais." J'ai reniflé. "Et Dean m'a aidée à me relever."

J'ai remarqué que la BM rouge de maman arrivait sur le parking. Elle était facile à repérer : un point rouge vif au milieu de 4×4 noir intense et de berlines brunes. Évidemment, la mère de TifAni conduisait une voiture rouge pétasse. On est salope de mère en fille.

"Il faut que je file", ai-je dit à Arthur.

Le matin est apparu, fragile et clair. L'automne s'affirmait. Je me suis enveloppée dans le nouveau trench noir que maman m'avait acheté la veille. Je l'avais trouvé chez Banana Republic. Contrairement à ceux de chez Bloomingdale's, il n'était pas en solde. Mais maman m'a dit qu'il me mettait tellement en valeur qu'elle souhaitait quand même me l'acheter. Elle en a payé une partie en carte bleue, et l'autre en espèces, puis m'a demandé de ne rien dire à "papa". Bon sang, je détestais quand elle l'appelait papa. Dans le train qui me conduisait à l'école, ma poitrine s'est emplie d'un vif espoir, comme un gros ballon de baudruche scintillant. Hilary et Olivia n'en avaient pas fini avec moi. Il y avait quelque chose de nouveau dans l'air, et en plus, j'avais un trench qui me "mettait tellement en valeur".

Quand je suis arrivée au lycée, j'ai ressenti tout autre chose. Une pulsation. Comme un battement qui s'emparait des couloirs. Ce matin-là, un petit groupe d'élèves de seconde et de première se trouvaient devant l'entrée, amassés comme des badauds devant un spectacle épique. Je me suis approchée du foyer des élèves, un endroit réservé aux terminales – une règle si stricte que même les profs et les parents la respectaient, préférant rester dans l'encadrement de la porte pour appeler l'élève qu'ils recherchaient plutôt que d'entrer.

Cette fois-ci, quand je me suis approchée, la foule s'est écartée, au ralenti, comme dans un film.

"Oh putain !" a lancé Allison Calhoun, une élève de seconde qui m'avait snobée le jour de la rentrée mais qui me léchait les bottes depuis que Hilary et Olivia s'étaient rapprochées de moi. Dans sa main, elle a étouffé un gloussement malicieux. Quand je me suis frayé un chemin jusqu'au panneau d'affichage, j'ai découvert ce qui avait attiré la foule : mon short de course – celui que je portais la veille à l'entraînement – était épinglé au tableau, sur le mur du fond, sous une affiche manuscrite : "HUMEZ L'ODEUR D'UNE SALOPE… (À VOS RISQUES ET PÉRILS… ÇA SCHLINGUE !)" Ces mots étaient écrits au fluo, en lettres en forme de bulles, dans une graphie joyeuse du genre de celle qu'on utiliserait pour annoncer une vente de brioches pour les petits cancéreux. Seule une fille pouvait en être l'auteur. Mon intuition s'est confirmée quand j'ai songé à Hilary et à Olivia, et à

leur comportement étrangement sympathique de la veille. Je me suis faufilée hors de la foule avec autant de difficulté que j'y étais entrée. Il y avait des toilettes juste en face, alors je m'y suis réfugiée. Je me suis souvenue que la veille j'avais eu mes règles, tout heureuse que la pilule du lendemain ait fonctionné. L'entraînement de cross avait tout fait sortir : en quittant mon short, j'ai vu qu'il était entièrement maculé de rouge et de brun. J'avais du mal à imaginer combien il devait être répugnant, combien le mélange ignoble de sang et de sueur devait empester. J'avais été tellement distraite par la soudaine sympathie des filles que je n'avais même pas remarqué que mon short manquait à l'appel en rangeant mes affaires.

La porte s'est ouverte et j'ai entendu la toute fin d'une conversation de haut vol :

"Elle l'a bien cherché !

— Arrête. C'est quand même super-méchant, non ?"

J'ai grimpé sur la lunette des toilettes en silence, et j'ai relevé les jambes.

"Dean va trop loin, a dit une autre fille. C'est bien marrant, mais ça le sera moins quand elle décidera de se suicider, comme Ben.

— Mais Ben n'y peut rien, s'il est gay, a dit la première. Elle, par contre, elle était pas obligée de jouer les salopes."

Son amie a ri et j'ai étouffé un gros sanglot.

J'ai entendu l'eau couler, le papier se froisser dans leurs mains, puis le bruit de la porte qui s'est refermée derrière elles.

Je n'avais jamais séché un cours de ma vie. J'ai même du mal à ne pas aller au travail quand je suis malade. Au fond de moi sommeille une petite fille catholique bien obéissante. Et pourtant, ce jour-là m'a détruite, a réduit à néant cette peur qu'il m'arrive quelque chose si je ne me conduisais pas selon les règles d'usage. Tout ce qui comptait, c'était de dissiper cette humiliation, une humiliation si destructrice qu'elle m'avait laissée hors d'haleine. J'ai attendu là, à triturer encore et encore une mèche de cheveux que j'avais entre les doigts (une attitude typique d'auto-apaisement, selon l'experte en comportement du *Women's Magazine*) jusqu'à ce que la première sonnerie finisse de retentir. J'ai attendu

cinq minutes de plus pour être sûre de ne pas tomber nez à nez avec des âmes égarées dans le couloir. Puis je suis redescendue des toilettes, aussi silencieuse que Spiderman ; j'ai ouvert la porte, et j'ai longé le couloir, furtivement, pour sortir par-derrière. Je voulais prendre le train jusqu'à la gare de la 13e Rue pour passer la journée à traîner en ville. J'étais au beau milieu du parking quand j'ai entendu quelqu'un crier mon nom. C'était Arthur.

"Je crois qu'on a des restes de lasagnes." Arthur a jeté un œil au fin fond du frigo qui faisait un bruit pas possible.

J'ai consulté l'heure sur la cuisinière : 10 h 15.

"Pas pour moi, merci."

D'un coup de hanche, Arthur a refermé la porte. Dans les mains, il avait un plat à gratin. Il s'est coupé une part généreuse, puis a glissé son assiette dans le micro-ondes.

"Oh." Il a léché la sauce tomate sur son doigt et s'est agenouillé pour fouiller dans son sac à dos. "Tiens." Il m'a lancé mon short : il était très léger mais, en atterrissant sur mes genoux, il a émis un bruit sourd et grave, comme un coup dans le ventre.

"Comment tu l'as récupéré ? ai-je soupiré.

— C'est quand même pas la *Joconde*, a-t-il dit.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?"

Arthur a refermé son sac et a levé les yeux au ciel.

"T'es jamais allée au Louvre ?

— C'est quoi, le Louvre ?"

Arthur a ri.

"Oh là là."

Quand le micro-ondes a bipé, Arthur s'est levé pour vérifier la température de son plat. Comme il me tournait le dos, j'ai pu renifler rapidement mon short. Il fallait que je sache ce que tout le monde avait senti.

C'était ignoble. L'odeur était âpre, primaire, et s'emparait de vos poumons comme une maladie. J'ai glissé la boule de tissu moite dans mon sac à dos et, le menton dans la main, j'ai senti les larmes tracer un sillon en diagonale sur mon nez.

Arthur s'est assis face à moi, et m'a laissée pleurer. Il s'empiffrait de tonnes de viande et de sauce. Entre deux bouchées, il a dit :

"Quand j'aurai fini mon assiette, je te montrerai quelque chose qui va te remonter."

Arthur a nettoyé sa portion de lasagnes en un rien de temps. Il a déposé son assiette dans l'évier sans prendre la peine de la rincer et m'a fait un petit signe de la main, puis s'est dirigé vers la porte au fond de la cuisine. Je croyais que c'était la porte d'un placard ou du garde-manger, mais Arthur l'a ouverte pour révéler un rectangle noir et froid. J'ai découvert plus tard qu'il y avait dans la maison d'Arthur de nombreuses portes qui ouvraient sur des escaliers, des placards, des pièces jonchées de tas de livres et de documents, et dont les murs étaient revêtus d'une tapisserie à motifs floraux qui se décollait dans les coins. Fut un temps, la famille d'Arthur du côté de sa mère avait eu de l'argent, mais tout était bloqué dans des successions, et des procédures juridiques si complexes que personne n'en verrait jamais la couleur. M. Finnerman avait abandonné femme et enfant voilà huit ans, ce qui avait détruit Mme Finnerman, même si elle faisait comme si tout allait bien. Elle avait obtenu un poste à Bradley peu de temps après la naissance d'Arthur. Sachant que M. Finnerman avait pour habitude de ne jamais se lever avant midi et qu'il ne fichait rien de la journée, son travail à elle assurerait à son fils une place dans une bonne école, et lui rapporterait un peu d'argent. Tous les gens qui habitent la Main Line ne roulent pas sur l'or, mais leurs priorités ne sont certainement pas les mêmes que là où j'ai grandi. L'éducation, les voyages, la culture : voilà à quoi devait servir chaque centime durement gagné. Rien à voir avec les bagnoles tape-à-l'œil, les objets de marque ou l'entretien physique. Dans ce quartier, il valait mieux avoir hérité d'une fortune familiale plutôt qu'être nouveau riche. C'est l'une des raisons pour lesquelles Arthur déteste Dean. Arthur, lui, avait un bien qui lui rapportait largement plus que de quoi s'acheter la

dernière Mercedes Classe S : il était loin d'être bête. Il savait faire plein de choses, connaissait les bonnes manières ou la cuisson parfaite d'un steak. Il savait que Times Square était le lieu le plus ignoble qui soit et que Paris compte vingt arrondissements. Un jour prochain, il serait admis à Columbia, privilège accordé aux descendants d'anciens étudiants.

La main sur le bouton de porte, il s'est tourné vers moi.

"Tu viens ?"

Je me suis approchée pour découvrir quelques marches d'escalier miteuses. Le reste était plongé dans l'obscurité. J'ai toujours détesté l'obscurité. Je vais encore me coucher en laissant la lumière du couloir allumée.

Sur le mur, Arthur a tâtonné à la recherche de l'interrupteur. Une ampoule s'est éclairée. Au premier pas qu'il a fait, un petit nuage de poussière s'est formé. Il avait quitté ses chaussures quand nous étions entrés chez lui, il avait les pieds enflés, la peau douce et luisante comme celle d'un bébé.

"Mon sous-sol n'a rien à voir avec le tien", ai-je dit en le suivant à la trace. Le sol était en béton et les murs éventrés laissaient paraître leurs entrailles orangées et pelucheuses. Un amoncellement d'objets occupait une partie du sous-sol – des meubles déglingués, des cartons pleins de vieux disques abîmés, des bouquins poussiéreux et de vieux exemplaires du *New Yorker* infestés de moisissure.

"Laisse-moi deviner." Arthur m'a regardée par-dessus son épaule en grimaçant. Sous la lumière jaune de l'ampoule, son acné ressortait de couleur violette. "Je suis sûr que le tien est recouvert de moquette.

— Oui, et alors ?" Arthur a continué en direction du bazar qui colonisait le mur du fond sans me répondre. Ma voix a résonné à travers la pièce quand j'ai demandé : "Ça pose un problème, la moquette ?

— Mauvais goût", a-t-il déclaré tout en évoluant entre les cartons.

Je passerais le restant de mes jours sur du parquet.

Arthur s'est accroupi de sorte que, pendant une minute, je n'ai pu voir que ses cheveux huileux.

"Oh putain", a-t-il dit. Il a ri. "Regarde ça !" Lorsqu'il s'est relevé, il brandissait une tête de cerf mort en l'air, comme à la suite d'un sacrifice.

J’ai retroussé le nez.

“S’il te plaît, dis-moi que c’est une fausse.”

Arthur a retourné la tête face à lui pour l’observer un instant, dans les yeux, comme s’il essayait de se faire une opinion.

“Bien sûr que c’est une vraie, a-t-il conclu. Mon père est chasseur.

— Moi, je suis contre la chasse, ai-je dit avec aigreur.

— Et pourtant tu manges des hamburgers.” Arthur a balancé la tête de cerf dans un carton demeuré ouvert. Un des bois de l’animal se dressait en l’air tel un haricot qui pointait nulle part. “Tu préfères que ce soient les autres qui fassent le sale boulot.”

J’ai croisé les bras. Quand j’avais déclaré être contre la chasse, je voulais dire comme sport, mais je n’avais pas envie de me quereller avec lui et de prolonger ce petit parcours champêtre. Ça faisait seulement quelques minutes que nous étions descendus, et j’étais déjà gelée. J’avais la peau ratatinée, comme quand on reste des heures dans un maillot de bain humide.

“Qu’est-ce que tu veux me montrer ?” Je l’ai pressé.

Arthur s’est penché, a pioché dans un autre carton pour examiner ce qu’il en exhumait ; il a fini par mettre de côté ce qui ne lui convenait pas.

“Ah ?” Il a saisi ce qui me semblait être une encyclopédie, et m’a fait signe de m’approcher. J’ai soupiré, puis je me suis frayé un chemin à travers ce tas d’immondices, pour m’apercevoir, une fois à ses côtés, que le livre qu’il avait en mains était un album de promo.

Arthur l’a ouvert à la page de garde arrière, où j’ai pu lire le mot qui figurait à côté de son doigt rose :

Salut Art-man,

Comme je suis pas une tapette, je vais pas te dire que t’es mon super-pote, alors va te faire !

Bart-man.

J’ai lu le mot trois fois avant de comprendre. Bart-man n’était autre que Dean – un jeu de mots sur son nom, Barton.

“C’était quelle année ?

— 1999.” Arthur a léché son index et s’est mis à feuilleter l’album. Classe de sixième.

“Et vous étiez « potes », Dean et toi ?

— C’était mon meilleur pote.” Arthur a eu un rire mauvais. “Regarde.” Il m’a montré une série de photos : des élèves qui faisaient les pitres à la cantine, qui faisaient des grimaces la veille des vacances de Noël, ou qui posaient avec un alligator géant – la mascotte de Bradley. Dans le coin inférieur gauche, il y avait une photo un peu patinée, comme elles le sont toutes après quelques années. On a l’impression que, jadis, on appartenait à un monde étrange et reculé, et on se rend compte non sans dédain de tout le chemin qu’on a parcouru depuis ; de combien on pouvait être stupide. Arthur et Dean avaient la peau très blanche, et leur sourire craquelé avait désespérément besoin de baume à lèvres. Arthur était déjà un gamin costaud, mais rien à voir avec sa corpulence désormais herculéenne. Quant à Dean, il était plutôt chétif. Le bras qu’il avait passé autour du cou de bouledogue d’Arthur était tellement maigre et fragile qu’on aurait dit le petit frère d’un élève.

“C’était l’été qui a précédé son pic de croissance, a expliqué Arthur. Il s’est développé, et sa connerie avec !

— J’arrive pas à croire que vous ayez pu être copains.” J’ai approché le visage de l’album au point de loucher. Je me suis demandé si à Mt St Theresa les filles disaient la même chose à Leah : “J’arrive pas à croire que tu aies été copine avec TifAni !” Tout ça avec un petit rire incrédule – *c’est un compliment, Leah*. Si personne ne le lui avait jamais dit, ça ne tarderait pas.

Arthur a refermé l’album d’un coup sec, manquant de peu de m’écorcher le nez. J’ai laissé échapper un petit cri de surprise.

“Alors arrête de croire que t’es la première à souffrir des frasques de Dean Barton.” Pensif, il a caressé du doigt les lettres larges et dorées du titre de l’album.

“Il fait tout pour que les autres oublient qu’il a déjà passé la nuit chez la tapette du quartier.”

J’ai cru qu’on allait remonter quand, dans un coin, un détail a attiré son attention. L’album sous le bras, il a continué son chemin à travers les cartons, puis s’est accroupi ; il a abandonné l’album au profit de sa nouvelle trouvaille. Comme il me tournait le dos, je n’ai pas vu ce qu’il avait dans les mains. J’ai juste entendu son ricanement maladroit. Quand il s’est retourné, il avait un long fusil pointé dans ma direction. Il a approché l’arme de son visage pour coller sa joue charnue contre la crosse et passer le doigt dans la gâchette.

“Arthur !” ai-je crié. J’ai reculé en trébuchant. J’ai perdu l’équilibre, puis, de la main au poignet fragile, celle sur laquelle j’avais atterri quand Dean m’avait giflée, je me suis rattrapée à un trophée de natation. J’ai alors hurlé quelque chose d’incohérent.

“Oh bon sang !” Arthur s’est plié en deux, appuyé sur la crosse comme sur une canne, dans un rire silencieux et cruel. “Du calme”, a-t-il soupiré. Son visage s’est empourpré : “Il est pas chargé.”

Je me suis relevée difficilement et j’ai fait pression sur mon poignet pour tenter d’atténuer la douleur.

Arthur s’est frotté les yeux, a soupiré, comme pour exorciser les derniers signes de son éclat de rire. Je lui ai lancé un regard noir, à la suite de quoi il a levé les yeux au ciel, moqueur.

“Je te jure – il a lâché le fusil pour l’attraper par le canon et me le tendre –, il est pas chargé.”

Le poignet relâché, réticente, je me suis emparée du fusil encore moite. Pendant un instant, nous le tenions tous les deux, comme deux coéquipiers dans une course de relais, pris en photo au moment de se passer le témoin. Puis Arthur l’a lâché, et j’ai reçu tout le poids de l’arme dans la main. Elle était plus lourde que je ne l’imaginais, si bien que le canon a piqué du nez pour aller égratigner le sol en béton. J’ai glissé ma main libre sous son ventre froid et je l’ai redressée.

“Pourquoi est-ce que ton père laisse traîner ça là ?”

Arthur a regardé fixement le nez d'acier du fusil derrière ses lunettes embrumées et négligées, sous la lumière tremblotante. J'étais sur le point de claquer des doigts, de dire :

"Y a quelqu'un là-dedans ?"

Mais un instant après, il a basculé les hanches de côté et a laissé son poignet s'amollir.

"À ton avis ?" Sa voix était aussi légère qu'une plume. "Pour faire de moi un homme, voyons !" Il a prononcé le mot "voyons" avec emphase tout en basculant encore plus les hanches. J'ai ri, sans savoir si c'était la bonne attitude à avoir. Je savais juste que c'était la réaction qu'il attendait.

Nous étions presque en novembre quand la température a brusquement chuté, emportant avec elle les derniers vestiges de chaleur estivale. Et pourtant, quand je suis allée sonner chez Arthur, je transpirais sous ma brassière de sport. Bethany, l'entraîneuse de l'équipe de hockey féminin qui remplaçait M. Larson depuis quelques semaines, n'y connaissait rien et nous faisait courir huit kilomètres par jour – peu importe, pourvu qu'elle se débarrasse de nous pendant une heure pour mieux flirter avec le responsable des sports du lycée, un homme marié dont les enfants allaient au collège à Bradley. J'avais pris l'habitude de couper à travers les bois pour aller fumer chez Arthur entre le sixième et le huitième kilomètre. Soit Bethany ne s'apercevait de rien, soit elle s'en fichait. Je penche plutôt pour la seconde solution.

Arthur a entrouvert la porte, juste assez pour laisser passer son visage. On aurait dit Jack Nicholson dans *Shining*, mais couvert d'acné.

"Ah, c'est toi ?

— Qui voudrais-tu que ce soit ?" Ça faisait quelques semaines que je venais chez lui après l'entraînement, depuis ce jour où j'avais séché les cours. Je m'étais fait pincer par l'administration du lycée, sans surprise, et papa et maman m'avaient punie, là aussi, sans surprise. Quand ils m'ont demandé pourquoi

j’avais fait ça, ce qui pouvait être “si important” pour que je quitte l’école au beau milieu de la journée, je leur ai dit que j’avais eu une envie soudaine de me faire des pennes *alla* vodka à la pizzeria du coin. Maman s’est emportée :

“Une envie soudaine ? T’es enceinte, ou quoi ?” Son visage s’était affaissé quand elle s’est rendu compte que les lycéennes se font tout le temps engrosser, et combien ce serait humiliant pour elle de devoir conduire sa fille de quatorze ans faire du shopping au magasin pour femmes enceintes.

“Maman !” ai-je dit, vexée et indignée, même si je n’avais aucune raison de l’être. Elle n’était pas tombée très loin.

Au lycée, je crois qu’ils soupçonnaient que quelque chose s’était produit au foyer, quelque chose qui allait à l’encontre du code d’excellence morale de Bradley ; mais Arthur avait récupéré mon short avant qu’ils ne le découvrent, et il ne fallait pas compter sur moi pour leur en parler.

Mais il y avait pire que ma popularité en chute libre : M. Larson était parti sans explication.

“Une opportunité s’est présentée à lui” : voilà le message auquel s’était bornée l’administration. Arthur était le seul à qui j’avais parlé de la nuit passée chez M. Larson. Quand je lui ai dit qu’on avait dormi dans la même chambre, il a écarquillé les yeux derrière ses lunettes sales.

“Putain de sa mère ! T’as couché avec lui ?”

J’ai eu un regard de dégoût, ce qui l’a fait rire.

“Je rigole ! Il a une petite amie. Plutôt bien roulée. J’ai entendu dire qu’elle était mannequin pour Abercrombie & Fitch.

— Qui t’a dit ça ?” ai-je rétorqué. Je me suis sentie grasse et trapue. M. Larson avait eu pitié de cette fille minable et grosse que j’étais.

Arthur a haussé les épaules.

“C’est juste une rumeur.”

Même si j’étais privée de sortie, mes parents n’avaient pas forcément conscience de l’heure à laquelle mon entraînement prenait fin. Je pouvais donc facilement traîner avec Arthur. Pour la première fois, j’étais heureuse d’avoir à prendre le train pour rentrer.

“Parfois, l’entraînement dure une heure et demie, parfois deux, avais-je dit à maman. Tout dépend de la distance du jour.” Elle m’avait crue : tout ce que j’avais à faire, c’était l’appeler du téléphone miteux de la gare de Bryn Mawr pour lui dire : “Je prends le train de 18 h 37.” À cette heure-ci, l’entraînement était fini depuis bien longtemps, et l’euphorie provoquée par la fumette s’était muée en une vague sensation d’apathie. Je raccrochais alors le combiné et j’observais l’arrivée lente du train de 18 h 37 qui crachait une petite fumée blanche. Soit c’était moi, soit tout tournait vraiment au ralenti autour de moi.

Arthur a jeté un œil inquiet par-dessus mon épaule en direction des terrains de squash et du parking : dans leurs Honda déglinguées, des nounous attendaient la fin de l’entraînement, la radio à plein régime.

“Depuis quelque temps, quelqu’un vient sonner à la porte et s’enfuit.

— Qui ça ?” ai-je demandé. Je ne me sentais pas bien.

“À ton avis ?” Il m’a regardée, l’air accusateur, comme si c’était ma faute.

“Tu me laisses entrer ?” Une goutte de sueur fébrile s’est échappée de ma brassière pour lentement glisser jusque sous ma culotte.

Arthur a ouvert la porte et je me suis faufilée sous son bras.

Je l’ai suivi à l’étage. L’escalier gémissait lourdement sous notre poids. La première fois qu’il m’avait conduite dans sa chambre, il m’avait expliqué qu’il l’avait déménagée sous les toits durant l’été.

“Pourquoi ?” Inquiète, j’avais scruté sa chambre vide, tout en me frottant les bras pour en effacer la chair de poule. Les murs n’étaient pas isolés : on aurait dit une chambre de fortune, vulnérable. Rien de bien douillet. Arthur a passé la main par la fenêtre pour tapoter sa pipe à beuh encrassée sur le rebord. Des cendres se sont envolées, tels des flocons de neige noirs.

“J’avais besoin d’un espace rien qu’à moi.”

Il avait emporté très peu d’affaires avec lui. Il avait même laissé ses vêtements dans son ancienne chambre, si bien que le matin, avant d’aller à l’école, il s’en servait comme d’une sorte de dressing. Mais un objet bien particulier l’avait suivi dans son périple pour se voir allouer une place de choix sur la pile de manuels qui lui servaient de table de chevet : une photo de lui, enfant, avec son père.

C’était l’été et ils étaient sur la plage. Ils riaient, les yeux rivés sur l’océan brun et sale. Des coquillages pastel avaient été collés tout autour du cadre. Un jour, je l’ai saisi :

“On dirait un projet de travaux manuels qu’on fait en maternelle.” Arthur me l’avait arraché des mains.

“C’est ma mère qui me l’a fait. Pas touche.”

Sous ce cadre se trouvait son album de promo de collège qui jouait un rôle majeur dans l’un de nos passe-temps favoris : gribouiller les visages des OLHI et des Jambes Poilues. C’était encore plus rigolo de s’attaquer à leur laideur de collégiens, entre appareils orthodontiques, cheveux hirsutes et corps rachitiques.

C’est ce qu’on faisait dans la cuisine après avoir fumé et dévalé l’escalier en gloussant, les jambes molles. Mme Finnerman restait dans sa salle de classe jusqu’à 17 heures, voire une heure ou deux de plus pour s’occuper de sa paperasse, alors on avait la maison pour nous seuls. C’était l’arrangement parfait qu’elle ignorait.

En cas de stress, certains n’ont plus faim et perdent du poids. J’avais cru que ce serait mon cas, après tout ça. Ne sachant pas ce que j’allais devenir, je ressentais une angoisse au goût acide. Mais elle s’est envolée quand j’ai découvert ce que j’étais finalement devenue : la nouvelle élève, certes mignonne, qui avait déjà perdu sa popularité sept semaines après le début des cours. La nourriture ne m’a jamais fait autant de bien qu’à ce moment-là.

Arthur avait fait le même constat voilà des années : il était devenu mon joyeux partenaire de délit. Ensemble, nous inventions toutes sortes de mixtures pour combler notre vide émotionnel – on chauffait du Nutella au micro-ondes et il se transformait en cookie. À l’époque, on ne trouvait pas de Nutella partout aux États-Unis, et la première fois que j’en avais vu dans son placard, j’avais demandé :

“C’est quoi, ça ?

— Un truc bizarre qui vient d’Europe”, avait dit Arthur en haussant les épaules. J’avais alors regardé le pot, impressionnée. Sinon, on déposait un peu de pâte à cookie sur une feuille de cuisson qu’on enfournait d’un bloc et qu’on faisait cuire

jusqu'à ce que les extrémités roussissent. On mangeait le cœur resté cru à la cuillère. Tous les vêtements que maman m'avait achetés au début de l'année se rebellaient contre moi. Malgré mes efforts au cross, la fermeture éclair de mon treillis s'écartait comme mes jambes lorsque Peyton avait fourré la tête entre mes cuisses, impossible de la fermer.

Ce jour-là, nous avons descendu l'escalier à grand bruit. Arthur avait l'album sous le bras ; il lui collait autant à la peau que le parfum Chanel vintage de ma future belle-mère. Arrivés dans la cuisine, Arthur a dit vouloir manger des *nachos*. Il a ouvert en grand les portes du placard de la cuisine, tel un chef d'orchestre dirigeant une symphonie.

"T'es un génie", ai-je dit. Je salivais déjà.

"Tu veux dire un « gé-nacho » !" Arthur m'a adressé un regard effronté par-dessus son épaule. J'ai tellement ri que mes genoux ont lâché. Je me suis retrouvée sur le carrelage de sa vieille cuisine, carrelage que sa mère qualifiait de "psychédélique". Le mot "psychédélique" m'a fait rire encore plus fort.

"Bouge-toi, TifAni, m'a réprimandée Arthur. Le temps file." Il a désigné l'heure sur sa cuisinière : 17 h 50.

Je me suis calmée, de peur de ne pas avoir ma dose. Sur la pointe des pieds, j'ai commencé à sortir des trucs du frigo – un morceau luisant de fromage orange, de la sauce rouge sang et un pot de crème.

Défoncés, nous avons préparé nos *nachos* en silence, en plaçant négligemment les chips tout autour du plat. Nous avons posé nos assiettes sur la table en linoléum et nous sommes assis, sans mot dire, prêts à nous disputer les chips recouvertes de fromage. Une fois qu'il ne restait plus une seule miette, Arthur s'est levé pour rapporter un pot de crème glacée menthe-chocolat du frigo. Il a dégoté deux cuillères, les a plantées sur la surface pastel de la glace et a posé le pot sur la table, entre nous.

"Ce que je suis grosse, ai-je gémi tout en exhumant un énorme morceau de chocolat.

— On s'en fout." Arthur a enfourné sa cuillère dans la bouche et l'a retirée lentement, sans laisser une trace.

“Je suis tombée sur Dean dans le couloir aujourd’hui. Il m’a dit : « Salut poids lourd ! »” Ce que je préférais, c’était racler la glace sur le bord du pot. Elle fondait un peu, docile quand je la faisais glisser le long du carton.

“Putain de gosse de riche.” Arthur a planté sa cuillère dans la glace comme un coup de poignard. “Et si tu savais tout.”

Avec la langue, j’ai essayé de libérer un morceau de chocolat coincé dans une de mes molaires.

“Si je savais quoi ?”

Arthur a froncé les sourcils.

“Rien. Laisse tomber.

— Ah non !” J’ai interrompu mon repas “Je veux savoir, maintenant.

— Fais-moi confiance.” Arthur a baissé la tête pour me scruter par-dessus ses lunettes. Un bourrelet s’est formé sous son menton. “Il vaut mieux que tu saches pas.

— Arthur !” ai-je exigé.

Il a poussé un long soupir, faisant comme s’il était désolé de ne jamais m’en avoir touché un mot, même si je savais qu’il ne l’était pas. Plus une information est sacrée, plus son détenteur désire la révéler, et plus il faut user d’efforts pour la lui arracher. Ainsi, il se sent moins coupable une fois le secret dévoilé. Après tout, que pouvait-il y faire ? Vous ne lui avez pas laissé le choix ! Ce petit jeu de manigances est typiquement féminin, et quand j’y repense, je me dis qu’Arthur était plutôt doué : voilà qui en disait long sur sa sexualité – bien plus que ses déclarations, si théâtrales, si exagérées que je n’arrivais jamais à savoir s’il était sincère ou s’il se contentait de jouer avec brio le rôle que tout le monde lui assignait.

“Je crois que si quelqu’un a le droit de savoir, ai-je dit, convaincue, c’est bien moi.”

Arthur m’a fait un signe de la main pour m’interrompre. *Je l’avais eu à l’usure !*

“D’accord”, a-t-il dit. Il a planté sa cuillère dans la glace, puis a posé les mains à plat sur la table pour réfléchir à la meilleure façon de m’avouer son secret. “J’ai connu un garçon. Ben Hunter.”

Je me suis souvenue de ce nom. Je l’avais entendu le soir du bal du lycée, quand je m’étais éclipsée avec les OLHI et les Jambes Poilues pour les regarder s’alcooliser. Je me suis rappelé le dégoût d’Olivia lorsqu’elle avait dit avoir surpris Arthur en train de faire une fellation à Ben. Les explications de Peyton sur la tentative de suicide de Ben, et sa déception face à son échec. Je n’avais jamais vraiment cru cette version de l’histoire : à mon avis, Olivia avait raconté ça pour rameuter toute une foule de curieux autour d’elle. Pourtant, j’ai préféré ne pas dire à Arthur ce que j’avais entendu. Une petite voix en moi me disait qu’il y avait des chances que ce soit vrai, et j’avais peur que ça ne se confirme. Je ne supportais pas l’idée d’imaginer Arthur, le mec louche n° 1, à genoux dans la Clairière, en train de sucer le mec louche n° 2. Arthur était ma boussole intellectuelle ; à mes yeux, il n’avait rien d’un animal sauvage en chaleur. Contrairement à moi.

J’ai fait comme si je n’avais jamais entendu le nom de Ben Hunter.

“C’est qui ?

— Dean l’a poussé au suicide. Enfin – Arthur a réajusté ses lunettes sur son nez, ajoutant une nouvelle trace de doigt sur son verre gauche –, à faire une tentative, en tout cas.”

J’ai abandonné ma cuillère dans le pot de glace qui fondait : elle s’est enfoncée, tout doucement, se laissant absorber par ces sables mouvants de couleur verte.

“Comment ? Comment on peut pousser quelqu’un au suicide ?”

Le regard d’Arthur s’est rempli de tristesse.

“En le torturant pendant des années, en l’humiliant avec…” Il a fait une moue. “C’est dégueulasse. T’es sûre que tu veux savoir ?”

J’ai grommelé. Dans ma gorge, la glace a fait un drôle de bruit.

“Tu vas cracher le morceau ?”

Arthur a soupiré. Il a laissé retomber ses larges épaules.

“Tu connais Kelsey Kingsley ?” J’ai hoché la tête. Elle et moi avions eu une altercation. “Elle avait organisé une soirée, quand elle était en troisième. Elle habite dans une propriété qui fait genre trois hectares – piscine, tennis, jardin immense, la totale, quoi. Bref. Dean et Peyton se sont ramenés avec d’autres connards de l’équipe de foot. Ils étaient déjà élèves au lycée. Plutôt bizarre. Mais Peyton en pinçait pour Kelsey. Il les aime jeunes.” Arthur m’a désignée d’un mouvement de tête, comme si j’étais l’exemple type. “Ils ont convaincu Ben de les suivre dans la forêt en prétextant qu’ils avaient du shit.” Arthur a pris une cuillérée de glace de la taille d’une balle de golf. Lorsqu’il a ouvert la bouche, l’intérieur était tout vert. “Je sais pas comment Ben a pu croire Peyton et ces types. Moi, je me serais pas fait avoir. Ils ont mis Ben au sol, ont arraché sa chemise, et Dean…” Arthur a avalé et a frissonné.

“Dean a fait quoi ?”

Il s’est massé les tempes, a expiré, puis a levé les sourcils dans ma direction :

“Dean lui a chié sur le torse.”

Je me suis appuyée contre le dossier de ma chaise et me suis couvert la bouche.

“C’est dégueulasse.”

Arthur a pris un peu plus de glace avec sa cuillère.

“Je t’avais prévenue. Bref – il a haussé les épaules –, quand ils l’ont libéré, Ben s’est mis à courir. On a perdu sa trace pendant environ vingt-quatre heures. Jusqu’à ce que quelqu’un le retrouve dans les toilettes d’une pharmacie Rite Aid, vers Suburban Square. Il s’était acheté un rasoir et…” De sa main droite, Arthur a fait semblant de s’entailler les veines, en grinçant des dents comme si la douleur était réelle.

“Mais il n’est pas mort ?” Je me suis aperçue que je me tenais le poignet, comme pour faire pression sur une blessure imaginaire.

Arthur a secoué la tête.

“Habituellement, les gens ne coupent pas suffisamment profond pour entailler l’artère principale.” Il semblait fier de cette information.

“Et il est où, maintenant ?

— Dans une institution.” Arthur a haussé les épaules. “C’était il y a seulement six mois, en fait.

— Ça t’arrive de lui parler ?” lui ai-je demandé, attentive à sa réaction.

Le visage d’Arthur s’est froissé, et il a remué la tête.

“Je l’aime bien, mais c’est un type pas clair.” À la suite de quoi il a fait glisser l’album au centre de la table, après avoir poussé le pot de glace. Ma cuillère a basculé et a disparu.

“Et si on s’amusait avec Dean, en l’honneur de Ben”, a-t-il suggéré en ouvrant l’album à notre page préférée. On avait dessiné des oreilles de singe sur le visage souriant de Dean au-dessus duquel était écrit “Tête de singe, tête de mort”. Au départ, j’avais écrit “Tête de singe, tête de veau”, mais Arthur avait barré le mot “veau” pour le remplacer par “mort”.

D’autres pages recevaient aussi toute notre attention, comme celle d’Olivia. J’avais décoré son nez de points noirs, et j’avais écrit : “Besoin d’un patch.”

“Et de prothèses mammaires”, avait ajouté Arthur.

Lui préférait la photo de Peyton à celle d’Olivia. Cet album remontait à trois ans : à l’époque, nous étions en sixième et Peyton en quatrième. Il était encore plus mignon quand il était au collège. On ne l’avait pas raté : on lui avait dessiné des couettes de chaque côté des tempes, et même si j’en étais l’auteur, dès qu’on ouvrait l’album à cette page, je ne pouvais m’empêcher de cligner des yeux pour me convaincre qu’il ne s’agissait pas d’une fille.

“Prends-moi par-derrière”, avait écrit Arthur. “Et étrangle-moi”, avait-il récemment ajouté. Il m’avait expliqué qu’un jour, dans le bus, Peyton lui avait passé un foulard autour du cou et l’avait serré jusqu’à ce qu’une marque violette apparaisse. “J’ai dû porter un col roulé pendant un mois, a grommelé Arthur. Et Dieu sait que j’ai toujours trop chaud.”

Arthur avait dessiné une bulle qui partait de la bouche de Dean :

“Qu’est-ce que Môssieur Dean Barton peut bien avoir à l’esprit aujourd’hui ?”

La porte s’est ouverte avant qu’il trouve sa réponse, et Mme Finnerman a manifesté sa présence. Arthur a saisi sa pipe à beuh et l’a fourrée dans sa poche.

“Je suis dans la cuisine, m’man. TifAni est avec moi.”

J’ai pivoté sur mon siège pour voir Mme Finnerman entrer dans la cuisine. Elle a ôté un foulard effiloché de son cou.

“Salut, ma grande, m’a-t-elle dit.

— Bonjour, madame Finnerman.” J’ai souri en espérant ne pas avoir l’air trop molle ou shootée.

Mme Finnerman a ôté ses lunettes dont les verres s’étaient embués en passant du froid au chaud, et les a essuyées avec l’ourlet de sa chemise.

“Tu dînes avec nous ?

— Oh, non, je ne peux pas. Mais merci.

— Tu sais que tu es toujours la bienvenue. Vraiment.” Elle a remis ses lunettes ; ses yeux paraissaient clairs derrière ses verres tout propres.

M. Larson nous avait prévenus : une fois achevée notre discussion sur *Tragédie à l’Everest*, deux semaines de grammaire nous attendaient. Cette annonce avait provoqué un grognement général dans la classe, et M. Larson avait eu une grimace amusée, le genre de grimaces qu’il devait faire aux filles avec qui il sortait, juste avant de glisser la main sous leur chevelure blonde et de se pencher pour les embrasser.

Au regard des cours de grammaire fastidieux que j’avais subis à Mt St Theresa, cette nouvelle m’a déçue, mais, étonnamment, m’a aussi remplie de joie : j’étais en terrain conquis. En septembre, je me serais dit : *On va voir ce qu’on va voir !* Le gérondif, le participe présent, les qualificatifs – j’allais mettre une raclée à tous ces amateurs. Mais maintenant que M. Larson était parti et que je ne me sentais plus l’âme compétitive, j’étais juste contente de pouvoir briller sans effort.

Mme Hurst, la remplaçante de M. Larson, avait le corps d’un garçon de dix ans, et achetait ses vêtements – treillis et chemises couleur pastel – chez Gap, rayon enfants. De dos, on aurait dit le petit frère agaçant d’un élève de terminale. Sa fille était elle-même en dernière année à Bradley. Comme elle savait déjà qu’elle serait prise à la fac de Dartmouth et qu’elle avait un long nez pointu et des cernes

violets sous les yeux, je m'étais dit que c'était juste une intello inoffensive. Sauf que, après des années à s'être fait rejeter par les autres – même les moches –, elle était devenue une commère de premier ordre. Assise face à la classe, les jambes maigres croisées, sa mère m'avait dans le collimateur depuis le début.

Elle a commencé à me chercher le jour où quelqu'un a apporté des beignets – des restes de la réunion sur l'album scolaire qui s'était tenue le matin même. Mme Hurst les avait coupés en deux, même s'il en restait onze et que nous étions neuf élèves – on aurait donc largement pu en avoir un chacun. Je me suis dit que c'était sûrement pour qu'on puisse goûter à plusieurs parfums – une moitié de beignet au sucre, l'autre au chocolat.

"TifAni ! avait lancé Mme Hurst, d'un ton désapprobateur. Dis donc ! Laisses-en un peu pour les autres !"

Sa remarque était passée comme une lettre à la poste, et n'avait suscité que quelques rires prudents d'élèves peu enclins à prendre part à des questions de civisme. En cours d'option littérature, les élèves venaient tous de familles guindées, toujours en représentation : ce n'était pas le public rêvé, mais elle faisait avec – ses remarques auraient eu plus de succès chez les débiles du cours de chimie.

Mon amitié avec Arthur ne lui avait pas échappé. Qui plus est, comme Arthur était de loin le plus intelligent du groupe – plus encore que la première de la classe – et qu'il n'était pas du genre modeste, il constituait une cible au moins aussi séduisante que moi.

Un matin, au cours d'une explication particulièrement complexe sur la proposition appositive, Arthur avait eu l'idée d'écrire son propre exemple sur un bout de papier que lui et moi nous faisions passer – on faisait ça tout le temps, même à la cantine, alors que la parole était libre :

"Mme Hurst, la nouvelle prof nulle à chier…" Je me suis couvert la bouche pour étouffer mon rire, mais un cri aigu a réussi à s'échapper. Tout le monde s'est figé, y compris Mme Hurst qui, lentement, a regardé par-dessus son épaule rachitique, laissant l'encre de son marqueur rouge couler au tableau comme une blessure par balle.

“Tu sais quoi ?” Elle a pointé son marqueur dans ma direction. “Tu vas m’aider.”

N’importe quel élève aurait perçu l’imminence de l’humiliation, aurait croisé les bras, comme un gosse pourri gâté, en signe de refus. Mieux valait se retrouver chez le CPE plutôt que se faire punir devant ses pairs. Mais j’avais toujours en moi cette peur de petite fille catholique, et quand un prof donnait un ordre, il fallait obtempérer. J’ai senti Arthur me suivre du coin de l’œil à mesure que je me déplaçais en direction du tableau, tel un condamné en route pour l’échafaud.

Mme Hurst a placé le marqueur dans ma main puis s’est retirée pour me laisser la place.

“Un exemple sera peut-être utile ? a-t-elle proposé d’une voix bien trop cordiale. Écris.”

J’ai placé le marqueur sur le tableau et j’ai attendu : “TifAni.”

J’ai jeté un œil en direction de Mme Hurst par-dessous mon bras. J’attendais la fin de la phrase.

“Vas-y, écris.” Mme Hurst avait une voix doucereuse.

J’ai écrit mon nom, la peur au creux du ventre.

Lorsque j’ai mis un point sur le *i*, Mme Hurst a poursuivi :

“Virgule.”

La ponctuation a offert un point d’ancrage à mon nom, et j’ai attendu ses instructions.

Mme Hurst a dit :

“Pauvre fille écervelée. *Virgule*.”

Je ne sais pas exactement si le soupir poussé par les autres a été déclenché par les paroles de Mme Hurst ou par le violent “Allez vous faire foutre !” lancé par Arthur. J’ai juste vu Arthur faire le tour de la table et s’approcher de Mme Hurst. Quand elle a vu un taureau d’un mètre quatre-vingt-dix et de cent cinquante kilos lui foncer dessus, elle a eu du mal à maintenir cette expression de peau de vache sur son visage.

“Arthur Finnerman, retourne tout de suite à ta place.” Ses mots sont sortis d’une seule traite. Quand Arthur s’est glissé entre elle et moi, tel un chien qui protégeait son maître d’un agresseur, je l’ai vue reculer.

Arthur l’a menacée du doigt, et elle a poussé un cri.

“Vous vous prenez pour qui, sale pute ?

— Arthur !” Je l’ai saisi par le bras. Sous son polo, j’ai senti la chaleur de sa peau.

“Bob !” a crié Mme Hurst. Puis elle a répété, encore et encore, avec une régularité maniaque : “Booob ! Boooob ! Booob !”

Bob Friedman, un collègue de littérature, a débarqué depuis sa salle de l’autre côté du couloir. Stupéfié, il tenait une pomme à moitié croquée entre le pouce et l’index.

“Qu’est-ce qui se passe ? a-t-il soupiré, un morceau de pomme fuji dans la bouche.

— Bob.” Mme Hurst a repris son souffle, hésitante, mais elle s’est ressaisie, enhardie par la présence de son collègue maigrichon. “J’ai besoin de ton aide pour conduire M. Finnerman jusqu’au bureau de M. Wright. Il me menace physiquement.”

Arthur s’est mis à rire.

“Pauvre folle ! Connasse !”

“Oh !” M. Friedman a pointé le trognon de sa pomme en direction d’Arthur et s’est précipité devant le tableau, trébuchant sur un sac à dos. Il a titubé, manquant de perdre ses lunettes. Il les a réajustées sur son nez avant de laisser planer sa main au-dessus de l’épaule d’Arthur. On avait tous entendu parler de la formation annuelle sur le harcèlement sexuel à laquelle tous les profs devaient assister. Ils avaient très peur de nous toucher.

“Allez. Dans le bureau de M. Wright. Tout de suite.”

Arthur a émis un bruit de dégoût et a haussé les épaules, se débarrassant du fantôme de la main de M. Friedman. Il est sorti de la salle, le pas lourd, bien avant M. Friedman.

“Merci, Bob”, a déclaré Mme Hurst d’un ton solennel, tout en tirant sur ses manches de chemise et en bombant sa poitrine plate. M. Friedman a fait un signe de tête et s’est précipité derrière Arthur.

Plusieurs élèves se couvraient la bouche de la main ; deux intellos retenaient leurs larmes.

“Je suis navrée de ce spectacle”, a dit Mme Hurst, d’un ton qu’elle voulait sévère. Mais j’ai décelé un tremblement dans sa main alors qu’elle effaçait mon nom et qu’elle me disait de rejoindre ma place. Au moins, elle a cessé de m’embêter par la suite.

Je n’ai pas recroisé Arthur ce jour-là au lycée. Après l’entraînement, j’ai pris mon chemin habituel jusque chez lui. Au sol, les feuilles étaient tellement fines et sèches qu’elles s’effritaient sous mes pas.

Arthur n’est pas venu à la porte quand j’ai frappé. J’ai frappé encore et encore, au point d’en faire trembler les volets, mais il n’est pas venu m’ouvrir.

Arthur n’est pas non plus venu au lycée le lendemain. Je me suis dit qu’il avait dû être renvoyé jusqu’à la fin de la semaine, mais quand je me suis assise à la cafétéria – à mon ancienne place, qui était désormais ma place attitrée – les yeux du Requin se sont remplis de larmes quand elle m’a dit qu’Arthur s’était fait renvoyer définitivement.

Le terme “définitivement” a suscité en moi le même effroi que les mots “cancer” ou “attaque terroriste”.

“Comment ils peuvent l’exclure ? Il n’a rien fait. Enfin pas vraiment.

— Je crois que c’était la goutte d’eau.” Le Requin a cligné des yeux et une larme s’est formée. Stupéfaite, je l’ai regardée s’écouler non pas sur sa joue, mais sur le côté de son visage. Elle l’a chassée comme on chasse une fourmi qui court sur une cuisse. “Après l’histoire du poisson.”

Elle aurait tout aussi bien pu parler espagnol, matière dans laquelle j’avais tout juste la moyenne.

“Quel poisson ?

— Oh.” Le Requin a pivoté sur son siège. “Je croyais qu’il t’en avait parlé.

— Je sais pas de quoi tu parles.” L’impatience me fait toujours hausser le ton, alors le Requin a mis l’index sur ses lèvres pour me faire taire.

Elle s’est mise à parler tout bas.

“J’en sais rien. J’étais pas là. Mais l’année dernière, il s’est fait exclure pour avoir écrasé un poisson en cours de bio.”

Je n’avais pas de mal à imaginer la scène : je revoyais la façon qu’Arthur avait eue de montrer les dents, les yeux exorbités, face à Mme Hurst. De même, j’imaginais son gros pied en train de s’abattre sur le corps bleu et glissant du poisson qui avait dû se débattre et haleter sur le sol humide. Arthur savait qu’il devrait y mettre toutes ses forces pour que le poisson ne lui échappe pas.

“Pourquoi il a fait ça ?

— Tu sais, les mecs !” Le Requin a secoué la tête, comme une mère de famille décontenancée par la violence des clips vidéo. “C’est Dean qui lui a lancé un défi.” Les mains sur les tempes, elle s’étirait la peau et ressemblait à un requin asiatique. “Pauvre Arthur. Il n’intégrera jamais Columbia avec cette tache dans son dossier scolaire. Son nom ne suffira pas.”

Le lendemain, au beau milieu de mes huit kilomètres, j’ai prétendu avoir une crampe. J’ai fait signe aux autres filles de ne pas m’attendre. Puis je suis revenue sur mes pas ; j’ai rejoint le lycée en sept minutes chrono.

Cette fois-ci, je n’ai pas enlevé le doigt de la sonnette avant de sentir la maison vibrer sous les pas d’Arthur.

“Arthur ! ai-je aboyé.

— Tu vas te calmer !” Il s’est retourné pour monter l’escalier. “Suis-moi.”

Nous nous sommes assis sur son lit, et il m’a passé sa pipe à beuh.

“Alors c’est définitif ?” ai-je demandé.

La bouche ouverte, Arthur a laissé s’échapper une épaisse fumée.

“Oui, définitif.

— C’est Dean qui devrait se faire renvoyer, ai-je marmonné.

— Ce n’est pas pour rien que la cafétéria porte le nom de sa famille.” Arthur a tapoté la pipe sur le rebord du lit pour en libérer les cendres. Il a voulu me la passer à nouveau mais j’ai secoué la tête.

“En fait, il se serait peut-être fait exclure si j’avais eu les couilles de le dénoncer”, ai-je dit.

Arthur a grommelé et s’est propulsé hors du lit. J’ai cherché l’équilibre alors que le matelas reprenait sa forme.

“Y a un problème ? ai-je demandé.

— Le problème, c’est que tu l’as pas fait, a dit Arthur. Tu l’as pas fait, alors arrête l’autoflagellation, OK ?

— Tu m’en veux ?” J’ai mis la main sur le ventre. Je ne pouvais pas supporter que quelqu’un d’autre m’en veuille.

“C’est toi qui devrais t’en vouloir, a rugi Arthur. T’avais l’opportunité de le dénoncer et tu l’as pas fait parce que – un rire est remonté de ses entrailles – tu croyais pouvoir te racheter.” Il a ri encore plus. “Seigneur ! Seigneur !” répétait-il en boucle, comme si c’était la chose la plus drôle au monde.

J’ai senti le silence m’envahir.

“Seigneur quoi ?”

Arthur a poussé un soupir de compassion.

“Mais enfin, tu comprends vraiment rien ? Tu vois pas que ce qui t’est arrivé, c’était couru d’avance ? T’es tellement – il a passé sa main dans ses cheveux, qui se sont mis à pointer en l’air – tellement conne que tu t’en es même pas rendu compte.”

J’aurais préféré que Dean me gifle un million de fois plutôt que d’entendre ça. Lui au moins, ce qu’il voulait à tout prix obtenir de moi, c’était pas une réflexion sur l’être humain que je suis, mais juste la chose la plus primaire au monde. Quand je me suis rendu compte qu’Arthur me regardait d’un tout autre œil que ce que j’imaginais, j’ai été abasourdie. Contrairement à ce que je pensais, nous n’étions pas ces amis que je croyais, ces compagnons unis avant tout dans notre

dédain pour les Jambes Poilues et les OLHI. J'étais cette exclue qu'Arthur avait généreusement recueillie. Et pas l'inverse. J'ai répliqué de la seule façon que j'ai pu.

"Ouais, c'est ça, ai-je craché. Au moins, Dean a voulu de moi. Il m'a laissé une chance, et pas à toi. Et dire que tu le reluques depuis des lustres."

Le visage d'Arthur s'est froissé, imperceptiblement, et un court instant j'ai cru que moi aussi j'allais pleurer. Il m'avait défendue, et il avait été le seul à le faire, hormis M. Larson. Avant que je puisse faire machine arrière, le visage d'Arthur s'était fermé, et il me regardait froidement. C'était trop tard.

"Je peux savoir de quoi tu parles ?

— Tu sais très bien de quoi je parle." J'ai lancé ma queue de cheval derrière mes épaules. Mes cheveux, mes seins, tout ce qui m'avait attiré des ennuis était alors la seule arme que j'avais pour me défendre. "Personne n'est dupe." J'ai scanné la pièce du regard. Mes yeux se sont arrêtés sur son album de promo, posé sur son bureau. Je me suis levée d'un bond et je l'ai saisi pour l'ouvrir à notre page préférée.

"Voyons voir." J'ai trouvé la photo de Dean : "Encule-moi. Fais-moi saigner." Il y avait tellement de choses écrites autour du visage de Dean qu'Arthur avait fait une flèche qui descendait tout en bas de la page, où il avait écrit une autre phrase. "Oh, et ce petit bijou : « arrache-moi la bite »." J'ai levé les yeux. "Tu voulais peut-être t'en faire un doudou pour t'endormir avec tous les soirs, espèce de pédé."

Arthur a fondu sur moi. Il a posé ses pattes sur l'album et me l'a arraché des mains. J'ai essayé de m'agripper mais j'ai perdu l'équilibre. J'ai trébuché vers l'arrière et me suis cogné la tête contre le mur. Voilà qui m'a rendue fumasse, comme un enfant qui fait ses premiers pas. Je me suis mise à gémir en frottant la main à l'endroit de la blessure.

Arthur a soupiré. Sous une épaisse couche de graisse, son cœur a commencé à s'emballer.

"Ça ne t'est jamais venu à l'idée que si je couche pas avec toi, c'est pas parce que je suis gay, mais parce que tu me dégoûtes ?"

J’ai ouvert la bouche pour me défendre, mais Arthur m’a coupée dans mon élan.

“Tu devrais te faire raboter les nichons. Je connais pas une seule personne qui ait réussi dans la vie avec un pare-chocs pareil.” Il a agrippé ses propres seins et les a secoués violemment.

Si je n’avais pas interrompu mon entraînement, j’aurais été en train de monter la colline par New Gulf Road ; et pourtant je n’aurais pas été aussi essoufflée qu’à cet instant. Sur sa table de chevet, j’ai saisi la photo de son père et lui qui riaient face à l’océan, et je me suis enfuie. Je l’ai entendu me poursuivre dans l’escalier mais, contrairement aux films d’horreur, le meurtrier était obèse, lent et défoncé. Je me suis retrouvée sur le pas de la porte à enfiler mon sac à dos avant même qu’Arthur soit arrivé au premier étage. Une fois dehors, je me suis mise à courir jusqu’à ce que je sois sûre qu’Arthur soit loin derrière, plié en deux, essoufflé et furieux. Je ne me suis arrêtée que huit cents mètres plus loin. Je me dirigeais vers la gare de Rosemont qui n’était pas tout près, mais Arthur n’aurait pas l’idée de venir m’y trouver. Quand j’ai fini par ralentir, j’ai observé la photo que j’avais dans les mains : j’ai vu ce bonheur qu’Arthur espérait tant. J’ai pensé faire demi-tour. Et puis je me suis rappelé que son père était un connard. En lui piquant cette photo, je lui avais probablement rendu service. Ça l’aiderait peut-être à aller de l’avant, à ne plus jouer au gros con. Je me suis arrêtée au bord de la route et j’ai mis la photo en sécurité, dans un classeur, pour protéger les coquillages ridicules du cadre.

J’ai appris quelques jours après qu’Arthur avait rejoint Thompson High, un lycée public de Radnor. En 2003, ce lycée n’avait envoyé que deux de ses élèves sur une promo de trois cent sept dans une grande université. Arthur n’était pas destiné à faire partie de ceux-là.

11

Si j'avais eu vingt-deux ans, que je venais de finir mes études, et que je cherchais désespérément du travail, voilà un e-mail dont j'aurais tout de suite partagé le contenu au téléphone avec Nell : *J'en reviens pas ! Écoute ça !*

Chère miss Fanelli,

Je m'appelle Erin Baker. Je suis responsable RH chez Type Media. Un poste de directeur éditorial pour Glow Magazine *s'est libéré, et si vous souhaitiez nous rencontrer pour un entretien, nous serions ravis de vous recevoir. Pourrions-nous en parler autour d'un café dans les jours qui viennent ? Le salaire est très intéressant.*

Cordialement,

Erin

J'ai fermé ce message. Je n'étais pas pressée de répondre puisque cette offre ne m'intéressait pas le moins du monde. C'est vrai que directeur éditorial, c'était une belle promotion ; j'aurais eu un meilleur salaire, mais je n'avais pas franchement besoin de m'inquiéter question finances. Peu importe la somme qu'ils me proposaient, je n'allais pas changer de job pour un magazine du même type que le *Women's Magazine*, quoique moins en vogue, alors que LoLo avait déposé le *New York Times Magazine* sur mon paillasson comme un chat dépose une souris morte.

Même si, au cours de ces années passées au *Women's Magazine*, j'avais écrit un trop grand nombre de fois l'expression "son membre", le nom du magazine était assez reconnu pour me procurer un sentiment de protection, tout comme mes

fiançailles avec Luke. Quand on me demande pour quel magazine je travaille, je ne me lasse jamais de baisser la tête, modestement, et de répondre d'un ton faussement interrogatif :

"Le *Women's Magazine* ?" Cette inflexion dans la voix qui veut dire : vous en avez déjà entendu parler ? Comme quand ces connards de Harvard disent : "Oui, je suis allé à la fac. – Où ça ? – À Harvard ?" C'est bon, tout le monde connaît ! Mais cette reconnaissance instantanée, je la savoure. Quand j'allais au lycée, j'ai passé suffisamment de temps à expliquer ma présence de gueuse à la cour du roi : "J'habite Chester Springs. C'est pas si loin. Je suis pas si pauvre."

Je me suis déconnectée de ma boîte mail. Je répondrais à cette Erin Baker un peu plus tard, une connerie du genre : "Merci d'avoir pensé à moi, mais pour l'instant, mon travail me convient."

J'ai tapoté sur la table de mes ongles au vernis vert mousse ; je me demandais ce que faisait Nell. Quelques minutes se sont écoulées avant que je sache qu'elle était là. J'ai compris qu'elle arrivait quand les têtes se sont tournées en direction de l'entrée du restaurant. Comme second indice, j'ai vu sa chevelure outrageusement blonde cheminer vers moi.

"Je suis désolée !" Elle s'est laissée glisser sur la chaise. Nell est tellement grande que ses jambes toutes maigres ne passent jamais sous la table. Elle les a croisées, laissant dépasser ses bottines au milieu du passage. Ses talons étaient aussi fins et acérés que des griffes. Une fois de plus, ce n'était pas son jour. "J'ai pas réussi à avoir un taxi.

— Mais on est pile sur ta ligne de métro, ai-je dit.

— Le métro, c'est pour les gens qui bossent.

— Va te faire."

Le serveur est arrivé et Nell a commandé un verre de vin. J'avais déjà descendu la moitié du mien. Comme je ne m'en autorisais que deux, j'essayais de le faire durer.

"T'as vu ton visage ?" a dit Nell en aspirant ses joues.

Ce n'était pas trop tôt.

"Je meurs de faim.

— J’imagine. Ça craint.” Nell a ouvert son menu. “Tu prends quoi ?

— Le tartare de thon.”

Nell avait l’air perplexe en scrutant le menu, qui dans ses mains ressemblait à un petit livret de messe.

“Et ça se trouve où, ça ?

— Dans les entrées.”

Nell s’est mise à rire.

“Bon sang, je suis bien contente de ne jamais me marier.”

Le serveur est revenu avec son verre de vin et nous a demandé ce qu’on désirait. En vraie sociopathe, Nell a commandé un burger. De toute façon, elle n’allait même pas finir son assiette. Après quelques bouchées, ses coupe-faim lui en passeraient l’envie. J’aimerais tant que ça fonctionne sur moi aussi, mais chaque fois que j’ai essayé une de ses pilules bleues – même cette fois où la coke que j’avais prise m’avait fait perdre toute notion du temps – mon appétit refaisait toujours surface. La seule chose qui marche pour moi, c’est une discipline de fer.

Quand j’ai passé commande, le serveur m’a dit :

“Vous savez, c’est une petite portion.”

Il m’a montré son poing pour me donner une idée.

“Elle va se marier”, a dit Nell dans un battement de cils.

Le serveur a laissé échapper un “Ah !” Il était gay, menu et apprêté. Après son service, il retrouvait sans doute un *bear*. En récupérant mon menu, il m’a dit :

“Félicitations !” Ce mot a eu l’effet d’un glaçon sur une dent endolorie.

“Qu’est-ce qui t’arrive ?” a soupiré Nell. Mon front s’était plissé en V, comme chaque fois que je suis sur le point de pleurer.

J’ai enfoui le visage dans mes mains.

“Je suis plus trop sûre de vouloir faire ça.” Ça y est : c’était dit. Haut et fort. Comme ce petit caillou qui se détache de la montagne, qui dévale la pente, et qu’on croit trop insignifiant pour engendrer l’avalanche destructrice qui suit.

“Bon, a dit Nell, méthodique, en pinçant les lèvres. Tu rumines ça depuis longtemps ?”

J’ai poussé un soupir.

“Plutôt, oui.”

Nell a hoché la tête. Les mains autour de son verre, elle s’est mise à scruter les profondeurs de son vin rouge. À travers la lumière tamisée du restaurant, je ne voyais pas le bleu de ses yeux. Certaines filles ont besoin qu’on voie ces deux petites pépites lumineuses pour paraître mignonnes. Mais pas Nell.

“Tu te sentirais comment, m’a-t-elle dit en écartant légèrement les narines, si tu devais annuler ? Si toi et Luke, c’était plus qu’une vieille histoire ?

— Tu serais pas en train de citer les paroles d’une chanson, là ?” ai-je lancé.

Nell a penché la tête. Ses cheveux blonds ont glissé de ses épaules, luisants, comme une stalactite accrochée au bord d’un toit.

J’ai soupiré et j’ai réfléchi un instant.

Je me suis souvenue de cette soirée, voilà peu : je faisais la queue dans un bar quand un mec énervé a cru que je l’avais doublé et m’a traitée de sale pute.

“Allez vous faire mettre ! avais-je rétorqué.

— T’es une petite cochonne, toi.” Autour du cou, sa chaîne en argent scintillait. Sa peau de serpent était bien trop flétrie pour son âge. Si seulement il avait aussi bien supporté les UV que moi.

Je lui avais tendu mon annulaire.

“Merci de votre délicatesse, mais je suis fiancée.”

La tête qu’il a faite ! Cette bague avait des pouvoirs presque magiques, elle me rendait téméraire et me protégeait contre toute attaque.

J’ai dit à Nell :

“Ça me rendrait très triste.

— Pourquoi ?”

Parce que, quand on a vingt-huit ans et qu’on habite un immeuble huppé de Tribeca, qu’on fait exprès de mettre en avant ses ballerines Giuseppe en sortant d’un taxi, et qu’on prévoit de se marier à Nantucket avec un mec doté du pedigree de Luke, on jubile. Par contre, quand on a vingt-huit ans, qu’on est seule, qu’on ne ressemble en rien à Nell et qu’on essaie de revendre des vieilles godasses sur eBay pour payer ses factures d’électricité, on devient un sujet idéal pour une tragédie hollywoodienne.

“Parce que je l’aime.”

La réponse que Nell m’a faite semblait plutôt innocente, mais la connaissant, je savais qu’elle l’avait choisie pour un effet maximum :

“Si c’est pas mignon.”

J’ai hoché la tête en signe d’excuse.

Le silence qui a suivi semblait bourdonner comme l’autoroute qui longeait notre maison en Pennsylvanie. Je m’y étais tellement habituée que je pensais que c’était ça, le silence. Je m’en suis rendu compte quand, pour la première fois, des copines de Mt St Theresa étaient venues dormir chez moi.

“C’est quoi, ce bruit ?” m’avait demandé Leah en retroussant le nez. Leah était mariée désormais. Elle avait un bébé qu’elle habillait de la tête aux pieds en coton rose bonbon pour le mettre en photo sur Facebook.

Nell a joint les mains dans un dernier plaidoyer.

“Tu sais, les gens ne se font pas autant de souci pour toi que tu le penses.” Elle a ri. “C’est pas ce que je voulais dire. Ce que je veux dire, c’est que tu cherches peut-être à te prouver quelque chose à toi et à personne d’autre.”

Si ce qu’elle disait était vrai, ça voulait dire qu’on devrait annuler nos réservations, et que ma robe de mariée Carolina Herrera allait rester au fond de mon armoire. Que j’allais tourner cette émission sans cette tumeur de quatre carats au doigt, censée prouver la valeur que j’avais acquise en partant de si loin.

“Tu te trompes.”

Nell m’a fixée de ses yeux d’encre.

“Je ne crois pas. Et tu ferais bien d’y réfléchir. Sérieusement. Avant de faire une grosse bêtise.

— Elle est bonne celle-là.” J’ai eu un rire agressif. “De la part de la fille qui m’a appris comment manipuler chaque individu que je rencontre.”

La bouche de Nell s’est ouverte pour prendre la forme de mots qu’elle ne prononçait pas. Je me suis rendu compte qu’elle répétait ce que je venais de dire, pour essayer d’intégrer le sens de mes paroles. En un instant, son visage est passé de la frustration à la surprise.

“Mais moi, je croyais que tout ça – elle a fait un geste des mains pour englober tout ce que j’avais réussi à construire autour de moi – c’était ce que tu voulais. J’ai cru que Luke était l’homme que tu voulais. J’ai cru que cette petite mascarade te rendait heureuse.” D’une main, elle s’est frappé la joue pour dire : “Bon sang, Ani, ne te marie pas si ça ne te rend pas heureuse !

— Tu sais quoi ?” J’ai croisé délicatement les bras, comme pour mettre Nell à distance de mes sentiments. “Si je t’ai posé la question, c’était pour avoir ton soutien. Pas pour que tu m’enfonces.”

Nell s’est redressée, toute guillerette.

“Écoute, Ani. Luke est un type bien. Il te considère pour ce que tu es, et t’accepte comme telle. Il ne s’attend pas à ce que tu sois différente. Bon sang, tu devrais vraiment être reconnaissante de l’avoir.” Elle m’a lancé un regard noir.

Notre adorable serveur est reparu, une petite corbeille à la main.

“Désolé, a-t-il marmonné. Vous n’en voulez peut-être pas, mais… un peu de pain ?”

J’ai vu Nell lui adresser un sourire étincelant qui m’a exaspérée :

“Excellente idée !”

Ravi de sa réaction, les joues du serveur se sont empourprées et ses yeux se sont illuminés, comme chaque fois que Nell souffle une poignée de sa poussière magique. Je me suis demandé s’il s’en rendait compte au moment où son bras a découpé l’espace qui nous séparait, Nell et moi, pour poser la corbeille au milieu de la table. S’il a perçu l’atmosphère qui se fissurait, tel un avertissement.

Les semaines sont passées, et avec elles, New York s’éloignait un peu plus de l’été. Le mois de septembre ne luttait qu’à moitié contre la chaleur. L’enregistrement de l’émission allait bientôt avoir lieu, que je sois prête ou non. Je suis allée faire un essayage de ma robe, et la couturière s’est émerveillée face à la marge qu’il y avait entre mon corps et le bustier taille 38. Au moment de passer commande, j’avais eu un mouvement de recul. Taille 38 ?

“Les robes de mariée ne taillent pas du tout pareil que les vêtements ordinaires, m’avait assuré la vendeuse. Vous avez beau faire un 36, voire un 34 chez Banana Republic, ça équivaut à du 38, voire du 40, en robes de mariée.

— De grâce, ne commandez pas la taille 40”, avais-je dit, en espérant que mon regard horrifié signifiait aussi que je n’irais jamais faire du shopping chez Banana Republic.

Je retournais “à la maison”, dans la Main Line, jeudi soir. Le lendemain, c’était le début du tournage. Ils n’avaient pas reçu l’autorisation de filmer dans l’enceinte de l’école. J’étais soulagée, mais pas pour les raisons que l’on imagine. Bradley ne voulait pas de mauvaise publicité, et mon histoire n’était pas bonne pour eux, ce qui signifiait que le documentaire allait dans mon sens. Je me suis demandé qui l’équipe de production avait réussi à convaincre, hormis Andrew. J’avais posé la question, mais ils avaient refusé de me répondre.

La veille de mon départ, j’avais fait une razzia dans notre réserve à vêtements : jean noir ciré, petit haut en soie Theory et bottines en daim, ni trop hautes ni trop basses. J’ai demandé au rédacteur spécialisé dans les accessoires de me prêter un joli petit collier : une délicate chaîne en or rose avec en son centre une barre de diamants étincelante. Voilà qui me mettrait en valeur face à la caméra. L’après-midi même, j’étais allée chez un styliste pour me faire lisser les cheveux. Je voulais paraître simple et précieuse à la fois.

J’étais en train de ranger un chemisier charbon dans ma petite valise quand j’ai entendu les clés de Luke dans la serrure.

“Salut, chérie, a-t-il dit.

— Salut, ai-je répondu, pas assez fort pour qu’il m’entende.

— Tu es là ?” Le claquement des chaussures Ferragamo de Luke s’est rapproché, et en un rien de temps, il était dans l’encadrement de la porte. Il portait un costume bleu marine exceptionnel, dont le pantalon ajusté était fait dans une étoffe si chère qu’il brillait. Il a posé les mains de chaque côté du cadre et s’est penché, le torse en avant.

“Joli butin, m’a-t-il dit en désignant la pile de vêtements sur le lit.

— Ça ne m’a rien coûté, je te rassure.

— C’est pas ce que je voulais dire.”

Luke m’a regardée transférer des piles de vêtements depuis le lit jusque dans mon sac grand ouvert.

“Alors, tes impressions ?

— Ça va, ai-je répondu. Je suis contente de mon look. Alors ça va.

— Mais tu as toujours un look impeccable, chérie.” Luke m’a fait un petit sourire en coin.

Je n’étais pas d’humeur à plaisanter.

“Je regrette que tu ne viennes pas”, ai-je soupiré.

Luke a hoché la tête en signe de compassion.

“Je sais. Moi aussi. Mais j’ai peur de ne pas revoir John avant longtemps.” Luke s’était préparé à passer ce week-end avec moi, mais voilà quelques semaines, il avait appris que son ami John, qui s’occupait d’enfants qui meurent de faim en Inde ou quelque chose du genre – ce qui me donne l’impression d’être une poupée plastique super-futile –, était de passage à New York. Il ne restait que deux jours avant de repartir pour un an en Inde. Il ne pouvait même pas venir à notre mariage. Il revenait avec sa fiancée, une fille de vingt-cinq ans nommée Emma, qui travaillait elle aussi dans l’humanitaire. J’avais immédiatement été blessée par son prénom parfait et son âge parfait. Je n’arrivais toujours pas à croire que, dans deux ans, j’aurais trente ans.

“Vingt-cinq ans ? avais-je ruminé. Il l’a trouvée où ? Dans la rubrique jeunes filles d’un catalogue de mariage par correspondance ?

— Vingt-cinq ans, c’est pas si jeune que ça”, avait répliqué Luke. Puis, prenant conscience de ses paroles, il avait ajouté : “Enfin, pour se marier.”

Je comprenais l’importance que pouvait avoir John aux yeux de Luke. Bien que mes rapports avec Nell se soient un peu refroidis dernièrement, si elle avait déménagé à l’autre bout de la planète et qu’elle était revenue passer deux nuits à New York, ça ne m’aurait pas dérangée de tout laisser tomber pour elle. Ce qui me dérangeait, c’était de sentir le soulagement de Luke à l’idée de ne pas avoir à

m'accompagner. Je ne pouvais pas faire comme si ça me laissait de marbre. J'ai écrit un mail à M. Larson – à croire que Luke faisait tout pour me pousser dans ses bras.

On se voit pour déjeuner, comme prévu ?

"Mais tu sais que je t'aime", a ajouté Luke.

J'avais perçu ça comme une question : "Tu sais que je t'aime ?

— Tout va bien se passer, chérie. Contente-toi de dire la vérité." Puis, tout à coup, il a ri. "La vérité te rendra libre ! Bon sang, ça fait un bail que j'ai pas vu ce film ! On le voit plus tellement, en ce moment, Jim Carrey ?"

J'ai voulu lui dire que c'était une citation de la Bible, et pas de *Menteur, menteur*. Lui demander de prendre la chose au sérieux, pour une fois. Je m'apprêtais à entrer dans la fosse aux lions avec pour seule protection quelques carats autour du doigt. Comment me protéger avec ça ? J'ai préféré répondre :

"Il a joué dans *L'Incroyable Burt Wonderstone*. C'était plutôt marrant."

Lorsque j'ai demandé à Aaron, le producteur, dans quel hôtel ils m'avaient réservé une chambre, surpris, il a froncé les sourcils.

"On pensait que vous logeriez chez vos parents.

— Ils n'habitent pas tout près, ai-je répondu. Ce serait plus commode si vous me réserviez une chambre dans les parages. J'ai eu de bons échos du Radnor Hotel.

— Il faut que je vérifie si notre budget nous le permet", avait-il dit. Mais j'étais persuadée que ce serait le cas. Personne ne me l'avait dit, mais j'étais sûre que mon histoire était le ciment de l'émission. Il n'y avait rien de nouveau à raconter sur l'événement en dehors de ma version des faits. Comme argument, je pouvais aussi compter sur ma poitrine, sur laquelle Aaron semblait loucher involontairement.

Je n'avais pas dormi dans ma chambre d'ado depuis la fac, et même à cette époque, ce n'était que de temps en temps. Chaque été, j'avais fait un stage, d'abord à Boston, puis à New York. Et j'essayais de passer les vacances avec

Nell et sa famille autant que je le pouvais. Chez elle, je dormais comme un bébé.

Chez mes parents, en revanche, c'était une tout autre histoire. Le plus souvent, je ne trouvais pas le sommeil de la nuit et, terrifiée, je finissais par lire un tabloïd inintéressant. Je n'avais pas de télé dans ma chambre, et à cette époque, les facs ne distribuaient pas encore d'ordinateurs portables comme on donne des capotes gratuites au centre de santé publique. La seule façon que j'avais de penser à autre chose qu'à mon angoisse galopante, ou qu'au dégoût que cette chambre et cette maison faisaient resurgir des galeries obscures du passé, c'était de m'intéresser au triangle amoureux Jennifer Aniston – Brad Pitt – Angelina Jolie. Pour moi, le seul moyen de lutter contre des souvenirs lugubres et troubles, ce sont des niaiseries superficielles. Deux choses qui s'excluent mutuellement, et avec succès.

En prenant de l'âge et en gagnant plus d'argent, j'ai eu comme une révélation : j'avais les moyens de m'offrir une chambre d'hôtel. Et j'avais un bon prétexte : quand je revenais à la maison avec Luke, mes parents refusaient qu'on dorme dans la même chambre. C'est toujours le cas aujourd'hui, alors qu'on est fiancés.

"Ça me met mal à l'aise de vous savoir dans le même lit sous mon toit tant que vous n'êtes pas mariés", avait dit maman, pudiquement. J'avais ri et elle m'avait regardée, l'œil sévère.

Je n'avais pas dit à mes parents que Luke avait annulé sa venue à la dernière minute. Et quand maman avait insisté pour que je vienne dormir à la maison, je lui avais calmement expliqué que la société de production m'avait déjà réservé la suite Deluxe au Radnor Hotel, et que c'était plus pratique car j'étais à cinq minutes du lycée.

"Je dirais plutôt que c'est à dix minutes, avait souligné maman.

— C'est toujours mieux que quarante", avais-je rétorqué. Et puis je m'en étais voulu. "On pourrait se faire un restau samedi soir ? C'est Luke qui régale. Pour se faire pardonner son absence.

— C'est tellement gentil de sa part, avait exulté maman. Je te laisse choisir le restaurant ?" Puis elle avait ajouté : "Moi, j'adore le Yanming."

Le jeudi soir venu, j'avais hissé mon corps amaigri dans la Jeep de Luke (*notre* Jeep, me corrige-t-il toujours), fière de ma plaque d'immatriculation new-yorkaise, fière de mon permis new-yorkais. Dès que je tournais le volant, la lumière des lampadaires faisait scintiller ma bague, projetant un filet de lumière verte aveuglant. Pour citer Carrie Bradshaw : "Philadelphie, c'est à deux pas de New York : un taxi, un métro, un autre taxi, et le tour est joué." Et pourtant ça me paraissait tellement plus éloigné. Comme dans une autre dimension ; comme le théâtre de la vie d'une autre dont j'avais pitié. Une fille si naïve et peu préparée à ce qui l'attendait que tout ça n'avait pas seulement été triste. Ça avait été dangereux.

"Donc, vous allez commencer par décliner votre nom, votre âge, et l'âge que vous aviez au moment de – Aaron a cherché ses mots – de, euh, de l'incident. Pour faire simple, faisons référence à la date. Donc, l'âge que vous aviez le 12 novembre 2001 ?

— On devrait peut-être me mettre plus de fond de teint ? me suis-je inquiétée. J'ai le nez qui a tendance à briller."

La maquilleuse s'est approchée pour examiner ma couche de maquillage.

"C'est parfait."

J'étais assise sur un tabouret noir. Dans mon dos, le mur était noir lui aussi. Nous avons tourné en studio le vendredi, dans une pièce caverneuse située au-dessus d'un Starbucks de Media, en Pennsylvanie. Le lieu sentait le café hors de prix et brûlé dont les Américains diabétiques raffolent. C'est ici que j'allais raconter mon histoire, et le samedi matin, pendant que les étudiants dormiraient encore après une soirée de folie, nous tournerions des images de moi aux alentours de Bradley. Aaron m'avait demandé de lui indiquer des "endroits-clés". Voilà ce qu'étaient devenus ces points de repère, où ma vie avait pris un virage, entre un avant médiocre et un après peu commun : des "endroits-clés".

“Faites juste comme si on discutait”, a dit Aaron. Il voulait qu’on se limite à une seule prise, que je dise tout d’une traite : la continuité émotionnelle du récit est importante. “Si vous sentez que l’émotion vous gagne, ce n’est pas grave. Ne vous interrompez pas. Si je sens que vous vous égarez, il se peut que j’intervienne çà et là. Mais le but, c’est de vous laisser parler.”

Je voulais lui dire que je n’allais pas être émue, mais que je risquais de me sentir mal. Pendant longtemps, vomir de la bile sirupeuse dans les toilettes ou passer la main par la vitre de la voiture m’avaient aidée à me soulager. (“C’est normal, ça ne doit pas vous inquiéter”, avait dit la psy à mes parents.) J’ai pris une grande inspiration : je sentais les boutons tirer sur ma chemise en soie à mesure que ma poitrine se gonflait et se dégonflait.

“Bien, comme je vous l’ai dit, on commence par quelques informations simples.” Aaron a exercé une pression sur son oreillette et, d’une voix basse, a dit :

“Silence sur le plateau s’il vous plaît.” Il m’a regardée. “On va faire un test son pendant trente secondes. Ne dites rien.”

Les membres de l’équipe – environ douze personnes – se sont tus pendant qu’Aaron faisait le décompte. Pour la première fois, j’ai remarqué qu’il portait une alliance. En or. Beaucoup trop épaisse. Sa femme avait-elle une petite poitrine ? Ça expliquerait pourquoi il ne pouvait s’empêcher de regarder la mienne.

“C’est bon ?” a demandé Aaron. Un des ingénieurs du son a hoché la tête.

“Parfait.” Aaron a frappé dans ses mains et s’est retiré du champ de la caméra. “Très bien, Ani, quand je dirai « Tournez », je voudrais que vous nous donniez ces trois informations : votre nom, votre âge – oh ! Chose importante : donnez bien l’âge que vous aurez quand l’émission sera diffusée, c’est-à-dire dans huit mois.

— On fait la même chose dans le journalisme, ai-je bredouillé nerveusement. On indique l’âge que la personne aura à la sortie du magazine.

— Exactement ! a dit Aaron. Et n’oubliez pas d’ajouter l’âge que vous aviez le 12 novembre 2001.” Il m’a fait un signe de la main, pouces vers le haut.

Dans huit mois, j'aurais vingt-neuf ans. J'avais du mal à m'y faire. Mais je me suis aperçue d'un détail qui m'a réjouie :

"Je ne porterai plus le même nom dans neuf mois, ai-je dit. Je dois le changer, lui aussi ?

— Oui, tout à fait, a répondu Aaron. Bien vu. Il aurait fallu qu'on refasse tout depuis le début si on s'était trompés." Il s'est éloigné de moi et m'a refait le même signe de la main. "Ça va bien se passer. Vous êtes sublime."

Comme si j'étais là pour tourner un talk-show matinal.

Aaron a fait un signe de tête en direction d'un de ses collègues. L'atmosphère était solennelle au moment où ce dernier a dit :

"Première prise." Il a fait un clap, puis Aaron a pointé l'index dans ma direction pour murmurer : "À vous."

"Bonjour, je m'appelle Ani Harrison, j'ai vingt-neuf ans. Le 12 novembre 2001, j'avais quatorze ans.

— Coupez !" a crié Aaron. D'une voix plus douce, il m'a dit : "Vous n'avez pas besoin de dire « bonjour ». Juste « Je m'appelle Ani Harrison ».

— Oh, bien sûr, ai-je dit en levant les yeux au ciel. Ce que je suis sotte. Navrée.

— Ne vous excusez pas ! a dit Aaron d'un ton bien trop clément. Vous vous débrouillez très bien."

Je suis certaine d'avoir vu une des filles de l'équipe de tournage lever les yeux au ciel. Une masse de cheveux frisés encadraient son visage étroit, et ses pommettes avaient dû se faire plus saillantes avec l'âge. Olivia aurait sans doute eu un peu la même tête.

Lorsqu'ils ont crié "coupez !" une seconde fois, je ne me suis pas trompée :

"Je m'appelle Ani Harrison, j'ai vingt-neuf ans. Le 12 novembre 2001, j'avais quatorze ans."

Coupez. Aaron se pliait en deux pour me dire combien j'avais été parfaite. Et cette fois, j'ai bien vu sa collègue lever les yeux au ciel.

"On va refaire quelques prises : cette fois, dites juste votre nom."

J'ai hoché la tête. Silence sur le plateau. Aaron m'a fait signe de me lancer.

“Je m’appelle Ani Harrison.”

Aaron a compté sur ses doigts jusqu’à cinq et m’a fait signe de recommencer.

“Je m’appelle Ani Harrison.”

Coupez.

“Ça va, vous ?” m’a demandé Aaron. J’ai acquiescé. “Bien. Très bien.”

Il était tout excité.

“Bien, maintenant, vous allez pouvoir parler. Racontez-nous ce qui s’est passé. Mieux encore, racontez-le-moi. Pas la peine de regarder la caméra. Faites comme si j’étais un ami à qui vous racontiez un épisode de votre vie.

— Compris.” J’ai lutté pour lui faire un sourire.

Silence sur le plateau. Le clap est tombé comme une guillotine. Il ne restait rien d’autre à faire qu’à raconter.

12

Si je me suis retrouvée là, au cœur de cette scène palpitante et incandescente, c'est bien à cause des Swedish Fish. Avant d'arriver à Bradley, je n'aimais même pas ces bonbons ; mais c'était l'une des rares choses qu'Olivia mangeait, et elle avait la peau sur les os. J'étais assez sensée pour me rendre compte que, si Olivia était toute maigre, ce n'est pas parce qu'elle mangeait des Swedish Fish en dehors des repas, mais parce que c'était là son seul repas. Ça m'était égal : cette sensation folle sous mes dents, ainsi que ce goût piquant au coin de mes lèvres, voilà ce qui me faisait traverser la cafétéria deux, voire trois fois de suite. Rien ne pouvait m'en empêcher. Pas même la table de mes anciens amis, juste à côté des caisses ; ni même mon pantalon, désormais si serré que j'avais pris l'habitude de le fermer à l'aide d'une grosse épingle de nourrice (qui m'octroyait une petite marge).

J'ai traversé la salle d'un bout à l'autre : je suis passée devant le buffet de viande froide, les plats du jour, le bar à salades et la fontaine de soda – Teddy se trouvait là, à pester contre le distributeur de glaçons qui était toujours en panne – et j'ai fait la queue pour payer. Comme dans une grande surface, les bonbons, les chocolats et les chewing-gums étaient disposés près de la caisse. Il y avait deux files d'attente. J'ai failli bousculer Dean quand lui et moi nous sommes dirigés en même temps vers la file la plus courte. Il y a alors eu un moment de flottement. Je lui ai cédé la place sans lutter – de toute façon, c'était la file la plus proche de sa table, celle que j'essayais d'éviter. J'ai observé Dean cheminer jusqu'à la caisse en traînant les pieds, comme exaspéré par l'attente. J'ai toujours trouvé que voir quelqu'un de dos, observer sa démarche à mesure qu'il s'éloigne, met au jour une

intimité déconcertante. C'est peut-être parce que, de dos, on est moins sur ses gardes que de face : les épaules courbées et les dorsaux relâchés sont l'image la plus honnête que l'on puisse obtenir de quelqu'un.

Le patio laissait entrer le soleil de midi par la gauche ; sur sa nuque, les cheveux de Dean formaient des boucles. J'étais en train de me dire qu'avoir des cheveux si blonds et fins était bizarre alors que, sur le reste du corps, les poils sont noirs et drus, quand tout à coup Dean a été projeté en l'air.

Pourquoi Dean fait-il un bond ? C'est la première pensée qui m'est venue et qui ne m'a pas quittée alors que la fumée épaisse s'emparait de la nouvelle aile de la cafétéria, cette aile où je n'étais plus la bienvenue. Mon excommunication m'avait sauvée, littéralement.

J'étais au sol, une douleur me lançait au poignet. J'ai hurlé quand quelqu'un est passé en courant et m'a écrasé le doigt. J'ai physiquement ressenti que mon corps criait : les parois de ma gorge étaient endolories. Pourtant, je n'entendais rien. Quelqu'un m'a saisie par le poignet douloureux et m'a aidée à me lever, puis j'ai senti un cri m'oppresser la poitrine, interrompu par mes poumons, convulsés sous l'effet de la fumée. J'ai été prise d'une toux atroce : cette impression de ne plus jamais pouvoir respirer à nouveau.

C'est Teddy qui m'avait empoignée. Je l'ai suivi dans le sens opposé à celui par lequel j'étais arrivée. Nous sommes sortis par l'ancienne aile de la cafétéria, où le buffet de viande froide ouvrait à 11 h 51. Au creux de la main, j'ai senti quelque chose de chaud et de gluant : j'ai baissé les yeux, m'attendais à trouver du sang ; mais c'était juste le sachet de Swedish Fish que j'avais conservé précieusement.

La cafétéria regorgeait de fumée noire. On ne pouvait pas sortir par l'entrée habituelle, alors Teddy et moi avons pivoté dans un même mouvement, comme pour répéter une danse pour le spectacle de fin d'année. Nous avons gravi tant bien que mal l'escalier qui, derrière nous, menait à la salle Brenner Baulkin, où j'étais allée une fois seulement, pour passer mon examen d'entrée.

Lorsque je me rappelle cette scène, tout n'est que silence. L'alarme incendie résonnait, perçante et insupportable, et on entendait cris et gémissements. Plus tard, j'ai appris que la voix rauque qu'affectait Hilary au prix de tant d'efforts avait disparu, laissant place à celle d'une petite fille qui appelait "Maman, maman", frissonnant sur le parquet, ses cheveux clairs et desséchés parsemés d'éclats de verre scintillant comme des diamants. Son pied gauche, toujours accroché à son sabot Steve Madden, était détaché de son corps.

Olivia gisait à ses côtés, silencieuse. Elle était morte.

Teddy a brusquement ouvert la porte. Sous l'énorme table en chêne autour de laquelle le proviseur invitait les parents donateurs les plus généreux à partager un repas, d'autres se cachaient. Le Requin, Peyton, Liam et Ansilee Chase – une élève de terminale qui surjouait chacun de ses rôles au club théâtre : c'était là un parfait échantillon de diversité sociale et lycéenne. Et nous resterions à tout jamais unis par ce lien atroce.

Le premier bruit dont je me souviens est la respiration courte d'Ansilee, puis la façon qu'elle a eue de dire "Oh mon Dieu, oh mon Dieu" au moment où il est entré dans la pièce, trente secondes après nous, son arme qui pendait librement à ses côtés, face à nos yeux. Je ne le savais pas, mais cette arme était un pistolet semi-automatique Intratec TEC-9. On aurait dit un sous-marin miniature. En silence, l'index sur les lèvres, nous avons imploré Ansilee de se taire. Mais il nous aurait quand même repérés. Notre cachette était loin d'être idéale.

"Bouh !" Son visage est apparu entre les pieds fins et élégants d'une chaise : un visage minuscule, pâle, et des cheveux noirs duveteux qui semblaient aussi doux que ceux d'un nouveau-né.

Ansilee s'est éloignée de lui en rampant et en pleurant. Elle s'est tortillée pour sortir de dessous la table, a fait tomber une chaise et s'est levée d'un bond. Quant à lui, son visage a disparu ; on ne voyait plus que ses jambes et ses genoux. Bien qu'on fût en novembre, il portait un short ; ses mollets étaient blancs et affreusement lisses. J'aimerais pouvoir dire que l'un de nous a essayé de rattraper

Ansilee, de la sauver – elle savait déjà qu'elle serait prise à Harvard, elle ne pouvait donc pas mourir –, mais chaque fois que j'en arrive à cette partie du récit, je dois avouer :

"On était en état de choc ! Tout s'est passé si vite !"

La détonation du pistolet n'était rien comparée au bruit qu'a fait le corps d'Ansilee en cognant le sol.

"Bordel de merde", a dit Liam, haletant. Il était à côté de moi. Il m'a attrapé la main, m'a regardée comme s'il m'aimait. Sur le plancher se trouvait un grand tapis d'Orient, qui, au craquement insoutenable qu'a fait le crâne d'Ansilee lorsqu'elle est tombée, s'est avéré moins épais et luxueux qu'en apparence.

Le Requin s'est agrippée à moi ; j'ai senti son énorme poitrine se soulever, comme sur la couverture d'un roman à l'eau de rose. Puis le visage est reparu entre les chaises.

"Salut." Il souriait. Un sourire déconnecté de tout ce qui dans la vie nous rend heureux : une journée radieuse de printemps après un hiver morne, ou la première fois qu'un marié découvre le visage illuminé de sa femme en robe blanche. Il a pointé son arme dans notre direction, visant chacun de nous l'un après l'autre ; un sombre gémissement a parcouru le groupe. Quand mon tour est venu, je n'ai pas quitté le sol des yeux, et me suis forcée à ne pas trembler, à ne pas paraître effrayée, car je savais que ça susciterait son intérêt.

"Ben, a murmuré le Requin. Pitié." J'ai senti ses doigts s'enfoncer dans ma peau, son aisselle humide sur mon épaule, et je me suis souvenue du nom de Ben.

"La ferme." Cet ordre n'était destiné à aucun de nous en particulier. Il nous a maintenus au sol pendant un long moment. Puis son visage s'est radouci comme lorsque s'éteint la flamme d'une bougie. "Tiens donc. Mais c'est Peyton.

— Ben – Peyton tremblait si fort que le sol tremblait avec – eh, t'es pas obligé de…" Il n'est jamais allé au-delà du mot "de". Un mot trop idiot pour être le dernier. C'est son beau visage qui a reçu la décharge. Une de ses dents a atterri face à moi, toute blanche, parfaite, comme un Chicklet.

Cette fois-ci, il avait gardé son arme près de lui, canon vers le bas. Sous la détonation, Liam s'était réfugié derrière le Requin et moi, aussi loin qu'il le pouvait de Peyton, sans abandonner la protection que lui offrait la table. Teddy se trouvait à l'autre bout, agrippé à un pied de la chaise, comme si c'était sa mère et qu'il l'implorait de ne pas le laisser seul un samedi soir. J'avais l'impression que mes tympans rentraient dans mon cerveau. Je me suis bouché une oreille et j'ai senti quelque chose d'humide. Une goutte de sang a coulé sur le tapis et s'est irisée dans ses fibres, comme les ondes d'une bombe sonique. C'est l'unique goutte de sang que j'ai versée.

Ben s'est accroupi un instant pour admirer son travail. Le corps de Peyton s'était entravé dans des chaises qui le maintenaient bien droit, les bras grands ouverts comme ceux d'un épouvantail. Il ne restait rien de son visage en dessous du nez. Un énorme nuage de vapeur flottait autour de lui, tel un éclat de rire dans le froid glacial d'un soir.

Liam était tapi dans mon dos, ses lèvres humides contre mon épaule, si bien qu'il n'a pas vu la chose miraculeuse qui s'est produite ensuite. Hébétés, nous avons regardé Ben se relever. Puis nous n'avons plus vu que ses mollets lisses et blancs s'éloigner de nous, tourner à gauche en direction de l'escalier qui menait au rez-de-chaussée du bâtiment des langues vivantes. Au-dessus se trouvaient les anciens dortoirs, du temps où Bradley était un pensionnat. À présent abandonnés, ils ne servaient plus que pour les retenues.

Je ne m'étais même pas aperçue que j'avais retenu mon souffle jusqu'à ce que je me mette à haleter comme si j'atteignais la ligne d'arrivée d'une course de cross.

"C'est qui ? ai-je soupiré, le nez dans la poitrine du Requin. C'était qui ?" ai-je demandé à nouveau, même si je connaissais la réponse.

"Ansilee va bien ?" a demandé Liam, plaintif, la voix haut perchée et méconnaissable. Le pouvoir avait changé de mains ; Liam, le nouvel élève trop cool, avait alors perdu son aura. Il lui suffisait de se retourner pour répondre à sa question. C'est ce que j'ai fait : le crâne d'Ansilee était ouvert comme un cercueil.

“Putain, on se croirait à Columbine”, a marmonné Teddy depuis l’autre bout de la table. Nous étions tous au collège quand c’était arrivé. Je ne sais pas ce qu’il en était à Bradley, mais à Mt St Theresa, nous nous étions réunis autour de la seule télé miteuse du CDI pour regarder les infos, jusqu’à ce que sœur Dennis la débranche et nous menace de nous coller un blâme si nous ne retournions pas tout de suite en cours.

Des filets de fumée se propageaient depuis la cafétéria. Je savais qu’il nous fallait partir, mais la seule façon de s’échapper, c’était de suivre Ses pas.

“Quelqu’un a un portable ?” À l’époque, si tous les ados n’en avaient pas, c’était le cas de tous ceux qui étaient dans la pièce. Et pourtant, personne n’avait eu le temps de prendre son sac avant de fuir.

“Qu’est-ce qu’on fait ?” J’ai regardé le Requin, sûre qu’elle saurait quoi répondre. Mais elle n’a pas ouvert la bouche, alors j’ai dit : “Il faut qu’on se tire d’ici.”

Aucun de nous ne souhaitait sortir de dessous la table. Mais la fumée entrait par bouffées, mêlée à une odeur de cheveux humains brûlés et de matières fondues : sacs à dos en polyester, plateaux de cantine en plastique, vêtements synthétiques de chez Abercrombie & Fitch. J’ai poussé la chaise sur la droite ; Teddy a fait de même de son côté, et tous les quatre, nous nous sommes rapidement levés pour nous retrouver dans le coin, devant un buffet prestigieux qui nous barrait le passage, comme une infime mesure de protection.

Nous n’étions pas d’accord : Liam voulait rester là et attendre la police, qui devait être en route. Teddy, lui, voulait sortir. Le feu progressait trop vite. En haut du mur, il y avait une grande fenêtre par laquelle les rayons du soleil venaient illuminer la table sous laquelle se trouvaient Peyton et Ansilee. C’était un compromis. Teddy s’est hissé sur une chaise et, en la plaçant en dessous de notre potentielle issue de secours, a cogné l’épaule d’Ansilee. Il a forcé sur la fenêtre en gémissant, mais n’a pas réussi à l’ouvrir, même s’il était le plus costaud d’entre nous.

“Il faut qu’on se tire d’ici ! a répété Teddy.

— Il est peut-être dehors à nous attendre ! a dit Liam. Ça s'est passé comme ça, à Columbine." D'une main, il a frappé un coup sur le buffet. "Pédé ! Putain de pédé !

— Ta gueule !" ai-je crié. Il fallait crier pour se faire entendre par-dessus l'alarme incendie qui nous arrachait les oreilles. "C'est à cause de ce genre d'insultes qu'il fait ça !" Liam m'a regardée comme si je lui faisais peur. À cet instant, je n'ai pas compris l'importance que ça avait.

"Il nous fera pas de mal tant qu'on reste avec elle." Teddy pointait le doigt en direction du Requin.

Liam a eu un rire vicieux.

"Toi non plus, il te fera pas de mal ! C'est pour ça que tu veux te tirer.

— Non – Teddy a secoué la tête –, Ben et moi, on n'a jamais été amis. Mais il aimait bien Beth." Ça faisait si longtemps que je n'avais pas entendu le vrai nom du Requin qu'au départ, je n'ai même pas compris de qui parlait Teddy.

"Ça fait longtemps que j'ai pas vu Ben." Le Requin a reniflé et, de son bras, s'est essuyé le nez. "Et là… c'était tout sauf lui."

Une chaise s'est renversée, et le vacarme nous a rapprochés, tous les quatre, dans l'entrechoc nerveux de nos corps. C'est un gémissement qui nous a séparés.

"Oh mon Dieu, a dit le Requin. Peyton."

L'air qu'il essayait de respirer paraissait aqueux. Le Requin et moi avons contourné le buffet et nous sommes accroupies auprès de lui. Il avait réussi à extraire la moitié de son corps de dessous la table, et il essayait de s'accrocher dans le vide, les doigts tellement noués qu'il semblait les avoir trempés dans du plâtre qui aurait séché. Il a essayé de dire quelque chose, mais là où auraient dû se trouver ses lèvres, on n'entendait que le gargouillis de son sang.

"Trouvez-lui une serviette, n'importe quoi !" a hurlé le Requin à Teddy et Liam, restés dans le coin, immobiles.

Ils se sont mis à chercher. J'ai entendu le bruit de l'argenterie alors qu'ils fouillaient le buffet. Ils ont fini par trouver du linge de maison sur lequel "BRADLEY SCHOOL" était brodé en vert clair. Ils nous l'ont lancé.

Le Requin et moi avons appliqué une serviette de chaque côté du beau visage désormais ravagé de Peyton. Là où jadis était sa joue, le tissu s'est collé au sang et aux muscles visqueux et s'est entièrement gorgé de rouge, aussi rapidement qu'un tour de magie. Son visage était dépourvu de traits et de peau : un spectacle horrible. C'était comme répéter le mot "le" encore et encore jusqu'à ne plus le reconnaître : la répétition a ce pouvoir de transformer l'ordinaire en exotique. Pour Peyton, c'était l'inverse : à trop regarder son visage, il paraissait moins grotesque que si on ne l'avait jamais vu, si on avait imaginé combien il pouvait être abîmé.

Peyton est parvenu à pousser un gémissement. Je lui ai pris la main, qu'il brandissait encore, furieusement, pour la guider jusqu'au sol. Je lui ai serré les doigts, doucement.

"Ça va aller, a dit le Requin. Pense à ton match, la semaine prochaine." Elle s'est mise à pleurer plus fort. "Tu vas le gagner, ce match."

Peyton a sangloté et m'a serré la main à son tour.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés là. À parler à Peyton. À lui dire que ses parents l'aimaient et qu'ils avaient besoin de lui, qu'il fallait lutter. Tiens bon, c'est bien, tu es super-fort : voilà ce qu'on lui disait, même quand sa main s'est refroidie dans la mienne, quand respirer a cessé d'être une torture pour lui, car, peu de temps après, il ne respirait presque plus.

Pendant tout ce temps, les flammes montaient à l'assaut de l'escalier, jusqu'à ce qu'on distingue leurs pointes acérées qui menaçaient de s'emparer du couloir et de nous faire prisonniers à tout jamais de la salle Brenner Baulkin.

"Mais putain, où est la police ?" a gémi Liam. Nous avions tous pleuré de soulagement en entendant leurs sirènes, voilà dix minutes.

"Il faut qu'on sorte", a dit Teddy. Il a jeté un œil en direction de Peyton, puis a immédiatement détourné le regard en s'enfonçant les doigts dans ses yeux gonflés. "Désolé, les gars, mais il faut qu'on sorte.

— Mais il respire encore." J'ai regardé Peyton. J'avais posé sa tête sur mes cuisses lorsqu'il avait commencé à s'étouffer avec son sang. Mon entrejambe était trempé et gluant. Alors, mon cerveau, sordide et farouche, s'est rappelé la

dernière fois où sa tête s'était trouvée entre mes cuisses. Comme un éclair soudain, criard, au beau milieu de la nuit, qui vous tire des profondeurs du sommeil. Au moins, dans ce souvenir, les yeux clairs et doux de Peyton étaient ouverts, et il croyait faire quelque chose de bien.

"TifAni, si on sort pas maintenant, on va crever !" a dit Teddy.

Le Requin a imploré :

"Tu peux pas essayer de le porter ?"

Teddy a essayé. Nous avons tous essayé de l'aider, même Liam, mais Peyton était aussi immobile et lourd qu'un bloc de ciment.

L'odeur de la pièce était âpre et maladive. Teddy nous a suppliés une dernière fois.

Avant qu'on se retrouve dans le couloir, à tenir la main de la personne qui nous précédait et de celle qui nous suivait, quatre adolescents reliés les uns aux autres comme des enfants de maternelle qui traversent la rue, Liam a dévalisé le buffet à la recherche de quelque chose, peu importe quoi, pour nous protéger. Il n'a pas trouvé mieux que de nous tendre à chacun un couteau.

"Ma mère m'a dit de ne jamais lutter contre un violeur avec un couteau, ai-je dit, tellement enivrée par la chaleur que je ne me suis même pas rendu compte que dire ça à Liam était d'une hilarité morbide. Parce qu'il peut vous désarmer et s'en servir contre vous.

— C'est pas un violeur, a dit le Requin, tout bas.

— Oh, désolé, a dit Liam. Tu préférerais qu'elle ait dit « un pédé psychopathe » ?"

Nous avons saisi les serviettes à l'effigie du lycée, celles qui restaient de ce qui avait servi à panser Peyton, pour les nouer autour de notre visage, comme des gangsters.

J'ai regardé Peyton une dernière fois avant de quitter la pièce. Ses poumons ont lancé un dernier adieu, une ultime supplication : je suis toujours en vie. La douleur de le laisser seul, en vie, était comme la sensation d'être enceinte, si pleine et puissante qu'elle avait le pouvoir de changer ma vie du tout au tout.

C’est la traversée du couloir pour atteindre l’escalier, sur la gauche, qui nous a pris le moins de temps. Nous sommes rapidement passés par la porte et notre petite file indienne s’est rompue pour se muer en un tourbillon de bras et de jambes enlacés les uns aux autres – personne ne savait ce qui nous attendait, personne ne voulait être en première ligne.

Soulagés, nous avons vu que, dans l’escalier, la voie était libre. Nous avons défait nos masques, en signe de reconnaissance.

“Vous en pensez quoi ? a demandé le Requin. On monte ou on descend ?

— On monte, a dit Teddy. Ça m’étonnerait qu’il soit là-haut.” Le vieil internat débouchait sur un autre escalier qui nous conduirait jusqu’au bâtiment scientifique. Là, il y avait une sortie.

“Bien vu”, a dit Liam. Teddy a souri. Il souriait encore quand la balle s’est logée dans sa clavicule. Dans son dos, le sang a éclaboussé le mur comme ces tableaux de Jackson Pollock qu’on étudiait en cours d’histoire de l’art.

Tout ce que je savais, c’est que la balle avait été tirée depuis l’étage supérieur. Je me suis vue en train de descendre l’escalier en courant, dérapant dans les virages et me cognant contre le Requin et Liam alors que les balles percutaient la barrière. Le son du métal qui se cogne au métal ne ressemblait à rien que j’avais déjà entendu.

Au rez-de-chaussée, la porte menait au bâtiment des langues vivantes. Le temps qu’il a fallu au Requin pour tourner la poignée et ouvrir la porte a été le moment le plus long de ma vie, car ces secondes ont suffi pour que Ben nous rattrape. La vieille porte lourde est restée ouverte après notre passage précipité. Ben n’a même pas eu à ralentir pour la rouvrir, il s’est contenté de se glisser juste derrière nous. Il était maigre et agile ; il aurait fait un très bon coureur de cross. Liam a pris à droite, pensant qu’une salle de classe vide nous servirait d’abri. C’était une décision volontaire d’auto-préservation (non pas que je lui en veuille), d’une noblesse accidentelle, et c’est ce qui m’a sauvée.

“Pourquoi ne l’avez-vous pas suivi ? me demande-t-on la plupart du temps à ce stade du récit.

— Parce que", je réponds, agacée d'avoir été interrompue par un imbécile qui n'arrive pas à comprendre que Ben était si proche de moi que j'entendais combien son souffle était différent du nôtre. Vif et court, comme celui d'un animal dont les poumons sont prêts pour la traque. "Il était juste derrière nous. Je savais qu'il nous aurait vus et suivis, qu'on se serait fait coincer. Et c'est ce qui est arrivé.

— À Liam ? a demandé Aaron.

— À Liam.

— Revenons à ce qui a suivi."

Le Requin et moi avons traversé le bâtiment des langues au pas de course. Nous avons monté l'escalier, et au sommet se trouvait la porte de la cafétéria. Fermée. De quoi alimenter le danger dont M. Harold nous parlait sans cesse. Et pourtant, elles avaient contenu le feu à l'intérieur de l'ancienne cafétéria, l'avaient cantonné à cet espace, si bien qu'il s'était propagé à la salle Brenner Baulkin d'où nous venions, où étaient restés Peyton et Ansilee. Depuis la porte de la cafétéria jusqu'à la nouvelle aile, sous les têtes d'extinction automatique en marche, le feu avait rendu les armes. Il y avait une sortie qui menait au patio. Le Requin et moi n'avons pas ralenti, nous avons foncé tête baissée.

Mais nous nous sommes arrêtées à l'endroit où les Jambes Poilues et les OLHI avaient l'habitude de s'asseoir. Nous avions de l'eau jusqu'aux chevilles ; les extincteurs fonctionnaient encore, et nos cheveux trempés nous collaient au visage. C'est à cet endroit que j'ai failli vomir mes tripes lorsque j'ai vu Arthur.

Arthur, qui nous bloquait la sortie, au beau milieu d'un mélange de parpaings et de corps, le visage humide et sale, le fusil de chasse de son père dans les mains, face à lui, comme s'il tenait une barre d'équilibriste. Dean était affalé contre une des caisses enregistreuses sens dessus dessous. Son bas droit, celui qui était le plus proche de l'explosion, était émaillé de chair blanche et de sang qui venait d'un coin si profond de son corps qu'on aurait dit du goudron.

"Ah, te voilà", m'a dit Arthur. C'est avant tout son sourire qui m'a effrayée.

Le Requin a dit :

"Arthur !"

Puis elle s’est mise à pleurer.

Arthur l’a regardée, l’air réprobateur.

“Tire-toi de là, Beth.”

Il a pointé le fusil vers elle puis l’a dirigé vers le patio : sa liberté.

Le Requin n’a pas bougé, alors Arthur s’est penché en avant pour se retrouver au même niveau que ses yeux étranges.

“Je déconne pas, Beth. Tu sais que je t’aime bien.”

Le Requin s’est tournée vers moi, a sangloté :

“Je suis désolée.” Sur la pointe des pieds, elle a contourné Arthur, méticuleusement, puis a détalé. Il lui a hurlé :

“Tu vas pas lui présenter tes excuses !”

Je l’ai observée lorsqu’elle a senti l’herbe sèche sous ses pieds. Elle a tourné à gauche pour un dernier sprint en direction du parking du collège. Puis je ne l’ai plus vue ; j’ai juste entendu son cri enragé quand elle s’est aperçue qu’elle était encore en vie.

“Approche.” Pour me faire signe, Arthur s’est servi du fusil comme d’un doigt de sorcière.

“Pourquoi ?” J’avais honte de mes larmes. Je déteste savoir quelle sera ma réaction. Savoir que je ne ferai pas preuve de courage. Arthur a pointé le fusil en direction du plafond et a tiré. Dean et moi avons crié en chœur avec l’alarme incendie qui continuait de hurler, furieuse que personne ne se soit encore occupé d’elle.

“Viens là !” a grondé Arthur.

J’ai obéi.

Arthur a pointé l’arme sur moi, et je l’ai supplié. J’étais navrée d’avoir pris cette photo de son père, ai-je dit. Je la lui rendrais. Elle était dans mon casier. (C’était faux.) On pouvait s’y rendre. J’ai tout fait pour repousser ce qui, j’en étais sûre, allait se produire.

Arthur m’a lancé un regard noir ; ses cheveux humides, qu’il n’a pas pris la peine d’écarter, lui tombaient devant les yeux.

“Prends ça”, a-t-il dit. Au départ, j’ai cru qu’il voulait dire “prends ça”, du style “prépare-toi à ce qui va t’arriver”, une façon de me dire d’être parée à l’assaut. Mais je me suis rendu compte qu’Arthur ne me visait pas, mais me tendait le fusil.

“Tu veux pas le faire toi-même ?” Il a regardé en direction de Dean.

La peur avait modifié ses traits de singe : il ressemblait à un autre, quelqu’un que je n’avais jamais rencontré auparavant, qui ne m’avait jamais fait de mal. “Tu veux pas éclater la bite de cet enculé ?” Plus proche d’Arthur, j’ai vu qu’une croûte blanche s’était formée au coin de ses lèvres.

J’ai fait l’erreur de mordre à l’hameçon, de tendre la main pour m’emparer de l’arme.

“Nan !” Arthur l’a tirée à lui. “J’ai changé d’avis.”

Il a alors pivoté, avec une grâce inattendue, pour tirer une balle dans l’entrejambe de Dean. Dean a poussé un cri inhumain alors que sang et eau jaillissaient devant son visage comme la fontaine de Disney World.

Mon couteau à steak s’est enfoncé sous l’omoplate d’Arthur. Mais la blessure était superficielle, une coupure en diagonale, comme quand on glisse un coupe-papier sous une enveloppe. Il est ressorti aussi facilement qu’il était entré, presque sans effort. Arthur s’est tourné vers moi, ses lèvres se sont creusées, et il a dit :

“Hein ?” J’ai pris mon élan, comme mon père m’avait appris à le faire pour lancer un ballon, la seule chose utile qu’il m’ait jamais appris à faire. Je lui ai planté le couteau à la base du cou. Alors Arthur a trébuché sur le côté, on aurait dit qu’il essayait de tousser pour évacuer des sécrétions de ses poumons. Je l’ai suivi et j’ai retiré le couteau pour le planter à nouveau. J’ai compris que j’avais touché son sternum. J’ai entendu un déchirement en enfonçant la lame dans sa poitrine, et cette fois, je n’ai pas réussi à la ressortir. Mais ce n’était pas grave, je n’ai pas eu besoin de le faire. Arthur a réussi à gargouiller quelque chose :

“J’essayais simplement de t’aider.” Puis le sang clair qui se déversait sur ses lèvres a coulé plus fort.

C’est là que j’interromps habituellement mon récit, et j’ai fait de même avec Aaron.

Mais il reste un détail que je ne raconte jamais à personne. Sur le coup, j’ai pensé : *Ils vont me pardonner maintenant*, alors qu’Arthur se trouvait à genoux et que le poids du haut de son corps le faisait chuter vers l’avant. À la toute dernière seconde, l’instinct de survie a refait surface : comme une décharge dans le cerveau qui lui a fait comprendre que s’il atterrissait sur la poitrine, la lame s’enfoncerait encore plus profondément dans son corps. Il a basculé vers l’arrière, mais les muscles raidis de ses cuisses l’ont retenu, et il a fini par tomber sur le côté, en faisant éclabousser l’eau, le bras tendu sous la tête, les jambes l’une sur l’autre, les genoux fléchis. Je pense toujours à Arthur quand, en cours de gym, on travaille les cuisses ; quand je prends la même position que lui pour éliminer ma culotte de cheval.

“Encore dix ! dit la prof, enjouée, pendant que je lève la jambe, que mes muscles me trahissent et que le désir d’abandonner est si grand. Vous pouvez y arriver – allez – plus que dix secondes !”

13

“Incroyable.” Aaron a applaudi, rompant le silence qui régnait dans la pièce. Les membres de l’équipe de tournage se sont étirés et ont vaqué à leurs occupations. J’ai entendu : “On boit quelque chose ?”, puis je me suis passé la main sur le visage.

Aaron s’est avancé, les mains jointes.

“Merci de vous être montrée aussi franche et vulnérable.”

J’ai rapidement effacé de mon visage le récit qui l’habitait encore.

“Je vous en prie, ai-je marmonné.

— Vous voulez sûrement boire quelque chose ?” Aaron s’est penché et m’a saisi le bras avec tendresse. J’ai veillé à ce qu’il sente ma crispation. Il a reculé.

Aaron me rappelait ce type friand d’hémoglobine avec qui j’étais sortie à la fac. Un amateur de break dance, adepte du style *emo*, qui me posait des questions sur les tendons du cou de Peyton et sur la façon dont ses yeux bleus s’étaient éteints – est-ce que son regard s’était lentement figé ou est-ce qu’il s’était rendu compte de quelque chose ? Est-ce qu’il avait accepté ? Je croyais que son intérêt pour les épisodes sanglants de ma vie était un gage d’amour. Maintenant, je vois les choses différemment. Aaron s’est éclairci la voix.

“Allez-y, servez-vous quelque chose !” Il a ri, coincé. “Mais souvenez-vous, demain matin, 7 heures, devant votre chambre d’hôtel.”

C’était le rendez-vous avec les maquilleuses. Après quoi, une fois rangés leurs brosses et leurs recourbe-cils, nous irions tous à Bradley pour les “photos sur site”.

“D’accord.” Je me suis levée et me suis éclipsée. J’avais presque atteint la sortie quand Aaron m’a interrompue.

“Ah, et puis zut, a-t-il dit. Depuis tout à l’heure, j’hésite à vous poser cette question.”

Je lui ai lancé un regard noir pour l’en dissuader.

Mais il s’est penché et m’a dit quelque chose que je n’avais pas vu venir. Quelque chose qui a fait remonter ce goût acide dans ma bouche. Une fois sa proposition faite, il a levé les mains en l’air – *Ne tirez pas !* – et m’a dit :

“Seulement si ça ne vous gêne pas, bien sûr.”

Silencieuse, je l’ai laissé se tortiller un instant.

“C’est un piège ou quoi ?” J’ai croisé les bras. “Qu’est-ce que vous cherchez ? Le clou du spectacle ?”

Aaron a eu l’air surpris. Voire blessé.

“Voyons, Ani. Bien sûr que non !” Sa voix s’est assombrie. “Vous savez que je suis de votre côté ? Tout le monde ici – il a désigné l’ensemble de la pièce – est de votre côté. Je comprends ce qui vous pousse à en douter, après tout ce que vous avez vécu. Zut, à votre place je serais sur mes gardes avec tout le monde.” Le mot “zut” a eu en moi un écho chaleureux, comme une expression de grand-père. “Mais j’espère que vous finirez par me faire confiance. Je ne vous tends pas de piège. Ça ne me viendrait pas à l’idée. “Il a reculé en me faisant une petite courbette.” Je vous laisse y réfléchir. On a tout le week-end.”

Les lèvres pincées, j’ai à nouveau examiné son alliance. Je me suis ravisée : désormais, je ne le trouvais plus lubrique, mais sympathique. Je me suis demandé si tout cela était bien réel et, le cas échéant, quels étaient les autres signes que j’avais mal interprétés.

J’ai ouvert la porte du studio pour pénétrer dans la fraîcheur de septembre. J’étais tellement heureuse que l’été soit terminé. Depuis toujours, je détestais cette saison. Ça peut paraître étrange au vu des souvenirs qui sont pour moi reliés

à l'automne, mais dès que je sens les premières fraîcheurs, ou que les feuilles des arbres frémissent, je frissonne de joie. L'automne restera toujours pour moi une chance de me réinventer.

J'ai salué de la main quelques membres de l'équipe de tournage qui hissaient une caméra dans une vieille camionnette noire. Un instant, j'ai failli prendre une photo pour l'envoyer à Nell avec en sous-titre : "Camionnette idéale pour un viol ?" Mais je me suis souvenue du regard noir qu'elle m'avait lancé l'autre soir, mélange de déception et de dégoût qui avait assombri son visage parfait, alors j'ai changé d'avis. J'ai entré l'adresse du Radnor Hotel dans le GPS de la Jeep. Je n'avais pas beaucoup fréquenté ce coin-là à l'époque du lycée, et depuis, j'étais si peu souvent revenue "à la maison" que les routes que j'empruntais me donnaient une vague impression de déjà-vu. Je suis déjà passée par ici, mais quand ? Ce manque de certitude a gonflé ma poitrine de fierté : ça voulait dire que je n'étais plus chez moi. Désormais, chez moi, c'était New York. *Tu ne m'as pas rejetée, c'est moi qui t'ai rejeté !*

Je suis sortie du parking avec précaution. Maintenant que je ne conduisais plus très souvent, j'étais moins sûre de moi. Je me suis engagée sur Monroe Street, agrippée au volant comme une vieille bonne femme aux cheveux bleutés. J'ai entendu mon portable vibrer dans mon sac, mais pas question de le consulter sans me garer. Voilà quelques années, dans le cadre d'un partenariat avec Oprah, LoLo nous avait fait signer l'engagement de ne pas nous servir de notre portable au volant. Ce n'est pas cette promesse qui m'empêchait de consulter mon téléphone, mais les statistiques sous lesquelles j'avais inscrit mon nom : "Le portable au volant augmente les risques d'accident de la route de deux mille pour cent."

"C'est possible ?" avais-je demandé à Martin, un des employés chargés de la vérification de données. Martin est tellement à cheval sur les détails qu'une fois, on s'était querellés au sujet d'une de mes phrases : "Ce gloss est d'une nécessité *vitale*."

"Tu devrais peut-être tourner ça différemment ? avait-il suggéré. Ce n'est ni de l'eau, ni de la nourriture, donc techniquement, ce n'est pas une « nécessité vitale ».

— Tu te fiches de moi, là ? Tu vois bien que c'est une hyperbole.

— Eh bien, au moins, enlève l'italique."

Mais quand je l'avais interrogé sur l'exactitude des deux mille pour cent, il s'était contenté d'un hochement de tête solennel :

"C'est exact."

J'ai entendu un bruit sec qui m'a fait si peur que la voiture a fait un écart. J'ai passé la main derrière la nuque, pour vérifier si je n'avais pas été blessée. Mon cœur battait violemment. Je me suis rendu compte que le bruit venait seulement des ouvriers, sur ma gauche, qui construisaient une énorme baraque dont ils assemblaient les morceaux. Parfois, quand je suis sur le quai du métro, ou que je traverse la rue, une douleur fantôme surgit dans mon crâne, ou mon épaule : j'approche la main et quand je la retire, je m'attends à trouver du sang. Le dernier à se rendre compte qu'il a été victime d'un coup de feu est généralement la victime même.

Au loin, sur ma droite, j'ai aperçu une station Wawa. J'ai donné un coup de volant qui a perturbé la voix de mon GPS alors que j'entrais sur le parking.

"Poursuivez à gauche, poursuivez à gauche", me conseillait-elle. J'ai nerveusement appuyé sur tous les boutons jusqu'à ce qu'elle se taise.

J'ai sorti mon portable de mon sac : pas de texto de Luke. J'ai consulté mes mails et j'ai retrouvé celui de M. Larson – Andrew – dans lequel on évoquait notre déjeuner de dimanche.

Cette journée était plus difficile que je ne le pensais, ai-je tapé. *Par hasard, vous n'auriez pas cinq minutes à me consacrer ?* Je me suis interrompue, pensant que j'étais un peu trop directe. J'ai donc ajouté : *Autour d'une pizza ?* Pour Andrew, j'étais prête à manger n'importe quoi.

À l'époque du lycée, la pizzeria Peace A Pizza était l'endroit où tout le monde traînait. Le proviseur, M. Mah, aimait tellement s'y rendre qu'il était toujours élu client du mois. Sur la photo postée au-dessus de la fontaine de soda, il paraissait gêné, les pouces en l'air. Une fois, sur son front, Dean avait écrit "Moi beaucoup aimer pizza". Bien sûr, il n'avait pas été inquiété, même si tout le monde savait qu'il en était l'auteur.

J’ai envoyé le message et j’ai patienté cinq minutes, même si je doutais qu’il me réponde aussi vite. J’ai décidé de retourner à l’hôtel. Peut-être que d’ici là il m’aurait rappelée.

Le Radnor Hotel est un de ces lieux qui se revendiquent comme havre de paix au cœur de la Main Line – idéal pour les voyages de noces – alors qu’en fait, c’est juste un hôtel Marriott surfait, bordé d’un parking à perte de vue et bercé par le ronron de l’autoroute.

Le client précédent avait fumé et n’avait pas cherché à être discret. Notre responsable beauté était passée au *Today Show* pour confier son inquiétude quant au tabagisme de troisième main – c’est quand la fumée est imprégnée dans le tissu d’un canapé qu’elle est la plus nocive pour la peau. Habituellement, j’aurais joué les petites garces et appelé la réception pour exiger une autre chambre, mais il y avait, dans le parfum moisi de celle-ci, quelque chose d’apaisant. J’imaginais une fille, une marginale, comme moi, recroquevillée dans le fauteuil aux motifs floraux, près de la fenêtre, qui plissait les yeux en tirant sur sa cigarette, avec pour réponse les cendres qui rougeoyaient. À mon avis, elle était venue en ville pour un enterrement. Comme elle ne s’entendait plus vraiment avec ses parents, elle dormait à l’hôtel plutôt que chez eux. J’ai eu l’impression d’être proche de cette fille, alors je me suis sentie moins seule. Et pourtant, j’étais bel et bien seule, à 18 heures, un vendredi soir, devant l’épilogue de *Collège attitude* diffusé sur TBS. Entre les mains, j’avais un mug rempli de vodka tiède, et j’essayais d’ignorer les M&M’s qui me faisaient de l’œil depuis le minibar comme une prostituée dans ce quartier de Philadelphie où Hilary était allée se faire tatouer un papillon au bas du dos.

Ça faisait une heure que j’avais écrit à Andrew, et depuis, j’avais uniquement reçu des mails de Groupon pour m’annoncer des promotions – liposuccion, kératine, massages suédois, lissage fractionnel de la peau, ou plans sorties. Dans un autre mail, Saks me disait avoir sélectionné rien que pour moi une paire de bottines en peau de serpent Jimmy Choo à mille cent quatre-vingt-quinze dollars. Je n’étais pas blindée à ce point.

J’ai vérifié le programme de tournage du lendemain pour voir si j’avais assez de temps pour aller faire un footing avant l’arrivée des maquilleuses. Je ne pensais pas arriver à dormir, et encore moins dans une chambre comme celle-ci. Une pensée m’a alors traversé l’esprit, et j’ai posé mon mug. J’ai glissé la main dans le tiroir de la table de chevet, et – tiens donc ! – il y avait bien un vieil annuaire jaune dont je me suis saisi.

Larson, Larson, Larson, ai-je pensé en parcourant les pages jusqu’à la lettre L, puis en faisant glisser mon doigt au vernis rouge sang le long des pages jusqu’à atteindre les lettres “Lar”.

Il y avait trois Larson, mais seulement un habitait Grays Lane, à Haverford. Je savais que c’était le bon parce qu’une fois, pendant un entraînement, Andrew nous avait montré la maison de ses “vieux”, un mot tellement mignon dans sa bouche.

J’ai jeté un œil au combiné qui était raccroché. Si j’appelais depuis ce numéro et que quelqu’un d’autre qu’Andrew répondait, je pouvais me contenter de raccrocher. Il se pouvait que Whitney soit là, et plus encore ses parents. Mais bon sang, qu’est-ce que c’est que ce nouveau système où le nom du correspondant s’affiche sur l’écran de télé ? J’avais dit à Andrew que je dormais à l’hôtel : si j’appelais, le nom Radnor Hotel risquait de s’afficher au vu et au su de tous, interrompant l’émission que toute la famille regardait sur PBS. Si je raccrochais au nez de sa mère parce qu’elle avait décroché le téléphone avant lui, il saurait que c’était moi. Je ne savais rien de ses parents, mais j’imaginais d’anciens universitaires, les cheveux grisonnants et soyeux, qui parlaient de la crise énergétique et de la politique d’Obama sur un ton obséquieux, un verre de rouge à la main : des intellectuels qui avaient donné vie à Andrew, cet homme dont l’intelligence émotionnelle m’attirait désespérément, une vraie groupie.

La vodka avait ouvert le tunnel de mes souvenirs ; en un instant, je me suis rappelé ce truc que je faisais quand je n’arrivais pas à dormir, à l’époque du collège : en composant *67 avant le numéro, l’identité de l’émetteur restait masquée. J’ai décidé de faire un test sur mon portable : j’ai entré le code secret suivi de l’indicatif new-yorkais, le 917. Comme je le vénérais, cet indicatif ! Je n’étais plus une fille de Philadelphie. Mais une New-Yorkaise.

Sur mon écran s'est affiché "Numéro inconnu" : j'ai poussé un soupir amusé. Je n'en revenais pas que ça ait fonctionné.

Dans mon mug, j'ai aspiré une dose de courage. En fait, je n'aurais peut-être même pas besoin de raccrocher si ses parents décrochaient. Ma requête était tout à fait innocente : la production avait changé mon horaire de tournage pour dimanche, et je ne pouvais plus retrouver Andrew pour déjeuner, mais je voulais juste essayer de le voir tant que nous étions tous les deux dans le coin. Ce n'était pas un mensonge, pour l'instant. Mon horaire de tournage allait changer de toute façon si j'accédais à la requête d'Aaron.

J'ai composé le numéro, en commençant par *67. Après un silence, j'ai entendu le doux ronron de la tonalité, imaginant la sonnerie criarde du téléphone des Larson, à quelques kilomètres de là.

"Résidence de M. et Mme Larson." La voix qui m'a répondu aurait pu fendre un crâne en deux.

"Bonjour." Je me suis levée et me suis mise à faire les cent pas. Mais j'avais oublié que le fil était court, et le téléphone est tombé par terre, dans mon dos, m'arrachant le combiné des mains. "Merde !" ai-je lancé en me ruant au sol pour le récupérer.

"Allô ? a demandé la voix depuis le sol. Allô ?

— Bonjour, ai-je répété. Navrée. M. Larson est-il là ?

— C'est moi.

— Navrée, je voulais dire Andrew.

— C'est lui-même. À qui ai-je l'honneur ?"

J'ai hésité à raccrocher. Ça aurait été plus simple. Mais ma mémoire musculaire a pris le dessus, et les articulations de mes mains ont blanchi en s'agrippant au combiné.

"C'est Ani FaNelli à l'appareil. J'essaie de contacter votre fils." Pour ne pas paraître "indécente", j'ai ajouté : "Je suis une ancienne élève."

Au souffle de M. Larson senior, j'ai compris qu'il était récalcitrant.

Puis il m'a dit :

“Oh, navré mademoiselle, j’ai cru que c’était encore un petit plaisantin.” Son rire a fait grésiller la ligne. “Un instant, je vous prie.”

Il a posé le combiné. J’ai entendu des voix étouffées au loin. Puis de longues secondes de silence se sont écoulées avant qu’Andrew junior dise enfin :

“TifAni ?”

J’ai tout oublié de mon faux discours et de mes excuses. Je lui ai simplement dit la vérité : j’avais eu une journée difficile, et je me sentais seule.

Andrew était venu sans Whitney ce week-end. Face à cette nouvelle, j’ai repris mon souffle en espérant qu’il me propose de boire un verre plutôt que de le retrouver à la pizzeria, comme je l’avais suggéré ; mais il a simplement dit :

“Peace A Pizza. Ça fait des années que je n’y suis pas allé. Dans trois quarts d’heure ?”

J’ai raccroché le combiné d’un geste agacé. La pizzeria… Il était encore tôt et le soleil me regardait d’un œil moqueur. Il n’y avait rien d’indécent dans tout ça. J’ai senti soulagement et déception se confronter dans une lutte acharnée.

Je m’étais démaquillée en arrivant dans ma chambre d’hôtel, éblouie par la lumière des néons. Mon fond de teint s’était agglutiné au coin des yeux et des lèvres. J’avais vingt-huit ans, mais grâce à ma peau très lisse, on me prenait pour une fille fraîchement sortie de la fac. Impossible de dire combien de temps ça durerait. Chez certains, j’avais vu la peau se flétrir aussi vite qu’un cancer foudroyant. Il n’y avait pas assez d’antioxydants au monde pour l’en empêcher.

J’ai recommencé à zéro : hydratant teinté, anticernes, poudre bronzante, mascara, et baume à lèvres. Luke est toujours surpris du poids de ma trousse de maquillage.

“Tu te sers vraiment de tout ce bazar ?” m’avait-il demandé un jour – un compliment car oui, je me servais de tout.

Il était 18 h 50. Je suis montée dans la Jeep. Quatorze minutes. Voilà le temps qu’il m’a fallu pour aller jusqu’à Bryn Mawr. Terrifiée, j’avais pris mon temps – non pas juste pour maîtriser mon retard. J’avais vraiment peur d’avoir un peu trop

forcé la chance. Peur que l'univers ne se rebiffe contre moi ; que, d'un index courroucé, il ne mette un 4×4 dernier cri en travers de ma route, que celui-ci me coince entre sa carrosserie polie et la barrière de sécurité, que le volant fasse exploser les os de ma cage thoracique et que l'un d'eux vienne me percer le cœur ou le poumon. De quoi prouver qu'il s'était trompé en me laissant sortir saine et sauve de la cafétéria au prétexte que la vie me réservait de belles choses, des choses que cette émission n'était pas censée me procurer. Cette idée me vient parfois quand j'ai un coup de déprime, que la seule chose que j'arrive à voir, c'est le crâne ouvert d'Ansilee, et qu'il semble que jamais la nuit ne succédera au jour.

Comme je ne connaissais pas la voiture d'Andrew, je n'avais aucun moyen de l'identifier sur le parking avant d'entrer. La vodka que j'avais bue m'avait insufflé un peu de bravoure, mais l'angoisse était plus forte. L'endroit regorgeait d'adolescents aux jambes trop longues, trop dégingandées et agitées pour tenir sous la table, et, comme celles de Nell, elles se trouvaient au milieu du chemin, telle une enfilade de bâtons sauteurs. Pas de trace d'Andrew. Je me suis retirée dans un coin pour l'attendre.

J'avais cette sensation de ne pas savoir quoi faire avec mes bras – les croiser, me tenir le coude d'une main ? – lorsque la porte s'est ouverte et qu'Andrew est entré, précédé d'un courant d'air frais. Il portait un pull élégant et un beau jean choisi par une styliste superbement mince de chez Barneys.

Je lui ai fait un petit signe de la main et il est venu vers moi.

Andrew a sifflé :

"Il y a du monde, ici."

J'ai acquiescé en espérant qu'il m'invite à aller ailleurs ; mais il a dit :

"On devrait commencer à faire la queue."

Quand j'étais au lycée, les garnitures originales de pizza étaient encore en vogue : pizza au gratin de pâtes, au bacon et cheeseburger, aux pennes *alla* vodka – de quoi me régaler à l'époque. Aujourd'hui, je me dis que ce sont juste des tas

de cochonneries. Pas étonnant que je ressemblais à une grosse vache.

C'est ce que j'ai confié à Andrew. Il a ri :

"Tu n'étais pas une grosse vache." Il s'est caressé le ventre. "Moi, par contre…"

C'est vrai, à l'époque, il était un peu rond. Dire qu'il n'avait que vingt-quatre ans quand j'étais son élève. Quand j'avais passé la nuit dans sa chambre, qu'il m'avait réveillée de mon cauchemar et que je l'avais supplié de rester à mes côtés. Et toute cette tristesse dans ses yeux avant qu'il accepte. Pendant longtemps, j'ai cru que c'était parce qu'il était navré pour moi, mais désormais, je me demande si ce n'était pas pour une autre raison. S'il n'était pas plutôt déçu de notre différence d'âge, et ce qui aurait pu se passer s'il avait eu cinq ans de moins.

De l'autre côté de la vitre, les pizzas brillaient. Leur seule garniture dépassait déjà ce que je mangeais ces temps-ci. Mon estomac gémissait.

J'ai joué la sécurité en commandant une part de pizza Margherita car, au moins, je ne risquais pas de me coincer un truc entre les dents. Andrew a pris une part de pizza Méditerranéenne.

Aucune table n'était libre, seulement des chaises. Si c'était là tout le temps dont je disposais avec Andrew, je n'allais pas le passer à côté de gamins efflanqués occupés à ricaner, une serviette de table sur les genoux pour masquer une éventuelle érection imprévue. J'ai fait un signe de tête en direction de la porte.

"On s'assied dehors ?"

Les deux bancs étaient occupés, alors Andrew et moi nous sommes assis sur le bord du trottoir, un peu plus loin, nos assiettes en carton en équilibre sur les genoux. Le gravier nous piquait les fesses.

J'ai croqué dans ma pizza.

"Oh mon Dieu ! ai-je gémi.

— C'est pas aussi bon qu'à New York, a dit Andrew.

— C'est meilleur que tout." J'ai levé un index : "Je suis en plein régime pour le mariage."

Andrew a hoché la tête.

“Whitney m’avait fait le même cirque.”

Un gros morceau d’artichaut a glissé de sa pizza pour tomber par terre en faisant un bruit sourd qui m’a rappelé le crâne d’Ansilee. J’ai remonté l’assiette sur mes cuisses car la sauce avait pris une consistance qui m’évoquait celle du sang. Une telle idée me vient parfois avec le ketchup, généralement quand je me mets à penser à Peyton. Parfois, son visage défiguré me hante toute la journée, et dans ce cas, pas question de manger quoi que ce soit de couleur rouge. Même pas de la viande. Ne serait-ce que d’y penser… Une serviette au bord des lèvres, je me suis forcée à avaler ma dernière bouchée.

“Alors, tu as eu une dure journée ?”

Andrew était près de moi, mais pas assez pour que nos cuisses se frottent malencontreusement. Il ne s’était pas rasé et sa barbe naissante scintillait par-dessus son bronzage estival qui s’éternisait. Il était renversant de beauté.

“C’est pas le fait d’avoir raconté mon histoire, ai-je dit. Ça me dérange pas de le faire. Ce qui me dérange, c’est que les gens ne me croient pas.” J’ai mis les mains derrière moi pour m’appuyer, chose que je n’aurais jamais faite à New York. “J’ai observé l’équipe de tournage, une fois mon récit terminé, et je me suis demandé, *est-ce qu’ils me croient vraiment ?* Je ne sais pas quoi faire pour que les gens me croient.” J’ai regardé les voitures passer devant nous. “Je ferais n’importe quoi.”

J’ai pris une grande inspiration. Ce besoin désespéré rougeoyait en moi comme l’extrémité d’une cigarette. Me rendait capable de faire des choses dont je ne voulais pas être capable. Si je ne me contrôlais pas, ma lame pouvait facilement glisser, s’enfoncer sous la peau de Luke, et me couper de cette vie que j’ai mis tant d’efforts à construire.

Mais quand je suis à côté d’Andrew et que je vois ma tête arriver tout juste au niveau de son épaule, quand je vois comme il est grand et combien ce doit être difficile pour lui de se contrôler, je me demande s’il n’est pas la seule chose qui pourrait justifier mon exil de la tribu dont je m’apprête à devenir un membre officiel.

“C’est déjà ce que tu fais, a dit Andrew. Quand tu racontes ta version de l’histoire. Et si les gens ne te croient pas, tant pis, tu auras fait tout ce qui était en ton pouvoir.”

J’ai hoché la tête, en bonne élève, mais sans conviction.

“Vous savez ce qui m’agace le plus ?”

Andrew a mordu dans sa pizza. Une goutte d’huile s’est écoulée le long de son poignet ; il l’a aspirée avant qu’elle ne disparaisse sous sa manche. J’ai regardé les marques blanches de ses dents s’effacer de sa peau.

“Les gens qui soutiennent la cause de Dean, ai-je répondu. Je crois que je les déteste encore plus que Dean lui-même. En particulier les femmes. Vous n’imaginez même pas les conneries qu’elles me balancent. *Aujourd’hui encore.*” J’ai feint la voix d’une bigote du Midwest, quadruple menton et genoux poilus : “Le Seigneur connaît vos péchés et vous en répondrez dans l’au-delà.” J’ai mis la croûte de ma pizza de côté. “Connasses de culs-bénits consanguines.”

J’ai eu honte de mes paroles et les ai regrettées instantanément. Luke riait peut-être lorsque je disais ce genre de choses, mais ce n’est pas ce qu’Andrew attendait de moi. Faible, me suis-je souvenue. *C’est ainsi qu’il me préfère.* “Désolée. C’est juste que si elles avaient la moindre idée de ce qu’il m’a fait…”

Andrew a bu une gorgée de son soda.

“Pourquoi ne pas leur dire ?

— Ma mère… ai-je soupiré. Ma mère ne veut pas que j’en parle. Luke non plus. Il sait ce qui s’est passé avec Dean et les autres, bien sûr, mais il ne veut pas que ses parents soient au courant. C’est humiliant.” J’ai mordillé un morceau de croûte de pizza sans tomate. “Mais ma mère et Luke ne sont pas la seule raison. J’ai pas envie de les dénoncer, et surtout pas Liam. Porter ce genre d’accusation contre quelqu’un qui aura toujours quinze ans dans l’esprit de tous…” J’ai observé un groupe d’adolescents qui chahutaient sur le trottoir, des gobelets de Starbucks à la main. Quand j’avais leur âge, le café avait un goût d’essence. Maintenant, un café, c’est un repas. “Un gamin de quinze ans qui s’est fait traquer et descendre dans une salle de classe. Même moi, il y a quelque chose qui me dérange là-dedans. Je sais pas. Je me dis que ses parents en ont assez bavé.

— C’est pas simple, en effet”, a soupiré Andrew.

J’ai agrippé mes tibias.

“Vous feriez quoi, à ma place ?

— À ta place ?” Andrew a épousseté les miettes de ses cuisses et s’est retourné ; ses genoux pointaient dans ma direction. “Il doit bien y avoir une façon d’être honnête sans salir la mémoire des morts. Et je ne raterais pas l’occasion de montrer Dean sous son vrai jour.” Son genou a accidentellement caressé ma cuisse. Il l’a tout de suite retiré. “C’est à toi que revient ce privilège.”

J’ai laissé mes larmes monter et me suis tournée vers lui pour qu’il les voie. Il ne m’en fallait pas beaucoup : j’avais l’impression que ma poitrine était comme une serpillière qu’on essorait encore et encore.

“Merci.”

Andrew m’a souri. Il avait de la roquette coincée entre les dents. Je l’aimais encore plus.

Je me suis lancée :

“Ça vous dirait de faire un tour jusqu’à Bradley, pour voir ?” Je nous avais imaginés y retourner, bien sûr, mais je ne pensais pas que j’oserais lui demander. Or le ciel luttait contre l’obscurité ; il ne restait que la croûte de la pizza d’Andrew, et je ne pouvais pas le laisser m’échapper. Il a acquiescé sur un ton qui m’a laissé penser qu’il s’attendait à ma question. J’ai senti mon cœur battre dans tous les membres de mon corps.

Andrew s’est proposé de m’emmener. Il avait une BMW qui paraissait juste assez usée pour connoter la nonchalance typique des gens de la haute, nonchalance qui pour moi ne serait jamais naturelle. Il y avait des clubs de golf sur la banquette arrière et un gobelet vide de Starbucks dans le porte-gobelet. Andrew a tendu la main :

“Tu peux me le passer ?” a-t-il demandé. Sur le gobelet, j’ai vu le nom de “Whitney”. Elle avait pris un *latte* au lait écrémé. Je n’imaginais pas de meilleure description pour l’épouse décaféinée d’Andrew : Whitney est le genre de nana qui

boit des *latte* au lait écrémé.

Andrew a jeté le gobelet dans une poubelle et s'est mis au volant. Il a démarré, révélant qu'il avait écouté des chansons des années 1990. Le son inquiétant des Third Eye Blind gémissait. Combien de fois avais-je parcouru ces mêmes rues en écoutant ces mêmes chansons ? C'était il y a si longtemps que, si les gens m'avaient vue avec Andrew dans la même situation, ils se seraient posé des questions. C'était encore le cas aujourd'hui, mais pour d'autres raisons.

Bradley n'était pas loin en voiture : première à gauche sur Lancaster Avenue, puis encore à gauche sur North Roberts Road, et enfin à droite sur Montgomery. Les gamins de Bradley avaient l'habitude de faire un saut à la pizzeria avant d'aller prendre leurs leçons de conduite. Arthur et moi, on s'y arrêtait tout le temps.

Sur notre gauche s'étendait la pelouse du terrain de foot, vide et obstinément verte. De sa grande main, Andrew a enclenché le clignotant, et nous avons attendu que la circulation se fluidifie pour nous faufiler. Puis nous avons longé les gradins et sommes passés devant la Clairière et le chemin que je prenais pour me rendre chez Arthur. Mme Finnerman n'avait jamais déménagé, restant aux yeux de tous la mère du garçon qui avait joyeusement comploté la mort de ses camarades de la prestigieuse Bradley School. Les médias s'étaient lamentés :

"Comment cela a-t-il pu se produire ici ?"

Pour une fois, cette question était honnête. Les fusillades en milieu scolaire étaient réservées aux villes moyennes du Midwest où les armes étaient monnaie courante, et ne pouvaient se produire dans un lycée partenaire d'une grande université. La voiture s'est arrêtée près du trottoir et Andrew s'est tourné vers moi :

"On essaie d'entrer ?"

Par la fenêtre, j'ai vu les yeux sombres des bâtiments. Bien souvent, j'étais entrée à Bradley avec une envie de vomir qui me serrait la gorge. J'aurais dû la ressentir à ce moment, tel un réflexe pavlovien, mais Andrew agissait comme un voile de protection contre l'angoisse. Je me suis vaguement souvenue que Luke

avait lui aussi joué ce rôle, autrefois, à nos débuts – je me suis souvenue que l'espoir et la chaleur m'avaient envahie, et que j'avais réussi à trouver le sommeil. Soudain, Andrew a tendu la main vers moi. J'ai fait un bond.

"Désolée."

Il a souri en essayant de défaire ma ceinture de sécurité.

"Elle se coince parfois.

— Non, navrée, c'est juste que vous m'avez surprise", ai-je bredouillé. J'ai entendu un cliquetis, puis la pression sur ma poitrine s'est relâchée.

L'entrée des terrains de sport n'était pas verrouillée.

"Bravo, Bradley !" ai-je murmuré.

Andrew a acquiescé tout en me tenant la porte ouverte. On aurait pu croire que Bradley renforcerait son dispositif de sécurité après ce qui s'était produit, mais l'école résistait bec et ongles contre la pression exercée par les médias et les pouvoirs publics, refusant d'installer des portiques de sécurité ou de recourir à des vigiles. Aux yeux de l'administration, il s'agissait d'un incident isolé et il n'y avait aucune raison de faire peur aux élèves en piétinant leur vie privée et en les assujettissant à des fouilles au corps aléatoires menées par des agents de sécurité armés jusqu'aux dents. Les parents d'élèves les soutenaient dans leur démarche ; nombre d'entre eux étaient des anciens de Bradley, et personne ne voulait voir l'école qui avait accueilli "la première épouse de J. D. Salinger" placée sous les mêmes règles de sécurité qu'un vulgaire lycée public.

Nous sommes descendus jusqu'aux terrains de basket.

"Je suis sûre que des chaussures comme ça ne sont pas autorisées sur ce parquet." Andrew a hoché la tête devant mes chaussures en daim aux talons argentés, et s'est dirigé vers le tapis qui longeait le terrain.

Je l'ai ignoré et j'ai continué à avancer sur le parquet en érable poli. J'ai donné quelques coups de talon, puis Andrew s'est arrêté pour me regarder traîner les pieds le long du parquet et dessiner une ligne blanche pas très droite pour finir en un couinement suraigu. Il m'a rejointe pour déposer une trace de chaussure qui rejoignait la marque que j'avais faite.

Puis nous sommes arrivés dans le bâtiment scientifique où, dans un cadre en cuivre, une affiche de classification périodique des éléments m'a fait sourire.

"Vous connaissez M. Bander ?" M. Bander était le prof de chimie. Sa moustache tiquait involontairement, et à cause de son nom malheureux et de son caractère étrange, il passait pour un pervers et se faisait appeler "le Bandeur".

"Tu veux dire le Bandeur ?" Andrew a souri, et les quatorze années écoulées se sont effacées de son visage.

Je me suis arrêtée.

"Vous saviez que c'était son surnom ?

— Tif, c'était aussi son surnom en salle des profs. Son nom était littéralement « Bandeur ». Le jeu de mots était plutôt évident." Il s'est tourné vers moi, menton baissé, une façon de m'inviter à ne pas le sous-estimer.

Mon rire a ricoché dans le couloir vide pour s'écraser contre les sept marches qui menaient au bâtiment historique. Au sommet, à droite, se trouvait la cafétéria. À gauche, c'était le bâtiment des lettres. J'ai imaginé mon rire résonner dans ce lieu que le Requin et moi avions traversé, après avoir perdu Liam, j'aurais voulu ne jamais avoir ri.

Sur notre droite, nous avons vu la salle informatique ; à l'époque, la pièce était minable, mais maintenant, elle regorgeait d'iPad sur des consoles futuristes. La salle était plongée dans l'obscurité, et notre reflet s'est arrêté sur la vitre qui la séparait du couloir.

Andrew a appuyé les mains contre la vitre.

"Je n'arrive pas à me figurer ce que les gens disaient de moi.

— Ils ne disaient rien. Tout le monde vous adorait. On était tous tristes quand vous êtes parti."

Dans la vitre, j'ai vu Andrew baisser la tête.

"Tous ces gamins du style Barton… Leur petit jeu est écœurant." Il a regardé mon reflet. "C'était ma dernière année, de toute façon. Être prof, c'était un pis-aller, en attendant de mûrir. J'étais pas prêt à me trouver un vrai boulot après la

fac. Pourtant – il a contracté les lèvres, pensif – je serais sûrement resté plus longtemps après les événements. Au moins un an de plus, pour apporter mon soutien.”

Voilà qui ne m’était jamais venu à l’esprit : j’aurais pu l’avoir plus longtemps à mes côtés. La colère m’a serré la poitrine quand je me suis aperçue que M. Larson était l’une des nombreuses choses que Dean m’avait volées.

Nous avons avancé dans le couloir pour arriver au niveau du foyer des lycéens. Je suis entrée, toujours intimidée par cette pièce qui m’était étrangère. J’y avais passé très peu de temps, même quand j’étais en terminale. Ce lieu avait ses règles bien à lui, et ce n’était pas le genre d’endroit où les marginaux pouvaient traîner entre deux cours. Non pas que je fusse sans amis pendant mes dernières années à Bradley. J’avais le Requin. Nous étions plutôt proches mais nous sommes perdues de vue une fois parties à la fac. Je le regrette encore. Il y avait aussi quelques filles de l’équipe de cross dont j’avais fait partie jusqu’au bout. J’aimais vraiment courir. Enchaîner les kilomètres me permettait de me retrouver, et me donnait confiance en moi. Jusqu’au jour où c’est devenu une torture, ce truc que je faisais pour impressionner Luke.

Andrew est resté un instant dans l’encadrement de la porte. Il était si grand qu’il pouvait poser les mains sur la partie supérieure du cadre. Il s’est penché en avant et son torse s’est bombé au point d’entraver l’accès à la pièce. Je faisais la même chose quand l’adolescence m’a prise sous son aile, que mes seins sont apparus et que j’avais hâte que les garçons de mon âge s’intéressent à moi : élève de cinquième, j’observais la pièce humide du sous-sol où la fête à laquelle j’assistais se déroulait, et me demandais quel garçon était assez fort pour me surprendre. Peu importe qui il était, s’il était boutonneux ou que sa voix soit en train de muer, je le désirais, pourvu qu’il soit assez fort pour me faire du mal. C’est une chose que j’ai enfin comprise à mon sujet : je veux quelqu’un qui peut me faire du mal mais qui s’y refuse. Sur ce point, Luke m’avait déçue. Mais je savais qu’Andrew ne me décevrait pas.

“Ça vous arrive de penser à Arthur ?” ai-je demandé.

Andrew a glissé les mains, à l'exception des pouces, dans ses poches. L'experte en langage corporel du *Women's Magazine* m'a dit que, lorsque quelqu'un met les mains dans les poches, c'est un signe de timidité – sauf si ses pouces restent en vue, auquel cas c'est un signe d'assurance.

"Très souvent, oui."

J'ai hoché la tête.

"Moi aussi."

Andrew s'est avancé dans le foyer, s'est rapproché de moi. Tous mes signaux de détresse se sont mis en alerte. S'il voulait franchir cette limite, il le pouvait : ce lieu avait réduit en poudre ce qui restait de ma détermination de fer. La lumière du jour était presque éteinte ; face à la blancheur de la pièce, on se serait crus dans un film en noir et blanc.

"Et tu te dis quoi, quand tu penses à lui ?"

J'ai considéré sa question tout en suivant des yeux sa cage thoracique.

"Je me rappelle combien il était intelligent. Malin, même. Il saisissait les gens comme jamais je ne le ferai. Il voyait clair en eux. Si seulement je pouvais faire pareil."

Andrew s'est approché un peu plus, jusqu'à se trouver face à moi, le coude sur le rebord de la fenêtre, un très léger sourire aux lèvres.

"Tu penses ne pas comprendre les autres ?

— J'essaie." J'ai souri, heureuse. Était-on en train de flirter ?

"Tu as les pieds sur terre, Tif." Il a pointé l'index en direction de mon ventre. "Tu peux en être sûre."

J'ai regardé son doigt, à quelques centimètres de moi.

"Vous savez quoi ?" ai-je demandé.

Andrew a attendu que je poursuive.

"Il était marrant." J'ai regardé par la fenêtre, en direction du patio. "C'était un gars marrant." J'avais dit la même chose à Luke, un jour, et il avait eu un mouvement de recul.

Andrew s'est souvenu d'Arthur et a plissé les paupières.

"C'est vrai qu'il pouvait être marrant.

— Mais je n'ai pas de remords, ai-je dit à voix basse. C'est pas bien, hein ? Je n'ai pas de remords vis-à-vis de ce que je lui ai fait. Je ne ressens rien." J'ai fait un signe horizontal de la main pour illustrer la platitude de mes sentiments. "Ça ne me fait ni chaud ni froid, quand je me revois de train de le tuer." J'ai inspiré, puis expiré, comme si je soufflais sur quelque chose de chaud. "Ma meilleure amie pense que je suis toujours en état de choc. Que je m'épargne toute émotion pour ne pas avoir à faire face au traumatisme." J'ai secoué la tête. "J'aimerais qu'elle ait raison, mais je crois que ce n'est pas le cas."

Andrew a froncé les sourcils, dans l'attente que je poursuive. Mais je n'ai rien ajouté, alors il a demandé :

"Qu'est-ce que ça signifie, à ton avis ?

— Peut-être que – je me suis mordu la lèvre inférieure… je suis quelqu'un de froid." J'ai vite embrayé sur la suite. "Que je suis égoïste et seulement capable d'émotion lorsque ça m'apporte quelque chose.

— Tu n'es pas égoïste, Tif. Tu es la personne la plus courageuse que je connaisse. Traverser ce que tu as vécu à ton âge – et parvenir à survivre et à t'émanciper de la sorte – c'est remarquable."

Je retenais mes larmes, terrifiée à l'idée que ma prochaine remarque puise le faire fuir :

"J'ai assez de cran pour poignarder un ami, mais impossible d'admettre que je ne vais pas me marier avec la bonne personne."

Andrew a eu l'air remué.

"Tu en es sûre ?"

J'avais réfléchi avant de le dire. J'avais encore la possibilité de revenir sur mes paroles et d'évacuer tous mes doutes, comme je le faisais toujours, mais j'ai hoché la tête.

"Alors pourquoi tu restes ? Pourquoi ne pas t'en aller ?" Andrew avait l'air si perturbé que je me sentais encore moins à l'aise. Je pensais qu'à un moment ou à un autre chacun ressent une réserve quant à la personne qui partage sa vie.

J'ai haussé les épaules.

"Ça ne se voit pas ? J'ai peur.

— De quoi ?”

J’ai centré mon regard sur un point derrière son épaule, en quête d’une explication.

“Avec Luke, je ressens une… une solitude écrasante, parfois. C’est pas sa faute – j’ai essuyé une larme – c’est pas quelqu’un de mauvais, c’est juste qu’il ne me comprend pas. Alors je me dis, *En fait, qui pourrait comprendre ? Cette partie ignoble de ma vie ?* Je suis une fille compliquée, et c’est peut-être le mieux que je puisse espérer. Il y a plein de bons côtés dans notre relation. Être avec lui, c’est une forme d’assurance.”

Son visage s’est plissé.

“D’assurance ?

— Au fond de moi, je me dis – j’ai tapoté mes tempes – que personne ne peut me faire de mal si je deviens Ani Harrison. TifAni FaNelli est peut-être le genre de fille qui se fait marcher dessus, mais pas Ani Harrison.”

Andrew s’est penché en avant pour se retrouver nez à nez avec moi.

“Je ne me souviens pas que quiconque ait déjà écrabouillé TifAni FaNelli.

— Oh si. Et j’en suis ressortie en petits morceaux.” J’ai illustré mes mots en rapprochant le pouce de mon index.

Andrew a soupiré, puis j’ai senti son pull élégant sur ma joue, et sa main derrière ma tête. On s’était si rarement effleurés. Ne pas mieux connaître son odeur et sa peau me fendait le cœur. Une douleur inexplicable a enflé – Luke, Whitney, ses enfants aux noms si charmants, tous ces cœurs qui nous empêchaient d’être ensemble, elle les a tous aspirés avant de s’écraser.

La disposition de l’ancienne salle de classe de M. Larson était inchangée : il y avait toujours ces trois grandes tables accolées en U, et au centre, le bureau du professeur. Mais les vieilles tables en lino et les vieilles chaises bancales dépareillées avaient fait place à des tables et des tabourets en métal brillant. On aurait dit du mobilier de standing qui aurait plutôt convenu au style de mon appartement, que Mme Harrison décrit comme “éclectique”. Je me suis avancée

par-dessus une table pour examiner mon reflet déformé : mon menton allongé et pointu, un œil par-ci et l'autre par-là. À l'époque, quand j'avais un bouton, je profitais de n'importe quelle surface réfléchissante pour en évaluer la gravité – la fenêtre des salles de classe, ou la vitrine qui me séparait du buffet au self. Avec autant d'opportunités devant moi, je n'aurais jamais pu me concentrer en cours.

Andrew s'est approché de son ancien bureau pour examiner quelques-uns des bibelots de son successeur.

"Tu sais que M. Friedman travaille toujours ici, a-t-il dit.

— Ah bon ?" Je me suis souvenue du jour où il avait accompagné Arthur à la porte alors que Mme Hurst essayait de ne pas paraître aussi effrayée qu'elle l'était. "Il avait toujours l'air dans les nuages.

— En fait – Andrew s'est retourné pour s'appuyer contre le bureau, chevilles croisées, comme quand il faisait cours – Bob est un type très intelligent. Trop pour être prof. C'est pour ça qu'il a du mal avec les élèves." Andrew s'est caressé le front. "Il est bien au-dessus de nous tous."

J'ai hoché la tête. L'obscurité avait remplacé le crépuscule, mais le bâtiment des lettres longeait une rue passante éclairée par les lampadaires et le bâtiment d'arts plastiques de Bryn Mawr College.

"C'est pour ça qu'on vous aimait tant, ai-je dit. Vous vous mettiez à notre niveau. Un peu comme un des nôtres."

Andrew s'est mis à rire.

"Je ne sais pas si je dois prendre ça comme un compliment."

J'ai ri à mon tour.

"Bien sûr que si." J'ai à nouveau jeté un œil à mon reflet bizarroïde. "Ce qu'il y avait de bien, c'est que vous étiez si jeune. Seules quelques années nous séparaient.

— Je ne sais pas si j'ai été d'une grande aide, a dit Andrew. Je n'avais jamais rencontré autant d'hostilité de ma vie qu'à Bradley. Après tout, c'était peut-être comme ça aussi quand j'étais au lycée, et je n'y ai pas prêté attention." Il a

réfléchi pendant un instant. “Mais j’imagine que je m’en serais aperçu. Ici, l’atmosphère était très délétère, et je l’ai senti dès mon arrivée. Et toi – il a fait un signe dans ma direction – ils ne t’ont même pas laissé une chance.”

Cette remarque ne m’a pas plu. Tout le monde a toujours une chance. Moi, je l’avais fichue en l’air.

“J’avais pas beaucoup de recul à l’époque, ai-je dit. Mais j’ai aussi appris de bonnes choses à Bradley, entre autres à me défendre.” D’un revers de main, j’ai caressé le métal de la table. “Arthur m’a beaucoup appris, figurez-vous.

— Il y a de meilleures façons d’apprendre”, a dit Andrew.

J’ai souri tristement.

“Je les aurais accueillies avec plaisir. J’ai fait avec ce que j’avais.”

Andrew a baissé la tête, comme s’il réfléchissait pour établir un lien entre le musée d’Histoire naturelle et la peur du changement de Holden Caulfield.

“Tu as été franche avec moi – il s’est éclairci la voix – alors moi aussi, je serai honnête avec toi.”

Dans son dos, il y avait un halo de lumière qui l’illuminait, si étincelant qu’Andrew semblait n’être qu’une silhouette dépourvue de visage et d’expression. Dans ma poitrine, mon cœur battait, persuadé qu’il était sur le point de faire une déclaration d’importance. Ce lien entre lui et moi, cette réaction chimique – ce n’était donc pas que dans mon esprit.

“À quel sujet ?

— Au sujet de ce dîner. On ne s’est pas retrouvés simplement parce que le monde est petit.” Il a inspiré bruyamment par le nez. “Je savais que Luke était ton fiancé. J’ai insisté pour qu’il organise ce dîner pour pouvoir te revoir.”

L’espoir est monté en moi comme la fièvre.

“Comment vous l’avez su ?

— Je ne sais même plus qui me l’a dit, un collègue qui savait que j’avais été prof à Bradley. Il m’a dit que Luke était fiancé à une ancienne du lycée. Luke avait déjà mentionné ton nom – Ani – mais ça ne me disait rien. J’ai fait une recherche sur Facebook.” Andrew a fait comme s’il tapait sur un clavier, puis, d’un geste

touchant, digne d'une gamine, s'est couvert le visage et s'est mis à rire. "Bon sang, ce que c'est gênant. J'ai recherché Luke sur Facebook. Je t'ai vue sur ses photos. Je n'en revenais pas que ce soit toi."

Il faisait définitivement sombre dehors et le silence a envahi la salle où pénétraient les ombres de la nuit. Mais, pendant un court instant, quelque chose a éclipsé la lumière de la rue ; privé de ce halo jaune en arrière-plan, le visage d'Andrew est brusquement apparu. Il avait l'air terrifié.

Nous avons regardé par la fenêtre : une voiture s'est garée devant l'entrée du bâtiment historique, scintillant comme une balle argentée. Le mot "Sécurité" s'est fendu en deux lorsque l'agent a ouvert la portière pour descendre. Il s'est approché de l'école d'un pas martial.

Mon cœur s'est emballé comme il le fait chaque fois avant que je ne sois saisie de vertige. Je refuse d'appeler ça une crise de panique. Les crises de panique sont réservées aux phobiques de l'avion, aux hipsters névrosés. Leurs démons, quels qu'ils soient, ne sont rien comparés au fait de savoir que quelque chose va se produire, cette chose que j'attends depuis ma sortie de la cafétéria. Mon tour.

"Il est là pour nous ?"

Andrew a secoué la tête.

"J'en sais rien.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?"

Andrew a répété :

"J'en sais rien."

L'agent de sécurité s'est engouffré dans le bâtiment. De loin, nous avons entendu une porte se fermer et une voix résonner :

"Y a quelqu'un ?"

Andrew a mis l'index sur ses lèvres et m'a fait signe de m'approcher de lui. Il a éloigné la chaise du bureau puis, à ma grande surprise, nous nous sommes glissés dessous. Andrew s'est recourbé, recroquevillant ses membres imposants pour me faire de la place.

Une fois assis, genou contre genou, Andrew a retiré la chaise vers nous, ce qui nous a littéralement collés l'un à l'autre, puis il m'a fait un sourire en coin.

Je ne sentais plus mon cœur battre, autre caractéristique qui différencie le vertige d'une crise de panique – pas de palpitations démesurées, simplement un triste drapeau blanc. Quelques minutes se sont écoulées avant que je ressente une présence dans la pièce. Était-ce bien la voiture d'un agent de sécurité que nous avions vue ? Depuis de nombreuses années, le *Women's Magazine* publiait des articles pour alerter les femmes contre les prédateurs déguisés en agent de police, en plombier ou en livreur afin de s'octroyer le droit de s'introduire dans votre voiture, dans votre maison… en vous. C'est vous qu'ils recherchent, pour vous violer, vous torturer, vous tuer. Mes pupilles se sont resserrées, comme lorsqu'on éteint une vieille télévision et qu'un point lumineux perdure jusqu'à ce que l'écran soit totalement noir. Je ne respirais plus, ça, j'en étais sûre. Mon cœur s'est arrêté de battre. Je vivais mes derniers instants de conscience, quand les neurones ne sont plus que des braises consumées, avant de sombrer.

Une lumière a balayé la pièce, un raclement de gorge s'est fait entendre :

"Il y a quelqu'un ?"

Une voix basse et monotone, la même que celle de Ben. "Bouh." Tellement atone que ça aurait pu être n'importe quel mot : "Salut !" "Non !" "Si." M. Larson s'est couvert la bouche, et je voyais grâce aux pattes-d'oie qui se sont formées autour de ses yeux qu'il essayait de ne pas éclater de rire. Alors mes hanches se sont mises à trembler – pourquoi mes hanches ? Peut-être parce que je n'étais pas debout, auquel cas, mes jambes auraient tremblé. Mais pour l'instant, mes hanches supportaient tout mon poids.

La lumière a disparu, le bruit de pas s'est éloigné, mais je savais qu'il était encore là. Je sentais sa présence. Il avait fait semblant de sortir, puis était revenu à pas de loup, dans l'attente de nous voir sortir, tels deux idiots qui croyaient être saufs. Un *copycat*. Bradley avait fait comme si personne n'avait à s'inquiéter. À part nous. Nous nous inquiéterions toujours. M. Larson a chuchoté :

"Je crois qu'il est parti."

Alors j'ai remué la tête, désespérée, en écarquillant les paupières.

"Quoi ?" M. Larson a chuchoté de nouveau, puis a repoussé la chaise.

J’ai attrapé son poignet épais et j’ai secoué la tête pour l’implorer de ne pas sortir.

“TifAni.” M. Larson a regardé ma main. J’ai vu l’horreur dans ses yeux. J’ai compris qu’on était fichus. Il s’est aidé de la chaise pour se relever. Quant à moi, je me suis recroquevillée encore plus sous le bureau, me préparant à entendre la vive détonation du revolver et à voir le crâne de M. Larson s’ouvrir. Mais j’ai juste entendu :

“Il est parti.”

M. Larson s’est mis à genoux pour regarder sous le bureau : j’étais comme un chat sauvage dans une cage. Son front s’est plissé ; il avait l’air contrit, prêt à pleurer pour moi.

“Il est parti. Tout va bien. Il n’aurait rien pu nous faire.” Comme je ne bougeais pas, il a baissé la tête et a poussé un soupir. Un son plein de remords. “Tif, je suis vraiment désolé. Bon sang, je me suis pas rendu compte… le bureau… je suis désolé.” Il m’a tendu la main ; ses yeux me suppliaient de la saisir.

Pendant tout ce temps passé avec Andrew, j’avais porté le masque de la victime, en pensant que c’est ce qu’il attendait de moi. Mais au moment où je lui ai tendu les bras, gélatineux et tremblants, il n’y avait là aucun jeu d’acteur. Mes membres étaient si dépourvus de vie qu’il lui a fallu me saisir par les coudes, seuls points suffisamment robustes qu’il ait trouvés, seul moyen pour lui de me mettre sur pied. Mes jambes étaient molles elles aussi, alors il m’a hissée contre son torse. Nous sommes restés collés l’un à l’autre plus longtemps que nécessaire. Notre inaction était la chose la plus dangereuse. Tout à coup, sa main sur mes reins a posé la question tant attendue, puis nous nous sommes embrassés. La terreur que nous avons ressentie l’instant d’avant avait accru notre soulagement présent.

14

Dans mon souvenir, tout à l'hôpital était vert : le sol, les murs, les yeux creusés des agents de sécurité. Même la substance que je vomissais dans les toilettes était vert chartreuse. J'ai rougi en pensant à toutes ces fois où maman m'avait conseillé de porter des sous-vêtements propres.

"On sait jamais, TifAni. Imagine que tu aies un accident de voiture."

La culotte que j'enlevais n'était pas sale, mais elle était vieille et il y avait un petit trou en plein milieu, juste assez grand pour laisser passer quelques poils pubiens. Il allait falloir des années avant que je me fasse faire le maillot intégral par l'Indienne de chez Shobha :

"J'enlève tout ?

— Tout !"

J'ai dissimulé ma vieille culotte dans une jambe de mon pantalon avant de glisser celui-ci dans le sac de pièces à conviction que j'ai tendu à l'agent de police, une femme encore plus masculine que l'agent Pensacole. J'y avais déjà déposé mon gilet J. Crew et mon débardeur de chez Victoria's Secret, tous les deux maculés de sang pas totalement sec. L'odeur nostalgique de l'hôpital m'était si familière. Elle me rappelait quelque chose. Une odeur de détergent. Ou celle du YMCA de Malvern où j'avais appris à nager.

La personne qui allait réceptionner ce sac plastique rempli de vêtements contenant l'ADN de plusieurs adolescents morts n'aurait aucun mal à trouver ma culotte cachée dans mon pantalon. Ce n'était pas la cachette du siècle. Mais

savoir qu'elle se trimballait dans ce sac plastique au vu et au su de tous me remplissait de désespoir. J'en avais tellement marre d'être mal à l'aise ou exposée au regard de tous.

J'avais enfilé une blouse d'hôpital légère et m'étais assise sur le lit après avoir traversé la chambre sur la pointe des pieds, les bras croisés dans le but de contenir ma poitrine. Sans soutien-gorge, elle semblait si énorme et imprévisible. Maman était assise sur le fauteuil, à côté du lit ; elle avait reçu l'interdiction formelle de s'approcher de moi ou de me toucher, et pleurait. Ça me rendait dingue.

"Merci", avait dit l'agent de police pas très féminine, sans pour autant manifester de gratitude.

J'ai replié les jambes : voilà des semaines que je ne m'étais pas épilée, et je ne voulais pas qu'on voie les poils sur mes chevilles. Le médecin, une autre femme (aucun homme n'avait le droit d'entrer, pas même mon père, cantonné au couloir), s'est approchée de moi pour m'examiner. J'ai répété que je n'étais pas blessée, mais le Dr Levitt a dit que parfois on est dans un tel état de choc qu'on ne se rend pas compte de ses blessures. Elle voulait simplement s'assurer que ce n'était pas mon cas. Serais-je d'accord pour la laisser jeter un œil ? Je voulais lui hurler d'arrêter de me parler comme à une gamine de cinq ans sur le point de recevoir une piqûre, alors que je venais de planter un couteau dans la poitrine d'un individu.

"Désolée, a dit l'agent de police en s'interposant entre le Dr Levitt et moi, mais il faut que je lui fasse un prélèvement. Vous risquez de détruire des preuves pendant l'examen."

Le Dr Levitt a reculé.

"Bien sûr."

L'agent de police s'est approchée de moi, munie de son kit de prélèvement, et je me suis aperçue que je préférais de loin être examinée par le médecin. Je n'avais pas encore versé de larmes. J'avais suffisamment regardé d'épisodes de *New York, police judiciaire* pour comprendre que je devais être en état de choc, et pourtant ça ne m'a pas aidée à me sentir mieux. J'aurais dû être en train de pleurer

plutôt que de réfléchir au repas du soir, ou au fait que maman serait d'accord pour aller manger où je voulais après une journée comme celle-ci. Quel restaurant choisir ? J'avais l'eau à la bouche rien que d'y penser.

L'agent de police a effectué un prélèvement sous mes ongles ; rien de bien méchant. Mais quand elle a voulu poursuivre sous ma blouse d'hôpital, les larmes se sont mises à couler, et je me suis emparée de son poignet boudiné.

"Arrêtez !"

Ce mot a résonné encore et encore. Au départ, j'ai cru que c'était elle qui me demandait d'arrêter, puis je me suis rendu compte que c'était moi. Que je la repoussais comme j'aurais repoussé Dean, à coups de pied, de poing et de morsures. Ma blouse s'est ouverte, laissant se répandre ma poitrine titanesque. Quand je me suis rendu compte que maman était au-dessus de moi et qu'elle avait sous les yeux mon corps nu, j'ai roulé sur le côté pour vomir à nouveau. Au passage, j'ai souillé le pantalon pas très féminin de l'agent de police, ce qui m'a presque rendu le sourire.

Quand j'ai recouvré mes esprits, j'ai eu l'impression d'avoir remonté le temps. Je pensais être à l'hôpital à cause de la réaction que j'avais eue après avoir fumé du shit chez Leah. Je me suis dit : *Beaucoup de personnes doivent m'en vouloir.*

J'ai palpé mon corps avant même d'ouvrir les yeux, soulagée de découvrir que ma blouse d'hôpital avait été rattachée et qu'on m'avait bordée sous une épaisse couverture blanche.

La chambre vide était plongée dans le silence ; le crépuscule avait assombri les fenêtres. C'était l'heure du repas. J'avais fait mon choix : je voulais aller manger chez Bertucci's. J'avais envie de focaccia.

Je me suis relevée à l'aide de mes coudes. Mes triceps tremblaient. Je me suis alors rendu compte combien ils étaient utiles dans ces mouvements du quotidien qui me semblaient si anodins. Ma bouche semblait scellée par une pellicule de salive que ma langue n'arrivait pas à percer. Je me suis frotté les lèvres du revers de la main.

Tout à coup, la porte s'est ouverte et maman est entrée.

"Oh !"

Elle a fait un pas en arrière, surprise. Elle tenait un café et une viennoiserie rassie. Je ne buvais même pas de café à l'époque, mais j'avais tellement faim que tout ça m'a fait envie.

"Tu es réveillée ?

— Il est quelle heure ?" J'avais la voix enrouée. Comme si j'étais malade. Pour vérifier, j'ai avalé ma salive, mais je n'avais pas mal à la gorge.

Maman a fait glisser sa fausse Rolex en diamants de dessous sa manche.

"Il est six heures et demie.

— On va manger un bout chez Bertucci's ? ai-je suggéré.

— Ma puce." Maman s'est assise au bord du lit mais s'est souvenue des préconisations des policiers, alors elle s'est relevée d'un coup. "Il est six heures et demie du matin."

J'ai regardé par la fenêtre pour comprendre que la lumière du jour ne déclinait pas, mais naissait.

"Du matin ?" ai-je répété. Je commençais à me sentir vaseuse et les larmes se sont mises à monter. Furieuse, je ne comprenais rien. "Pourquoi tu m'as laissée passer la nuit ici ? ai-je demandé.

— Le Dr Levitt t'a donné une pilule, tu te souviens ? a dit maman. Pour t'aider à te détendre ?"

Je me suis mise à loucher, faisant un effort pour me souvenir, mais en vain.

"Je me rappelle pas", ai-je gémi. Les mains sur le visage, je pleurais en silence pour une raison que j'ignorais.

"Doucement, TifAni", a murmuré maman. Je ne l'ai pas vue mais j'imagine qu'elle a tendu les bras vers moi avant de se raviser. Son souffle était résigné. "Je vais chercher le médecin."

En entendant ses pas s'éloigner, j'ai revu les mollets de Ben disparaître dans la fumée, tellement blancs qu'ils me donnaient la nausée.

Maman est revenue, mais en compagnie d'un autre médecin que le Dr Levitt. Celle-là ne portait pas de blouse mais un jean délavé retroussé, révélant des chevilles fines et des baskets blanches toutes neuves. Elle avait les cheveux blonds et brillants coupés au carré. Elle me faisait penser à ces femmes qui s'occupent de leurs tomates dans leur potager, coiffées d'un grand chapeau de paille, et qui se récompensent ensuite avec un verre de limonade qu'elles sirotent sous la véranda.

"TifAni, a-t-elle dit. Je suis le Dr Perkins. Mais appelle-moi Anita." Sa requête était à la fois ferme et posée.

J'ai caressé la peau grasse de mes joues pour en essuyer les larmes.

"D'accord, ai-je dit.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ?" m'a-t-elle demandé.

J'ai reniflé.

"J'aimerais bien me brosser les dents et me laver le visage."

Anita a fait un hochement de tête solennel, comme pour approuver la nécessité de cette initiative.

"Un instant. Je vais voir ce que je peux faire."

Anita est sortie pendant cinq bonnes minutes avant de revenir avec une brosse à dents de voyage, du dentifrice au goût fruité qu'on donne aux enfants, et un savon Dove. Elle m'a aidée à me lever. Le contact physique avec Anita ne me dérangeait pas car elle ne semblait pas être du genre à faire une crise d'hystérie, ce qui m'aurait obligée, moi, à la réconforter.

J'ai fait couler l'eau du robinet afin de ne pas avoir à entendre Anita et maman parler de moi pendant que j'étais à la salle de bains. J'ai fait pipi, je me suis lavé le visage et brossé les dents. Au-dessus du lavabo, j'ai craché un long filet gluant de dentifrice qui refusait de se décrocher de mes lèvres. Je l'ai libéré à l'aide de mes doigts.

Lorsque je suis ressortie, Anita m'a demandé si j'avais faim. J'étais férocement affamée. J'ai demandé à maman où étaient passés le café et la viennoiserie, mais elle m'a dit que papa avait tout englouti. Je lui ai lancé un regard noir en me hissant sur mon lit.

“Dis-moi ce que tu veux, ma chérie. À la cafétéria, ils ont des bagels, du jus d’orange, des fruits, des œufs, des céréales.

— Un bagel, ai-je dit. À la crème. Et un jus d’orange.

— Je ne suis pas certaine qu’ils aient de la crème, a dit maman. Ils auront peut-être du beurre.

— Ils ont forcément de la crème s’ils vendent des bagels”, ai-je répondu d’un ton cassant.

C’était le genre d’impolitesse qui incitait habituellement maman à me traiter de petite ingrate, mais elle n’a pas osé le faire face à Anita. Elle s’est contentée d’un sourire hypocrite, puis a tourné les talons, ce qui a révélé le pli qu’avaient pris ses cheveux après une nuit passée sur une chaise inconfortable d’hôpital.

“Ça ne te dérange pas si je m’assieds ici ?” Anita a désigné le fauteuil à côté du lit.

J’ai haussé les épaules, faisant mine que ça m’était égal.

“Comme vous voulez.”

Anita a essayé de s’asseoir en tailleur sur le fauteuil, mais il était trop étroit et inconfortable. Elle est revenue à une posture traditionnelle, les jambes croisées nonchalamment, les mains sur un genou. Ses ongles affichaient un vernis violet clair.

“Tu as vécu des choses difficiles depuis vingt-quatre heures”, a-t-elle dit.

Ce n’était pas tout à fait exact. Voilà vingt-quatre heures, je sortais tout juste de mon lit. Voilà vingt-quatre heures, j’étais seulement cette ado insolente qui ne voulait pas aller au lycée. C’est seulement six heures après que j’ai découvert à quoi ressemblait l’intérieur visqueux d’un crâne, ou un visage dépourvu de chair, de lèvres et d’acné.

J’ai hoché la tête, même si ses calculs étaient erronés. Alors Anita a dit :

“Tu veux qu’on en parle ?”

J’aimais le fait qu’Anita soit à mes côtés, et pas face à moi, à me scruter de sa hauteur comme si j’étais un cadavre en attente de dissection. Quelques années plus tard, j’ai appris que c’était une façon d’inviter les gens à se confier. Un jour, j’ai écrit ce conseil dans le *Women’s Magazine* : si vous devez avoir une

conversation épineuse avec “votre mec” – ce que je déteste ce terme ! –, faites-le en voiture, parce que si vous évoquez la possibilité d’emménager ensemble, il sera plus attentif à vos paroles s’il est à vos côtés que si vous lui faites face.

“Est-ce qu’Arthur est mort ? ai-je demandé.

— Oui, Arthur est mort”, a répondu Anita d’un ton très factuel.

Je connaissais déjà la réponse, mais j’ai été choquée d’entendre ces mots dans la bouche de quelqu’un qui ne connaissait même pas Arthur. Qui n’avait pas idée de qui il était voilà encore deux heures.

“Qui d’autre ? ai-je osé demander.

— Ansilee, Olivia, Theodore, Liam et Peyton. Oh, et Ben aussi”, a-t-elle ajouté.

Je ne m’étais jamais rendu compte que le vrai nom de Teddy était Theodore. J’ai attendu qu’elle se souvienne d’autres noms, mais en vain.

“Et Dean ?

— Dean est en vie”, a dit Anita. Je l’ai scrutée, bouche bée. J’étais pourtant sûre qu’il était mort quand je l’avais quitté. “Mais il est très amoché. Il se peut qu’il ne remarche pas.”

J’ai remonté la couverture au niveau de mes lèvres.

“Il se pourrait qu’il ne remarche pas ?

— Il a reçu une balle dans l’aine. Elle a fissuré une de ses vertèbres. Les médecins font tout ce qu’ils peuvent pour lui.” Puis elle a ajouté : “Il a de la chance d’être en vie.”

J’ai avalé au moment même où le hoquet a fait tressaillir ma gorge. J’ai ressenti une douleur dans ma poitrine.

“Comment Ben est-il mort ?

— Il s’est suicidé, a dit Anita. C’était ce qu’ils avaient prévu de faire, tous les deux. Il ne faut pas que ton geste te culpabilise.”

J’avais peur d’avouer à Anita que je ne culpabilisais pas. Que je ne ressentais rien.

Maman est apparue dans l’encadrement de la porte, un gros bagel dans une main et un jus d’orange dans l’autre.

“Ils avaient bien de la crème !” Elle en avait mis sur le bagel. Elle était loin d’en avoir mis assez, mais j’avais tellement faim que je ne lui ai pas fait de remarque. C’est étrange d’avoir si faim. Rien à voir avec l’approche quotidienne du déjeuner, quand l’estomac se met à gargouiller en cours d’histoire, quelques heures seulement après le petit-déjeuner. C’est plutôt comme si la faim, plus seulement cantonnée à l’estomac, s’était répandue à l’ensemble du corps. En fait, l’estomac n’est même plus sensible, mais le corps semble léger et faible. Vos mâchoires s’en rendent compte et essaient de mastiquer aussi vite qu’elles le peuvent.

J’ai bu mon jus d’orange avidement. Chaque gorgée semblait accroître ma soif. J’ai compacté la bouteille en aspirant la dernière goutte. Maman m’a demandé si je désirais autre chose, mais j’ai répondu que non. Cette collation m’avait redonné des couleurs et assez de force pour affronter la réalité des dix-huit heures précédentes. Une réalité qui s’est répandue dans toute la pièce telle une houle invisible qui ne se calmerait pas de sitôt. Qui, où que j’aille, me transporterait dans son tumulte, noyant toute chose dans la douleur.

“Je me demandais – Anita s’est penchée en avant, appuyant les mains sur ses genoux, lançant un regard interrogateur à maman – si je pourrais parler à TifAni seule à seule ?”

Maman a contracté les épaules et redressé le dos.

“Tout dépend de ce que veut TifAni.”

C’est exactement la réponse que j’espérais. La présence d’Anita à mes côtés m’a donné assez de courage pour ne pas céder. Paisiblement, pour ne pas la froisser, j’ai dit :

“Ça va aller, maman.”

Je ne sais pas ce qu’elle s’apprêtait à entendre : elle a eu l’air très surprise. Elle a récupéré la bouteille vide de jus d’orange et les serviettes que j’avais sur les genoux, puis a dit, d’un ton enjoué :

“Aucun problème, je serai dans le couloir si vous avez besoin de moi.

— Pourriez-vous fermer la porte derrière vous, s'il vous plaît ?" a lancé Anita. Maman s'est pathétiquement débattue avec le butoir qu'elle a mis quelques secondes interminables à défaire. Elle y est enfin arrivée, mais la porte a mis longtemps à se refermer derrière elle, me laissant la voir quand elle pensait ne plus être en vue. Elle a regardé au plafond puis a serré les bras autour de son corps aussi loin qu'elle le pouvait et s'est mise à se balancer d'avant en arrière, la bouche ouverte pour laisser passer un sanglot silencieux. J'ai voulu crier à papa de la prendre dans ses bras.

"J'ai l'impression que tu supportes mal la compagnie de ta mère", a dit Anita.

Je n'ai rien répondu. Maintenant, j'avais envie de la protéger.

"TifAni, a dit Anita. Je sais que ce que tu as traversé est difficile. Aucune fille de quatorze ans ne devrait faire face à une chose pareille. Mais il faut que je te pose quelques questions au sujet d'Arthur et de Ben.

— J'ai déjà tout raconté hier à l'agent Pensacole", ai-je protesté.

Après avoir quitté la cafétéria en pensant que Dean était mort, je m'étais précipitée sur le chemin qu'avait emprunté Beth, mais sans crier, contrairement à elle. Je ne savais pas où était Ben et ne voulais pas attirer son attention sur moi. À ce stade, il s'était déjà suicidé, mais comment aurais-je pu le savoir ? Lorsque je suis tombée sur la rangée de policiers du SWAT, accroupis, les fusils braqués sur mon corps en marche, j'ai cru qu'ils m'avaient en ligne de mire. *C'est là que j'ai fait demi-tour pour retourner à l'intérieur.* Mais l'un d'eux m'a coursée et m'a conduite au milieu de la foule de spectateurs hébétés et de mères hystériques vêtues du jogging qu'elles mettaient pour sortir le chien, qui me criaient le nom de leur petit pour savoir s'il était en vie. Je répétais :

"Je crois que je l'ai tué !"

Alors les ambulanciers ont essayé de me mettre un masque à oxygène sur le nez, mais les policiers sont intervenus, avides de détails. Je leur ai dit que c'était Ben et Arthur.

"Arthur Finnerman !" ai-je hurlé quand ils m'ont demandé, encore et encore :

"Ben *quoi* ? Arthur *quoi* ?"

Je ne me souvenais même pas du nom de famille de Ben.

“Je sais, a dit Anita. Et ils te sont très reconnaissants de ces informations. Mais je ne suis pas là pour te demander ce qui s’est passé hier. J’essaie de me faire une idée précise d’Arthur et de Ben. J’essaie de comprendre ce qu’ils ont fait et pourquoi.”

Soudain, je me suis méfiée de cette soi-disant Anita :

“Vous êtes de la police ? J’ai cru que vous étiez psychiatre.

— Je suis psychologue médicolégale, a dit Anita. Il m’arrive d’être au service des forces de police de Philadelphie.”

Voilà une formule plus intimidante que le simple terme “police”.

“Donc vous êtes de la police ou pas ?”

Anita a souri, et autour de ses yeux, sa peau s’est plissée, laissant paraître trois rides distinctes.

“Je ne suis pas de la police. Mais pour être tout à fait honnête, je leur rapporterai tout ce que tu me diras.” Elle a basculé sur le fauteuil dans un mouvement de recul. “Je sais que tu as déjà fourni des informations capitales, mais je pensais qu’on pourrait parler d’Arthur ? De ta relation avec lui. J’ai cru comprendre que vous étiez amis.”

Elle me parcourait sans cesse du regard comme si elle lisait un journal. Lorsque je n’ai pas répondu, elle a fait une nouvelle tentative.

“Arthur et toi, vous étiez amis ?”

Impuissante, j’ai laissé glisser mes mains sur le lit.

“Il était très fâché contre moi.

— Tu sais, les amis, ça se dispute parfois.

— Oui, on était amis, ai-je répondu à contrecœur.

— Et pourquoi est-ce qu’il t’en voulait autant ?”

J’ai tripoté un fil décousu de la couverture. Je ne pouvais pas raconter cette histoire sans revenir sur ce qui s’était passé à la soirée de Dean. Or je ne voulais pas revenir là-dessus, jamais.

“Je lui avais volé une photo… de lui et de son père.

— Pour quelle raison ?”

J’ai étiré les orteils comme pour expulser ma colère. C’était comme quand maman me posait trop de questions au sujet de mes amis. Plus elle fouillait, plus je refusais de lui livrer les informations qu’elle voulait obtenir.

“Parce qu’il m’avait dit des choses très méchantes et que j’essayais de me venger.

— Qu’est-ce qu’il t’a dit ?”

J’ai tiré un peu plus fort sur le fil, et d’autres fils se sont décousus. Je ne pouvais pas lui confier ces choses horribles qu’Arthur m’avait dites, sinon j’allais devoir lui parler de Dean. Et de Liam et Peyton. Maman me tuerait si elle apprenait ce qui s’était passé ce soir-là.

“Il m’en voulait parce que je m’étais mise à traîner avec Dean, Olivia et les autres.”

Anita a hoché la tête, comme si elle comprenait ce que je lui disais.

“Alors il s’est senti trahi ?”

J’ai haussé les épaules.

“J’imagine que oui. Il détestait Dean.

— Pourquoi ?

— Parce que Dean était odieux avec lui. Et avec Ben aussi.”

Tout à coup, je me retrouvais avec entre les mains la carte qui me permettrait de sortir indemne de ce fouillis. Il me fallait guider tout le monde dans ma direction, avec assurance et légèreté, sinon ils creuseraient encore et encore. Jusqu’à cette nuit d’octobre. Généreusement, j’ai dit :

“Vous savez ce que Dean et Peyton ont fait subir à Ben ?”

La curiosité s’est peu à peu emparée des yeux d’Anita. Je lui ai tout dévoilé.

Anita a eu l’air satisfaite des informations que je lui ai fournies, et m’a remerciée de m’être montrée si “courageuse et sincère”.

Je pouvais rentrer chez moi, maintenant, si je le souhaitais.

“Dean est dans cet hôpital ?” ai-je demandé.

Anita avait rassemblé ses affaires avant de partir mais quand je lui ai posé cette question, elle s'est interrompue.

"Je crois. Tu souhaitais le voir ?

— Non, ai-je répondu. Peut-être. Je sais pas. Je devrais, vous croyez ?

— Tu veux mon avis ? Moi, je rentrerais chez moi, pour être avec ma famille.

— Il faut que j'aille au lycée aujourd'hui ?"

Anita m'a regardée très bizarrement : un autre regard qui avait son importance, mais je ne m'en suis rendu compte qu'après.

"Le lycée va rester fermé pendant quelque temps. Je ne sais pas vraiment comment ils prévoient de terminer le trimestre."

Ses nouvelles baskets étaient encore trop neuves et gémissaient sur le sol brillant de l'hôpital alors qu'elle s'éloignait. Puis maman est revenue, accompagnée de papa, qui avait l'air de ne pas vouloir être là, avec ses deux folles.

J'ai été surprise de la tristesse que j'ai ressentie en quittant l'hôpital, en voyant ces gens qui se précipitaient pour aller au travail, ces hommes vêtus de leur costume sorti de chez le teinturier, ces femmes qui conduisaient leurs enfants à l'école, qui juraient, furieuses d'avoir été coincées au feu rouge à l'angle de Montgomery et de Morris Avenue, parce qu'elles allaient être en retard. Je savais qu'une fois sortie de l'hôpital, la douleur ne s'atténuerait pas. Que personne ne parviendrait à l'arrêter.

C'est papa qui a conduit, tellement maman tremblait.

"Regarde !" En guise de preuve, elle a tendu ses mains squelettiques qui frémissaient.

Dans la voiture, le cuir était dur et froid sous ma blouse d'hôpital que j'allais garder dans ma penderie jusqu'à mon entrée à la fac. C'était ce que je préférais porter pour traîner quand j'avais pris une cuite. Je l'ai seulement mise à la poubelle quand Nell m'a fait remarquer combien c'était étrange que je m'y sois attachée.

Nous avons fait le tour du parking de l'hôpital de Bryn Mawr jusqu'à ce qu'on trouve la sortie. Comme papa venait rarement dans le coin, maman a pesté sur tout le chemin du retour.

"Non, Bob, à gauche. *À gauche !*

— Bon sang, Dina, calme-toi."

Lorsque nous nous sommes éloignés des faubourgs bien proprets, et que les jolies petites boutiques et les belles bagnoles ont fait place aux McDo et aux centres commerciaux ordinaires, une forme d'angoisse s'est frayé un chemin dans le labyrinthe complexe de mes émotions. Et si le lycée ne rouvrait jamais ses portes ? Plus rien ne me rattacherait à la Main Line. J'avais besoin de Bradley. Il s'était passé trop de choses pour que je retourne à Mt St Theresa, à cette vie incroyablement médiocre.

"Est-ce que je retournerai à Bradley ?" Cette question a eu l'air de peser sur les épaules de maman, qui se sont affaissées sous mes yeux.

"On ne sait pas, a dit maman au même moment où papa a dit :

— Bien sûr que non."

Le visage fermé, maman a soupiré :

"Bob. Tu avais promis." Elle était douée pour soupirer, un don qu'elle m'a légué.

Je me suis redressée, laissant sur la vitre où j'avais posé le front une marque trapézoïdale. Ce savon Dove n'était pas fait pour ma peau beaucoup trop grasse.

"Quoi ? C'est quoi, cette promesse ?"

Comme ils ne me répondaient pas et qu'ils continuaient à regarder droit devant eux, je me suis sentie encore plus agacée.

"Hou hou ? ai-je dit en haussant la voix. C'est quoi, cette promesse ?

— TifAni." Maman s'est pris la tête entre les mains comme pour atténuer un mal de crâne naissant. "On ne sait même pas quelle sera la décision de l'école. Ton père a promis qu'on attendrait des nouvelles de l'administration avant de prendre une décision.

— Et moi, dans tout ça, j'aurai mon mot à dire ?" J'avoue avoir adopté le ton d'une petite morveuse. Papa a donné un coup de volant sur la gauche pour freiner d'un coup sec. Maman a basculé vers l'avant, le souffle coupé par la ceinture de sécurité, elle a poussé un grognement étonnamment masculin.

Papa s'est retourné, l'index braqué sur moi. Sur son visage, une multitude de veines pourpres ressortaient. Il m'a hurlé :

"Absolument pas ! Absolument pas !"

Maman a soupiré :

"Bob."

Je me suis recroquevillée contre la portière.

"C'est bon, ai-je murmuré. Ça va, c'est bon."

Sous mes yeux, ma peau semblait irritée. Comme si quelqu'un m'avait jeté du gel hydroalcoolique au visage au moment où je m'étais mise à pleurer. Papa s'est rendu compte que son index était toujours pointé sur moi, alors lentement, il a retiré la main qu'il a glissée entre ses jambes.

"TifAni !" Maman s'est contorsionnée sur son siège pour poser la main sur mon genou. "Mon Dieu, mais tu es toute blanche. Ma chérie, ça va ? Papa ne voulait pas te faire peur. C'est juste qu'il est tellement affecté."

J'ai toujours pensé que ma mère était une belle femme, mais la douleur l'enlaidissait. Elle était méconnaissable. Elle a sangloté à plusieurs reprises. Ses lèvres cherchaient un mot pour me réconforter. Elle a fini par dire :

"On est tous très affectés !"

Nous sommes restés là un instant, à attendre que maman sèche ses larmes. Les voitures qui passaient à côté de nous faisaient vibrer la nôtre.

Une fois à la maison, un autre quiproquo a éclaté. Maman voulait que je me repose dans ma chambre. Au cas où je me sentirais mal, Anita lui avait donné un flacon de médicaments. Elle voulait bien m'apporter tout ce dont j'avais besoin – de quoi manger, des mouchoirs, des magazines, ou du vernis à ongles si j'avais envie de me faire une manucure. Mais ce que je voulais, c'était regarder la télé. Une façon de me souvenir que le monde continuait de tourner, aussi normal et stupide que d'habitude, entre talk-shows et séries à la noix. Les magazines

pouvaient remplir le même rôle : vous transporter dans un monde absurde. Mais ce charme est rapidement rompu lorsque, une fois que vous avez répondu au test qui se trouve sur la dernière page, vous découvrez que, oui, vous êtes bien une maniaque qui veut tout contrôler, et que c'est ça qui fait fuir les hommes. Seul remède : un passeport permanent pour Romantique Land.

Papa était directement monté dans sa chambre. Vingt minutes plus tard, il est reparu, rasé, vêtu d'un pantalon ample et de cette chemise jaune ignoble qui m'avait causé tant d'émoi l'unique fois où il était venu me récupérer à l'école.

"Qu'est-ce que tu fais ? a demandé maman.

— Je vais au bureau, Dina." Papa a ouvert le frigo pour prendre une pomme dans laquelle il a mordu. Ses dents ont épluché la peau comme le couteau planté dans le dos d'Arthur. J'ai détourné les yeux. "Tu t'attendais à quoi ?

— Je pensais qu'on resterait ensemble aujourd'hui", a dit maman, un peu trop joviale. Tout à coup, j'ai regretté de ne pas faire partie d'une famille illustre de la Main Line, avec frères, sœurs, tantes et oncles vivant à proximité : toute la famille serait venue à la maison.

"Si je pouvais, je resterais." Papa a gardé la pomme entre les dents tandis qu'il sortait son manteau du placard de l'entrée pour l'enfiler. "J'essaierai de rentrer pas trop tard." Avant de sortir, il m'a souhaité de me rétablir. Merci, papa.

Notre maison peu robuste a tremblé lorsqu'il a claqué la porte. Maman a attendu que les vibrations s'arrêtent avant de dire :

"Bon, si tu veux rester sur le canapé, pas de problème. Mais je préférerais que tu ne regardes pas les infos."

Les infos ? Ça ne m'était même pas venu à l'idée de les regarder avant que maman en parle ; mais à présent, c'était la seule chose que je voulais voir. Je l'ai regardée fixement, d'un air provocateur.

"Et pourquoi ?

— Parce que ça risque de te perturber, a dit maman. Ils diffusent des images de…" Elle s'est interrompue, les lèvres fermement pincées. "Inutile que tu voies ça.

— Des images de quoi ? ai-je insisté.

— Je t’en prie, TifAni, a supplié maman. Fais-moi plaisir.”

J’ai acquiescé, mais n’en pensais pas moins. Je suis montée à l’étage pour me doucher et enfiler des vêtements propres. Puis je suis redescendue tout de suite après. Je voulais mettre les informations, mais maman farfouillait dans le réfrigérateur. Dans le mur entre la cuisine et le salon, il y avait une ouverture, si bien qu’on pouvait voir la télé depuis la table de la cuisine. Comme je ne voulais pas entendre maman me dire que je ne respectais pas ses requêtes, j’ai choisi MTV.

Quelques instants plus tard, j’ai entendu maman se plaindre qu’il n’y avait rien à manger tout en faisant les cent pas dans la cuisine.

“TifAni, je vais faire un tour à l’épicerie. Tu veux quelque chose ?

— De la soupe à la tomate, ai-je répondu. Et des Cheez-It.

— Tu ne veux rien à boire ? Du soda ?”

Elle savait que j’avais arrêté de boire ce genre de trucs depuis que je m’étais mise à la course. M. Larson nous avait dit que seule l’eau pourrait apaiser notre soif. J’ai levé les yeux au ciel et j’ai lancé un “non” à peine audible.

Maman a fait le tour du canapé et m’a regardée comme si j’étais un cadavre allongé dans un cercueil. Elle a pris un plaid qu’elle a secoué en l’air. Il a atterri sur moi : le piège parfait.

“Je déteste l’idée de te laisser seule.

— Ça va aller, ai-je grommelé.

— Je t’en prie, ne regarde pas les infos pendant mon absence, a-t-elle imploré.

— Mais non.

— Je sais que tu vas le faire, m’a-t-elle dit.

— Alors pourquoi tu me l’interdis ?”

Maman a soupiré et s’est assise sur le fauteuil, face à moi. Sous son poids, les coussins ont expiré. Elle a saisi la télécommande et m’a dit :

“Puisque tu vas le faire, j’aime autant être avec toi. Au cas où tu aies des questions”, a-t-elle ajouté. Comme si c’était la première fois que je fumais une cigarette.

Maman a changé de chaîne, passant de MTV à NBC : évidemment, à cette heure-ci, on aurait dû voir les animateurs du *Today Show* tester un aspirateur dernière génération, mais l'antenne était dédiée à la "Nouvelle fusillade dans un lycée". Matt Lauer se trouvait sur le trottoir, face au bâtiment historique, la partie qui avait été réduite en cendres.

"La Main Line est l'une des régions les plus prospères de notre pays, expliquait Matt, et depuis ce matin, personne n'arrive à croire qu'une telle chose se soit produite ici." La caméra a fait un zoom arrière pour révéler une vue d'ensemble de l'école pendant que Matt faisait la liste des victimes : "On compte sept morts, dont les deux agresseurs et cinq victimes. L'une d'elles est morte dans l'explosion, au cœur de la cafétéria. La bombe artisanale avait été placée dans un sac à dos abandonné, selon les sources officielles, près de la table habituelle des élèves les plus populaires du lycée. Seule une des bombes a explosé. La police estime qu'il y en avait cinq. Si elles s'étaient toutes déclenchées, le carnage aurait été bien pire. Neuf élèves sont hospitalisés, mais leur pronostic vital n'est pas engagé. Certains auraient été amputés."

J'ai suffoqué.

"Amputés ?"

Les yeux de maman se sont gonflés de larmes.

"C'est exactement ce dont je te parlais.

— Qui ? À qui est-ce arrivé ?"

Maman a avancé une main tremblante jusque sur son front.

"Je n'ai pas reconnu tous les noms, donc je les ai oubliés. Mais il y en a un dont je me souviens. Ton amie, Hilary."

J'ai donné un coup de pied pour m'extraire de dessous le plaid qui s'est emmêlé dans mes jambes. J'ai eu envie de déchirer ce fichu truc fil après fil. J'ai ressenti l'acidité du jus d'orange dans mon estomac.

"Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je ne suis pas certaine, a gémi maman. Mais je crois qu'elle a perdu un pied."

J’ai essayé d’atteindre la salle de bains avant de régurgiter cette bile verte et putride de partout. Maman m’a dit de ne pas m’en faire : elle pourrait tout nettoyer avec son détachant. Elle m’a donné un des cachets d’Anita. L’essentiel, c’était que je me repose, rien de plus.

À plusieurs reprises, j’ai refait surface, maman parlait au téléphone. Je l’ai entendue dire :

“C’est très gentil. Mais elle se repose en ce moment.”

Ensuite, j’ai sombré dans un brouillard si épais qu’il m’a fallu faire un effort surhumain pour m’en extraire. J’ai essayé à plusieurs reprises de lutter, avant de rendre les armes. La nuit était tombée quand j’ai enfin réussi à percer ce voile brumeux. J’ai alors trouvé la force de demander à maman qui elle avait eu au téléphone.

“Plusieurs personnes, a-t-elle dit. Ton ancien professeur de littérature a appelé pour prendre de tes nouvelles…

— M. Larson ?

— Oui, ainsi que la maman d’un autre élève. Ils ont mis en place une chaîne téléphonique.” Les cours étaient suspendus pour une durée indéterminée. Maman m’a dit que j’avais de la chance de ne pas être en terminale. “Tu imagines, devoir postuler à l’université dans de telles conditions ?” Elle a poussé un soupir de compassion.

“Est-ce que M. Larson a laissé un numéro ?

— Non, a dit maman. Mais il a dit qu’il rappellerait plus tard.”

Le téléphone n’a pas sonné de toute la soirée. Livide, j’ai passé ma première nuit sur le canapé, face à la télé, à écouter Beverly, mère de quatre enfants, vanter les mérites du DVD *ABtastic*, seule méthode qui avait réussi à lui redonner son corps de jeune femme après avoir absolument tout essayé. Les lumières étaient restées allumées. Autre particularité de notre maison : le couloir de l’étage est entièrement ouvert, si bien qu’en sortant de n’importe laquelle des chambres, il suffisait de se pencher par-dessus la barrière pour me voir, avachie sous une

couverture pastel en acrylique. Papa est sorti deux ou trois fois de sa chambre pour pester contre le filet de lumière qui l'empêchait de dormir. J'ai fini par lui dire qu'en me répétant en boucle ses remarques insignifiantes, avec un peu de chance, je finirais peut-être par oublier la scène d'horreur qui me hantait ; alors il n'est plus ressorti de sa chambre.

Je me suis assoupie au lever du soleil. Quand j'ai fini par revenir à moi, la télé était arrêtée et je ne trouvais pas la télécommande.

"Papa l'a confisquée, a lancé maman depuis la cuisine quand elle m'a entendue mettre la pièce sens dessus dessous. Il est sorti et t'a acheté quelques magazines avant d'aller au travail."

D'habitude, maman gardait un œil sur les magazines que je lisais. Mais cette fois, elle avait donné une longue liste à papa et lui avait dit de tous les acheter, même ceux qui promettaient de m'apprendre comment "enflammer son entrejambe". C'était une façon de se faire pardonner la privation de télé. Ces magazines ont une grande valeur à mes yeux ; je les ai remisés dans une boîte sous mon lit, dans ma chambre d'enfant. Ils avaient éveillé en moi l'envie d'emménager dans une autre ville – n'importe laquelle –, de porter des talons, et de vivre une vie merveilleuse. Dans le monde qu'ils dépeignaient, tout était merveilleux.

Nous étions au cœur de l'après-midi. Assoupie, maman faisait une sieste sur le petit canapé ; quant à moi, j'étais sur le sofa, occupée à lire des conseils pour appliquer du fard à paupières, quand la sonnette a retenti.

Maman s'est levée d'un bond et m'a regardée, l'air accusateur, comme si c'était ma faute. Nous nous sommes observées, en silence, jusqu'à ce que la sonnette retentisse à nouveau.

Maman a passé les mains dans ses cheveux pour les ébouriffer depuis la racine, puis s'est frotté les yeux pour en ôter les amas de mascara.

"Merde."

En se levant, elle a secoué le pied pour essayer de le désengourdir, en vain. Elle s'est tant bien que mal dirigée vers la porte d'entrée.

J'ai entendu des murmures, puis maman a dit :

"Mais bien sûr." À son retour dans le salon, elle avait à ses côtés deux hommes en costume marron, cette même couleur qu'ont les vieux canapés.

"TifAni, a dit maman, affectant une voix d'hôtesse. Voici l'inspecteur…" Elle a porté les mains à ses tempes. "Je suis navrée. J'ai déjà oublié votre nom."

Le ton plaisant de sa voix s'est estompé ; elle semblait à deux doigts de pleurer.

"C'est pas facile, vous savez.

— Bien sûr, a dit le plus jeune des deux. Je suis l'inspecteur Dixon." Il a fait un signe de tête en direction de son coéquipier. "Et voici l'inspecteur Vencino."

Ce dernier avait ce teint que la plupart des membres de ma famille affichent tout au long de l'année, plutôt verdâtre en l'absence de bronzage.

Maman s'est tournée vers moi.

"TifAni, tu peux te lever, s'il te plaît ?"

J'ai marqué la page de mon magazine et j'ai obtempéré.

"Quelqu'un d'autre est mort ?"

Les sourcils blonds de l'inspecteur Dixon se sont froncés. S'ils n'avaient pas été aussi broussailleux, on aurait pu croire qu'il n'en avait pas.

"Non. Personne n'est mort.

— Ah." J'ai examiné mes ongles.

Selon un autre article que j'avais lu précédemment dans le même magazine, les taches blanches sur les ongles sont signes d'une carence en fer. Or le fer, c'est ce qui rend les cheveux épais et brillants, alors pas question d'en manquer. Ni d'avoir des petites taches blanches.

"Mes parents refusent que je regarde les infos : je n'ai aucune idée de ce qui se passe." Je leur ai adressé un regard du style : Vous y croyez, vous ?

"C'est une bonne idée", a dit l'inspecteur Dixon. Maman m'a alors lancé ce petit sourire narquois qui m'a donné envie de lui flanquer le magazine au visage.

"Peut-on s'asseoir quelque part pour discuter ? a demandé l'inspecteur Dixon.

— Rassurez-moi, tout va pour le mieux ?” Maman a mis la main devant la bouche, gênée. Navrée. “Je voulais dire : quelque chose d’autre s’est-il produit ?

— Non, rien d’autre, madame FaNelli.” L’inspecteur Vencino s’est éclairci la voix. La peau lâche et verte de son cou a tressailli. “Nous voulons simplement poser quelques questions à TifAni.

— J’ai déjà tout raconté à la police, à l’hôpital, ai-je répondu. Et à cette psychiatre.

— Psychologue, a rectifié l’inspecteur Dixon. Nous sommes au courant. Mais nous souhaitons clarifier quelques points. Nous espérions que vous pourriez nous éclairer.” Ses sourcils hirsutes se sont levés d’un air plaintif. Il y avait tellement de gens qui avaient besoin de mon aide.

J’ai regardé en direction de maman qui a hoché la tête.

“D’accord.”

Elle leur a demandé s’ils souhaitaient quelque chose à boire ou à grignoter. L’inspecteur Dixon lui a demandé un café, mais l’inspecteur Vencino a secoué la tête.

“Pas pour moi, merci, madame FaNelli.

— Vous pouvez m’appeler Dina”, a dit maman. Mais l’inspecteur Vencino n’a pas bronché, attitude typiquement masculine.

Nous sommes restés tous les trois à table pendant que maman versait des grains dans le moulin à café. Le vacarme était tel que nous avons tous dû hausser la voix.

“Bien. TifAni, a dit l’inspecteur Dixon. Nous sommes au courant de votre amitié avec Arthur, mais aussi de vos querelles, à l’époque de… l’incident.”

J’ai hoché la tête à plusieurs reprises : *ouais, ouais, ouais*.

“Il m’en voulait. J’avais volé une photo dans sa chambre. Je l’ai toujours, si vous voulez…”

L’inspecteur Dixon m’a interrompue d’un geste de la main.

“Nous ne sommes pas venus pour parler d’Arthur.”

J’ai cligné des yeux, ne sachant que dire.

“Vous êtes là pour parler de quoi, alors ?

— De Dean.” L’inspecteur Dixon a guetté la réaction que le nom de Dean provoquait en moi. “Vous étiez amis ?”

J’ai caressé le parquet de la cuisine du bout d’un orteil. Fut un temps, je m’amusais à patiner en chaussettes sur ce même parquet, les bras écartés, faisant semblant de surfer. Mais un jour, une écharde de huit centimètres avait troué ma chaussette pour se loger sous la plante de mon pied. C’est là que ce petit jeu avait pris fin.

“Pas exactement.

— Mais vous l’avez été”, a ajouté l’inspecteur Vencino. C’était la première fois qu’il m’adressait la parole. Je me suis aperçue que son nez crochu déviait sur la gauche, comme un morceau d’argile qu’on aurait aplati avant de le laisser sécher. “À un moment donné ?

— On peut dire ça comme ça”, ai-je concédé.

L’inspecteur Dixon a jeté un œil en direction de son collègue.

“Vous étiez en froid avec Dean ?”

J’ai lancé un regard furtif vers maman qui, à cause du bruit de la cafetière, tendait l’oreille afin d’entendre ma réponse.

“Vous pouvez nous en dire plus ?”

J’ai scruté mes doigts et mes ongles dépourvus de taches blanches. Olivia, elle, n’aurait jamais à s’inquiéter d’une éventuelle carence en fer. Tout à coup, je me suis souvenue qu’elle portait un vernis vert lorsque je l’avais vue pour la dernière fois, en cours de chimie, voûtée sur sa table, en train de prendre des notes fiévreusement.

Hilary aussi en avait mis ; c’est elle qui devait avoir convaincu Olivia d’essayer cette couleur, car Olivia n’était pas du genre à tester n’importe quel maquillage. Ou alors était-ce pour soutenir l’équipe de foot du lycée ? Je me suis alors demandé si le vernis Sally Hansen résistait à la mort, ou à ces petits accrocs du quotidien – quand on se cogne ou qu’on se lave trop souvent les cheveux. Et quand le reste du corps se décompose, est-ce qu’il résiste aussi bien que les dents et les os ? J’imaginais que les ongles verts étaient la seule chose qui restait du corps d’Olivia. L’inspecteur Dixon a répété sa question.

“TifAni”, m’a dit maman. Le moulin s’est tu d’un seul coup. Les mots qui ont suivi ont été prononcés avec une emphase inattendue : “Tu veux bien répondre aux inspecteurs ?”

À l’instar d’un de ces jouets pour le bain qui se gorgent d’eau et triplent de volume, mes yeux se sont gonflés de larmes. Je n’allais pas parvenir à cacher ce qui s’était produit ce soir-là. Pourquoi avais-je cru pouvoir le faire ? Je me suis mise à me frotter l’œil à l’aide de mon poing.

“Il y avait plusieurs raisons, ai-je soupiré.

— Vous seriez peut-être plus à l’aise si votre maman n’était pas là ? a gentiment demandé l’inspecteur Dixon.

— Veuillez m’excuser.” Maman a posé la tasse de café de l’inspecteur Dixon à côté de son coude. “Plus à l’aise pour parler de quoi ? Qu’est-ce qui se passe ?”

D’ici à ce que l’avocat arrive, les fenêtres du poste de police d’Ardmore s’étaient muées en rectangles sombres et opaques. Sous les lumières jaunâtres du couloir, il s’est présenté par son prénom : Dan. L’inspecteur Dixon avait précisé que nous n’avions pas besoin d’un avocat, si gentiment que maman avait failli le croire, mais elle avait changé d’avis après avoir eu papa au téléphone. L’avocat lui avait été recommandé par l’un de ses collègues de travail dont la fille s’était fait arrêter pour conduite sous l’emprise de stupéfiants. Il ne nous a pas fait forte impression, à moi comme à maman. C’était un type négligé qui portait un pantalon dont l’ourlet tombait en accordéon sur ses chevilles, comme le cou trapu d’un bouledogue.

Dan (“Aucun avocat digne de ce nom ne peut avoir un prénom pareil”, avait lancé maman) voulait entendre l’histoire tout entière, depuis le début, avant que les inspecteurs ne nous rejoignent dans la salle d’interrogatoire frigorifique. Apparemment, la température est abaissée pour qu’on se sente le moins à l’aise possible et qu’on passe plus rapidement aux aveux, ce qui permet aux enquêteurs de rentrer chez eux à temps pour le dîner.

“Je veux tout savoir, dans les moindres détails.” Dan a retroussé les manches de sa chemise d’une couleur bleu roi difficilement soutenable qu’il avait dû acheter en solde dans un magasin bon marché. Il avait quitté sa veste qu’il avait posée sur le dossier de la chaise, et ne s’était pas aperçu que l’épaule gauche avait glissé, laissant l’épaule droite résister de toutes ses forces à la chute. “Tout depuis le début de l’année scolaire. Toute forme de lien que vous ayez pu entretenir avec chaque individu concerné par cette affaire. Tout.”

Même moi, j’avais du mal à croire à l’aisance avec laquelle je m’étais fait une place au sein du lycée, à l’intérêt que Dean et Olivia avaient pu m’accorder, et à la rapidité avec laquelle ma chance avait tourné. J’ai hâtivement évoqué les détails de la soirée chez Dean ; j’ai rougi en racontant comment je m’étais réveillée pour surprendre Peyton en train de me faire… vous savez quoi.

“Un rapport buccogénital ?” a demandé Dan.

Sous la lumière inépuisable des néons, je devais donner l’impression d’avoir attrapé un coup de soleil.

“Oui”, ai-je murmuré. Je lui ai listé les détails : je m’étais laissé emporter par le sommeil, j’étais revenue à moi à plusieurs reprises, d’abord en présence de Peyton, puis des deux autres. Je lui ai raconté ce qui s’est passé par la suite : cette soirée chez Olivia, cette coupure sur mon visage dont le responsable n’était pas son chien. J’avais peur d’inclure M. Larson dans toute cette histoire, mais Dan m’a dit qu’aucun détail ne pouvait être omis.

“Est-ce que M. Larson… ?” Dan s’est éclairci la voix ; il avait l’air gêné. “Cette nuit-là, dans son appartement ?”

Je l’ai scruté un instant avant de comprendre ce qu’il insinuait.

“Non ! ai-je répondu. M. Larson ne ferait jamais une chose… pareille.” J’ai eu un frisson, signe de mon dégoût.

“Mais M. Larson était-il au courant de ces viols ? Il pourrait corroborer cette histoire ?”

C’était la première fois que quelqu’un mentionnait ce qui m’était arrivé en utilisant le pluriel. Ce(s) viol(s). Je ne pensais pas que toutes ces choses dont j’avais été victime entraient dans cette catégorie.

“Oui.”

Dan a pris des notes dans son petit calepin. Puis il s’est arrêté.

“Et maintenant, Arthur.”

Était-il déprimé ? Sous l’emprise de drogues ? (“Non, ai-je dit. Enfin oui, mais il fumait juste du shit. – C’est une drogue, TifAni.”) Avait-il dit quelque chose qui, avec le recul, aurait pu me paraître comme un signe prémonitoire ?

J’ai haussé les épaules.

“Je savais qu’il avait une arme. Celle qu’il avait apportée à la cafétéria.”

Dan est resté si longtemps sans cligner des yeux que j’ai bien failli lui faire un signe de la main et lui crier “hou hou” comme dans ces pubs qu’on voit à la télé.

“Comment se fait-il que tu le saches ?

— Il me l’avait montrée. Dans son sous-sol. C’était celle de son père.” Dan n’avait toujours pas cligné des yeux. “Mais elle n’était pas chargée, ai-je dit nerveusement.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Il l’a pointée dans ma direction. Pour rire.

— Il l’a *pointée* dans ta direction ?

— Il m’a laissée la tenir aussi, ai-je rétorqué. Il aurait pas été assez idiot pour me laisser la prendre si elle avait été chargée. Vous imaginez si…”

Je me suis interrompue : Dan a baissé le menton, comme quand on tombe de sommeil pendant un voyage en avion.

“Comment ?” La voix de Dan s’est étouffée. “Tu as posé la main sur l’arme ?

— Oui, pendant deux secondes environ, ai-je répondu, rapidement, en essayant de voir si je pouvais réparer ce que j’avais fait de mal. Puis je la lui ai rendue.” Dan ne me regardait toujours pas. “Pourquoi ? C’est grave ?”

Dan s’est pris le visage entre les mains pour soutenir sa tête.

“Ça se pourrait.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, s’ils trouvent tes empreintes dessus, tu risques gros.”

La lumière des néons a vacillé et s'est mise à grésiller comme quand un insecte se brûle les ailes dans la moiteur d'une nuit d'été. J'ai alors compris ce que Dan sous-entendait. Maman était-elle au courant ? Et papa ?

"La police pense que je suis impliquée dans cette histoire ?

— TifAni, a répondu Dan, la voix haut perchée et étonnée. À ton avis, tu es là pour quoi ?"

Une fois achevée notre petite "discussion de vestiaire", selon les termes de l'inspecteur Dixon – comme si Dan était mon entraîneur et moi le joueur sur lequel tous les espoirs de la ville reposaient –, j'ai eu l'autorisation de me rendre aux toilettes et de voir papa et maman. Ils étaient assis sur un banc, devant la salle d'interrogatoire. Papa avait la tête entre les mains, comme s'il n'arrivait pas à croire que c'était à lui que tout ça arrivait. Comme si, en s'endormant, il parviendrait à se réveiller autre part. Maman avait les jambes croisées et une de ses chaussures à talons menaçait de tomber, laissant voir son collant. Je lui avais dit de ne pas mettre ces chaussures-là, mais elle avait insisté. Elle avait voulu que je mette du maquillage ("Un petit peu de mascara, avant de partir ?"). J'avais alors éteint la lumière de la cuisine et étais partie l'attendre dans la voiture, la laissant seule à cligner des yeux dans l'obscurité.

Papa s'est levé pour serrer la main de Dan.

Je me suis tournée vers maman :

"Tu sais quoi ? Ils pensent que j'ai quelque chose à voir dans cette histoire.

— Bien sûr que non, TifAni, a-t-elle dit d'une voix aiguë, sans conviction. Ils se contentent de ne rien laisser au hasard.

— Dan dit qu'ils ont trouvé mes empreintes digitales sur le fusil.

— Non, j'ai dit que c'était possible." Les épaules de Dan ont tressailli quand maman a hurlé :

"Quoi ?

— Dina ! a lancé papa. Moins fort."

Maman a dirigé son index en direction de papa, laissant son ongle verni frémir de rage.

“Ne t’avise pas de me donner des ordres, Bobby.” Elle a retiré la main, a serré le poing et s’est mordu les articulations. “Tout ça, c’est ta faute”, a-t-elle gémi, les paupières fermement plissées. Ses larmes se frayaient un chemin parmi sa couche épaisse de fond de teint. “Je t’avais dit que TifAni avait besoin de nouveaux vêtements. Pour qu’elle ne se sente pas exclue. Et voilà, c’est exactement ce qui s’est produit !

— C’est ma faute parce que je n’ai pas financé sa nouvelle garde-robe ?” Papa avait la bouche ouverte, laissant paraître ses molaires noires. Il détestait aller chez le dentiste.

“Je vous en prie, a lancé Dan. Ce n’est pas le lieu pour faire une scène.

— Tu es *in-croy-able*”, a grommelé papa. Maman s’est contentée de jeter ses cheveux couverts de laque en arrière, puis a repris ses esprits.

“Je ne sais pas s’ils ont trouvé ses empreintes, a dit Dan. Mais TifAni m’a confié qu’Arthur lui a montré l’une des armes dont on suppose – il a levé la main comme un agent de la circulation faisant signe aux voitures de s’arrêter – qu’elle a été utilisée lors de la fusillade. Et qu’il l’a laissée la tenir.”

Au regard que maman m’a lancé, je me suis dit que parfois, les parents sont vraiment à plaindre : ils pensent tellement vous connaître. Et quand ils s’aperçoivent que ce n’est pas le cas, leur petit monde s’écroule sous les railleries de leur progéniture. Avant de dire à Dan ce qui s’était passé à la soirée de Dean, je lui avais demandé s’il allait devoir en parler à mes parents.

“Pas si tu me demandes de me taire. Je suis tenu par le secret professionnel. Toutefois, vu la tournure que prennent les choses, la vérité éclatera un jour ou l’autre. Et il vaut mieux qu’ils l’entendent de ta bouche.”

J’ai remué la tête :

“Je ne pourrai jamais leur dire.

— Si tu le souhaites, je peux le faire.”

Un claquement de talons sur le parquet flottant a annoncé l’arrivée de l’inspecteur Dixon. Nous avons tous attendu qu’il prenne la parole.

“C’est bon ?” Il a jeté un œil à son poignet, même s’il n’avait pas de montre. “On s’y met ?”

Je ne savais pas l’heure qu’il était, mais lorsque je me suis assise à côté de Dan, face à l’inspecteur Dixon ainsi qu’à l’inspecteur Vencino qui était resté à l’écart, mon ventre gémissait d’impatience.

Sur la table qui était aussi maculée que les lunettes d’Arthur, il n’y avait rien hormis un verre d’eau (le mien) et, au centre, du matériel d’enregistrement. L’inspecteur Dixon a enclenché un bouton et a déclaré :

“14 novembre 2001.

— Nous sommes le 15.” L’inspecteur Vencino a tapoté le cadran de sa montre. Lui en avait une. “Douze heures zéro six.”

L’inspecteur Dixon s’est corrigé avant d’ajouter :

“Sont présents : l’inspecteur Dixon, l’inspecteur Vencino, TifAni FaNelli, et son avocat, Daniel Rosenberg.” La découverte du nom de Dan m’a donné confiance en lui.

Une fois passées les formalités, j’ai de nouveau raconté mon histoire. Tous les détails, même les plus vulgaires. Confesser ses secrets sexuels les plus humiliants dans une salle remplie de bonshommes poilus âgés d’une quarantaine d’années, c’est une torture toute particulière.

Contrairement à Dan, les inspecteurs Dixon et Vencino ne m’ont pas interrompue avec des questions. J’ai donc cru qu’il n’y aurait aucun mal à omettre quelques détails, mais lorsque j’ai essayé, Dan m’a gentiment remise sur les rails.

“Au fait, tu as rencontré M. Larson à la station-service ce soir-là, tu te souviens ?”

Quand j’ai terminé, l’inspecteur Dixon s’est étiré sur sa chaise en bâillant fortement. Il est resté dans cette position, les jambes étendues, les mains derrière la nuque, à me dévisager un long moment.

“Donc, a-t-il fini par dire, vous nous dites que Dean, Liam et Peyton vous ont agressée ce soir-là, chez Dean ? Et que Dean a recommencé, lors de la soirée chez Olivia ?”

J’ai regardé en direction de Dan qui a hoché la tête, et j’ai répondu :

“Oui.

— TifAni, j’ai du mal à vous suivre.” Assis comme il l’était, l’inspecteur Vencino avait la poitrine qui tombait sur sa bedaine. Son corps tout entier était couvert de poils. “Il y a quelque chose que je ne comprends pas : si Dean vous a « agressée » – il a eu un ricanement mauvais – pourquoi avoir voulu le sauver des griffes d’Arthur ?

— C’est moi que j’essayais de sauver.

— Mais Arthur était votre ami, a dit l’inspecteur Vencino d’un ton condescendant, comme si ça m’était sorti de la tête. Il n’y avait aucun risque qu’il vous fasse du mal.

— C’est vrai, c’était mon ami.” J’ai regardé la table si fixement que son image s’est brouillée. “Mais j’avais peur de lui. Il était en colère contre moi. Je lui avais volé cette photo, avec son père… Je crois que vous ne comprenez pas combien il m’en voulait. Je vous l’ai dit. Quand je suis partie de chez lui, il m’a poursuivie.

— Revenons en arrière un instant.” Par-dessus son épaule, l’inspecteur Dixon a adressé un regard synonyme d’avertissement en direction de l’inspecteur Vencino. “Dites-moi ce que vous savez de la relation entre Dean et Arthur.”

J’ai songé à l’album scolaire d’Arthur. À ces visages souriants et sérieux. Rien ne laissait présager la tournure qu’allaient prendre les choses.

“Au collège, ils étaient amis, ai-je dit. C’est Arthur qui me l’a dit.

— Et quand cette amitié a-t-elle cessé ? a demandé Dixon.

— Quand Dean est devenu populaire, selon Arthur.” J’ai haussé les épaules. Une histoire vieille comme le monde.

“Arthur avait-il déjà évoqué cette envie de s’en prendre à Dean ?

— Non, ai-je dit. Pas vraiment.”

Vencino a bondi :

“Ça veut dire quoi, « pas vraiment », TifAni ?

— Non, il n’en a pas parlé, compris ?

— Jamais ? a tenté Dixon, plus amène. Réfléchissez.

— En fait, quand il parlait de Dean, il n'était jamais tendre. En tout cas, Arthur n'a jamais dit : « Je vais venir au lycée avec le fusil de mon père pour tirer une balle dans les couilles de Dean. »" Le mot couilles m'a fait glousser. J'ai eu le hoquet, puis j'ai été prise d'un fou rire silencieux et douloureux, le genre de fou rire qui se répand comme un feu de paille lors des enterrements, au moment où quelqu'un rompt ce silence de circonstance par un énorme rot.

"Ma cliente est épuisée, a dit Dan. Vous pourriez peut-être la laisser rentrer chez elle pour se reposer. Elle n'a que quatorze ans, je vous rappelle.

— Olivia Kaplan aussi avait quatorze ans", a dit l'inspecteur Vencino.

Le nom d'Olivia m'a remuée. Je me suis frotté les bras couverts de chair de poule.

"Comment va Hilary ?

— Elle est amputée", s'est contenté de me répondre Vencino.

Fébrile, j'ai pris une gorgée d'eau. La fraîcheur de la pièce l'avait refroidie ; lorsque j'ai avalé le liquide qui m'a parcouru le corps, j'ai tressailli.

"Mais elle va se rétablir ? Elle va revenir au lycée ?" J'ai regardé Dixon pour poser cette question qui me hantait depuis ma sortie de l'hôpital. Peut-être avait-il une réponse. "Bradley, enfin je veux dire le lycée, ne va pas fermer ses portes, hein ?

— Ça vous plairait ?" a rétorqué Vencino dans le dos de Dixon.

Je ne savais pas comment faire comprendre à l'inspecteur Vencino que je ne souhaitais pas que ça se produise. Je ne pouvais pas reprendre ma petite vie, à l'écart de la Main Line. Ce même écart qui faisait toute la différence entre des études à Yale ou à West Chester, ou entre une vie d'adulte mature à New York et le fait de creuser soi-même les fondations de sa petite baraque de banlieue, avec un polichinelle dans le tiroir. J'ai posé les mains sur la table, paumes vers le haut.

"Je veux juste que la vie reprenne son cours.

— Eh bien, a dit Vencino en levant l'index comme s'il venait de comprendre. Elle peut reprendre son cours, maintenant que vous êtes débarrassée de tous ceux qui vous ont fait tant de mal, pas vrai ?" Un sourire pernicieux s'est dessiné sur son visage. Il m'a fait un signe exalté : on aurait dit l'hôtesse de jeu de *La Roue*

de la fortune qui présente la nouvelle Toyota toute luisante que seul le vainqueur pourra emporter chez lui. Voyez donc, messieurs dames ! Devant vos yeux ébahis : la fille la plus chanceuse qui soit ! Dan a lancé un regard noir à Vencino.

“Je crois que vous dépassez les bornes, inspecteur.”

Vencino a croisé les bras.

“Navré, a-t-il lancé, mais j’ai d’autres choses à faire que de ménager les sentiments de TifAni FaNelli.”

Dédaigneux, Dan s’est tourné en direction de Dixon :

“Avez-vous tout ce que vous souhaitiez ?” Il m’a passé la main dans le dos. “Parce que je pense que c’est dans l’intérêt de ma cliente de rentrer chez elle pour se reposer.”

Me reposer. Voilà qui allait être difficile, en toutes circonstances, et ce pour le reste de mes jours.

Dans le couloir, Dan a voulu qu’on discute seul à seul. Il m’a dit qu’il viendrait chez mes parents le lendemain matin, afin d’avoir avec eux cette “conversation” que je ne pouvais pas être seule à mener. Le lendemain était un vendredi ; j’aurais préféré attendre jusqu’au lundi de façon à ne pas avoir à passer le week-end coincée entre un père et une mère remplis de dégoût pour leur fille. Mais selon Dan, si on attendait jusqu’à lundi, mon récit risquait de fuiter, et il valait mieux que mes parents ne le découvrent pas en lisant le *Philadelphia Inquirer*.

“Ne repoussons pas l’inévitable.”

Dan a posé les mains sur mes épaules. J’ai alors observé le sol et ses chaussures en faux cuir – si affligeant qu’on aurait dit du caoutchouc.

“Tu t’en es bien sortie, a dit Dan. Vencino est loin d’être un tendre. Il essaie simplement de te percer à jour. Mais tu ne lui en as pas laissé l’occasion. C’est très bien.

— Mais ils pensent que j’ai manigancé tout ça avec Arthur, ai-je répondu. Comment peuvent-ils croire une chose pareille ?

— Mais non. Comme l’a dit ta mère, ils ne laissent aucun détail au hasard.

— Il va falloir que j'y retourne ?

— Peut-être." Dan m'a adressé ce sourire encourageant que l'on fait à ceux qui refusent de voir la vérité en face et qui feraient mieux de s'armer de courage.

Maman m'a fait prendre une des pilules que lui avait données Anita pour m'aider à dormir. Je voulais la prendre plus tard, une fois qu'elle et papa seraient couchés. J'aurais ainsi pu parcourir toutes les chaînes de télé, en silence, seulement avec les sous-titres. Mais maman a insisté pour que je la prenne en sa présence. Comme si c'était une putain de vitamine et pas un somnifère, dont on découvrirait plus tard qu'il était aussi addictif que l'héroïne.

Quinze minutes après, je faisais déjà un de ces rêves qui vous réveillent en sursaut. Vous vous dites alors : "Tiens, c'est bizarre." J'avais une grosse framboise, très belle, charnue et bien mûre, sur le crâne. J'essayais de la cacher sous mes cheveux, mais chaque fois que je rencontrais un miroir, je voyais son corps joufflu de profil. Tout à coup, d'autres framboises ont poussé – l'une sur ma frange, l'autre au niveau de l'oreille. *Il va falloir que je me fasse enlever tout ça, et ça va faire mal*, me suis-je dit. D'habitude, c'est à cet instant que je me réveille d'un bond. Mais la pilule d'Anita a assoupi cet instinct : j'ai simplement sursauté avant de sombrer dans les abîmes de l'étrange et du terrifiant.

Je me suis retrouvée parmi une foule de gens : mes camarades de classe, j'en étais persuadée, et pourtant je ne les ai pas reconnus. Nous nous tenions au bord d'un quai, et l'atmosphère était teintée de brun et de jaune, en sépia, comme ces illustrations de New York au début du XX^{e} siècle. Tout a commencé par un murmure :

"Arthur est vivant." Puis le murmure s'est mué en un chuchotement frénétique, pour finir par m'atteindre.

"Arthur est vivant ?" ai-je demandé, à personne en particulier.

La foule a commencé à s'agiter pour retrouver Arthur. J'ai lutté pour m'en extirper, mais je faisais corps avec les autres. Je savais que si j'arrivais à me libérer de cette foule, je serais en mesure de le trouver, chose qui restait

impossible dans ces conditions.

Puis j'ai réussi à m'en extraire. Face à moi, Arthur riait. Un rire doux, comme s'il regardait *Friends* à la télé, amusé par une des répliques de Chandler. Chandler avait toujours été son préféré.

"Tu es en vie ?" ai-je soupiré. Arthur continuait à rire. "Eh oh ?" J'ai frappé un coup de poing dans sa poitrine. "Tu es en vie ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?" J'ai frappé plus fort, faisant tout pour que cesse son rire délirant. Il n'y avait rien de drôle. "Comment as-tu pu ne rien me dire ?

— Ne m'en veux pas." Arthur m'avait immobilisé les poings. "Je suis là. Ne m'en veux pas."

Je me suis réveillée avec un pressentiment. J'étais désorientée. J'ai pensé que rien de mal ne pouvait s'être produit. Pendant une fraction de seconde, j'ai été prise de vertige. Comme le samedi matin, quand on se dit qu'on doit se préparer pour aller à l'école et qu'on s'aperçoit enfin que… bonheur ! c'est le week-end. Mais mes week-ends allaient perdre de leur magie pour un temps. Comme tout le reste.

J'ai entendu quelque chose qui rissolait dans la cuisine ; j'ai vu l'heure sur le boîtier de la télé : 12 h 49. Dan avait dit qu'il passerait à la maison ce matin même. L'avait-il fait ? Avait-il partagé tous ces détails ignobles avec papa et maman pendant que je me tortillais, toute en sueur, à quelques pas ?

La couverture s'était enroulée autour de ma poitrine, laissant paraître mes pieds et mes jambes. J'ai roulé sur le côté, et la puanteur chaude et farineuse d'un corps inerte et transpirant s'est propagée dans la pièce.

"Maman ?" ai-je crié, impatiente d'entendre sa réponse qui me renseignerait sur l'état de sa colère.

J'ai entendu ses pieds nus sur le parquet de la cuisine, puis un silence alors qu'elle parcourait la moquette du salon.

"Tu es réveillée ?" Elle a joint les deux mains. "Cette pilule t'a vraiment mise dans le cirage, hein ?"

Visiblement, elle n'était pas au courant.

"Dan est passé ?

— Il a appelé, mais je lui ai dit qu'il vaudrait mieux qu'il passe cet après-midi, comme tu dormais."

J'ai avalé ma salive. Ma langue est restée collée à mon palais une seconde de trop. J'ai avalé à nouveau, angoissée, pour essayer de la décoller.

"Où est papa ?

— Oh, ma puce. Il est au travail. Il a un gros dossier à traiter. Il va peut-être même devoir y passer tout le week-end.

— Ah bon ?" Jamais papa n'avait travaillé le week-end. À aucun moment.

Maman a pris mon soulagement pour du désespoir.

"Il ne rentrera pas tard.

— Et Dan, il vient à quelle heure ?

— Bientôt. Tu veux peut-être te doucher ?" Elle s'est pincé le nez en secouant la main. "Tu sens un peu le renfermé."

La même odeur qu'Olivia, ai-je failli dire. *Une odeur de pourri*. Je ne sais pas ce qui m'a retenue.

Je n'ai jamais réussi à me doucher rapidement.

"Qu'est-ce que tu fiches là-dedans ?" me demandait papa tous les matins, avant d'aller à l'école, en tambourinant sur la porte. Je ne sais pas ce que je "fiche" là-dedans – la même chose que tout le monde, sauf qu'il me faut plus de temps.

Depuis jeudi, je m'étais douchée deux fois : deux douches qui m'avaient pris moins de temps qu'une seule, habituellement. Je n'avais pas cessé d'entendre des bruits bizarres, de tirer le rideau, persuadée que j'allais découvrir le fantôme d'Arthur face à moi, tel un nuage de colère.

J'ai fermé le robinet avant même d'avoir rincé toute la mousse que j'avais sur le dos.

"Maman ?" ai-je lancé. Dès que j'avais la frousse, le meilleur remède pour me calmer était d'entendre la voix criarde et agacée de maman qui me répond : "Arrête de *hurler*, TifAni !"

J’ai appelé maman une seconde fois, en hurlant à pleins poumons. Pas de réponse. Je me suis enroulée dans une serviette et, dégoulinante, j’ai traversé la salle de bains pour ouvrir la porte et crier :

“Mamaaaaan !

— Bonté divine, je suis au téléphone !” Au son de sa voix, j’ai tout compris.

Je suis allée dans ma chambre sur la pointe des pieds. La moquette s’est assombrie sous chacun de mes pas encore humides. J’ai décroché le combiné pour écouter. J’avais supplié papa de m’installer un téléphone dans ma chambre. Une fois ce vœu exaucé, je l’avais décoré de stickers roses brillants, comme Rayanne dans *Angela, 15 ans*.

J’ai entendu Dan qui disait :

“… entendu dire qu’elle était isolée à l’école ?

— Non, a répondu maman, émue. Elle était récemment allée dormir chez Olivia.

— Je crois que tout a commencé cette nuit-là, quand Dean s’en est pris à elle, a dit Dan. Elle a dormi chez M. Larson.

— Son entraîneur de cross ?” a gémi maman. Dan et moi l’écoutions se moucher le nez. “J’ai l’impression que ma fille est une étrangère.”

Je me suis agrippée à ma serviette de bain. *Une étrangère*.

“Comment a-t-elle pu faire ça ?

— Les ados ne prennent pas toujours les bonnes décisions, Dina. Tâchez de ne pas être trop dure avec elle.

— Oh, je vous en prie. Moi aussi, j’ai été lycéenne. Quand on a un corps comme celui de TifAni, on ne passe pas une soirée à boire de l’alcool avec des garçons. TifAni n’est pas sotte. Elle connaît les valeurs de notre famille.

— Quand bien même, a répondu Dan. Les ados font des bêtises. Et TifAni a dû rattraper ses erreurs de la pire des manières.

— Et la police est au courant de tout ça ?” Maman n’en croyait pas ses oreilles. Elle pensait sans doute, de façon tout à fait ridicule, à l’humiliation qu’une famille comme la nôtre, pleine de *valeurs*, allait subir.

“TifAni le leur a dit hier.

— Et qu'est-ce qu'ils en pensent ? Que TifAni a manigancé tout ce *massacre* avec les autres marginaux du lycée, pour se venger ?" Maman a laissé échapper un "ah !", comme si c'était la chose la plus absurde qui soit.

"C'est possible", a dit Dan. J'ai imaginé sans mal l'impact que cette réponse a pu avoir sur le visage de maman. Dan, lui, ne devait pas trouver ça absurde. "L'ennui, c'est qu'ils n'ont pas la moindre preuve qui justifierait cette théorie.

— Et l'arme ? Celle qu'a touchée TifAni ?

— Je n'ai pas eu d'informations à son sujet, a dit Dan. Espérons que ça ne donnera rien.

— Et le cas échéant ?

— Quand bien même, ça ne constitue pas une preuve suffisante pour inculper TifAni. Et si Arthur a montré son arme à tout le monde, il est possible que d'autres empreintes s'y trouvent, ce qui corroborerait la version de TifAni."

Maman a poussé un soupir dans le combiné.

"Merci de m'avoir mise au courant, a-t-elle dit. J'espère que ces allégations ridicules vont bientôt prendre fin.

— J'en suis persuadé, a dit Dan. Ils se contentent de tout vérifier méticuleusement."

Maman a remercié Dan une nouvelle fois avant de lui dire au revoir. Je n'ai raccroché que lorsque j'ai été sûre d'être la dernière en ligne. Le téléphone a fait un bruit humide lorsque je l'ai décollé de mon oreille. Je l'ai essuyé sur ma serviette avant de raccrocher précautionneusement.

"TifAaaani !" La voix de maman s'est enrouée tandis que mon nom faisait trembler la maison. Je n'ai pas répondu, laissant les gouttes d'eau s'écouler au sol, sur la moquette couleur turquoise que maman m'avait laissée choisir. Elle allait moisir – elle me grondait toujours au sujet des serviettes humides que je laissais traîner : une autre raison pour qu'elle me déteste.

Maman m'a dit ne pas reconnaître en moi celle qu'elle avait élevée. J'ai pleuré, mais mes lèvres sont restées scellées. Par la suite, nous nous sommes terrées dans un silence de plomb. Comme on ne nous disait pas si le lycée rouvrirait, je passais mes journées sur le canapé, sous l'emprise de la télé, et je ne me levais que pour manger, me doucher ou aller aux toilettes. Le silence était le traitement qui m'était réservé : ainsi, il n'y avait personne pour me dire de ne pas regarder le journal télé.

Sept jours après la fusillade, Bradley ne faisait plus la une des infos ; lorsque les journalistes en parlaient, il n'y avait rien de neuf, seulement des interviews larmoyantes de parents ou d'élèves qui s'étaient trouvés proches de l'explosion, mais suffisamment à l'écart pour être toujours en vie, aptes à être filmés, et à faire de grands gestes de leurs membres intacts. De temps à autre, un envoyé spécial précisait que la police cherchait à voir si d'autres acteurs étaient impliqués dans l'affaire, sans laisser filtrer de noms ou de détails.

Alors, le lundi après-midi, quand l'inspecteur Dixon a appelé maman pour lui dire que nous étions attendues au poste de police sur-le-champ, en compagnie de notre avocat, j'étais furieuse car j'avais beau avoir regardé les informations, je n'étais pas prête pour ce qui allait suivre.

Vêtu de son habituel costume trop large, Dan nous a retrouvées sur place. Si maman et moi n'avions pas été en froid, je lui aurais demandé pourquoi Dan s'habillait aussi mal alors qu'il devait gagner beaucoup d'argent en tant qu'avocat. Tout ce que je savais de ce métier, je le devais au film *Hook*, dans lequel Robin Williams jouait un avocat riche mais débordé qui n'avait pas une minute pour ses enfants.

Papa n'était pas encore arrivé quand Dan et moi avons été conduits dans la salle d'interrogatoire par les inspecteurs Dixon et Vencino. Cette fois-ci, Vencino avait dans les bras un dossier épais et affichait un sourire entendu et sournois.

"TifAni, a dit l'inspecteur Dixon tandis que nous nous asseyions face à face. Comment allez-vous ?

— Ça va, je crois.

— Formidable", a rétorqué Vencino, cassant. Personne n'a fait cas de lui.

“Nous avons conscience que vous traversez une épreuve difficile depuis quelques jours”, a dit Dixon. Tout en lui respirait la sympathie : le ton de sa voix, sa façon d’être, ses sourcils étranges. “Si vous avez omis une information importante lors de notre dernière entrevue, nous souhaitons vous laisser la possibilité de nous en faire part.”

Il a fait un geste de la main pour illustrer la facilité avec laquelle une information importante peut parfois vous échapper.

J’ai regardé Dan. La faible lumière de la pièce mettait en évidence notre vulnérabilité commune. Je ne savais pas ce qu’il y avait dans ce dossier, mais voilà qui s’intégrait parfaitement dans le plan de Vencino.

“Jouons franc jeu, messieurs les inspecteurs, a dit Dan. TifAni a été honnête avec vous. À mon avis, vous lui devez la pareille.”

J’ai baissé les yeux pour mieux réfléchir, sans savoir si tout ça était vrai.

Dixon a fait ressortir sa lèvre inférieure. Il a hoché la tête, comme si c’était une éventualité. Mais il allait falloir le convaincre.

“Laissons TifAni répondre”, a-t-il dit. Alors, tous les trois m’ont observée, attentifs.

“Je ne vois pas, ai-je dit. Je vous ai pourtant dit tout ce qui me semblait important.

— Vous en êtes bien sûre ?” a demandé Vencino. Il a secoué le dossier devant mes yeux comme si je savais ce qui était à l’intérieur.

“Oui. Sincèrement, si j’ai omis de vous dire quelque chose, je n’ai pas fait exprès.”

Dan m’a caressé la main pour me rassurer.

“Pourquoi ne pas nous dire ce que nous sommes venus faire ici ?”

Vencino a lancé le dossier sur la table dans un bruit sourd.

Sous l’impact, le dossier s’est ouvert, laissant paraître une pile de photocopies de couleur qui m’ont tout de suite parlé. Lentement, intentionnellement, Dixon a répandu les copies de l’album scolaire de Bradley face à nous. De son ongle jauni, Vencino a pointé le doigt sur chacune des photos. Il a lu ce qu’Arthur et moi avions écrit : “Arrache-moi la bite.” “Étouffe-moi avec.” “Reposez en paix, les

OLHI.” C’est moi qui avais écrit cette dernière phrase. M. Larson nous avait demandé de rédiger un court poème de Halloween, une épitaphe suivant le modèle “Reposez en paix, Farmer Ted”. Sur le moment, on aurait dit un devoir pour des élèves de primaire ; pourtant, il m’était resté en tête. J’avais alors gribouillé cette formule quelque temps après, sous la photo d’Olivia. Sournois, Arthur avait gloussé en la lisant.

“C’est bien vous qui avez écrit ça ?” a demandé Dixon.

Dan m’a regardée, l’œil sévère.

“Ne réponds pas, TifAni.

— Ce n’est pas vraiment nécessaire”, a dit Vencino. Puis il a hoché la tête en direction de Dixon. Un autre dossier est apparu entre ses mains.

Des petits papiers : ceux qu’Arthur et moi nous faisions passer tout le temps, même quand on n’était pas en cours et qu’on aurait pu échanger de vive voix. Certains étaient insignifiants : le proviseur ressemblait à un rat ; Elisa White était une vraie salope. L’encre d’un vert identique à celui qui se trouvait sur les pages de l’album portait mes traces de doigts. En choisissant cette couleur, j’avais voulu clamer haut et fort mon allégeance à Bradley. Risible, avec le recul. Pourtant, ils n’ont pas eu besoin de l’encre verte pour détecter que l’écriture était la mienne : j’avais passé mes années collège dans un établissement catholique où les bonnes sœurs ne savaient pas que faire des sous-entendus sexuels des romans qu’on étudiait. La littérature avait donc, année après année, été mise de côté au profit de cours de grammaire et d’écriture cursive. Entre courbes et lignes, ma graphie parfaite sillonnait les pages de l’album : mon ADN transpirait dans la grâce de chaque lettre.

T’as vu la tignasse de Hilary aujourd’hui ?

Trop dégueu. Prends une douche, ma chérie. Sa chatte doit sentir le moisi. Si elle en a une. Au collège, les gens disaient qu’en fait, c’était un mec. Un hermaphrodite, tout au plus. J’arrive pas à croire que Dean l’a culbutée.

Dean et Hilary ? Quand ça ? Moi qui pensais qu'elle était vierge.

Voyons, tout le monde est au courant. Dean se tape tout ce qui bouge. (Le prends pas mal.) Plus tard, il sera du genre à se marier avec une ex-Miss USA mais à se taper la grosse serveuse du fast-food du coin. Le monde se porterait tellement mieux sans lui. Si t'es d'accord, lève la main et demande à sortir aux toilettes.

Tu devineras jamais ce qui vient de se passer dans les toilettes.

Dis-moi vite, il reste trois minutes avant la sonnerie.

Paige Patrick faisait un test de grossesse.

Puis un autre mot. Un autre jour. Sur celui-ci, il y avait une date dans l'angle supérieur droit, parce qu'on m'a toujours appris à mettre une date sur mes écrits, même sur un petit mot griffonné à la hâte.

29 octobre 2001
Aujourd'hui, je suis tombée sur Dean dans le couloir. Il m'a traitée de poids lourd. Sérieux, je crois que je vais changer de lycée.

(C'était faux ! Mais j'aimais bien dire ça à Arthur : ainsi, j'obtenais de lui qu'il me rappelle toutes les raisons qui faisaient que Bradley valait mieux que Mt St Theresa, ce qu'il faisait volontiers : "Tiens ? Ça te manque, les mères d'élèves qui hurlent comme des barges pour encourager l'équipe de foot ?")

C'est ce que tu dis au moins une fois par semaine. Tu changeras pas de lycée. On le sait très bien tous les deux. Je préférerais les tuer tous plutôt que de te voir partir. Ça te va, comme réponse ?

Cool. Comment on s'y prend ?

J'ai le fusil de mon père.

Et si tu te fais prendre ?

Je me ferai pas prendre. Y en a là-dedans.

Je ne savais pas comme faire comprendre aux inspecteurs que c'était notre façon de nous exprimer. Nous étions jeunes et cruels. Un jour, dans un bus qui emmenait l'équipe de foot jouer un match amical, un élève de première, remplaçant, s'était étouffé avec un morceau d'orange. Plutôt que de l'aider, ou de manifester le moindre signe d'alerte, Dean, Peyton et les autres gars de l'équipe avaient ri en voyant le sang monter à ses joues et ses yeux lui sortir de la tête (l'accompagnateur avait fini par s'en rendre compte et avait effectué la manœuvre de Heimlich). Pendant des semaines, les garçons nous avaient raconté la même histoire en boucle, s'étranglant de rire, tandis que le pauvre gamin qui s'était étouffé gardait les yeux rivés sur la table et tâchait de ne pas pleurer.

"Je suis quasiment sûr que si on jette un œil à vos cahiers, on découvrira que c'est votre écriture et que vous utilisez un stylo vert." Satisfait, l'inspecteur Vencino s'est caressé la bedaine, comme après un bon repas.

"Eh bien il va vous falloir un mandat pour fouiller dans les affaires de TifAni. Si vous en aviez un, vous seriez déjà en train de vous en servir." Dan s'est appuyé sur le dossier de sa chaise et a adressé un sourire narquois à Vencino.

"C'était juste pour rire, ai-je dit, à voix basse.

— TifAni !" Dan m'a mise en garde.

"Vraiment ? a dit l'inspecteur Dixon. Il vaut mieux qu'elle avoue d'elle-même. Parce que nous sommes en train de faire établir un mandat."

Dan clignait des yeux. Il essayait de trouver une solution. Il a fini par hocher la tête et soupirer :

"Tu peux leur raconter.

— C'était pour rire, ai-je répété. J'ai cru qu'il plaisantait.

— Et vous, vous plaisantiez ? a demandé l'inspecteur Vencino.

— Bien sûr que oui, ai-je dit. Je n'ai jamais cru qu'une chose pareille se passerait. Pas un seul instant.

— Le lycée, c'est très loin pour moi – Vencino a commencé à se radoucir – mais, jeune fille, croyez-moi, notre façon de plaisanter n'avait rien à voir.

— Avez-vous déjà discuté de vive voix de ce… projet ? a demandé l'inspecteur Dixon.

— Non, ai-je dit. Enfin, je crois pas.

— Comment ça, « je crois pas » ? a demandé Vencino. C'est oui ou non.

— C'est juste que… j'y ai pas prêté attention, ai-je dit. Oui, il se peut qu'il en ait parlé sur le ton de la blague, et peut-être que moi aussi, mais je n'ai pas gardé ça en mémoire parce que je ne l'ai pas pris au sérieux.

— Et pourtant vous saviez qu'il avait en sa possession une des armes utilisées le jour de la fusillade", a dit Dixon. J'ai hoché la tête. "Comment l'avez-vous su ?"

Je me suis tournée vers Dan qui m'a donné son feu vert.

"Il me l'avait montrée."

Dixon et Vencino se sont regardés, si hébétés qu'un court instant, ni l'un ni l'autre n'a manifesté de colère envers moi.

"À quelle occasion ?" a demandé Dixon.

Je lui ai parlé de l'après-midi passé avec Arthur dans son sous-sol. De la tête de cerf. De l'album. De la façon qu'il avait eue de braquer le fusil sur moi. De ma chute sur mon poignet endolori.

Dans le coin de la pièce, l'inspecteur Vencino secouait la tête. Les ombres plongeaient son visage dans l'obscurité, comme des ecchymoses. Il a murmuré :

"La petite enflure.

— Arthur a-t-il déjà plaisanté – il a fait un geste pour mettre ce mot entre guillemets – en disant vouloir s'en prendre à quelqu'un ?

— Non. Je pensais que c'était à moi qu'il voulait s'en prendre.

— Tiens donc – Vencino a tapoté son ongle crasseux sur le menton –, c'est bizarre : Dean prétend exactement le contraire."

J'ai ouvert la bouche, mais Dan m'a interrompue.

"Qu'affirme Dean ?

— Qu'Arthur a tendu son arme à TifAni. Qu'il lui a laissé la chance d'« éclater » – pardon pour mon vocabulaire, mais vous voyez à qui on a affaire – « la bite de cet enculé »." Vencino a enlevé une peau morte sous ses yeux. Il a

grimacé. “Selon Dean, TifAni a tendu la main pour se saisir de l’arme.

— J’ai jamais dit le contraire ! me suis-je exclamée. C’était pour m’en servir contre Arthur, pas contre Dean.”

Dan m’a mise en garde au moment même où Dixon a frappé un poing sur la table, faisant voler quelques photocopies en l’air où elles sont restées suspendues, parfaitement figées, avant de retomber en virevoltant, sans même avoir le temps de toucher le sol, et ce, avant que Dixon hurle :

“Mensonge !”

Son visage était écarlate, d’une couleur habituellement réservée aux blondes naturelles.

“Vous nous mentez depuis le début.”

Lui aussi avait menti : il m’avait bien eue, avec son masque de sympathie.

Au final, je me suis dit que personne ne disait la vérité, et c’est à ce moment que je me suis mise à mentir, moi aussi.

En regardant les infos, j’avais vu que l’enterrement de Liam serait le premier à avoir lieu, dix jours après les faits. Quelques heures plus tard, un e-mail était parvenu à toute la “communauté” de Bradley. C’est ainsi qu’ils se sont mis à nous désigner par la suite : la “communauté de Bradley”. Même moi, la marginale, j’avais reçu ce message. Maman aussi : elle m’avait demandé si je voulais aller m’acheter une robe noire. Je lui ai ri au nez : c’était ma façon de lui dire “ça va pas la tête” !

“Pas question.

— Bien sûr que si.” Ses lèvres se sont plissées pour former une ligne aussi fine qu’un brin d’herbe.

“Non, j’irai pas”, ai-je répété, furieuse. J’étais assise sur le canapé, en chaussettes couvertes de bouloches et de poils, les pieds sur la table basse. Trois jours s’étaient écoulés depuis l’interrogatoire, et je n’avais ni pris de douche, ni mis de soutien-gorge. Ça sentait pas la rose.

“TifAni !” a hurlé maman. Elle a pris une longue inspiration, les mains sur le visage. Puis, sur un ton rationnel, elle a dit : “On ne t’a pas élevée comme ça. La décence veut que tu t’y rendes.

— Je ne vais pas me pointer à l’enterrement du mec qui m’a violée.”

Maman a haleté :

“Ne parle pas comme ça.

— Comme quoi ? ai-je dit en riant.

— Il est mort, TifAni. D’une mort atroce. Il a peut-être fait des erreurs, mais ce n’était qu’un gamin.” Maman s’est pincé le nez pour renifler. “Il ne méritait pas ça.” Aiguë, sa voix s’est serrée sur la fin de sa phrase.

“Mais tu ne l’as jamais rencontré.” J’ai pointé la télécommande sur l’écran pour l’éteindre : c’était là la réplique la plus magistrale que je pouvais faire. D’un coup de pied, j’ai envoyé valser le plaid qui couvrait mes jambes poilues, et j’ai lancé un regard noir à maman alors que je me dirigeais vers l’escalier qui m’a conduite à ma chambre où je n’avais pas mis les pieds depuis deux jours.

“Si tu n’y vas pas, je ne paierai pas pour que tu réintègres Bradley !” a lancé maman dans mon dos.

Le matin de l’enterrement de Liam, le téléphone a sonné. C’est moi qui ai décroché.

“Allô ?

— TifAni ?” Mon nom m’a fait l’effet d’une surprise.

J’ai entortillé le fil autour de mon doigt.

“Monsieur Larson ?

— J’ai essayé de t’appeler plusieurs fois, a-t-il dit, d’une voix pressée. Comment ça va ? Bien j’espère ?”

Quelqu’un a décroché. Maman a dit :

“Allô ?”

J’ai coupé court :

“C’est pour moi.”

Nous sommes restés silencieux un instant, tous les trois.

“Qui est à l’appareil ?” a demandé maman.

Il s’est éclairci la voix, ne laissant aucun doute : il s’agissait d’un homme.

“C’est Andrew Larson, madame FaNelli.

— TifAni, a lancé maman. Raccroche ce téléphone.”

Mon doigt s’est entortillé plus fermement.

“Pourquoi ?

— J’ai dit : raccroche ce…

— Ce n’est pas grave, a dit M. Larson. J’appelais juste pour prendre des nouvelles de TifAni. Au revoir, TifAni.

— Monsieur Larson !” ai-je crié, mais il n’y avait plus que maman en ligne, hurlant par-dessus la tonalité du téléphone.

“Je vous ai dit de ne pas rappeler ! Elle a quatorze ans !

— Il ne s’est rien passé ! Je t’ai dit qu’il ne s’était rien passé !” ai-je hurlé en réponse.

Vous savez ce qui est le plus drôle ? Même si je redoutais l’enterrement de Liam, même si j’en voulais vraiment à maman de m’avoir forcée à y aller, je voulais tout de même me faire belle.

J’ai mis une heure à me préparer, recourbant chacun de mes cils pendant quarante secondes, de façon à ce qu’ils restent bien relevés, comme pour mimer la surprise.

Papa devait travailler (parfois, j’imagine qu’il est simplement assis dans un bureau vide, le regard rivé sur un ordinateur éteint). Alors j’y suis allée seule avec maman. Nous étions silencieuses dans sa BMW rouge cerise où le chauffage ne fonctionnait que quand elle appuyait sur l’accélérateur, si bien que chaque fois qu’elle s’arrêtait au feu, nous frissonnions en chœur.

“Je veux que tu saches”, m’a dit maman en desserrant les freins. Une légère bouffée d’air chaud s’est alors délicieusement propagée dans l’habitacle. “Je ne cautionne pas ce qu’a fait Liam. Évidemment. Mais tu as ta part de responsabilité, toi aussi.

— Arrête, tu veux ? ai-je imploré.

— Je dis ça comme ça. L'alcool fait faire des choses que…

— Je sais !"

Nous avons pris l'autoroute. Silence et chaleur se sont insinués dans la voiture.

Pour qui est amateur d'églises, celle de Mt St Theresa était très belle. Mais la cérémonie d'hommage (personne ne parlait de "funérailles" désormais) prévue pour Liam, qui était quaker, n'avait pas lieu à l'église. Nous nous sommes rendus au temple.

Sur place, ma surprise était telle que ma colère envers maman s'est atténuée, au point que je lui ai dit :

"Je croyais que les quakers vivaient reclus et refusaient les trucs du style médecine moderne ?"

En dépit des circonstances, maman a souri.

"Non, ce sont les amish."

Le temple était un édifice de plain-pied à la façade d'un blanc cassé patiné, entouré de chênes aux feuilles rouges et orangées accrochées à des branches à demi dépourvues d'écorce. Même si nous étions en avance de trois quarts d'heure, il y avait une longue file de berlines noires qui attendaient sur la pelouse boueuse. Maman a dû se garer tout en haut de la colline. Quand nous sommes descendues à pied, elle a essayé de s'accrocher à mon bras mais je l'ai repoussée et j'ai filé, sans l'attendre. Satisfaite, j'entendais le rythme hésitant de ses talons derrière moi.

Mais non loin de l'entrée, j'ai vu une foule de gens, de caméras de télé, et mes camarades de classe agglutinés, qui s'embrassaient et se réconfortaient mutuellement. Voilà qui m'a fait ralentir et, radoucie, j'ai laissé maman me rattraper.

"Tu as vu ce monde", a dit maman hors d'haleine. Face aux femmes en tailleur noir chic qui affichaient d'énormes colliers de perles autour du cou, maman s'est timidement agrippée à son pendentif en forme de croix. Ses faux diamants étaient ternes, malgré les rayons ardents du soleil en cette fin de matinée.

“Allons-y”, a dit maman. Un de ses talons était coincé dans l’herbe et l’a retenue en arrière. Quelques cheveux méchés se sont collés à son gloss rose ; elle a poussé un soupir pour s’en défaire.

“Bon sang”, a-t-elle murmuré tout en libérant sa chaussure de la boue.

En arrivant aux abords de la foule, quelques camarades de classe se sont figés ; ils m’ont scrutée, les yeux humides. Certains ont eu un mouvement de recul. Le pire, c’est qu’ils l’ont fait non pas par méchanceté, mais par réflexe.

Le temple était encore à moitié vide. Il allait se remplir, au point de ne pas contenir toute la foule, mais pour l’instant, les gens restaient dehors pour mieux se montrer face aux caméras. Nous nous sommes précipitées à l’intérieur pour prendre place sur le banc du fond. Maman s’est immédiatement penchée sous le banc à la recherche d’un repose-genoux, mais en vain. Elle s’est laissée glisser sur son siège en faisant un signe de croix pressé, avant de joindre les deux mains, les yeux clos. Ses cils qui semblaient être en plastique se recourbaient sur ses joues.

Une famille de quatre personnes – la fille, Riley, était en première au lycée – s’est glissée sur notre banc par la gauche. J’ai dû mettre un coup de coude à maman pour qu’elle ouvre les yeux. Elle leur barrait le passage.

“Oh !” Maman s’est poussée. Elle a fait pivoter ses genoux pour les laisser passer.

Riley s’est installée à mes côtés. Je lui ai adressé un hochement de tête solennel. Elle faisait partie du conseil des lycéens et prenait toujours la parole lors du rassemblement du lundi matin, pour annoncer combien le lavage de voitures organisé durant le week-end avait rapporté. Elle avait une très grande bouche, et quand elle souriait, ses yeux s’enfonçaient, comme s’ils se cachaient derrière ses joues.

Riley a hoché la tête elle aussi, sa bouche semblait trop grande pour son visage. Du coin de l’œil, je l’ai vue se pencher vers son père pour lui murmurer quelque chose. S’en est suivi un effet domino : le père s’est penché vers la mère, qui s’est penchée vers la jeune sœur, qui a laissé échapper un “pourquoi ?” Sa mère lui a murmuré autre chose, un avertissement ou la promesse d’une récompense. En tout

cas, les yeux au ciel, la petite s'est levée, les genoux un peu fléchis, pour s'extraire de notre rang, suivie des trois autres. Ceci s'est produit à plusieurs reprises : des camarades de classe qui ont reconnu le Judas assis au rang du fond et n'ont pas daigné s'arrêter, ou qui se sont relevés après m'avoir identifiée. Les bancs se sont remplis rapidement, et comme dans un théâtre noir de monde, les familles ont dû se séparer pour pouvoir trouver une place. J'ai scruté chaque nouvel arrivant, inquiète de découvrir Dean ou Hilary. Je savais qu'ils étaient à l'hôpital, qu'ils y resteraient un bon moment, mais je ne pouvais m'empêcher de les chercher du regard.

"Je t'avais dit qu'on n'aurait pas dû venir", ai-je murmuré à maman d'un ton triomphal. Moi au moins, je n'étais pas dupe.

Maman n'a pas répondu. Je me suis tournée vers elle. Deux cercles roses s'étaient formés sur ses joues.

Finalement, des personnes sympathiques se sont approchées de nous pour savoir si les places étaient libres.

"Je vous en prie", a répondu maman avec élégance, comme si elle avait gardé les places juste pour eux.

Ceux qui sont arrivés ensuite ont été contraints de rester à l'extérieur du temple, les oreilles collées aux grilles d'aération pour entendre la cérémonie. La moitié des élèves qui étaient venus n'avaient, j'en suis sûre, jamais adressé la parole à Liam depuis son arrivée à Bradley en septembre. C'est bizarre, mais j'ai ressenti une proximité naître entre lui et moi. Je savais que ce qu'il avait fait était condamnable. Au cours de ma première année de fac, je me suis sentie proche du pardon, à la suite de la conférence sur les crimes sexuels que chaque nouvel arrivant était censé suivre.

Après l'introduction effectuée par un agent de la police municipale, une fille avait levé la main :

"Donc, si on est sous l'emprise de l'alcool, c'est quand même un viol ?

— Si c'était vrai, je me serais fait violer bon nombre de fois, a répondu l'étudiante de master qui jouait le rôle de modératrice, tellement fière d'elle quand tout le monde s'est mis à rire. C'est un viol du moment qu'on est trop saoul

pour donner son consentement.

— Et si je dis oui alors que je suis dans les vapes ?" a ajouté la première.

La modératrice s'est tournée vers l'agent de police. C'est toujours le point épineux.

"C'est à vous de juger, a répondu l'agent. Tout le monde sait à quoi ressemble une personne qui est dans les vapes. Quand cette personne a dépassé les limites. Voilà qui devrait éclairer votre partenaire, plus qu'un oui ou qu'un non."

Au fond de moi, j'espérais que la fille pose la question que j'avais à l'esprit.

"Et si lui aussi est dans les vapes ?

— Ce n'est pas évident, a admis l'agent de police qui nous a adressé un sourire d'encouragement. Faites au mieux."

Comme si c'était une course contre la montre, ou un cours de gym.

Parfois, je songe à tout ça. Je me demande si Liam était animé de mauvaises intentions. Peut-être qu'il ne savait pas que ce qu'il faisait était mal. On en arrive parfois à ne plus savoir si l'on en veut toujours à quelqu'un.

Je n'avais jamais assisté à un office chez les quakers, et maman non plus. On avait fait des recherches sur Internet, pour découvrir qu'ils ne font pas de cérémonie religieuse comme on les connaît. Au lieu de ça, les gens se lèvent et s'adressent à l'assemblée quand ils en ressentent le besoin.

Nombreux sont ceux qui se sont levés pour dire un mot gentil au sujet de Liam, face à ses parents et son petit frère (aux yeux d'un bleu tout aussi perçant), qui étaient blottis les uns contre les autres dans un coin. De temps à autre, son père, le Dr Ross, laissait monter un long gémissement qui résonnait contre les murs du temple et ressortait par les conduits d'aération, poussant les gens qui étaient restés dehors à faire un pas en arrière tant le son était amplifié par le métal des grilles qui agissait comme un micro. Longtemps avant que la famille Kardashian ait rendu la chose publique à la télévision, je savais ce que ça faisait quand quelqu'un qui s'était trop fait faire d'injections pleurait. Il se trouve que le Dr Ross, ce chirurgien plastique riche et réputé, n'était pas différent de ces femmes au foyer mielleuses qui venaient le consulter dans le but de réparer les dégâts qu'elles avaient infligés à leur corps en essayant de se trouver un mari.

Il a eu du mal à se contenir alors que les gens défilaient pour souligner combien Liam était exceptionnel, drôle, mignon et futé. Futé. Voilà un mot que les gens utilisent pour décrire les enfants qui n'ont pas de bons résultats scolaires, soit parce qu'ils font un blocage, ou simplement parce qu'ils ne sont pas futés, justement. C'est à ce moment-là que j'ai décidé que, peu importe ce qui allait m'arriver, je n'allais pas attendre de savoir dans quelle catégorie je rentrais sans rien faire. J'allais me retrousser les manches. J'étais prête à tout pour me sortir de là.

Après la cérémonie, nous sommes sortis du temple. Des filles par groupes de trois ou quatre pleuraient alors que le soleil se reflétait impitoyablement sur leur chevelure blonde.

Le cimetière était situé juste à la sortie, sur la gauche. Nous étions tous invités à la mise en bière qui a suivi. Étant donné que maman et moi étions assises très près de l'entrée, nous nous sommes retrouvées dans le cercle le plus proche qui s'est formé autour de la tombe de Liam. J'ai senti la présence de quelqu'un à mes côtés alors que la foule se rassemblait. Puis la main moite du Requin a saisi la mienne. Reconnaissante, je la lui ai serrée en retour.

Le père de Liam avait dans les mains un vase argenté. Au départ, j'ai cru que c'était pour fleurir la tombe de son fils. Mais je me suis rendu compte qu'il contenait ses cendres. Je n'avais pas souvent assisté à des enterrements, mais chaque fois, le défunt était dans un cercueil. Voilà trois semaines, Liam expliquait qu'il n'aimait pas les oignons. Je n'arrivais pas à comprendre comment un jour on pouvait se plaindre de ne pas aimer les oignons et le lendemain se retrouver en cendres dans un incinérateur.

J'ai aperçu M. Larson, de l'autre côté. J'ai jeté un œil pour voir si maman l'avait remarqué, puis j'ai esquissé un petit salut de la main, qu'il m'a retourné. À ses côtés, il y avait une belle femme blonde, une femme dont je retiendrais la beauté mais pas le visage. Aujourd'hui je sais qui c'est : Whitney.

Une fois la pelouse détrempée recouverte de chaussures noires, le Dr Ross a tendu l'urne à son épouse. On pourrait s'attendre à ce que la femme d'un chirurgien plastique soit aisément reconnaissable, mais Mme Ross, elle, ressemblait à une femme au foyer lambda – plutôt potelée, toujours vêtue d'un haut trop grand pour cacher ses rondeurs. Quelle aurait été sa réaction si elle avait su ce que Liam avait fait cette nuit-là, chez Dean ? Si elle savait qu'il m'avait conduite au planning familial pour la pilule du lendemain ? On pouvait l'imaginer sans mal en train de soupirer : "Oh, Liam." La même déception que maman.

D'une voix claire, Mme Ross a dit :

"C'est ici que s'arrête la vie de Liam avec nous, mais ne croyez pas que c'est ici que vous devez venir pour penser à lui." Elle tenait l'urne contre sa poitrine. "Ne cessez jamais de penser à lui." Ses lèvres ont tremblé. "Où que vous soyez."

Le petit frère de Liam pleurait très fort, alors le Dr Ross l'a pris dans ses bras, tout contre lui.

Mme Ross a reculé d'un pas. Son mari s'est élégamment essuyé la joue pour dire d'une voix fébrile :

"Ce fut un honneur d'être son père."

Il a pris l'urne des mains de sa femme. Son visage s'est à nouveau affaissé alors qu'il dispersait son fils aîné dans l'herbe.

Maman ne m'a pas fait de remarque quand j'ai allumé la radio. Après tout ça, elle s'estimait heureuse d'avoir sa peste de fille à ses côtés.

Il nous a fallu un certain temps pour sortir du parking. J'avais entendu des élèves dire qu'ils se rejoignaient chez Minella's pour déjeuner. Je ne ferais plus jamais partie d'une bande de gamins turbulents qui occupent deux tables de restaurant sous le regard inquiet des gérants (secrètement heureux que les lycéens les aient choisis). Une autre chose dont je pouvais faire le deuil.

Nous avons fini par rejoindre la route : c'était une voie à sens unique qui sillonnait la campagne. Dans ce coin, les maisons étaient moins cossues. Nous étions un peu à l'écart du cœur de la Main Line et de ses grandes demeures

anciennes devant lesquelles la Honda Civic de la femme de ménage côtoyait la grosse Audi puissante de la famille. Le brouillard était tombé, on ne voyait plus très bien par la vitre. Maman, qui regardait dans son rétroviseur, a dit :

“Il y a une voiture qui nous colle de très près.”

J’ai cligné des yeux et regardé dans le rétroviseur de droite. Je ne conduisais pas encore, donc je ne me rendais pas compte des distances. J’ai reconnu la voiture en question : une Jeep Cherokee noire. C’était celle de Jaime Sheriden, un joueur de l’équipe de foot, un ami de Peyton.

“C’est vrai, elle est un peu trop près”, ai-je dit.

Sur la défensive, maman a contracté les épaules.

“Je respecte pourtant la limitation de vitesse.”

La joue contre la vitre froide, j’ai regardé au loin, par-dessus le rétroviseur.

“Il essaie juste de faire son malin.

— Imbécile, a marmonné maman. Après ce qui s’est passé, c’est pas le moment de retrouver une voiture remplie d’adolescents morts.”

Maman a poursuivi à la même allure. Elle jetait sans arrêt des coups d’œil sur le côté.

“TifAni, je suis sérieuse, ils sont vraiment trop près.” Elle a vérifié une nouvelle fois. “Tu les connais ? Tu peux leur faire signe d’arrêter ?

— Maman, je vais pas leur faire signe.” Je me suis tassée contre la portière. “Oh putain !

— Mais ils sont fous.” Maman se cramponnait au volant. “Je m’arrêterais bien, mais j’ai peur qu’ils… oh !”

Nous avons été propulsées vers l’avant au moment où la voiture de Jaime nous a percutées. Maman a perdu le contrôle du véhicule et nous nous sommes retrouvées au beau milieu d’un champ plein de bosses. D’ici à ce que maman empoigne le volant et freine, nous étions à une dizaine de mètres du bord de la route, les pneus à moitié enfoncés dans la boue.

“Bande de cons !” a soupiré maman. Elle a posé sa main tremblante sur sa poitrine avant de se tourner vers moi. “Tout va bien ?”

Avant que j'aie le temps de lui dire que ça n'allait pas, maman a flanqué un coup sur son levier de vitesse.

"Connards !"

Papa et maman ont évoqué la possibilité que je change de lycée. Mais à l'idée de me retrouver à nouveau ailleurs, de devoir me faire une place parmi des inconnus, je n'avais qu'une envie, c'était de m'allonger et me résoudre à une longue sieste.

J'avais beau avoir mauvaise presse à Bradley, le fait de connaître les lieux, de me dire qu'il me suffisait d'aller en cours, de manger avec le Requin et de rentrer travailler chez moi pour mieux me préparer une voie de sortie me réconfortait. Maman en était même venue à évoquer la possibilité de me faire l'école à la maison, mais elle s'est vite rétractée car elle arrivait à un moment de sa vie où son corps changeait ("Maman", avais-je grommelé) et, pour une raison ou pour une autre, j'avais cette faculté de l'agacer comme personne. J'ai failli lui dire que c'était un sentiment partagé, mais j'ai renoncé, pour ne pas l'énerver davantage.

Ils ont été frileux à Bradley lorsque maman leur a annoncé mon retour.

"Je suis étonné, a dit le proviseur Mah, que TifAni souhaite revenir. Je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure chose pour elle." Il s'est interrompu. "Je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure chose pour nous."

L'opinion publique ne s'est pas gardée de me faire un procès, et pourtant aucune preuve ne permettait de m'inculper du moindre crime. Il y avait juste mes petits mots échangés avec Arthur, nos élucubrations sur l'album et mes empreintes sur le fusil qui côtoyaient celles des assassins. Selon Anita, à qui j'avais accordé ma confiance, j'avais fait preuve d'une émotion très relative vis-à-vis de la mort de mes camarades de classe ; elle m'avait trouvée bien impatiente de retourner à l'école maintenant que mes "ennemis" n'étaient plus.

La déclaration la plus affligeante était celle de Dean ; il avait précisé qu'Arthur m'avait tendu son arme en m'invitant à le tuer "comme prévu". Bien sûr, Arthur n'avait jamais dit ça, mais qui allait remettre en cause la star des terrains de foot

aux abdos saillants, aux jambes désormais paralysées. Son avenir prometteur lui avait été arraché des mains alors qu'il commençait tout juste cette vie qui aurait pu être formidable. Les journalistes qui avaient fouiné s'étaient offusqués que tous ceux qui avaient une responsabilité dans cette tragédie ne soient pas inquiétés. Des femmes au foyer dodues, une croix en or entre leurs énormes seins, venaient de tout le pays pour déposer des fleurs de supermarché devant chez Dean, sur la pelouse, puis rentraient chez elles pour m'écrire des mails incendiaires bourrés de fautes : "Dieu vous punira pour ce que vous *aver* fait."

C'est Dan qui avait rappelé le proviseur à l'ordre : il lui avait dit que Bradley aurait un procès encore plus lourd que celui qu'ils avaient déjà sur le dos s'ils s'opposaient à mon retour. Certains parents d'élèves poursuivaient le lycée en justice ; ceux de Peyton étaient en première ligne. Les détecteurs de fumée de la partie la plus ancienne de la cafétéria ne s'étaient pas déclenchés. S'ils avaient fonctionné, ils auraient évité la propagation du feu jusqu'à la salle Brenner Baulkin. Selon le légiste, Peyton n'était pas mort à cause de sa blessure par balle, mais d'asphyxie. Avec des soins intensifs et une chirurgie réparatrice, Peyton aurait pu vivre plutôt normalement. Mais quand le feu a pénétré dans la pièce, il était conscient. Son visage décharné avait dû absorber toute cette fumée comme un morceau de pain plongé dans une soupe chaude. Je m'en voudrai toute ma vie de l'avoir laissé là.

Dean avait été envoyé dans un internat en Suisse, à quelques kilomètres d'un hôpital d'avant-garde spécialisé dans le traitement expérimental des blessures de la colonne vertébrale. L'objectif était qu'il remarche un jour, mais ça ne s'est jamais produit. Mais Dean s'est débrouillé pour en tirer parti. Il a écrit un roman, *Prendre son envol*, qui est devenu un best-seller mondial. De discours en plateaux-télé, Dean s'est fait un nom en tant que conférencier spécialisé en développement personnel. Je consulte son site web de temps en temps. Sur sa page d'accueil, Dean est en photo, penché en avant sur son fauteuil, à étreindre un enfant chauve sur un lit d'hôpital. Quand je vois l'empathie grossièrement mise en scène sur le visage de Dean, je me souviens de ce que j'aurais été capable de faire si Arthur m'avait bel et bien laissé me saisir de son arme.

Hilary non plus n'est pas retournée à Bradley. Ses parents l'ont envoyée dans l'Illinois où elle avait de la famille du côté de son père. Un jour, je lui ai écrit une lettre qui m'était revenue intacte.

Anita n'avait pas tort, il était assez incroyable que tous ceux qui avaient fait de ma vie un enfer ne soient plus là quand l'école a rouvert ses portes, au printemps. Il allait falloir un an pour reconstruire la cafétéria. En attendant, nous mangions à notre bureau. Les repas se résumaient souvent à de la pizza, mais qui allait s'en plaindre ?

Pendant le mois qui a suivi mon retour au lycée, j'ai eu la nausée chaque matin. Mais il fallait que je m'habitue à la solitude, rien de plus. La solitude est devenue une amie, un compagnon de fortune. C'était la seule chose sur laquelle je pouvais compter.

Je me suis mise à travailler dur pour honorer la promesse que je m'étais faite lors des funérailles de Liam. Pendant mon année de première, nous avons fait un voyage à New York pour visiter ces sites touristiques que j'allais bientôt détester, comme l'Empire State Building ou la statue de la Liberté. En descendant d'un bus, j'ai bousculé une femme portant une splendide veste noire et des chaussures pointues dignes d'une sorcière. Elle avait un énorme téléphone portable collé à l'oreille et portait un sac noir avec le nom "Prada" écrit en lettres dorées. J'étais à des années-lumière de me prosterner devant le trône des marques Chloé, Céline ou Goyard, mais je savais ce qu'était Prada.

"Pardon", ai-je dit en reculant d'un pas.

Elle m'a fait un léger signe de tête tout en continuant sa conversation.

"Les échantillons doivent nous parvenir d'ici vendredi au plus tard."

En entendant le bruit de ses talons qui s'éloignaient sur le trottoir, je me suis dit : *Cette femme est invincible*. Elle avait d'autres préoccupations que de savoir si elle allait prendre son déjeuner toute seule. Il fallait que les échantillons soient là pour vendredi, sans faute. C'est en pensant à toutes ces choses qui devaient remplir sa vie si importante – ces réceptions, ces cours de gym particuliers, ces draps raffinés en pur coton égyptien qu'elle voulait s'acheter – que mon rêve de gratte-ciel et de béton a pris forme. J'ai compris que la réussite pouvait être

source de protection ; réussir, c'était pouvoir maltraiter un larbin à l'autre bout du fil, porter des chaussures hors de prix qui terrorisaient la ville, faire s'écarter les foules sur votre passage, donner l'impression que vous êtes au-dessus du commun des mortels. Et pour parfaire le tableau, il fallait aussi trouver un homme.

Si j'arrivais à obtenir tout ça, me suis-je dit, plus jamais personne ne me ferait de mal.

15

Pour agacer Arthur, j'avais pris l'habitude de maintenir le doigt sur la sonnette. J'entendais alors le bruit sourd de ses pas qui s'approchaient sous les *ding-dong-ding-dong-ding-dong*.

"Putain de bordel, Tif !" laissait-il échapper après avoir enfin ouvert la porte, furieux.

Aujourd'hui, j'ai frappé. Je crois que je ne pourrai plus jamais supporter le son de cette sonnette.

Derrière moi, la caméra tournait ; ma poitrine était en ligne de mire. Je me contentais d'à peine sept cents calories par jour, et pourtant, sous mon soutien-gorge, impossible de me défaire de ce petit bourrelet de peau. Comment était-ce possible ?

Mme Finnerman a ouvert la porte. La solitude et l'âge s'étaient emparés d'elle comme deux pays alliés en temps de guerre, ne lui laissant aucune chance de se défendre. Ses cheveux grisonnants ne recevraient jamais aucun soin, ses traits s'affaissaient, sa peau se relâchait.

Mme Finnerman avait toujours été petite et informe (Arthur tenait son surpoids de son père). Ça peut paraître cruel qu'une femme ayant dû faire face à des choses aussi dures qu'elle dans la vie soit physiquement si faible et désarmée : elle avait les muscles flasques, une myopie sévère, était sujette à de terribles migraines et à des sinusites à répétition. Au printemps, pendant mon année de première, j'avais reçu une lettre de sa part : le temps avait alors suffisamment fait son œuvre pour qu'elle puisse entrevoir ce que serait désormais sa vie, maintenant qu'une terrible ligne l'avait sillonnée de part en part. Sa graphie paraissait hésitante, comme si

elle avait écrit cette lettre à bord d'une voiture qui roulait sur une route jonchée de nids-de-poule. Elle tenait à s'excuser pour tout ce que j'avais dû endurer. Elle m'a dit ne pas être au courant de toute cette animosité qu'Arthur, son propre fils, gardait en lui – comment avait-elle fait pour ne pas s'en rendre compte, répétait-elle encore et encore.

Maman m'avait interdit de lui répondre, et pourtant, c'est ce que j'avais fait. ("Merci. Ce qu'il a fait n'est pas votre faute. Je ne lui en veux pas. Parfois, même, il me manque.") J'avais plié la lettre en deux et l'avais glissée sous sa porte, un après-midi où j'avais repéré que sa voiture n'était pas devant chez elle. Je n'étais pas assez forte pour une confrontation, et j'avais cru comprendre qu'il en était de même pour elle.

De temps à autre, une fois mon diplôme en poche, Mme Finnerman m'avait envoyé une carte de vœux. Une drôle de relation s'était mise en place. Elle avait fait le premier pas après avoir découvert que je m'étais fiancée et lu un article qu'elle avait apprécié dans le *Women's Magazine*. Elle en avait même découpé un : "Facebook rend-il triste ?" Elle me l'avait envoyé dans une enveloppe, ainsi qu'un article du *New York Times* intitulé "L'effet-dépression de Facebook". Elle avait entouré la date de chaque article – j'avais écrit le mien en mai 2011, et celui du *Times* datait du 7 février 2012.

"Tu as devancé le *Times* ! avait-elle écrit. Bravo, TifAni !"

On aurait dit la correspondance enjouée de vieilles copines. Or c'était une erreur, car Mme Finnerman et moi n'étions pas amies. C'était la première fois que nous nous revoyions depuis avant la fusillade.

J'ai souri timidement.

"Bonjour, madame Finnerman."

Son visage s'est contracté comme un essuie-tout humidifié. Hésitante, j'ai fait un pas vers elle, mais elle a frénétiquement remué la main pour esquiver mon accolade.

"Ça va, a-t-elle dit. Tout va bien."

Dans le salon, sur la table basse, il y avait des albums photos et des piles de vieux journaux. Un mug avait été placé sur le gros titre d'un numéro jauni du *Philadelphia Inquirer* : "La police pense que les tireurs… agi seuls." Mme Finnerman a saisi sa tasse pour révéler les mots manquants, "n'ont pas", rectifiant du même coup mon destin.

"Qu'est-ce que je vous sers ?" a demandé Mme Finnerman. Je savais qu'elle ne buvait que du thé vert : un jour, complètement *stoned*, j'étais tombée sur son stock en cherchant un pot de Nutella.

"Je sais", avait dit Arthur face à mon incrédulité. Le thé vert, c'était exotique pour quelqu'un comme moi. Maman, elle, buvait du café. Arthur avait précisé que sa mère détestait le café.

"Je veux bien du thé, avais-je dit – je déteste ça.

— Vraiment ?" Les grosses lunettes de Mme Finnerman ont glissé sur son nez, alors elle les a repoussées de son index, tout comme le faisait Arthur. "J'ai du café.

— Eh bien un café, alors." J'ai eu un petit rire. Soulagée, j'ai vu Mme Finnerman rire elle aussi.

"Messieurs ? a-t-elle dit à l'équipe de tournage.

— S'il vous plaît, Kathleen, a dit Aaron. Comme je vous l'ai dit, faites comme si nous n'étions pas là."

Un instant, j'ai cru que Mme Finnerman allait de nouveau se décomposer. J'ai retenu mon souffle, me préparant au pire ; mais elle a surpris tout le monde en levant les mains au ciel :

"Comme si c'était possible." Elle a eu un rire cynique.

Puis elle a disparu dans la cuisine. J'ai entendu les portes de placards s'ouvrir et se refermer.

"Tu prends du lait et du sucre ? a-t-elle lancé.

— Juste du lait, ai-je répondu.

— Qu'est-ce que ça vous fait de vous retrouver ici ?" a demandé Aaron.

J’ai jeté un œil autour de moi pour contempler le papier peint défraîchi au motif fleur de lys et la harpe qui occupait tout un coin du salon. Jadis, elle en jouait, mais désormais, les cordes s’effilochaient comme des cheveux fourchus en mal de soin.

“Bizarre.”

À peine avais-je prononcé cette réponse que je me suis souvenue des instructions d’Aaron. Il voulait que je fasse des phrases complètes parce qu’ils allaient couper sa voix au montage. Il fallait que mes paroles se suffisent à elles-mêmes :

“C’est très bizarre de se retrouver ici.”

“Et voilà.” Mme Finnerman est revenue dans la pièce en marchant précautionneusement ; elle m’a tendu une tasse si cabossée qu’elle ne pouvait qu’avoir été faite main. J’ai remarqué le mot gravé au-dessous : “Pour maman chérie. Arthur. 14.2.1995.” Il n’y avait pas d’anse. J’ai donc dû changer de main toutes les trente secondes, dès que la chaleur devenait insoutenable. J’ai bu une gorgée du bout des lèvres.

“Merci.”

Mme Finnerman restait immobile, à côté du canapé. Nous avons toutes les deux regardé Aaron, en espérant qu’il nous donne des instructions.

Il lui a désigné la place libre à mes côtés :

“Kathleen, pourquoi ne pas vous asseoir à côté d’Ani, sur le canapé ?”

Mme Finnerman a hoché la tête, puis a marmonné :

“Oui, d’accord.”

Elle a longé la table basse pour venir s’asseoir à l’autre bout du canapé, les genoux droit devant, orientés vers la porte d’entrée, dans la direction opposée à moi.

“Si vous pouviez vous rapprocher, on pourrait resserrer le plan.” Aaron a fait un signe de la main pour illustrer son propos. J’ai eu du mal à regarder Mme Finnerman alors que je m’approchais d’elle, mais j’imagine qu’elle affichait le même sourire poli et mortifié que moi.

“C’est bien mieux”, a dit Aaron.

L’équipe de tournage attendait que nous prenions la parole, mais le seul son qu’on entendait était le ronron du lave-vaisselle, dans la cuisine.

“Vous pourriez peut-être feuilleter les albums photos, a suggéré Aaron. Pour parler d’Arthur ?

— J’aimerais beaucoup voir vos photos”, me suis-je aventurée.

Mme Finnerman s’est exécutée machinalement et s’est emparée de l’album comme si nous l’avions programmée pour le faire. D’un revers de main, elle a écarté un mouton de poussière tout léger. Il s’est accroché à son petit doigt pour se coller à nouveau au plastique de la couverture de l’album. Il y a eu un léger couinement quand elle l’a ouvert. Mme Finnerman a regardé Arthur, alors âgé de trois ans. La bouche ouverte, il avait à la main un cornet de glace vide.

“Ici, nous étions à Avalon, a-t-elle murmuré. Une mouette venait de passer tout près – elle a fait un geste rapide de la main. Elle avait fait tomber la boule de glace du cornet.”

J’ai souri.

“Quand je venais chez vous, on mangeait des litres de glace.

— Je savais qu’Arthur se goinfrait.” Mme Finnerman a tourné la page vivement. “Mais pas toi. Tu es si fluette.” Elle avait dans la voix quelque chose de menaçant. J’ai fait comme si je n’avais rien remarqué, je ne savais pas quoi faire d’autre.

“Oh, et celle-là.” Mme Finnerman a baissé la tête en poussant un long soupir face à cette photo où Arthur était couché près d’un labrador sable, la tête enfouie dans son pelage jaune. Un large sourire aux lèvres, Mme Finnerman a caressé le museau du chien. “Elle s’appelait Cassie. Arthur était fou d’elle. Elle dormait dans son lit toutes les nuits.”

Le cadreur est passé derrière nous pour zoomer sur la photo.

D’un geste, j’ai aplati la page de l’album pour en masquer le reflet, mais Mme Finnerman a enlacé l’album pour poser le menton sur la couverture de cuir. Une larme a coulé, s’accrochant à sa joue.

“Quand elle est morte, il a pleuré toutes les larmes de son corps. Voyez, il n’était pas celui qu’on a décrit. Lui aussi était un être doué d’émotions.”

Celui qu'on a décrit… Un psychopathe. Incapable de ressentir la moindre émotion humaine, seulement d'imiter celles qu'il observait chez les autres : le remords, la peine, la compassion.

La police avait consacré beaucoup de temps et d'énergie à mettre au jour le lien qui unissait Arthur et Ben, à identifier le meneur du groupe. À comprendre que ce qu'ils voulaient, c'était réduire notre communauté à néant ; le but étant d'éviter que la même chose ne se reproduise ailleurs. Les psychologues les plus renommés du pays avaient étudié les preuves rassemblées après la fusillade : les journaux intimes de Ben et d'Arthur, leurs bulletins scolaires, les entrevues avec les voisins et les amis de la famille. Tous en étaient venus à la même conclusion : Arthur était l'instigateur.

J'ai fait mine de lui témoigner de la compassion, tout comme Arthur l'avait fait pour moi de si nombreuses fois.

"Vous savez ce que je me rappelle quand je pense à lui ?"

Mme Finnerman a pris un mouchoir dans la boîte sur la table basse. Son visage a rougi lorsqu'elle a soufflé.

"Non ?

— Je me souviens de sa gentillesse, lors de mon premier jour d'école. Je ne connaissais personne. Je me souviens que c'est le seul à m'avoir défendue quand tous les autres se moquaient.

— C'était tout lui." Ses lèvres ont tremblé : "Ce n'était pas un monstre.

— Je sais", ai-je dit, sans être sûre de dire vrai.

J'étais d'accord avec ce que les gens pensaient de lui. Mais dans son rapport qu'elle avait remis à la police, le Dr Anita Perkins reconnaissait que même les psychopathes peuvent montrer quelques bribes d'émotion réelle, d'empathie non feinte. J'aime croire que c'est ce qu'il a ressenti pour moi, même si le Dr Perkins avait évalué Arthur selon le test de Hare qui inventoriait les traits de personnalité et de comportement servant à détecter la psychopathie : Arthur était tout en haut de la courbe.

Ce qu'il avait fait pour moi – son numéro de grand frère protecteur, et même cette absurdité qu'il avait balbutiée à la fin, le manche du couteau enfoncé dans sa poitrine parfaitement parallèle au sol : "J'essayais juste de t'aider" – pouvait se réduire à un simulacre de bienveillance ou à de la manipulation pure et dure. Selon le Dr Perkins, les psychopathes sont très doués pour identifier le talon d'Achille de leurs victimes et pour en tirer profit. En termes de manipulation, mon premier modèle n'était donc pas Nell, mais bien Arthur.

Ben était dépressif, suicidaire, pas nécessairement prédisposé à la violence comme l'était Arthur, mais pas non plus réfractaire à cette idée. Au collège déjà, Arthur et lui avaient fantasmé sur l'idée de se débarrasser de leurs idiots de camarades de classe et de profs. Pour Ben, c'était resté une plaisanterie. Mais Arthur, lui, attendait un déclic pour que ce fantasme laisse place à la réalité.

La fête de fin d'année chez Kelsey Kingsley avait tout déclenché. C'est ce que Dean et Peyton avaient fait subir à Ben dans les bois qui avait conduit Ben à tenter de se suicider. D'après le journal d'Arthur, l'idée d'un attentat "façon Columbine" lui était venue à peine deux semaines après, en rendant visite à Ben à l'hôpital. Dans son journal, il explique qu'il attendait que les infirmières se relaient, ce qui leur laissait à tous deux quelques instants pour se retrouver. Mais il trouvait ça agaçant. ("On est quoi ? Deux bébés sans défense ?") Son père avait un fusil : la première pièce de leur arsenal. Arthur pouvait obtenir une fausse carte d'identité, et faire croire qu'il avait dix-huit ans – il faisait plus vieux que son âge. Sur Internet, il y avait toutes les instructions nécessaires pour construire une bombe artisanale. Ils n'étaient pas idiots : c'était dans leurs cordes. Son instinct lui disait que Ben avait eu un déclic, qu'il avait franchi une limite, qu'il ne reviendrait pas en arrière, et c'était juste ce qu'il attendait. Ben n'avait rien à perdre : il voulait mourir. Si la mort était la seule issue, autant en profiter et faire payer les autres pour ce qu'ils lui avaient fait subir.

Selon les médias, Ben et Arthur étaient les souffre-douleur du lycée : bizarres, gros, homos. Mais les rapports de police proposent une autre vision des choses, rien à voir avec la version tendance des journalistes. Même si tout le monde savait qu'Arthur était gay, Ben ne l'était pas. Quand Olivia a dit avoir vu Arthur

faire une pipe à Ben dans la Clairière, c'était un mensonge. Une rumeur d'ado, idiote et affligeante, qui de manière tragique et ironique avait mis de l'huile sur le feu. Cette rumeur avait blessé Ben et l'avait rendu furieux. Arthur en avait profité.

"Je lui avais promis qu'Olivia y passerait", avait écrit Arthur. C'était la première à figurer sur sa liste de victimes. Sauf qu'Arthur se fichait pas mal d'avoir ou non une liste. Pour lui, l'attentat n'était pas censé le venger, ou régler leur compte à ses détracteurs ; c'était juste une forme de mépris. Il voulait s'en prendre à quiconque était intellectuellement inférieur à lui, c'est-à-dire, selon lui, à tout le monde. Son idée de liste visait uniquement à séduire Ben. Il voulait faire sauter toute la cafétéria – le Requin, Teddy, la gentille serveuse qui fabriquait les sandwiches et qui déposait une couche de fromage entre le jambon et le rosbif, comme il l'aimait : nous étions tous la proie idéale. Il s'était planqué dans les dortoirs vides du troisième étage, à attendre la détonation pour pouvoir descendre et savourer le carnage, avant de mettre fin à sa propre vie. Les flics lui tireraient dessus de toute façon ; or le pire cauchemar d'un psychopathe, c'est la perte de contrôle. S'il devait mourir, ce serait selon ses propres termes. Il s'était seulement mis à tirer après avoir vu qu'une seule de ses bombes avait explosé, infligeant des dommages "minimes".

Le rapport du Dr Perkins était mis à disposition du public. J'ai commencé à en lire une partie et, quand j'ai fini par comprendre que j'y figurais, je suis revenue en arrière pour relire les premiers paragraphes. C'était comme voir une photo de soi et ne pas se reconnaître – qui est cette grognasse qui fronce les sourcils à l'arrière-plan ? Elle ne sait pas que ça lui fait un double menton ? Ce méta-moment où vous vous rendez compte de la façon dont le monde vous regarde, parce que la grognasse n'est autre que vous.

Le Dr Perkins avait classé le "partenariat" de Ben et d'Arthur dans la catégorie des phénomènes dyadiques, un terme que les criminologues ont inventé pour décrire la façon dont les duos de criminels se galvanisent mutuellement grâce à leur soif de sang. Entre un psychopathe (Arthur) et un dépressif (Ben), le psychopathe était sans aucun doute le meneur, mais comme tout psychopathe est stimulé par la violence, un partenaire impulsif peut s'avérer très utile, pour

l'électriser et le pousser au crime. Ben et Arthur préparaient l'attentat depuis six mois, et pendant presque toute cette période, Ben était confiné dans une maison de convalescence à faire croire aux médecins et infirmières qu'il ne représentait plus un danger pour lui-même. Entre-temps, Arthur s'était trouvé une nouvelle groupie, quelqu'un dont la douleur et la colère amplifiaient en lui le besoin de violence. Cette aide lui avait permis de laisser frémir sa colère jusqu'à ce qu'il ait l'opportunité de la faire éclater. Mon nom ne figurait pas dans le rapport, mais ça ne pouvait être personne d'autre que moi. Parfois, je me demande ce qui se serait passé si je n'avais pas mis Arthur en colère la dernière fois que je l'ai vu, dans sa chambre. S'il se préparait à me confier son plan. À me demander d'y prendre part.

"Là, nous étions à la plage." Mme Finnerman a passé la main sur la feuille d'album pour l'aplanir. Je ne m'attendais pas à voir M. Finnerman, les avant-bras sur le dossier d'un banc, au bord de l'eau, des petits poils bruns frisés sur le torse. À ses côtés, Arthur était debout ; il montrait le ciel et criait quelque chose. Mme Finnerman le retenait : ses bras frêles enlaçaient les jambes de son fils pour ne pas qu'il tombe.

"Comment va M. Finnerman ?" ai-je demandé, poliment.

J'ai beau avoir en ma possession la photo qui immortalise l'un de ses moments les plus intimes passés avec son fils, je ne l'ai jamais rencontré. Il avait refait surface au moment des événements, bien sûr, mais avait disparu peu après l'enterrement. L'enterrement. Oui, les assassins eux aussi ont droit à des funérailles. Mme Finnerman s'était humiliée en contactant rabbin après rabbin, mais impossible de trouver quelqu'un qui acceptait de se charger de l'office pour Arthur. Je ne sais pas ce qu'ont fait les parents de Ben. Personne ne sait.

"Oh, tu sais, a dit Mme Finnerman, Craig s'est remarié, alors."

Elle a bu une gorgée de thé froid.

"Je n'en savais rien, ai-je dit. Excusez-moi.

— C'est ainsi." Elle avait un peu de thé au-dessus de la lèvre supérieure. Elle ne l'a pas essuyé.

"Vous savez, ai-je dit, moi aussi, j'ai une photo d'Arthur et de son père."

Le soleil a tout à coup balayé un nuage et le salon s'est illuminé. Les pupilles de Mme Finnerman se sont dilatées. J'avais oublié qu'elle avait les yeux bleus.

"Comment ?"

J'ai lancé un regard en direction d'Aaron. Il trimballait un micro çà et là dans la pièce, et n'avait pas fait attention à mes paroles.

J'ai pris le mug entre les mains. Désormais, il était tiède.

"J'ai une photo… euh. Celle qu'Arthur avait dans sa chambre.

— Le cadre avec les coquillages ? a demandé Mme Finnerman.

— Oui. La photo d'Arthur et son père." J'ai hoché la tête.

Sur le visage de Mme Finnerman, la douceur s'est évanouie. Même ses rides ne ressemblaient plus tant à de la peau plissée qu'à du verre fissuré.

"Comment se fait-il que tu aies ça ? Je l'ai cherchée partout."

Je savais qu'il me fallait mentir, mais j'ai eu l'impression que quelqu'un avait effacé ma mémoire. Je n'arrivais pas à trouver une réponse qui ne la mettrait pas en colère.

"Arthur et moi nous sommes disputés, ai-je admis. Je l'ai prise. C'était méchant. J'essayais de le rendre furieux." Le regard rivé sur ma vieille tasse à café, j'ai dit : "Je n'ai jamais eu l'occasion de la rendre.

— J'aimerais que tu me la rendes.

— Bien sûr, ai-je dit. Je suis…"

J'ai été interrompue par les hurlements de Mme Finnerman.

"Ah ! Aaah !" Elle a lancé son mug sur la table. Les journaux ont absorbé ce qui restait de son thé. "Ohh !" Mme Finnerman s'est agrippée à ses tempes, les paupières fermement scellées.

"Kathleen ! a crié Aaron au même moment que moi. Madame Finnerman !

— Mes médicaments, a-t-elle gémi. Vers l'évier."

Aaron et moi nous sommes précipités dans la cuisine. Il est arrivé en premier pour pousser de côté le produit vaisselle et les éponges.

"Je ne les trouve pas, a-t-il lancé.

— La salle de bains", a-t-elle dit d'une voix étranglée.

Je savais où se trouvait la salle de bains. J'y suis arrivée avant Aaron. À côté du lavabo, il y avait un petit flacon orange. Au dos figuraient les instructions : "Un comprimé aux premiers signes de douleur."

"Tenez, madame Finnerman." J'ai fait glisser une pilule dans la paume de ma main. Un membre de l'équipe de tournage lui a passé sa bouteille d'eau. Elle a avalé son médicament.

"Mes migraines", a-t-elle murmuré. Elle basculait d'avant en arrière, les doigts de part et d'autre de son crâne, et s'est mise à pleurer. "Je ne sais pas pourquoi j'ai cru pouvoir y arriver." Elle a effectué une pression plus forte sur son crâne pour déclarer : "J'aurais jamais dû dire oui. C'est trop difficile. Bien trop difficile."

"Je peux vous déposer à votre hôtel ?" a proposé Aaron une fois que nous fûmes sortis de chez Mme Finnerman.

J'ai fait un signe de la main :

"Je suis garée juste ici, merci."

Du coin de l'œil, Aaron a regardé la maison qui sombrait peu à peu dans l'obscurité. Fut un temps, c'était une belle maison, resplendissante. Mais c'était bien avant qu'Arthur y vive. J'essayais d'imaginer ce à quoi elle ressemblait il y a cinquante ans, aux yeux des jeunes filles qui venaient des quatre coins du pays pour recevoir une éducation de haut niveau à Bradley, éducation qu'elles ne mettraient jamais à profit une fois que leur vie de famille allait prendre le dessus.

"Loin de moi l'idée de dénigrer ce qui vous avez dû endurer, m'a-t-il dit, mais j'imagine que c'est encore plus difficile pour elle."

J'ai observé le vent décrocher une feuille de son arbre.

"Vous avez raison. Je l'ai toujours dit. En quelque sorte, tous les autres sont morts noblement.

— Noblement", a répété Aaron. Il a hoché la tête quand il a compris.

"Les victimes deviennent vite des héros.

— Ça ne risque pas de m'arriver." J'ai froncé les sourcils, m'apitoyant sur mon sort. "Je sais que ça sonne égoïste, mais j'ai l'impression de faire les frais d'une grosse arnaque."

Ce n'est pas à Aaron, mais à Andrew, que j'avais fait cet aveu, la nuit précédente, assise au bord de son lit, dans sa chambre d'enfant. Ses parents roulaient vers leur maison au bord de l'océan. Ils aimaient partir tard le vendredi soir. Il y avait moins de circulation. Pourquoi ne pas aller boire un verre chez lui avant de rentrer à l'hôtel ? C'est ce que j'avais suggéré lorsque nous étions montés dans sa voiture, hors d'haleine après avoir redescendu l'escalier du gymnase. Andrew s'était tourné vers moi pour me répondre, les sourcils froncés.

"Quoi ?" avais-je demandé.

Il avait approché la main.

"Tu as quelque chose dans les cheveux." Une mèche entre les doigts, il a ôté quelques petits fragments qui semblaient m'embuer l'esprit, oblitérer ma conscience. "On dirait des copeaux de bois. Ils doivent venir de dessous le bureau."

Après la vodka prise dans la cuisine d'Andrew, puis la visite guidée de sa maison qui s'est achevée dans sa chambre d'enfant, Luke a refait surface. De nouveau, j'ai essayé d'expliquer tout ce qu'il avait fait pour moi. Il était la preuve que j'étais une bonne personne. "Luke n'épouserait pas une meurtrière paumée, ai-je dit. Il me répare."

Andrew s'est assis à côté de moi, sa cuisse chaude contre la mienne. Parfois, dans le métro, il y a tellement de monde que je ne peux éviter ces jambes qui me collent à gauche comme à droite. Les New-Yorkais s'insurgent contre ce genre de contact physique, mais moi, je le savoure en secret, si rassérénée par cette chaleur corporelle que je pourrais m'endormir sur l'épaule du premier venu.

"Mais tu l'aimes, au moins ?" a demandé Andrew. Mes paupières se sont mises à battre de fatigue alors que je cherchais une réponse.

La colère, la peur, la frustration et la tristesse sont pour moi comme des matières : de la soie, du velours ou du coton. Mais mon amour pour Luke, je ne saurais dire à quel type de tissu je l'associe. J'ai glissé la main dans celle

d'Andrew et l'ai regardé alors qu'il faisait tourner ma bague de fiançailles.

"Je suis trop fatiguée pour répondre à cette question."

Andrew m'a aidée à m'allonger. Quelques larmes se sont écoulées le long de mes cheveux. J'ai fait un drôle de bruit en essayant en vain de respirer par le nez. J'étais nerveuse ; un thermomètre aurait estimé que j'étais trop fiévreuse pour aller à l'école. Andrew m'a caressé le front, brûlant, poisseux de sueur, puis m'a laissée seule un instant pour éteindre la lumière et lutter avec la fenêtre. J'ai entendu le rythme de la vie au-dehors et, heureuse, j'ai frissonné sous la fraîcheur qui m'est arrivée quelques secondes plus tard.

"L'air frais te fera du bien", m'a promis Andrew.

Je voulais l'embrasser de nouveau, mais il s'est blotti contre moi et m'a enlacée. Je portais encore mes chaussures quand le sommeil s'est soudain répandu sur moi comme une pluie de météorites, rare et éblouissante.

Le Yanming était le restaurant auquel on se rendait pour les grandes occasions : le réveillon ou les anniversaires. Maman nous y avait conduites, le Requin et moi, pour fêter la fin du lycée. Papa n'était pas venu : il avait dit qu'on serait mieux "entre filles".

La BM d'Andrew s'est retrouvée coincée entre deux gros 4×4. Une fois à l'intérieur, face à une foule de cinquantenaires tous bien vêtus, émoustillée par le parfum de la bonne cuisine, j'ai eu la même impression que par le passé – une impression qui m'était étrangère ces derniers temps : j'étais impatiente de passer à table.

Après avoir quitté Mme Finnerman, j'avais appelé maman pour m'excuser et lui dire que je n'avais pas très envie d'aller au restaurant.

"Ta journée a dû être difficile", m'avait dit maman. Quant à Luke, je n'avais pas entendu le son de sa voix depuis vingt-quatre heures. Il m'avait simplement écrit un texto pour me demander si tout se passait bien.

"Tout va bien", avais-je répondu.

Son silence m'avait rendue encore plus téméraire.

“Bonsoir.” Le regard du maître d’hôtel s’est émerveillé à la vue d’une femme comme moi. “Vous avez réservé ?”

Je n’ai même pas eu le temps de lui répondre. J’ai entendu une voix haut perchée crier mon nom avec surprise. Je me suis retournée pour découvrir maman et tante Lindy, toutes les deux vêtues d’une robe noire décolletée, un châle à motifs chargés autour du cou. Leurs bracelets cliquetaient chaque fois qu’elles buvaient un peu d’eau. Le parfait accoutrement.

Maman et moi nous sommes regardées alors que j’essayais de me trouver une bonne excuse. J’étais heureuse de la savoir derrière le bar, d’où elle ne pouvait pas voir Andrew qui était resté dans le coin à m’attendre. Après avoir répondu à Luke, je lui avais envoyé un texto pour lui proposer de “profiter” de ma réservation. Trois points de suspension étaient apparus après l’envoi du message. Quelques instants après, Andrew s’était décidé à répondre :

Quelle heure ?

“Je ne savais pas qu’ils faisaient des plats à emporter”, a dit maman une fois que nous fûmes assises. Elle a tourné la page de son menu. “C’est bon à savoir.”

J’ai déplié ma serviette sur mes genoux.

“Pourquoi ? Tu veux quand même pas qu’ils viennent te livrer à la maison ?

— C’est pas tout près”, s’est plainte Lindy. Elle a tapoté son verre de ses ongles vernis en interpellant le serveur qui débarrassait la table d’à côté. “On pourrait avoir de l’eau ?”

Tante Lindy était la petite sœur de maman. Quand elles étaient jeunes, elle était plus mince et plus mignonne que maman, et elle en jouait. Mais désormais, comme sa fille va se marier avec un policier alors que moi je vais épouser un gars de Wall Street, maman a repris le dessus.

“Lin, a dit maman, tu peux me croire, ça vaut le déplacement.” Comme si c’était une vieille habituée.

Après mon coup de fil, maman avait décidé de ne pas annuler la réservation. J'ose croire que ça n'a rien à voir avec le fait que Luke avait donné le code de sa carte bleue lors de la réservation. J'avais un peu hésité avant de lui dire que j'avais décidé de passer en coup de vent pour prendre quelque chose à emporter, que je voulais manger dans ma chambre d'hôtel.

Quand elle m'a dit que papa n'avait pas voulu venir, j'ai marmonné :

"Tiens donc, c'est surprenant !"

Maman a soupiré et m'a dit de ne pas commencer.

Tante Lindy a tout à coup éclaté de rire :

"Des raviolis au veau épicé." Elle a fait une grimace. "Ça fait pas très chinois."

Maman l'a regardée d'un œil condescendant.

"C'est de la cuisine fusion, Lin." Derrière son épaule, j'ai vu Andrew, debout, qui me faisait signe.

Il a traversé le restaurant, passant devant la réception pour se rendre aux toilettes.

"Tu veux bien commander des crevettes à la citronnelle pour moi ?" J'ai replié ma serviette que j'ai posée sur la table. "Il faut que j'aille aux toilettes."

Maman s'est reculée pour tirer la table à elle et me laisser sortir.

"Et tu ne prends pas d'entrée ?

— Une salade composée", ai-je lancé par-dessus mon épaule.

J'ai d'abord cherché Andrew aux toilettes. Je suis allée chez les hommes en faisant comme si je m'étais trompée. Un père de famille moustachu qui se séchait les mains m'a informée de mon erreur. J'ai appelé le nom d'Andrew mais suis sortie quand le monsieur moustachu s'est répété, agacé.

Comme maman et tante Lindy me tournaient le dos, je me suis précipitée vers la porte d'entrée. À l'extérieur, l'air était par contraste tellement inodore que je n'étais plus sûre de bien respirer. Il m'a fallu quelques secondes pour distinguer les objets devant moi, dans l'obscurité ; j'ai aperçu Andrew, adossé au coffre éraflé de sa voiture comme s'il m'attendait depuis tout ce temps.

Je me suis excusée en gesticulant.

“Elle m’a prise au dépourvu.”

Andrew s’est approché pour me retrouver sous un échafaudage qui nous protégeait de la lumière de la rue. Malicieux, il a brandi l’index :

“L’intuition maternelle. Elle a dû sentir que tu allais faire une bêtise.”

J’ai secoué la tête en riant pour lui montrer qu’il avait tort. Je n’aimais pas qu’Andrew parle de nous deux comme d’une “bêtise”.

“Non. C’est juste qu’elle ne pouvait pas manquer un dîner gratuit chez Yanming.” Andrew s’est approché de moi. Je me suis appuyée au mur de briques.

Il a pris mon visage entre les mains, et j’ai fermé les yeux. J’aurais pu m’endormir à cet instant, debout, ses pouces caressant mes joues, sous la brise inodore qui me collait les cheveux au visage. J’ai posé les mains sur les siennes.

“Attends-moi quelque part, ai-je dit. Je te retrouverai où tu veux. Juste après.

— Tif, a-t-il soupiré. Il vaut peut-être mieux s’arrêter là.”

Je me suis accrochée à lui et j’ai essayé de parler normalement :

“Je t’en prie.”

Andrew a soupiré, puis ses mains se sont glissées hors des miennes. Il les a posées sur mes épaules, comme un frère, et au fond de moi, j’ai senti que je me fissurais.

“La nuit dernière, on aurait pu faire quelque chose que ni toi ni moi n’aurions jamais pu effacer, a-t-il dit. Mais on ne l’a pas fait. Mieux vaut y renoncer maintenant, avant de faire quelque chose qu’on regretterait plus tard.”

J’ai secoué la tête, puis j’ai soigneusement calibré le ton de ma voix.

“Avec toi, je ne regretterai jamais rien.”

Andrew m’a prise dans ses bras. J’ai bien cru l’avoir convaincu, jusqu’à ce qu’il dise :

“Moi, il se pourrait que je le regrette.”

La porte du restaurant s’est ouverte, laissant sortir un éclat de rire. Je voulais hurler à tous les convives de fermer leur gueule. Rien n’est plus dur que de garder son calme quand tous les autres s’amusent.

“On n’est pas obligés de faire quoi que ce soit”, ai-je dit. À ce moment précis, je détestais le ton de ma voix. “On peut se contenter d’aller boire un verre quelque part. De discuter.”

Les battements du cœur d’Andrew résonnaient dans mes oreilles. Entre eau de toilette et angoisse, il avait le parfum d’un premier rendez-vous. J’ai senti la tristesse de son souffle sur mes cheveux.

“Je ne peux pas simplement discuter avec toi, TifAni.”

Quelque part, ce pare-brise qui me protégeait venait d’exploser en mille morceaux. La seule chose que je savais faire, c’était me défendre : j’ai planté les coudes dans la poitrine d’Andrew et l’ai repoussé. Il ne s’attendait pas à ça. Il a reculé en titubant et a poussé un cri étouffé, de douleur ou de surprise, je ne sais pas.

“Mais putain, évidemment, tu ne peux pas.” Je lui ai fait signe de rester à distance. “J’avais juste besoin d’un ami. Mais tu es comme les autres : tu croyais que tu pouvais te taper la pétasse de Bradley.”

Sous la lumière des lampadaires, j’ai vu le visage d’Andrew, meurtri. Je m’en suis immédiatement voulu.

“TifAni, a-t-il tenté. Voyons, tu sais que c’est faux. Je veux juste ton bonheur. C’est tout ce que j’ai toujours souhaité. Mais ce qui se passe entre nous – il nous a désignés du doigt – ça ne te rendra pas heureuse.

— Oh ! De mieux en mieux.” J’ai eu un rire mauvais. “Encore quelqu’un qui sait ce qui est censé me rendre heureuse. Putain ! C’est juste ce dont j’ai besoin.” *Tais-toi. Ne dis pas ça.* Mais impossible de m’arrêter. “Je sais, compris ?” Je me suis rapprochée de lui, très près. “Je sais ce qui est censé faire mon bonheur.”

Gentiment, Andrew a hoché la tête.

“Je le sais.” Il a essuyé une larme sur mon visage, ce qui m’a fait pleurer encore plus fort. Serait-ce la dernière fois qu’il me touchait ? “Alors ne te retiens pas.”

Je me suis accrochée à sa main posée sur mon visage. Mon nez coulait et mes larmes se déversaient sur lui.

“Mais je ne peux pas. Je n’y arriverai jamais.”

La porte du restaurant s'est ouverte. Andrew et moi nous sommes séparés alors qu'un couple, heureux et repu, descendait les quelques marches, le pas léger. L'homme a attendu sa compagne sur le trottoir puis a passé le bras autour de son cou une fois qu'elle l'a rejoint. En passant près de moi, elle a fait comme si elle ne remarquait pas mes yeux vitreux, mais j'ai su qu'elle les avait vus. J'ai su ce qu'elle pensait : un couple qui se déchire ; heureusement que je ne suis pas à leur place. J'aurais tué pour que nous soyons un couple, pour qu'on se dispute parce que Andrew travaillait trop, parce que j'allais trop souvent chez Barneys. Tout sauf ce que nous étions en train de vivre.

Nous avons attendu qu'ils rejoignent leur voiture, que leurs portières se ferment. D'abord celle de madame, puis celle de monsieur, quelques secondes plus tard. Il la lui avait ouverte. Ce que je les détestais.

"Je n'ai jamais voulu te mettre en colère, TifAni. Je n'aime pas te voir dans cet état." Il a secoué les bras en l'air, furieux contre lui-même. "J'ai laissé les choses aller trop loin. Je n'aurais pas dû. Pardonne-moi."

Je voulais lui dire que j'étais navrée, moi aussi, que je ne voulais pas que les choses prennent cette tournure. Mais je n'ai réussi qu'à lui livrer d'autres mensonges et d'autres excuses :

"Je crois que je t'ai donné une fausse image de Luke."

Andrew m'a repoussée pour m'empêcher de m'expliquer. Mais j'ai résisté.

"C'est dur pour quelqu'un comme moi d'être heureuse. Je ne serai jamais plus heureuse qu'aujourd'hui, et c'est déjà pas si mal.

— Je ne voulais pas insinuer que…

— Ne t'avise pas de – j'ai hoqueté en sanglotant – me dire que tu es navré – j'ai à nouveau hoqueté – pour moi.

— Pas du tout, a dit Andrew. Ça ne m'est jamais venu à l'idée. Je suis vraiment admiratif. Tu as pris soin de Peyton. Tu lui as tenu la main. Après ce qu'il t'a fait. Tu ne te rends pas compte comme tu es incroyable. Tu devrais être avec quelqu'un qui s'en aperçoit."

J’ai remonté le col de ma chemise, faisant comme si je m’essuyais le visage. Mais ce n’était pas le cas : je cachais mes sanglots sous ce masque de protection. J’ai entendu les élégantes chaussures d’Andrew faire un pas dans ma direction. Mais j’ai secoué la tête pour l’avertir de ne pas s’approcher.

Il m’a attendue, un peu à l’écart. Ma chemise était maculée de maquillage et de larmes. Désormais, je ne pourrais plus la rapporter dans la réserve du magazine ; il allait falloir que je fasse semblant de l’avoir perdue. La seule chose qui a réussi à me calmer, c’était de penser au mensonge que j’allais pouvoir inventer pour ne pas avoir à la rendre. C’est la seule chose qui a réussi à sécher mes larmes et à éclaircir ma voix. À peine calmée, j’ai dit :

“Ma mère doit se demander ce que je fais.”

Andrew a hoché la tête, le regard fixé sur le trottoir. Comme s’il ne l’avait pas quitté des yeux pendant tout ce temps, pour me laisser un peu d’intimité.

“Tu as raison.”

J’ai au moins réussi à lui dire bonne soirée d’un ton sympathique, puis je suis retournée à l’intérieur.

Andrew a attendu pour s’assurer que je rentre sans problème. De toute façon, je ne le méritais même pas.

“Ah, te revoilà !” a dit maman alors que je me glissais entre deux tables, puis sur mon siège. “Je t’ai commandé la salade la plus ennuyeuse qu’ils aient.” Elle a plongé une nouille frite dans une sauce à l’orange puis a mordu dedans. “Je sais que tu fais ce régime stupide.

— Merci.” J’ai remis ma serviette sur mes genoux d’un geste agacé.

C’est tante Lindy qui a remarqué mon visage en premier.

“Ça va, Tif ?

— Pas vraiment.” J’ai enfourné une nouille frite sans la saucer et me suis mise à mâcher.

“Enfin, je viens juste de passer l’après-midi avec la mère du gamin que j’ai assassiné. Ça explique peut-être pourquoi je suis pas au mieux de ma forme.

— TifAni FaNelli, a soupiré maman. Ne parle pas sur ce ton à ta tante Lindy.

— Ce n'est pas à tante Lindy que je parlais sur ce ton." J'ai ingurgité une autre nouille. Je rêvais d'ingérer le récipient entier de nouilles, ce qui aurait comblé cette faim qui me tenaillait. "C'est à toi que je parle sur ce ton.

— Nous sommes venues pour passer une bonne soirée, a lancé maman. Si tu es mal lunée, tu peux nous laisser.

— Si je m'en vais, tu peux faire une croix sur la carte bleue de Luke." Tout en mâchant bruyamment, je lui ai adressé un sourire délétère.

Face à tante Lindy qui était spectatrice de cette scène, maman est parvenue à masquer son angoisse. Ma cousine, elle, ne mettrait pas sa mère dans l'embarras de la sorte. Elle allait épouser un représentant de la *loi*. Maman s'est tournée vers sa sœur, en masquant son envie de me sauter dessus pour me mordre comme un crotale, et d'une voix exagérément douce lui a dit :

"Ça ne te dérange pas de nous laisser seules un instant ?"

Tante Lindy a eu l'air navrée de manquer cette conversation, mais a saisi son sac sur le dossier de la chaise.

"De toute façon, il faut que j'aille aux toilettes."

Maman a attendu que l'on n'entende plus la quincaillerie de tante Lindy résonner à travers le restaurant – on aurait dit qu'elle faisait partie d'une fanfare. Pour gagner du temps, elle a écarté une mèche de cheveux qui ne lui tombait pourtant pas sur les yeux, préparant son petit discours.

"TifAni, je sais que tu es sous pression en ce moment." Elle m'a tendu une main que j'ai repoussée. Son regard est resté figé un instant à l'endroit où s'était trouvée ma main. "Mais il faut que tu te calmes. Tu es à deux doigts de faire fuir Luke." Elle me montrait un écart infime entre son pouce et son index pour illustrer la petite marge qui me restait.

Impressionnant ! Elle avait su viser juste. C'était si impressionnant que c'en était suspect.

"Et qu'est-ce que t'en sais ?"

Maman s'est reculée pour croiser les bras.

“Luke m’a appelée. Il est inquiet. Il m’a demandé de ne pas t’en parler, mais…” Elle s’est penchée vers l’avant. Les veines de son cou ressortaient, fines et violettes. “Au vu de ton attitude de ce soir, j’estime qu’il te faut l’entendre.”

À l’idée que désormais je n’étais plus en mesure de décider, qu’Andrew n’était plus là, que je risquais de finir seule, le corset s’est serré d’un cran. J’ai gigoté sur ma chaise en essayant de minimiser mon inquiétude.

“Qu’est-ce qu’il t’a dit, au juste ?

— Que tu n’es plus toi, TifAni. Tu es querelleuse. Hostile.”

J’ai ri, comme si c’était la chose la plus absurde que j’aie entendue.

“Je voulais participer à ce documentaire et lui il croyait que c’était une mauvaise idée. Il veut qu’on emménage à Londres et que j’abandonne mes chances de décrocher un poste au *New York Times*.” Face au regard noir de maman, j’ai baissé le ton. “Alors quoi ? Plaider sa cause, c’est faire preuve d’hostilité ?”

Maman a baissé la voix elle aussi.

“La question n’est pas de savoir si tu es hostile ou pas. C’est plutôt que tu ne te comportes plus comme la personne dont il est tombé amoureux.” Elle a bu une gorgée d’eau que le serveur lui avait apportée pendant que j’étais à l’extérieur, occupée à me disputer avec M. Larson. “Tu ferais mieux de redevenir comme avant si tu veux que ce mariage ait lieu.”

Chacune de nous s’est repliée dans son coin. Notre silence de plomb n’était qu’amplifié par le joyeux tintamarre de la salle. J’ai remarqué que tante Lindy revenait des toilettes. Je les avais accompagnées, elle et maman, pour voir l’entrepôt minable dans lequel sa fille allait se marier. Le gérant nous avait montré comment les lumières de la “salle de réception” pouvaient passer du rose fluo au vert ou encore au bleu au son de la musique jouée par le DJ. Puis elle s’était vantée que son menu lui coûtait cent dollars par couvert, mais comme elle n’avait qu’une fille, elle n’allait pas regarder à la dépense. Laissez-moi rire ! Si notre traiteur me facturait – *nous* facturait – seulement cent dollars par convive, je sauterais de joie. Puis ce souvenir a fait resurgir en moi cette soif dont l’experte m’avait dit qu’elle était le signe d’un besoin biologique non assouvi. Tante Lindy

m’a adressé un regard interrogateur et hésitant. En retour, j’ai hoché la tête tout en vidant mon verre d’eau. Les glaçons se cognaient contre mes dents et, comme d’habitude, je trouvais ça insupportable.

J’ai signé le reçu de carte bleue, puis maman m’a rappelé de récupérer les restes.

“Prends-les pour papa”, ai-je généreusement proposé. Dans notre petite querelle, Maman avait fini par l’emporter. “Je ne saurais pas où les mettre à l’hôtel.”

Sur le parking, maman et tante Lindy m’ont toutes les deux demandé de remercier Luke pour ce dîner. Je leur ai promis de le faire.

“Quand rentres-tu à Manhattan ?” a demandé maman. Quand elle dit “Manhattan” au lieu de “New York”, elle pense qu’elle est dans le coup.

“Pas avant demain après-midi, ai-je dit. Il me reste une dernière prise à tourner.

— Eh bien, a dit tante Lindy, repose-toi bien, ma chérie. Aucun maquillage ne vaut une bonne nuit de sommeil.”

Mon sourire était comme un coup de couteau qui me sillonnait le visage de part en part. J’ai fait un signe de tête pour dire au revoir à maman. J’imaginais que la moitié supérieure de ma tête se détachait nettement de sa moitié inférieure, comme quand je coupe une courge en deux pour me préparer un ignoble repas sans gluten. J’ai attendu de voir tante Lindy et maman monter dans la BM toute bringuebalante. La dernière fois que mes parents avaient eu assez d’argent pour changer de voiture, c’était il y a sept ans. Je leur avais suggéré de prendre un modèle moins voyant, moins cher à l’entretien, mais maman avait ri.

“Pas question que je roule en Honda Civic, TifAni.”

Pour maman, la réussite, ce n’était pas de travailler au *New York Times Magazine*, mais d’épouser quelqu’un comme Luke, qui pourrait me procurer tout ce qu’elle faisait semblant de pouvoir s’offrir.

Quand maman et tante Lindy ont quitté le parking, j'ai jeté un œil à la vieille BM d'Andrew, toujours garée là où je l'avais vue pour la dernière fois, voilà une heure.

Je suis passée devant en faisant mine de ne pas remarquer sa plaque minéralogique new-yorkaise. J'ai vu quelqu'un faire un mouvement rapide à l'intérieur, puis les feux arrière m'ont saluée. Andrew était parti avant même que je déverrouille les portes de la Jeep.

Voilà cinq ans, Bryn Mawr College avait fait raser les arbres qui isolaient la Clairière de la route. Les canettes de bière, vieilles d'au moins dix ans, qui portaient encore l'ADN d'adolescents de l'époque, avaient été ramassées et recyclées. Le terrain avait été transformé en un joli parc ornementé de tables de pique-nique et d'une balançoire ; en son centre, une petite fontaine crachait de l'eau. Dimanche matin. J'ai suivi les sillons qu'il avait laissés dans l'herbe. Derrière moi, les caméras tournaient.

Il a levé les yeux vers moi – chose qu'il doit faire avec tout le monde, désormais.

"Finny."

Je me suis mordu la lèvre inférieure, comme pour contenir tout ce que ce surnom éveillait en moi, avant de prendre la parole.

"J'arrive pas à croire que tu aies réussi à me faire venir ici, Dean."

Aaron m'a demandé de m'asseoir sur un banc. Ce serait plus simple de filmer si Dean et moi étions à la même hauteur. J'étais la seule à pouvoir gommer notre différence. Au début, j'ai hésité. Mais quand j'ai vu que Dean avait les yeux rivés au sol, les joues rougies par l'humiliation, j'ai accepté.

Nous avons fini par prendre nos marques. L'équipe de tournage nous avait en ligne de mire comme un peloton d'exécution, mais ni lui ni moi ne savions par quoi commencer. Cette rencontre était une idée de Dean. Il m'avait fait demander

si je serais d'accord pour le rencontrer par l'intermédiaire d'Aaron. C'était ce que m'avait demandé Aaron vendredi, le premier jour de tournage, au moment où je quittais le studio.

"Qu'est-ce qu'il me veut ? lui avais-je demandé.

— Il dit vouloir s'excuser. Et rétablir la vérité." Aaron m'avait regardée d'un air de dire : "C'est formidable, non ?"

Je sais, j'avais promis à Luke que je n'évoquerais pas cette soirée-là. Moi-même, j'avais dit ne pas vouloir en parler. Mais si Dean était d'accord pour tout avouer, je voulais bien discuter avec lui.

Désormais à sa hauteur, j'ai levé les yeux, dans l'expectative. Pas question que je prenne la parole en premier. Dean a essayé de la jouer nostalgique, ce qui prouve qu'il est toujours aussi con.

"Tu te souviens comme on s'amusait quand on venait ici ?" Il a balayé l'endroit du regard. La nostalgie sur son visage était comme une insulte non intentionnelle.

"Je me souviens qu'on était ici quand tu m'as invitée à aller chez toi. Je suis venue et vous m'avez fait circuler de main en main comme si j'étais un coffret cadeau." Le soleil est tout à coup sorti de derrière un nuage et m'a fait loucher. "Je m'en souviens comme si c'était hier."

Les mains de Dean ont tressailli, comme s'il avait reçu une décharge. Il les a calées entre ses cuisses.

"Je suis vraiment désolé de la tournure que les choses ont prise."

La tournure que les choses ont prise ? J'étais donc venue pour ça ? De vagues excuses semblables à celles d'un homme politique qui esquive toute responsabilité. Mes yeux se sont plissés, formant des pattes-d'oie. Mais je m'en fichais.

"Tu ne pourrais pas plutôt dire : désolé d'avoir abusé de toi quand tu avais quatorze ans et que tu étais complètement bourrée ? Désolé d'avoir essayé de recommencer chez Olivia, et de t'avoir frappée au…

— Arrêtez de filmer." Dean a fait basculer son fauteuil face à la caméra. Son agilité était si choquante qu'elle m'a laissée sans voix.

Le cadreur a lancé un regard interrogatif vers Aaron.

“Arrêtez de filmer”, a répété Dean en s’approchant de lui lentement.

Le cadreur attendait qu’Aaron lui en donne l’ordre, mais ce dernier restait là, pâle et déconcerté. Je me suis rendu compte que tout ce que j’avais dit à Dean avait pu le choquer. Soit Dean lui avait épargné certains détails de l’histoire, soit Aaron n’en avait jamais eu vent. *Il veut s’excuser. Et rétablir la vérité.* Je me suis aperçue qu’Aaron n’avait aucune idée de ce pour quoi Dean devait s’excuser.

“Aaron ?” a demandé le cadreur.

Aaron est progressivement revenu à lui. Il s’est éclairci la voix pour dire :

“Nathan, arrête de filmer.”

D’un rire cinglant, je me suis adressée à Dean qui était de dos.

“Pourquoi est-ce que tu voulais qu’on se rencontre, Dean ? Si on ne peut même pas évoquer ce qui s’est passé.”

Je me suis levée. Le simple fait que je pouvais le faire était le témoignage de ma supériorité.

Dean s’est retourné. Au moins, contrairement à lui, ma malédiction n’était pas physique, ne m’enchaînait pas à un fauteuil roulant. Bizarrement, je me suis aperçue que l’approche de la trentaine n’avait pas marqué Dean aussi férocement que les autres. Voilà qui était presque pire. Il avait toujours tous ses cheveux et un torse affûté. Une seule ride lui sillonnait le front comme le pli d’une enveloppe, mais c’était tout. Si au moins il avait mal vieilli, le voir coincé dans son fauteuil aurait été moins choquant.

Bien sûr, il était marié à une bombe atomique montée sur talons, aux lèvres ultra-pulpeuses, qui portait des parures de bijoux clinquantes – une définition provocante de la beauté que chérissait maman mais à laquelle je résistais encore, même si elle était inscrite au plus profond de moi. Je l’avais entendue prendre la parole au *Today Show* – une fille du Sud, très portée sur la religion. Du genre à bannir le sexe avant le mariage, à ne l’autoriser que pour la reproduction, ce qui devait faire les affaires de Dean. Je suis persuadée qu’il n’est pas en mesure d’honorer les promesses grivoises qu’on vante à la une du *Women’s Magazine*. Arthur s’en était assuré.

Dean a jeté un œil à l’équipe de tournage par-dessus son épaule.

“Vous ne filmez pas, là, on est d’accord ?

— Vous voyez une caméra braquée sur vous ? a dit Aaron avec un peu de défi dans la voix.

— Dans ce cas, vous pouvez nous laisser seuls un instant, TifAni et moi ?”

Aaron m’a regardée. J’ai hoché la tête pour mimer du bout des lèvres :

“C’est bon.”

Le cadreur a orienté sa caméra vers le ciel qui, à nouveau, regorgeait de nuages.

“Il faudrait qu’on mette ça dans la boîte avant qu’il pleuve.”

Aaron a hoché la tête, en signe de retraite :

“C’est jouable.”

L’équipe de tournage a emboîté le pas à Aaron qui s’est éloigné à grandes enjambées. Dean a attendu qu’ils se rejoignent tous au bord de la route avant de se retourner. J’ai vu une veine tressaillir sur sa joue, à deux reprises, puis s’arrêter.

“Tu peux t’asseoir ?

— Je préfère rester debout, merci.”

Dean se balançait sur ses roues.

“Entendu.” Soudain, il a souri : “Tu vas te marier ?”

Ma main, le long de mon corps, était juste au niveau de ses yeux. Pour une fois, j’avais oublié la fierté que me procurait cette émeraude, et ses pouvoirs magiques de métamorphose. J’ai écarté les doigts pour observer ma main, comme on le fait toutes quand quelqu’un remarque qu’on porte une bague et pose la question tant attendue. L’excitation prend le dessus et tout à coup on semble redécouvrir la nouvelle. Mais cette fois-ci, je l’ai regardée comme si c’était un insecte mort.

“Dans trois semaines.

— Félicitations.”

J’ai coincé les mains dans les poches arrière de mon pantalon.

“Je t’écoute, Dean.

— Tif, sincèrement…

— On m’appelle Ani, désormais.”

Dean a laissé sortir sa lèvre inférieure pour répéter ce nom dans sa tête.

“Ah, la seconde moitié de…

— TifAni.”

Il a répété mon nouveau surnom pour mieux s’en faire une idée.

“C’est pas mal”, a-t-il conclu.

Je suis restée de marbre pour qu’il voie combien son opinion m’était indifférente.

Le ciel tremblait ; sur le nez de Dean, une goutte de pluie nous invitait à nous dépêcher.

“Avant tout, je tenais à m’excuser, a dit Dean. Ça fait longtemps que je voulais le faire.” Il me regardait trop intensément dans les yeux, comme le lui avait appris un conseiller en communication : la meilleure façon de présenter ses excuses. “Ce que je t’ai fait – un souffle a fait vibrer ses lèvres épaisses – c’était très mal, et j’en suis désolé.”

J’ai fermé les yeux, assez longtemps pour mobiliser suffisamment de courage pour absorber la douleur du souvenir. Une fois apaisée, je les ai rouverts.

“Mais tu ne veux pas me le dire face à la caméra.

— C’est ce que je compte faire, a dit Dean. Je m’excuserai de t’avoir accusée à tort. D’avoir dit que tu as saisi l’arme parce que tu étais de mèche avec Arthur et Ben.” J’ai ouvert la bouche, mais Dean a levé la main, celle sur laquelle figurait une alliance en argent.

“Tif – pardon, Ani –, tu peux choisir de ne pas me croire, mais à l’époque, j’étais persuadé que tu étais dans le coup. Tu imagines le ressenti que j’ai pu avoir ? Te voir arriver alors que tu étais copine avec Arthur et que tu m’en voulais affreusement, le voir te tendre le fusil et te dire de m’achever, et te voir tendre la main pour t’en emparer.

— Mais j’étais terrifiée. J’ai imploré qu’il me laisse la vie sauve. Tu l’as bien vu, ça aussi ?

— Je sais, mais tout était très confus, a dit Dean. J’avais perdu beaucoup de sang et j’étais moi aussi terrifié. Tout ce dont je me souvenais, c’est qu’il t’avait tendu le fusil et que tu avais tenté de le saisir. Et ces flics : ils étaient tellement

persuadés que tu étais dans le coup. J'étais juste abasourdi… et furieux." Il a malmené son fauteuil pour illustrer sa colère. "J'étais vraiment furieux. Arthur et Ben étaient morts, et il ne restait que toi sur qui déverser ma colère."

Voilà une chose contre laquelle Dan, mon avocat, m'avait mise en garde. Le fait que, maintenant que les fautifs étaient morts, tout le monde allait devoir se trouver une cible, et que j'étais tout indiquée.

"Mais je n'avais jamais rencontré Ben, ai-je rappelé à Dean.

— Je sais, a-t-il dit. Après m'être remis et avoir réfléchi, je me suis rendu compte que tu n'avais rien à voir avec tout ça.

— Alors pourquoi n'avoir rien dit ? Tu sais combien d'e-mails de haine je reçois encore ? De tes soi-disant « fans » ?" J'ai prononcé ce dernier mot en tremblant de fureur.

"Parce que j'étais furieux, a dit Dean, rien de plus. La colère. Et la rancœur. Parce que tu t'en étais sortie indemne."

Je me suis mise à rire. Tous ces gens qui pensaient que je m'en étais sortie indemne. Mais c'est un peu ma faute, moi qui fais tout pour paraître heureuse.

"Pas vraiment."

Dean m'a observée. Mais son regard n'était pas lubrique. Il se contentait de scruter ce qu'il avait face à lui. Mes vêtements stylés, de marque, ma coupe de cheveux à cent cinquante dollars.

"Tu m'as pas l'air d'aller si mal."

Les jambes de Dean se resserraient en V au niveau des genoux. Je me suis demandé s'il les disposait volontairement comme ça, chaque matin, après s'être levé.

J'avais une autre goutte de pluie, plus grosse, au bord du front.

"Alors pourquoi avoir besoin d'être seuls pour cette discussion ? Aaron a dit que tu voulais rétablir la vérité.

— C'est le cas. Je dirai tout ça face à la caméra. J'expliquerai que j'étais trop désorienté et trop en colère pour rectifier mes dires. Je m'excuserai et tu me pardonneras.

— Ah oui ?" Je bouillonnais.

“Oui, a dit Dean. Parce que tu veux te refaire une réputation. Et je peux m’en charger.

— Et toi, qu’est-ce que tu y gagnes ?

— Ani – Dean a joint les mains –, j’ai réussi à tirer parti de mon mauvais sort.”

Non loin derrière se trouvait sa Mercedes noire et son chauffeur en costume noir très classe qui attendait de conduire Dean à son prochain rendez-vous.

“Tu es un modèle de réussite, Dean.”

Il a gloussé.

“J’ai essayé de tirer le meilleur parti de cette histoire. Difficile de m’en vouloir.”

Le soleil est reparu, mettant soudain au jour quelque chose qui ressemblait à de la compréhension.

“Tu as sans doute raison, ai-je dit.

— C’était plutôt inattendu, en fait.” Dean s’est penché en avant, comme impatient de partager avec moi cette confidence. “Je travaillais sur mon prochain livre qui porte sur le pouvoir du pardon, et voilà que ce projet m’est apparu.”

Je me suis figée.

“Comme si c’était écrit.”

Dean a ri, recourbé sur ses jambes inertes.

“Tu trouves toujours le mot juste, Ani. J’espère que ton mari connaît son bonheur.” Il a soupiré. “Ma femme est tellement conne.

— Fiancé”, ai-je rectifié.

Dean a haussé les épaules, comme si ça importait peu.

“Oui, fiancé.”

Il a de nouveau jeté un œil derrière lui, pour s’assurer que personne d’autre que moi ne pouvait l’entendre.

“Ça aurait un certain… impact… sur mes fans – il m’a fait un petit sourire – de nous voir faire la paix. Mais je pense aussi que les gens comprendront pourquoi il m’aura fallu tant de temps pour en arriver là, et pourquoi j’étais aussi désorienté au départ. Je ne voulais pas démolir ta réputation, j’étais juste *traumatisé*. J’ai assez mûri pour m’en rendre compte. Par contre, il reste euh… cet autre truc. Je

n’ai pas tellement d’excuses pour ça, hein ?” Il s’est interrompu un instant comme pour se demander s’il devait ou non poursuivre. “Tu savais que ma femme était enceinte ?”

Je l’ai regardée, sans mot dire.

“Je suis le père biologique.” Il m’a regardée, louchant sous le ciel capricieux. “C’est incroyable ce qu’on arrive à faire de nos jours.” Dans sa voix, j’ai perçu de l’étonnement. “Tout ce qu’il faut, c’est une chirurgie non invasive, un laboratoire et une éprouvette, et le tour est joué. Me voilà père de famille. Pile-poil ce que ma communauté d’admiratrices espérait. Ce sont elles qui paient mes factures, alors je leur dois bien ça, même si les enfants…” Il a fait une grimace que j’avais moi-même l’habitude de faire. Un instant, son regard s’est figé sur la route ; il considérait ce que serait sa vie avec un enfant derrière lequel il ne pourrait pas courir, auquel il ne pourrait pas apprendre à jouer au foot.

“Mais pour ce qui est de cet autre truc, je ne les imagine pas être aussi indulgentes à ce sujet qu’avec mes autres dérapages.

— En effet, ai-je répondu. C’est difficilement excusable.

— De toi à moi, je tiens à m’excuser.” Dean a penché la tête. Il a évalué ma réaction puis a ajouté : “Sans blague, je m’excuse. Je suis vraiment désolé.”

Je l’ai regardé de haut.

“Je veux que tu me répondes sur un point.”

J’ai vu sa veine tressaillir à nouveau.

“Vous aviez prévu ce qui se passerait, ce soir-là, chez toi ?”

Dean a eu le culot de paraître offensé.

“On n’était pas des monstres, Ani. Bien sûr que non. C’est juste que…” Il a de nouveau contemplé la route, cherchant un moyen de formuler sa réponse. “On était sous le coup de la compétition : qui allait sortir avec la nouvelle ? Mais quand je suis monté dans ma chambre, je ne savais même pas ce qui s’était passé avec Liam. Je ne l’ai appris que le lendemain.”

Je me suis avancée d’un pas, si choquée que j’avais envie de le secouer pour lui faire avouer tous ses secrets.

“Tu ne savais pas ce que Liam m’avait fait ?”

Dean a fait une grimace.

“Mais je savais pour Peyton. Je savais pas… je pensais pas que c’était mal. Je sais pas – il a haussé les épaules –, je pensais pas que c’était un acte sexuel. Je ne comprenais pas comment ce qu’on t’avait fait avec Peyton pouvait être quelque chose de mal.” Puis, sans me regarder, il a admis : “Mais maintenant, je le sais.”

Le soleil nous a tout à coup illuminés avant de se réfugier derrière un nuage capricieux.

“Qu’est-ce que tu sais ?”

Dean a froncé les sourcils, comme si j’étais un prof qui lui posait une question difficile et qu’il cherchait à répondre correctement.

“Que ce qu’on a fait était mal.

— Non.” J’ai pointé le doigt sur lui, dessinant une diagonale. “Je veux que tu dises ce que tu as fait. Si tu veux que je joue le jeu, il va falloir que je t’entende appeler un chat un chat. Dis clairement ce que tu m’as fait.”

Dean a soupiré pour considérer ma requête. Un instant après, il a avoué :

“Ce qu’on t’a fait… c’était un viol. Ça te va ?”

Ce mot m’a littéralement éventrée, comme un cancer. Une attaque terroriste. Ou un crash aérien. J’avais échappé aux mains d’Arthur, voilà une éternité, et toutes ces choses qui me terrifient me rattrapaient désormais. “Non. Je ne veux pas de cette distance dans ton discours. Je sais comment ça fonctionne. C’était un viol. Je veux te l’entendre dire. T’entendre dire ce que vous m’avez fait subir, tous les trois.”

Dean a contemplé le sol. Sur son front, la ride s’est lissée à mesure que son visage cessait de lutter.

“Nous t’avons violée.”

J’ai pincé les lèvres. Elles avaient un goût délicieusement métallique. Cet instant m’est paru infiniment plus doux que lorsque Luke m’a demandée en mariage.

“Et cette nuit-là, chez Olivia…”

Dean m’a interrompue d’un hochement de tête résigné.

“Je sais. Je t’ai frappée. Je n’ai aucune excuse. Aucune. Tout ce que je sais, c’est que je me sentais trahi par toi. Mené par le bout du nez. Et ça m’a rendu dingue. C’est comme si la colère m’avait fait perdre pied. Je suis content que le père d’Olivia soit intervenu, sinon, je sais pas ce que…” Il s’est interrompu car la pluie avait rameuté l’équipe de tournage.

“Dites, a lancé Aaron. Si vous voulez qu’on vous filme, c’est maintenant ou jamais.”

Nous avons tourné la scène avant que le temps ne se dégrade. Est-ce que je m’étais débinée ? Je ne le vois pas de cet œil. Mais c’est seulement parce qu’il y a quelque chose que je garde en secret depuis toutes ces années, quelque chose qui me permet de laisser Dean s’en tirer aussi facilement : je me demande ce que j’aurais répondu à Arthur s’il était venu me proposer de me joindre à son projet fou. S’il y a une chose dont je suis sûre, c’est de ma réaction si Arthur avait fini par me laisser m’emparer de l’arme. Si j’avais mis la main dessus, je crois que j’aurais sans hésiter explosé la bite de ce putain d’enculé. Et Arthur aurait ramassé dans la foulée.

16

Outre un pass pour le New York Sports Club (bien que je ne sois plus membre depuis 2009), il y a deux clés sur mon trousseau. Ce qui veut dire que j'ai une chance sur deux de mettre la bonne clé dans la serrure. Pourtant, je crois que ça ne m'est jamais arrivé.

Luke trouve ça mignon : chaque fois, c'est pour lui le signal annonçant mon arrivée.

"Ça me laisse le temps de fermer la page porno de l'ordi", me dit-il pour m'embêter.

J'ai déjà vu le genre de porno qu'il regarde : il aime les filles aux gros seins siliconés qui crient "oui, oui, oui, là, vas-y" pendant qu'elles se font tringler par un imbécile, un pro de la gonflette – aussi excitant que de faire sa déclaration d'impôts. Luke croit que je n'aime pas le porno. En fait, c'est ce genre-là de porno que je n'aime pas. Ce que j'aime, c'est voir le visage de la souffrance, parce que la souffrance est quelque chose d'impossible à feindre.

J'ai poussé la porte avec mon pied.

"Coucou.

— Coucou, m'a dit Luke, sourire aux lèvres, en me regardant lutter. Tu m'as manqué."

La porte s'est refermée derrière moi. J'ai laissé tomber mes valises au sol. Luke a ouvert les bras :

"J'ai droit à un câlin ?"

J'avais trop envie de lui dire : "Et moi, j'ai droit à un coup de main ?", mais je me suis retenue de toutes mes forces.

Je me suis approchée de lui pour m'asseoir sur ses genoux.

"Ben alors, m'a-t-il dit. Ça va pas, ma belle ?"

Le nez au creux de son cou, j'ai senti qu'il avait besoin d'une douche. Et pourtant, depuis toujours, j'aime son odeur quand il n'est pas lavé. Certaines personnes ont un parfum naturel agréable. C'est le cas de Luke. Forcément.

"Je suis crevée, ai-je dit.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Je peux t'aider ? m'a demandé Luke.

— J'ai faim, ai-je répondu. Mais il faut que je me retienne.

— Voyons, chérie, tu es superbe comme tu es.

— Non, ai-je dit. C'est faux.

— Eh !" Luke a glissé un doigt sous mon menton qu'il a relevé pour me forcer à le regarder. "Tu es la fille la plus belle que j'aie jamais vue, et tu vas faire une superbe mariée. C'est pas un cheeseburger qui va tout changer. Ni un, ni des millions d'ailleurs."

Voilà que je le surprenais en train de me faire des compliments, ce qui était de plus en plus rare ces temps-ci : c'était le moment idéal pour lui poser ma question. Mais avant que je puisse le faire, Luke est tout à coup devenu très sérieux.

"Bon, a-t-il dit, il faut que je te parle de quelque chose."

C'était comme se trouver sur un grand huit, au moment où le manège est au point le plus haut et va plonger dans le vide. La pression m'a alors chamboulée du tout au tout, et mon abdomen s'est mis à palpiter, comme si mon cœur était descendu d'un étage. Maman avait-elle vu juste ?

"J'ai reçu l'offre de mutation pour Londres."

J'ai répété ses paroles en silence. J'essayais de m'y accoutumer, de comprendre cette émotion qui allait et venait entre mes reins, mon foie et mon cœur – semblables aux cibles d'un flipper. Était-ce de la déception ? Du soulagement ? De la résignation ?

"Ah ? ai-je dit. Ah ? ai-je répété en trébuchant sur quelque chose qui ressemblait à de la curiosité. Quand ça ?

— Ils veulent qu'on emménage pendant les vacances de Noël. Pour que je puisse commencer début janvier."

J'ai eu un mouvement de recul ; mon poids a basculé et Luke a grimacé. Il s'est redressé pour être plus à l'aise.

"Tu leur as déjà dit oui ?

— Non, a dit Luke. Bien sûr que non. Je leur ai dit qu'il fallait qu'on en discute tous les deux.

— Ils veulent une réponse pour quand ?"

Luke a froncé les sourcils.

"Dans une semaine environ."

Sous mon corps, j'ai senti les jambes de Luke se contracter, se préparer à ce que je me décompose. J'ai tout à coup pris conscience de l'influence que j'aurais sur lui si je parvenais à ne pas flancher. Ce qui signifiait accepter une décision qui m'attristait ; mais la réaction inverse m'effrayait, et j'en avais assez d'être effrayée.

"Il faut que j'aie une discussion avec LoLo", ai-je dit en m'imaginant dans son bureau, face à son visage d'un calme chirurgical, incapable de mettre en mots l'énorme erreur que, selon elle, je commettais. "Elle m'obtiendra peut-être un poste dans notre antenne de Londres ?"

Surpris, Luke a souri. "J'en suis persuadé." Puis il a généreusement ajouté : "Elle t'aime bien."

J'ai hoché la tête, toute mielleuse. En triturant un bouton de sa chemise, je lui ai dit :

"J'ai quelque chose à te demander, moi aussi."

Il a haussé ses sourcils dorés.

"L'équipe de production voudrait filmer notre mariage." Je me suis précipitée pour ne pas laisser Luke intervenir et émettre des réserves : "Ils ont été très touchés par mon histoire ; et ils ont assez sympathiquement proposé de filmer l'ensemble de notre mariage et de nous en faire un montage vidéo. Gratuitement."

Les wasps aiment bien les trucs gratuits.

Aaron était venu me voir une fois que Dean était remonté dans sa voiture équipée pour recevoir son fauteuil. Il m'avait trouvée si courageuse. Si téméraire. Sous cette pluie de compliments, je m'étais recroquevillée.

"Ce que les gens vont retenir de cette histoire, c'est votre côté héroïne tragique, avait dit Aaron. Ce serait vraiment très bien si on pouvait conclure le documentaire sur l'image de votre mariage. Tout est bien qui finit bien : le succès tant espéré."

Je n'avais pas dit non. Cette version de la fin était la plus simple.

J'avais dû répondre à Aaron que je parlerais de tout ça avec Luke au moment même où Luke avait dû dire à ses patrons qu'il discuterait de Londres avec moi. Nous voulions tous les deux quelque chose que seul l'autre pouvait autoriser. Je me suis demandé si Luke était sorti de son rendez-vous tout ragaillardi, en s'imaginant le superbe appartement moderne que sa société mettrait à notre disposition, évacuant le seul bémol potentiel qui viendrait ternir ce scénario – à savoir moi. *J'en fais mon affaire*, avait-il dû penser, comme toute personne dont la vie se résume à repasser par la case départ en empochant deux cents dollars chaque fois.

Ma discussion avec Aaron s'était achevée sur une tout autre note. J'ai attendu de me retrouver seule dans la Jeep pour réagir. *Notre* Jeep, me suis-je souvenue, amère. Je m'étais agrippée si violemment au volant que mes dents se sont mises à claquer, puis je me suis retrouvée courbée par-dessus la console centrale, à gémir de résignation, le nez sur le cuir des sièges qui avaient une drôle d'odeur, comme si un des copains de Luke avait renversé de la bière il y a longtemps sans prendre la peine de nettoyer.

Luke s'est gratté le cou. Il avait un poil incarné.

"Gratuitement ?"

Dans sa voix, j'ai senti qu'il était prêt à dire oui, et tout à coup, j'ai été prise de remords. Pourquoi ne pas le laisser refuser ? Pourquoi, de mon côté, ne pas pleurer et simplement dire "Je ne veux pas aller à Londres", avec sincérité cette fois-ci ? J'ai affecté une voix haut perchée pour masquer ce doute :

"Gratuitement. Et on peut parier que ce sera un film de qualité. Aucun doute."

Luke a réfléchi en contemplant le mur blanc et nu au-dessus de la télé. J'avais dit vouloir aller aux puces de Brooklyn pour trouver un truc "excentrique" à afficher à cet endroit-là.

"L'idée que notre mariage se retrouve dans ce documentaire ne me plaît pas trop.

— Ils ne prévoient que quelques minutes, à la fin", ai-je répondu. Mon mensonge était tout prêt : "Ils nous laisseront la possibilité de choisir ce qu'on veut ou non montrer."

Luke réfléchissait en secouant la tête.

"Et tu leur fais confiance ?"

J'ai opiné du chef, sincère cette fois-ci. Une fois que j'avais décidé de ne plus le regarder de haut, Aaron m'avait agréablement surprise.

"Oui. Sans aucun doute."

Luke a basculé la tête en arrière. Le cuir marron du canapé s'est plissé sous le poids de son crâne. C'étaient ses parents qui le lui avaient acheté. J'étais passée d'un convertible taché de Coca et de graisse qu'on partageait avec Nell à celui-ci, dont maman avait comparé le cuir à du beurre, lors de sa première visite, en faisant courir sa French manucure à la surface. Parfois, cette transition me paraissait trop rapide, immédiate. Il m'aurait fallu un entre-deux ; avoir sauté une étape me semblait injuste. Comme si un jour ou l'autre j'allais devoir en faire les frais.

"Luke."

À cet instant, j'avais laissé s'échapper les larmes qui étaient montées en moi au moment où la Jeep s'était aventurée sur West Side Highway ; désorientée, j'avais tout à coup été prise de panique lorsque je m'étais rendu compte, en revenant à Tribeca, que ce lieu où je me dirigeais n'était plus chez moi.

"Ce week-end m'a fait un de ces biens. Pour la première fois, j'ai vraiment l'impression que tout le monde est de mon côté. Que Dean est de mon côté. Je l'ai rencontré. Je crois qu'ils veulent que…

— Tu as vu *Dean* ?” Luke s’est tout à coup redressé. J’ai contemplé le canapé qui avait conservé la trace laissée par le crâne de Luke. “Je croyais que tu avais prévu de ne pas évoquer le passé avec lui.” Furieux, Luke s’est mis à ronger l’ongle de son pouce. “Je savais que ces producteurs allaient te manipuler.” Après avoir essuyé son pouce sur sa chemise, il a frappé un coup de poing sur sa cuisse. “Je savais que j’aurais dû t’accompagner.”

Le long de ma colonne vertébrale, j’ai ressenti comme une décharge électrique. De toute ma vie, jamais je n’aurais cru que je prendrais la défense de Dean Barton.

“J’ai rencontré Dean parce que je le voulais, ai-je répondu. Et du calme. On n’a pas parlé du viol.”

Ce terme a figé Luke. Je ne l’avais jamais prononcé haut et fort. Devant personne.

“Sa vision des choses a évolué”, ai-je dit tout à coup, pour combler ce silence et ce malaise qui confirmaient ce que j’ai toujours su : Luke pense que ce n’était pas un viol. Il croit plutôt que c’était un malheureux incident, le genre de choses qui se produisent quand des gamins aux hormones en ébullition abusent d’alcool.

“Il a cessé de croire que je suis impliquée dans cette affaire.”

Je me suis souvenue que j’avais promis de rendre la photo à Mme Finnerman ; j’ai basculé les jambes par-dessus le bras du canapé et me suis levée pour atteindre la bibliothèque au coin de la pièce. Je me suis accroupie face à l’étagère inférieure pour m’emparer du dossier dans lequel je range tout ce qui est relié à Bradley – des coupures de journaux, des faire-part de décès, et le souvenir d’Arthur et de son père, qui riaient face à la tristesse de l’océan sous un cadre en coquillages aux couleurs pastel.

“C’est ce qu’il t’a dit ?” m’a demandé Luke.

J’ai secoué le dossier pour voir où était la photo.

“Oui, c’est ce qu’il m’a dit. Il s’est excusé de m’avoir accusée. Face à la caméra.”

Luke s’est penché par-dessus la table basse pour voir ce que je faisais.

“Qu’est-ce que tu cherches ?

— Cette photo, ai-je dit. D'Arthur et son père. J'ai promis de la rendre à Mme Finnerman." J'ai déversé le contenu du dossier au sol. "Je la trouve pas." J'ai tout farfouillé, une nouvelle fois. "Mais bordel !

— Tu l'as peut-être changée de place, a dit Luke, tout à coup coopératif. Elle va refaire surface.

— Non, jamais je ne l'aurais changée de place." J'ai déplié une jambe et me suis assise à même le sol.

"Allons." Luke s'est levé du canapé, j'ai entendu ce son : on aurait dit qu'on arrachait un autocollant d'une feuille de papier. J'ai senti sa main dans mon dos ; il s'est retrouvé à mes côtés, assis par terre, à ranger ce que j'avais éparpillé. "Je te le dis, elle finira par refaire surface. Ce genre de choses refont toujours surface quand on ne s'y attend pas."

Je l'ai regardé remiser scrupuleusement les éléments tragiques de ma vie. Son visage affecté m'a donné le courage de revenir à la charge :

"Aaron a conscience que la présence des caméras pourrait paraître intrusive. Il se fera tout petit."

Luke a refermé le dossier.

"Ce que je ne veux pas, c'est avoir toute une équipe de tournage sur le dos."

J'ai secoué la tête.

"Ils seront deux : ni plus ni moins.

— Deux ?

— Je leur ai dit la même chose que toi. Tu vois, Luke, on est sur la même longueur d'onde. Ils m'ont promis qu'ils se limiteraient à deux personnes. On ne verra pas la différence avec des vidéastes traditionnels."

J'ai occulté le fait que tout le monde serait contraint de signer une décharge. Ce qui m'importait, c'était d'obtenir son accord.

Luke a déposé le dossier sur ses genoux.

"Si c'est ça qui te rend heureuse."

Il fallait que je couronne sa réponse de quelques larmes : pas de grosses larmes qui me sillonnent les joues ; juste les yeux humides.

"Ça me rendrait très heureuse", ai-je dit, la voix fendue par l'émotion.

Luke a baissé la tête pour pousser un soupir.

“Eh bien pas le choix, alors.”

J’ai passé les bras autour de son cou.

“Je veux bien un cheeseburger, finalement.”

Luke a ri : c’était donc la réplique parfaite qu’il attendait. Typiquement moi.

“Tu es ridicule, m’a dit Nell alors que j’entrais dans le salon de beauté Sally Herschberger de la 14e Rue. Putain, mange quelque chose !”

J’ai choisi de prendre sa remarque comme une plaisanterie, et j’ai fait un petit tour sur moi-même. Mais Nell a saisi un magazine tout froissé sur la pile qui jonchait la table basse pour observer Blake Lively sur la première page, l’œil noir. Je me suis assise à ses côtés, vexée. Le mannequin prépubère qui se tenait derrière la caisse nous a demandé si nous voulions un café.

“Un *latte*, ai-je répondu.

— Lait écrémé ? a-t-elle demandé.

— Entier.

— Quand bien même, ça ne compte pas comme de la nourriture”, a marmonné Nell.

Mon coiffeur est apparu devant nous.

“Ça *alooors* !” Ruben a porté les mains au visage comme Macaulay Culkin dans *Maman, j’ai raté l’avion*. “Vous avez perdu vos joues !

— Ne l’encouragez pas !” Nell a tourné une page de son magazine si vivement qu’elle l’a à moitié déchirée. Nell et moi évitions de parler du mariage, et de tout ce qui tournait autour.

“Oh, voyons !” Ruben l’a écartée d’un petit geste du pied. “C’est son mariage. Vous ne voudriez pas voir une otarie déambuler dans l’église.” Il m’a tendu la main. “Vous me suivez, beauté ?”

Maintenant que mon visage était aussi fin, Ruben m’a conseillé de faire une coiffure style Brigitte Bardot.

“Cette coupe ne va pas aux grosses vaches.” Il a relevé mes cheveux humides qu’il a noués : “Ça leur donne plus de volume.” Ruben n’avait jamais suggéré une telle coupe avant ; il avait fallu que je descende à quarante-huit kilos pour qu’il y pense.

Maman m’a dit ne pas comprendre pourquoi je me faisais coiffer à New York alors qu’une fois arrivée à Nantucket, l’humidité allait tout faire retomber. C’est ce que j’ai confié à Ruben qui s’est contenté de soupirer :

“Votre maman n’y connaît rien.”

Luke était parti pour Nantucket plus tôt dans la semaine, mais je n’avais pas la même liberté au *Women’s Magazine*. Lorsque j’avais demandé mon vendredi en plus des deux semaines de lune de miel, mon responsable avait vu rouge. Mais LoLo était intervenue et m’avait arrangé le coup. Elle avait approuvé mon choix de voyage de noces – huit jours aux Maldives et trois à Paris. Je ne lui avais toujours pas parlé de Londres, même si Luke avait déjà donné son feu vert à ses patrons.

“Super ! avait-elle dit. En plus, en ce moment, le niveau de vie a bien baissé aux Maldives, alors dépêchez-vous avant qu’il soit trop tard.”

Ruben avait le crâne chauve et bronzé et portait ses lunettes sur le bout de son petit nez fin. Il ne les remontait jamais, contrairement à Arthur. Il se contentait de loucher par-dessus leur monture en écaille alors qu’il enveloppait des mèches de cheveux autour d’une brosse et qu’il leur donnait un pli jusqu’à ce qu’elles restent bien en place, comme du bolduc sur des cadeaux de Noël.

Nell a jeté un œil à sa montre. Voilà vingt minutes, elle s’était approchée avec dans les mains mon *latte* qu’elle m’avait tendu avec un léger sourire navré. Elle s’était sans doute dit que ses réflexions étaient désormais du passé, et qu’il était inutile de se faire encore la tête.

“Il est bientôt 11 heures”, a-t-elle dit.

Notre avion décollait à 14 heures de La Guardia, et il fallait encore qu’on retourne à l’appartement pour récupérer mes valises.

Ruben a mis un peu de laque sur mes cheveux puis m’a ôté la cape noire pour déposer un vibrant baiser sur mon front.

“Vous m’enverrez des photos. Vous allez faire sensation.”

Il avait la main sur la poitrine. Je l’ai regardé s’émouvoir dans le miroir.

“Hou ! Vraiment, vous allez faire sensation.”

Nell et moi sommes entrées en trombe dans l’appartement en nous trémoussant pour débarrasser nos manteaux et parapluies de l’humidité. Il s’était mis à pleuvoir au moment où nous étions sorties de chez le coiffeur. Réussir à trouver un taxi n’allait par conséquent pas être simple.

“Je plaisante pas, a dit Nell. Il faut qu’on file.”

Je vérifiais le frigo pour jeter tout ce qui ne survivrait pas aux deux semaines à venir.

“Je sais, ai-je répondu. Mais il faut que je mette tout ça à la poubelle. Pas question de revenir dans un appartement qui empeste. Je supporte pas ça !

— Où est-ce que je mets toutes ces cochonneries ?” Nell m’a pris le sac-poubelle des mains. “Ah, c’est bon, j’ai trouvé. Rassemble tes affaires, et vite.”

La porte s’est refermée d’un coup sec derrière Nell. Je me suis retrouvée seule. À genoux devant le placard, sous l’évier de la cuisine, je farfouillais derrière les produits d’entretien. J’ai trouvé un carton contenant des sacs-poubelles neufs. En le saisissant, j’ai bousculé quelques bouteilles ; puis quelque chose est tombé en faisant un drôle de bruit. L’objet a tournoyé avec fracas : je ne distinguais que sa couleur vert d’eau, son apparence mousseuse, jusqu’à ce qu’il perde de la vitesse et s’arrête, sur champ. Je l’ai saisi du bout des doigts. Je l’ai examiné en me demandant combien de temps il me restait avant que Nell ne revienne dans l’appartement pour me trouver par terre, à pleurer comme une Madeleine.

“La première fois que j’ai entendu parler d’Ani, c’était dans un e-mail que mon frère m’a envoyé le 6 novembre 2011.” Dans ses mains, Garret tenait une feuille qui tremblait alors qu’il l’approchait de ses yeux pour distinguer ce qui était écrit : “Pour Thanksgiving, je ne viendrai pas seul. Elle s’appelle Ani – ça se prononce « Ah-nii », pas « Annie ». Si tu te plantes, je te zigouille !”

Un rire sympathique a retenti dans la salle. Ah, ces frères Harrison !

Garret a levé les yeux de la feuille. “On s’aperçoit que deux êtres sont faits l’un pour l’autre quand le fait d’être ensemble les rend meilleurs.”

L’assemblée a acquiescé.

“Ani est l’une des filles les plus sympas que j’aie rencontrées, mais soyons honnêtes, elle est un peu chtarbée.”

S’en est suivi un fou rire général qui n’aurait pas dû m’étonner autant que ça. N’était-ce pas là cette personnalité que je m’étais savamment construite, et ce rien que pour Luke ? Une adorable étrangeté ? J’étais ce petit bonus, ce petit pic acéré qui, de temps à autre, venait se planter sous ses pas si fermes.

“Et, je le sais, c’est ce que mon frère préfère chez elle. Ce qu’on préfère tous chez elle.”

Je me suis tournée vers Nell. “La fille la plus sympa que j’aie rencontrée ?” a-t-elle répété en silence, en remuant les lèvres, les yeux au ciel. J’ai de nouveau regardé en direction de mon futur beau-frère, en priant pour que personne ne s’en soit aperçu.

“Quant à mon frère…” Garret s’est mis à rire, et tout le monde a suivi. Ils savaient qu’il se préparait à sortir quelque chose de croustillant. “Il faut l’avouer, peu de gens arrivent à le suivre. C’est le dernier à sortir du bar, et le premier à monter sur sa planche de surf le lendemain matin. Quand on le rejoint, ça fait déjà une heure qu’il est dans l’eau. Et quand on décide qu’on en a assez, il continue de surfer pendant au moins une heure. Et là on se dit : eh, vieux, tu m’as fait boire du whisky à 3 heures du mat. J’en peux plus, moi !” Garret s’est couvert le front, comme s’il avait mal au crâne. “Quand on pense que tu arrives à supporter ça, Ani (Annie), euh, excuse-moi, Ah-nii.” Le rire était à son comble et, par un effort herculéen, j’ai ri à mon tour.

Garret a patiemment attendu que l’assemblée se calme. Alors qu’il continuait, un sourire colonisait la majeure partie de son visage. Tout se passait au mieux.

“Mais c’est ce qu’il y a de bien avec Luke et Ani : ils n’ont pas besoin de se supporter mutuellement. Ils s’aiment d’un amour inconditionnel, d’une énergie débordante.”

La main de Luke s'est posée sur la mienne, qui était serrée en un poing crispé, comme si mes os avaient été pris de paralysie. J'ai senti tout mon corps craquer alors qu'il posait ma main sur ses genoux. Dans l'autre main, je triturais la découverte que j'avais faite dans notre cuisine. Je l'avais gardée près de moi depuis mon départ de New York. Je m'étais demandé ce que j'allais en faire, comment j'allais m'en servir. Nell ne m'avait pas lâchée de tout le trajet :

"Enfin, qu'est-ce que tu as ?

— Tu sais que je déteste l'avion", avais-je répondu, tournée vers le hublot.

"Mon frère avait besoin de quelqu'un comme Ani. Quelqu'un qui puisse lui faire découvrir le sens de la vie. Quelqu'un avec qui fonder une famille, avoir des enfants. Qui le stabilise." Il m'a fait un sourire. "Ani, c'est tout ça à la fois."

J'ai frotté la joue contre mon épaule, feignant une démangeaison inexistante.

"Et en l'occurrence, Ani elle aussi avait besoin de quelqu'un comme mon frère. Quelqu'un à qui elle puisse se raccrocher. Quelqu'un qui la rassure quand elle se met à partir en *vrille* – mot qu'il avait prononcé avec une emphase quasi hostile en faisant un clin d'œil à Luke –, quand elle perd le contrôle."

Quand elle se met à partir en vrille ? J'ai soudain compris, de façon assez limpide, que quand Luke retrouvait ses potes et son frère autour d'une bière, il se fichait ouvertement de moi, de mes peurs viscérales, et de mes phobies excentriques. À cet instant, j'ai eu l'impression de flotter hors de mon corps. J'ai cru entendre Luke qui disait : "Ce qu'elle est ridicule." Alors j'ai ressenti en moi la douleur de la trahison, crue et impitoyable.

"Je suis impatient de voir le chemin qu'ils vont faire ensemble", a dit Garret. Sa voix joyeuse contrastait avec ma décision soudaine, terrifiante et irrévocable. "Et de venir squatter leur appart à Londres !" Tout le monde a ri. "Et Ani, quand l'heure sera venue de nous faire un petit Harrison, on saura que le bébé tient de son père quand il sera pris d'une soif irrépressible à 3 heures du matin." Les gens ont ri, et j'ai senti de la bile bouillonner dans ma gorge. Je me suis raclé la gorge et j'ai levé mon verre, comme Garret, comme tout le monde.

"Aux inséparables !

— Aux inséparables !” Ma voix elle aussi a entonné ce refrain. Les verres ont tinté d’un son délicat, comme de petites cloches – *non ! non ! non !* J’ai bu toute ma flûte de champagne, y compris la mousse agressive à la surface.

Luke s’est penché pour m’embrasser.

“Je suis tellement heureux avec toi.”

Je me suis accrochée à mon sourire, de toutes mes forces.

Quelqu’un a tapé sur l’épaule de Luke qui s’est retourné. Ils se sont mis à discuter de notre lune de miel. J’ai posé la main sur son genou – c’est étrange, mais c’était la dernière fois que j’allais le toucher de la sorte – pour lui dire que j’allais aux toilettes.

Je me suis faufilée à travers la pièce, parmi les compliments enjoués : “Coucou”, “Tout se passe bien ?”. “Tu es magnifique ! – Merci.” “Félicitations ! – Merci.” “Tout se passe bien ? – Quel plaisir de vous voir.” Plaisir. Quand m’étais-je mise à utiliser un mot aussi terrible ?

L’organisatrice de notre mariage m’avait fait remarquer qu’il y avait des toilettes tout au fond de chez Topper’s, le restaurant qui nous facturait trente mille dollars pour le repas de répétition, la veille du mariage.

“Elles sont habituellement réservées au personnel, mais ce soir, Luke et vous pouvez les utiliser si vous avez besoin d’un peu d’intimité.” Elle m’avait fait un clin d’œil et je l’avais regardée, médusée et horrifiée.

J’ai verrouillé la porte derrière moi. Il n’y avait pas de lustre, juste une petite lampe en porcelaine blanche posée sur la console ; la lumière dorée miroitait à travers l’abat-jour. On se serait cru dans un vieux film. J’ai baissé l’abattant des toilettes, lentement, en douceur, comme s’il s’était agi d’un banc d’église. Je me suis assise. Ma jupe taille 34 de chez Milly a dû absorber l’ADN de toutes les mariées qui s’étaient assises à cet endroit avant moi. Je ne serais plus jamais assez mince pour la porter à nouveau.

Ma petite pochette de chez Bottega Veneta a fait un bruit semblable à un baiser lorsque je l’ai ouverte. Du fond de la pochette, j’ai ressorti le coquillage vert, strié et décoloré.

Un petit moment s’est écoulé avant que quelqu’un ne frappe à la porte. J’ai soupiré et me suis levée : *c’est parti*. J’ai ouvert la porte, juste assez pour voir les yeux, le nez et les lèvres de Nell. La lumière était différente à l’extérieur.

Elle a souri, faisant disparaître le coin de ses lèvres derrière l’entrebâillement de la porte.

“Qu’est-ce que tu fabriques ?”

Je n’ai pas répondu. Depuis son côté de la porte, Nell a tendu une main pour essuyer une larme sombre sur ma joue.

“On s’en fiche, de ce que Garret raconte. « La fille la plus sympa qu’il ait rencontrée » ? Il faudrait déjà qu’il t’ait rencontrée !”

J’ai ri. Un de ces rires mêlés de sanglots qui vous chamboule à l’intérieur.

“Qu’est-ce que tu veux faire ?” m’a demandé Nell.

Elle a patiemment écouté ce que j’avais à lui dire, puis a poussé un sifflement sourd.

“Ça va être la merde !”

Nantucket souffre d’un microclimat qui fait chuter les températures, quand une masse d’air chaud emprisonne l’air frais comme une chape de plomb. C’est la raison pour laquelle il y a toujours du brouillard, la Dame grise, qui recouvre l’île, même lorsque le temps est clair et que le ciel est dégagé.

Bien sûr, on ne s’aperçoit que le temps est clair que quand on est à bord du ferry et qu’on s’éloigne. On découvre alors le bleu du ciel qui domine l’île, aussi brillant et fragile qu’un voile sur un écran de projection ; puis, en se retournant, on voit un mur de brume vaporeuse. Tout ceci était désormais derrière moi quand Nell s’est approchée pour me tendre une bière.

“Il me semble que le stand de location de voitures n’est pas très loin de l’embarcadère”, a-t-elle dit.

La bière a gargouillé en descendant dans le goulot.

“Très juste.” Je me suis essuyé les lèvres d’un revers de manche. “C’est à côté.

— Tu es sûre que tu ne veux pas rentrer en avion ?

— Je ne supporterai pas de me retrouver dans un avion", ai-je dit.

Nell s'est adossée à la rambarde du bateau.

"Alors, quand est-ce que tu vas me demander ?"

J'ai mis la main en visière pour mieux la scruter.

"Te demander quoi ?

— Si tu peux emménager avec moi, le temps de te remettre de tout ça ?"

Elle a souri. Dans le gris de l'atmosphère, ses dents paraissaient si blanches qu'on aurait dit qu'elles étaient invisibles. "On pourrait appeler ça « 2007 : le retour ! » Sauf que cette fois ce sera sans les rats."

Je me suis blottie contre son épaule.

"Tu n'imagines pas combien ça me touche."

Nell avait fait ce que je lui avais demandé à la porte des toilettes ; quelques minutes plus tard, Luke avait ouvert la porte à coups de chaussures Prada.

"Ani, ça va ? Je n'arrive pas à trouver Kimberley. La musique du diaporama ne…"

Son visage a changé du tout au tout et s'est obscurci quand il a vu ce que j'avais entre les mains. Je n'ai même pas attendu qu'il referme la porte avant de demander :

"Qu'est-ce que tu as fait de cette photo d'Arthur et de son père ?"

Luke s'est retourné pour fermer la porte derrière lui, tout doucement, comme s'il essayait de repousser ce qui allait se produire.

"Je ne voulais pas te mettre plus en colère que tu ne l'étais.

— Luke, réponds-moi tout de suite, ou sinon…

— Très bien." Il m'a repoussée d'un geste de la main. "Très bien. John avait acheté de la coke ce week-end où il est venu à New York. Je lui ai dit que c'était n'importe quoi. Tu sais très bien ce que je pense de ces trucs-là." Luke m'a lancé un regard entendu, comme si son intransigeance en termes de drogue allait l'absoudre, quoi qu'il ait fait de mal.

"Sa fiancée voulait aussi en prendre. De retour à l'appartement, il a eu besoin d'une photo pour sniffer. J'y connais rien, mais il m'a dit que ça se fait toujours sur un miroir ou sur un cadre photo.

— Et tu lui as donné la photo d'Arthur et son père ?

— Je voulais pas lui donner une photo de nous deux !" a répondu Luke, comme s'il avait seulement deux possibilités, comme si on n'avait pas eu des millions de photos de nos amis insolemment photogéniques dans tout l'appartement.

"Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— Quelqu'un l'a fait tomber." Luke a mimé la scène en faisant un geste en l'air.

"Le cadre s'est cassé. Je l'ai mis à la poubelle."

Je l'ai dévisagé, cherchant une trace de remords.

"Avec la photo ?

— Si tu avais vu la photo sans son cadre, tu aurais su que quelque chose s'était passé. Tu es tellement… tellement sensible sur ce genre de choses. Tu t'emportes tellement !" Luke a mis la main sur la poitrine, comme s'il espérait que je le protège. "J'ai pensé que ce serait mieux ainsi. Mieux pour toi. Que ça te permettrait d'avancer. Pourquoi t'accrocher à un truc pareil ?" Il a frissonné. "C'est bizarre, Ani."

J'ai déposé le coquillage sur mes genoux, précautionneusement, comme s'il s'était agi d'un oiseau mort.

"Je ne te crois pas."

Luke s'est agenouillé devant moi. Comme il l'avait fait pour sa demande en mariage, ce jour que je croyais être le plus beau de ma vie. Lorsqu'il a essayé d'essuyer les traces de mascara sur mes joues, j'ai eu un mouvement de recul.

"Je suis vraiment désolé, Ani."

Avec cette réplique, il parvenait encore à se faire passer pour une victime, le pauvre saint Luke, forcé de tout supporter chez moi : mes sautes d'humeur, mon côté *chtarbée*, ma névrose morbide. "Mais je t'en prie : ne laissons pas cette histoire gâcher la soirée."

À l'extérieur, un des amis de Luke a crié à un autre de ses amis qu'il était une petite fiotte. Je me suis accrochée au coquillage comme à une balle antistress ; j'ai serré si fort que je l'ai entendu se fissurer.

"Ce n'est pas ça qui va gâcher la soirée."

Je l’ai laissé m’essuyer une larme. C’était la dernière fois que Luke me touchait. Puis je lui ai expliqué ce qui allait réellement gâcher la soirée.

17

Ah ça, je n'y étais pas allée de main morte. Les Harrison, mes parents, Nell, Luke : tous avaient formé des alliances variables pour mieux revendiquer leurs propres intérêts. Au bout du compte, nous sommes tombés d'accord : Nell allait appeler un taxi qui me conduirait jusque chez les Harrison pour que je fasse mes valises avant que le reste des invités n'arrive, puis nous prendrions une chambre d'hôtel et quitterions l'île dès l'aube. Alors qu'elle discutait de tout ça avec moi, Mme Harrison affichait sur le visage un singulier mélange de colère et de compassion ; sa voix était très calme, ce qui était tout à son honneur.

Quant à maman, elle n'arrivait même pas à me regarder.

À partir de cet instant, j'allais devoir passer tous mes dîners de Thanksgiving et de Noël chez les FaNelli. Avec le même sapin de Noël artificiel que maman ressort tous les ans, décoré d'une guirlande lumineuse couleur rose bonbon ; point barre. Et avec pour seule boisson une bouteille de syrah australien au goût de vinaigre. Mais je m'y étais préparée, vraiment.

Je n'ai aucun souvenir du trajet de retour chez les Harrison. Ni d'avoir fait mes valises. Ni même de mon arrivée à l'hôtel trois étoiles à proximité du départ du ferry. Une des pilules de Nell m'a fait tout oublier.

Il était minuit passé lorsque nous sommes entrées dans notre chambre *king size*. J'avais l'estomac complètement retourné. J'ai saisi le téléphone. À moitié sonnée, j'ai appelé la réception : "Le *room service* est disponible de 8 heures à 23 heures. Un petit-déjeuner est également servi au…"

Trop tard. J'ai essayé de raccrocher le combiné mais en vain. Le téléphone a fini sa course par terre, aussi inerte et immobile qu'un cadavre.

"Ce que j'ai faim, ai-je gémi.

— Compris, ma biche." Nell s'est déplacée avec légèreté, grâce et détermination : on aurait dit qu'elle était montée sur roulettes. Elle a rappelé la réception pour formuler une requête convenable. Elle a commandé du fromage grillé, des ailerons de poulet, des frites, et des sandwiches à la crème glacée. J'ai tout ingurgité. Quand j'ai fini par m'assoupir, je crois que j'avais encore une frite dans la bouche. Ce sommeil était comme une étendue d'eau de laquelle je n'ai cessé de ressortir la tête tout au long de la nuit, pour reprendre mon souffle, jusqu'à ce que les pilules de Nell me fassent finalement sombrer. J'ai dormi. Dormi.

Pour ce qui est du documentaire, le fil de mon récit ne tenait plus la route. Environ un mois après avoir pris cette décision que j'allais "regretter pour le restant de mes jours" (*dixit* maman), j'ai retrouvé Aaron et son cadreur dans un petit studio d'enregistrement non loin du Rockefeller Center.

J'avais également changé de travail. Désormais, j'étais rédactrice en chef au *Glow Magazine*. C'était une belle promotion, et pourtant ce magazine était loin d'avoir la même aura que le *Women's Magazine*. Ce qui était sûr, c'est qu'il n'avait pas le prestige du *New York Times Magazine*, que nous étions pourtant à deux doigts d'obtenir, d'après LoLo. Elle n'arrivait pas à croire que je baissais les bras alors qu'on n'avait jamais été si près.

"Ils m'offrent trente mille dollars de plus." Je lui ai montré mon annulaire désormais dépourvu de joyau. "J'en ai besoin : je dois beaucoup d'argent à beaucoup de monde. Je n'ai pas le temps d'attendre.

— Ça me chagrine de vous perdre, avait-elle fini par dire. Mais je comprends." Le jour où j'ai vidé mon bureau, elle m'a dit que très bientôt je figurerais à nouveau sur sa liste de contributeurs. Quand j'ai fondu en larmes, elle m'a dit :

“Souvenez-vous de cet article que vous avez écrit : la pire chose à faire pour votre carrière est de pleurer au boulot.” En s’éloignant dans le couloir, elle m’a fait un clin d’œil, tout en hurlant au responsable numérique de lui donner les derniers chiffres de vente, et vite.

Je croyais que je ne parviendrais jamais à vivre sans ce magnifique joyau au doigt. Son message était clair : j’avais tout ce que je voulais dans la vie, alors il valait mieux s’écarter de mon chemin. Je mentirais si je disais que l’étincelle de cette émeraude ne me manque pas du tout, mais vivre sans est plus facile que je ne le pensais. Lorsqu’un mec m’invite au restaurant, je prie pour qu’il soit du genre à m’aimer pour ce que je suis, qu’il m’aime comme Garret et bien d’autres pensaient que Luke m’aimait. Peut-être qu’il ne redouterait pas mon mordant, mon côté *chtarbée* ; peut-être arriverait-il à passer outre mes abords épineux pour découvrir ma douceur cachée. Qu’il comprendrait qu’aller de l’avant ne signifiait pas pour autant masquer le passé, ou occulter ses larmes.

“Vous vous rappelez ce qu’il faut faire ? m’a demandé Aaron.

— Je dois dire mon nom, l’âge que j’aurai le jour de la diffusion, et l’âge que j’avais le jour de la fusillade.”

La fois précédente, je m’étais présentée en tant qu’Ani Harrison, ce nom qui devait être le mien le jour de la diffusion, à mon grand soulagement. Il fallait que je fasse une nouvelle prise pour rectifier cette erreur, vêtue de la même façon que le jour où nous avions tourné la première prise pour immortaliser mon récit. Ils allaient faire un montage de sorte que tout semble avoir été tourné dans la foulée. Pas question de mentionner la façon dont le présent et le passé s’étaient percutés comme des plaques tectoniques au cours d’un tremblement de terre, au point de générer une fissure qui allait donner une nouvelle orientation à ma vie. Je ne pouvais plus emprunter ces vêtements au *Women’s Magazine*, et ils m’avaient coûté la peau des fesses.

Aaron m'a fait un signe de la main, pouces vers le haut. Puis il a hoché la tête en direction de son assistant. Cette fois-ci, j'ai perçu la vraie signification de son geste : un geste tendre, en aucun cas aguicheur.

Aaron m'avait contactée à peu près au moment où j'aurais dû me trouver en pleine lune de miel, en train de faire la crêpe au soleil.

"Vous aviez raison", m'a-t-il dit.

Je faisais la queue depuis un bon moment dans un café, mais j'ai abandonné ma place pour me réfugier dans une allée, en quête d'intimité.

"J'ai écouté tout ce que nous avions filmé. Votre conversation avec Dean a été enregistrée. Vos micros étaient actifs."

Le téléphone collé à l'oreille, j'ai poussé un soupir, reconnaissante, face au graffiti obscène qui était face à moi, sur le mur de briques. Entendre Dean utiliser ce mot – un "viol" – m'avait fait du bien. Une vraie thérapie. Mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle je lui avais demandé de le dire. J'avais tourné suffisamment de scènes pour le *Today Show* pour savoir qu'une caméra peut enregistrer à peu près tout ce qu'on dit du moment que le micro est en marche – comme ce commentaire désobligeant sur la robe rose de votre collègue Savannah ; ou ce petit pipi qu'on fait sous le coup du stress juste avant d'être filmé. On aurait pu s'attendre à ce que Dean s'en doute, lui qui était désormais si *célèbre*. Je ne savais pas ce que je ferais de cet aveu, si tant est que je décide d'en faire quelque chose. Mais j'en avais besoin, au cas où je décidais de défier Luke et de parler de ce soir où tout a basculé. Maintenant que je ne risquais plus de ternir le nom des Harrison, ma décision était prise :

"On peut donc s'en servir, c'est ça ? Pour soutenir ma version ?

— Je vous mentirais si je vous disais qu'en tant que producteur, ça ne me fait ni chaud ni froid. On tient là un vrai scoop, avait dit Aaron. Mais c'est l'ami qui vous parle – mes lèvres ont tremblé en entendant le mot « ami » : c'est bien plus qu'un simple scoop. Vous méritez que la vérité éclate. C'est juste que – il s'est interrompu pour prendre son souffle – je veux juste m'assurer que vous êtes prête pour le retour de bâton. Je suppose que ça va provoquer un sacré choc."

La porte de service du café s'est ouverte ; un employé a déposé un sac dans la poubelle. J'ai attendu qu'il retourne à l'intérieur.

"J'espère bien, ai-je répondu, aussi magnanime que possible. C'est atroce, ce qu'ils m'ont fait subir.

— Ce n'est pas ce que je – Aaron s'est interrompu lorsqu'il a perçu le sens de mon sarcasme. Très bien, a-t-il dit, d'un ton à la fois compréhensif et indigné. Très bien."

Un coup de clap a requis le silence de tous, me donnant alors la possibilité de parler. Aaron m'a fait un signe de tête : *c'est parti*. Je me suis redressée, et j'ai dit :

"Je m'appelle TifAni FaNelli, j'ai vingt-neuf ans. Le 12 novembre 2001, j'avais quatorze ans.

— On recommence. Cette fois-ci, dites juste votre nom", a dit Aaron.

Le clap a résonné une dernière fois.

"Je m'appelle TifAni FaNelli."

REMERCIEMENTS

Merci à mes parents qui ont toujours fait l'éloge de ma singularité et de ma créativité quand j'étais enfant, même lorsque je faisais des choses aussi étranges qu'arpenter notre quartier en tricycle, vêtue d'une culotte à fanfreluches et d'un voile de princesse sous le regard médusé des voisins. Merci à vous d'avoir encouragé mon imagination sans en douter, de vous être investis dans mon éducation, d'en avoir fait une priorité, même si c'était au prix de sacrifices. Merci de m'avoir montré ce que sont l'ambition et la valeur du travail à travers un dévouement et une application à la tâche exemplaires. Avoir de tels parents, c'est vraiment une chance incroyable. Sans vous, je n'en serais pas là.

Merci à mon incroyable agent, Alyssa Reuben, de Paradigm Agency, qui m'encourage à écrire depuis des années. Lorsque j'ai enfin réussi à faire naître ce livre – et TifAni avec lui –, elle a immédiatement su quelles améliorations y apporter. Sa bienveillance est telle qu'il m'arrive encore de me demander, le matin, au réveil, si tout ça est bien réel. Merci d'avoir été la première à croire en moi.

Merci à ma meilleure amie, Cait Hoyt, qui s'est imposée à moi quand nous n'étions que deux gamines fraîchement débarquées à New York. Que ferais-je sans toi ? De tous ces flocons de neige qui m'entourent, tu es le plus précieux.

Merci à mon éditrice, Sarah Knight, qui a été la première à repérer mon roman. Merci d'avoir articulé mes idées avant même qu'elles ne me viennent, de m'avoir poussée à prêter une attention très méticuleuse à chacun de mes mots, même quand je commençais à faiblir, et de m'avoir aidée à voir que je ne pouvais pas les laisser "s'en sortir comme ça".

Merci à Michelle Weiner, mon agent chargé de l'adaptation cinématographique chez CAA, qui m'a appris que faire un film est aussi dur que de déplacer des montagnes. Merci de les avoir déplacées. Et merci aussi pour les précieux conseils en matière de bijoux.

Merci à Kate Gales, mon attachée de presse, qui s'est intéressée aux moindres détails comme s'il s'agissait de son mariage ; merci de m'avoir fait sentir que j'étais entre de bonnes mains ; merci aussi à ma responsable marketing, Elina Vaysbeyn, pour tout son travail en coulisses. Merci à toute l'équipe de Simon and Schuster, qui m'a encouragée : je compte bien faire encadrer vos e-mails pour les afficher dans le grand bureau duquel j'écrirai un jour : Carolyn Reidy, Jonathan Karp, Marysue Rucci et Richard Rhorer.

Merci à mon mentor, John Searles. Je sais que ce mot te rebute, mais c'est la seule formule que j'ai trouvée. Lorsque tu m'as engagée chez *Cosmo*, j'étais cette fille de vingt-trois ans complètement subjuguée par ta brillante carrière. Merci pour ton soutien sans borne et tes encouragements, merci de m'avoir dit que je pouvais y arriver, de m'avoir écoutée me plaindre quand je n'y arrivais pas, et de m'avoir fait rire dans les moments difficiles.

Merci à Joanna Coles et à Joyce Chang pour leur inspiration en tant que directrices de publication ; merci de m'avoir motivée, encouragée et mise au défi, toujours de la plus belle des façons.

J'aimerais également remercier mon frère, Kyle, pour tout son amour et son soutien, pour avoir fait la publicité de mon livre à quiconque acceptait de l'écouter, et pour être un point lumineux dans ma vie. Je savais que tu deviendrais qui tu es et je suis très fière de toi.

Merci à ma belle-famille : à Barbara, ma plus grande fan, et une relectrice-correctrice des plus efficaces ; à Andy et Natalie, qui j'en suis sûre ont dû faire décoller le nombre de préventes : merci pour votre amour et votre soutien depuis l'autre rive.

Un grand merci à Dave Cullen, l'auteur de *Columbine*, ouvrage très éclairant qui propose une lecture d'une grande finesse sur la psychologie des personnes qui sont à l'origine de la fusillade du lycée de Columbine.

Merci à ma bande d’amis eux aussi “insolemment photogéniques”, pour leur tendresse, eux qui n’ont rien à voir avec les personnages de ce roman, qui se sont montrés enthousiastes et m’ont soutenue et qui, depuis plus d’un an, doivent supporter mon bavardage à propos de ce livre dès que j’ai bu un verre de trop… merci, sincèrement !

Et le meilleur pour la fin : merci à mon mari, Greg, le meilleur manager dont on puisse rêver ; merci de m’avoir laissée mettre au jour mon “talent”. Merci de n’avoir rien dit alors que je t’obligeais à te réfugier dans notre chambre à coucher pour que je puisse m’accaparer le salon comme espace d’écriture. Merci d’avoir parlé de mon travail à tous ceux qui voulaient bien y prêter attention, d’avoir été le premier à commander le livre, et de m’accorder tant de fierté : mon amour pour toi n’en est que plus grand.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud

Table

Couverture
Le point de vue des éditeurs
Jessica Knoll
American Girl
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Remerciements